

# LYCÉE

OU

# COURS DE LITTÉRATURE

ANCIENNE ET MODERNE.

TOME VII.

PARIS, IMPRIMERIE DE COSSON,
Rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

# LYCÉE

OU

# COURS DE LITTÉRATURE

ANCIENNE ET MODERNE,

PAR J. F. LA HARPE.

PRÉCÉDÉ

D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES,

PAR M. SAINT-SURIN.

TOME SEPTIÈME.

SIÈCLE DE LOUIS XIV. — POÉSIE.



A PARIS,

CHEZ EMLER FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 23.

M DCCC XXIX.

# COURS
DE
# LITTÉRATURE
ANCIENNE ET MODERNE.

## SECONDE PARTIE.

SIÈCLE DE LOUIS XIV.

## SUITE DU LIVRE PREMIER.

POÉSIE.

## CHAPITRE XI.

*De la Fable et du Conte.*

### SECTION PREMIÈRE.

De La Fontaine.

Dans tous les genres de poésie et d'éloquence, la supériorité, plus ou moins disputée, a partagé l'admiration. S'agit-il de l'épopée, Homère, Virgile, le Tasse, se présentent à la pensée, et nul n'ayant réuni au même degré toutes les parties de l'art,

chacun d'eux balance le mérite des autres, au moins sous plusieurs rapports. Il en est de même de la tragédie, de l'ode, de la satire. Athènes, Rome, Paris, nous offrent des talents rivaux. Les anciens et les modernes se disputent la palme de l'éloquence, et nous opposons aux Cicéron et aux Démosthène nos Bossuet et nos Massillon. La comédie même, où Molière a une prééminence qui n'est pas contestée, permet encore que le nom de Regnard soit attendu après le sien. Il n'existe qu'un genre de poésie dans lequel un seul homme a si particulièrement excellé, que ce genre lui est resté en propre, et ne rappelle plus d'autre nom que le sien, tant il a éclipsé tous les autres. « Nommer la fable, c'est nommer La Fontaine. Le genre et l'auteur ne font plus qu'un. Ésope, Phèdre, Pilpay, Aviénus, avaient fait des fables. Il vient et les prend toutes, et ces fables ne sont plus celles d'Ésope, de Phèdre, de Pilpay, d'Aviénus : ce sont les fables de La Fontaine.

» Cet avantage est unique : il en a un autre presque aussi rare. Il a tellement imprimé son caractère à ses écrits, et ce caractère est si aimable, qu'il s'est fait des amis de tous ses lecteurs. On adore en lui cette *bonhomie*, devenue dans la postérité un de ses attributs distinctifs, mot vulgaire, mais ennobli en faveur de deux hommes rares, Henri IV et La Fontaine. Le *bonhomme,* voilà le nom qui lui est resté, comme on dit en parlant de Henri, *le bon roi*. Ces sortes de dénominations, consacrées par le temps, sont les titres les plus

sûrs et les plus authentiques. Ils expriment l'opinion générale, comme les proverbes attestent l'expérience des siècles.

» On a dit que La Fontaine n'avait rien inventé. Il a inventé sa manière d'écrire, et cette invention n'est pas devenue commune ; elle lui est demeurée tout entière : il en a trouvé le secret et l'a gardé. Il n'a été, dans son style, ni imitateur, ni imité : c'est là son mérite. Comment s'en rendre compte ? Il échappe à l'analyse, qui peut faire valoir tant d'autres talents, et qui ne peut pas approcher du sien. Définit-on bien ce qui nous plaît ? Peut-on discuter ce qui nous charme ? Quand nous croirons avoir tout dit, le lecteur ouvrira La Fontaine, et se dira qu'il en a senti cent fois davantage ; et si ce génie heureux et facile pouvait lire tout ce que nous écrivons à sa louange, peut-être nous dirait-il avec son ingénuité accoutumée : Vous vous donnez bien de la peine pour expliquer comment j'ai su plaire : il m'en coûtait bien peu pour y parvenir.

» Son épitaphe, faite par lui-même, suffirait pour nous en convaincre. C'est à coup sûr celle d'un homme heureux ; mais qui croirait que ce fût celle d'un poëte ? Ce pourrait être celle de Desyvetaux. Il partage sa vie en deux *parts*, *dormir* et *ne rien faire*. Ainsi ses ouvrages n'avaient été pour lui que des rêves agréables. O l'homme heureux que celui qui, en faisant de si belles choses, croyait passer sa vie *à ne rien faire !*

» Ce serait donc une entreprise mal entendue

que celle d'analyser ses écrits; mais heureusement c'est toujours un plaisir de s'entretenir de lui. Ne cherchons point autre chose, en nous occupant de cet écrivain enchanteur, plus fait pour être goûté avec délices que pour être admiré avec transport, à qui nul n'a ressemblé dans sa manière de raconter, de donner de l'attrait à la morale, et de faire aimer le bon sens; sublime dans sa naïveté, et charmant dans sa négligence ; homme modeste, qui a vécu sans éclat en produisant des chefs-d'œuvre, comme il vivait avec retenue en se livrant, dans ses contes, à toute la liberté de l'enjouement : homme d'une simplicité extraordinaire, qui sans doute ne pouvait pas ignorer son talent, mais ne l'appréciait pas; qui n'a jamais rien prétendu, rien envié, rien affecté; qui devait être plus relu que célébré, et obtint plus de renommée que de récompenses, et qui peut-être, s'il était aujourd'hui témoin des honneurs qu'on lui rend tous les jours, serait étonné de sa gloire, et aurait besoin qu'on lui révélât le secret de son mérite.

» Sa naissance fut placée près de celle de Molière, comme si la nature avait pris plaisir à produire en même temps les deux esprits les plus originaux du siècle le plus fécond en grands hommes. Il avait atteint l'âge de vingt-deux ans, et son talent pour la poésie, celui de tous qui est le plus prompt à se manifester, parce qu'il appartient plus à la nature et dépend moins de la réflexion, n'était pas encore soupçonné. C'est une

tradition reçue, qu'une ode de Malherbe, qu'on lut devant lui, fit jaillir les premières étincelles de ce feu qui dormait. Le jeune homme parut frappé d'un sentiment nouveau : il semblait qu'il eût attendu ce moment pour dire, Je suis poëte : il le fut dès lors en effet. C'était le temps où tout naissait en France. Nourri de la lecture des auteurs anciens, il trouvait peu de modèles dans ceux de son pays. Mais en avait-il besoin? Doué de facultés si heureuses, mais peu porté à les interroger par une suite de cette indolence qu'il portait dans tout, il fallait seulement une occasion qui l'instruisît de ce qu'il pouvait. Quelques stances de Malherbe, en flattant son oreille, lui apprirent combien il était sensible au plaisir de l'harmonie. L'harmonie est la langue du poëte : il sentit que c'était la sienne. La gaieté qu'il goûta dans Rabelais éveilla dans lui cet enjouement si vrai qui règne dans tout ce qu'il a écrit. Il aimait à trouver dans Marot et dans Saint-Gelais des traces de cette naïveté dont lui-même devait bientôt devenir le modèle. Les images pastorales et champêtres, prodiguées dans d'Urfé, devaient plaire à cette âme douce, dont tous les goûts étaient si près de la nature. L'imagination de l'Arioste et du conteur Boccace avait des rapports avec celle d'un homme singulièrement né pour raconter. Telles étaient alors les richesses de la littérature moderne, et tels étaient aussi les auteurs les plus familiers à La Fontaine. Ils furent ses favoris, mais non pas ses maîtres; et quelle différence d'eux tous à lui! Je

dirais aussi quelle distance, si je n'avais nommé l'Arioste, qu'une autre sorte de gloire, la richesse de l'invention et le sublime de la poésie, place dans son genre au premier rang. Mais pour ce qui concerne l'art de narrer, le seul rapport sous lequel on puisse les rapprocher, leur manière est très-différente, surtout dans un point capital : l'Arioste a toujours l'air de se moquer le premier de ce qu'il dit; La Fontaine semble toujours être dans la bonne foi. Aussi, dans tout ce qu'il emprunte, rien ne paraît être d'emprunt; et la première qualité qui nous frappe dans un homme qui n'invente rien, c'est l'originalité.

» Tous les esprits agissent nécessairement les uns sur les autres, se prennent et se rendent plus ou moins, se fortifient ou s'altèrent par le choc mutuel, s'éclairent ou s'obscurcissent par la communication des vérités ou des erreurs, se perfectionnent ou se corrompent par l'attrait du bon goût ou par la contagion du mauvais; et de là ces rapports inévitables entre les productions du talent, quand le temps les a multipliées. Il serait même possible qu'il se formât un esprit qui serait tour à tour la perfection ou l'abus des autres esprits, qui, empruntant quelque chose de chacun, en total pourrait les balancer tous; et cette espèce de génie, aussi brillante que dangereuse, ne pourrait être réservée qu'au siècle qui suivrait celui de la renaissance des arts, et dans lequel la dernière ambition et le dernier écueil du talent seraient de tenter tous les genres, parce que tous seraient con-

nus et avancés. Il est une autre espèce de gloire, rare dans tous les temps, même dans celui où les arts commençant à refleurir, chaque homme se fait son partage et se saisit de sa place; un attribut inestimable, fait pour plaire à tous les hommes, par l'impression qu'ils désirent le plus, celle de la nouveauté, c'est ce tour d'esprit particulier qui exclut toute ressemblance avec les autres, qui imprime sa marque à tout ce qu'il produit, qui semble tirer tout de lui-même en donnant une forme nouvelle à tout ce qu'il prend à autrui; toujours piquant, même dans ses irrégularités, parce que rien ne serait irrégulier comme lui; qui peut tout hasarder, parce que tout lui sied; qu'on ne peut imiter, parce qu'on n'imite point la grâce; qu'on ne peut traduire en aucune langue, parce qu'il s'en est fait une qui lui est propre. Cette qualité, quand elle se rencontre dans les ouvrages, tient nécessairement au caractère de l'auteur. Un homme recueilli en lui-même, se répandant peu au dehors, rempli et préoccupé de ses idées, presque toujours étranger à celles qui circulent autour de lui, doit demeurer tel que la nature l'a fait. S'il en a reçu un goût dominant, ce goût ne sera jamais ni affaibli ni partagé; tout ce qui sortira de ses mains aura un trait distinct et ineffaçable; mais ceux qui le chercheront hors de son talent ne le retrouveront plus. Molière, si gai, si plaisant dans ses écrits, était triste dans la société. La Fontaine, ce conteur si aimable la plume à la main, n'était plus rien dans la conversation. De là ce mot plein

de sens de madame de La Sablière : *En vérité, mon cher La Fontaine, vous seriez bien bête si vous n'aviez pas tant d'esprit;* mot qui serait tout aussi vrai en le retournant d'une manière plus sérieuse : « Vous n'auriez pas tant d'esprit si vous n'étiez pas » si bête. » Ainsi tout est compensé, et toute perfection tient à des sacrifices. Pour être un peintre si vrai et si moral, il fallait que Molière fût porté à observer, et l'observation rend sérieux et triste. Pour s'intéresser si bonnement à Jeannot Lapin et à Robin Mouton, il fallait avoir ce caractère d'un enfant qui, préoccupé de ses jeux, ne regarde pas autour de lui ; et La Fontaine était distrait. C'était en s'amusant de son talent, en conversant avec ses bons amis, les animaux, qu'il parvenait à charmer ses lecteurs, auxquels peut-être il ne songeait guère : c'est par cette disposition qu'il devint un conteur si parfait. Il prétend quelque part que *Dieu mit au monde Adam le nomenclateur, lui disant : Te voilà, nomme.* On pourrait dire que *Dieu mit au monde La Fontaine le conteur, lui disant : Te voilà, conte.* Cet art de narrer, il l'appliqua tour à tour à deux genres différents, à l'apologue moral, qui a l'instruction pour but, et au conte plaisant, qui n'a pour objet que d'amuser. Il réussit au plus haut degré dans tous les deux : c'est sur le premier qu'il convient de s'étendre davantage. C'est le plus important, le plus parfait, et la principale gloire de La Fontaine.

» A la moralité simple et nue des récits d'Ésope,

Phèdre joignit l'agrément de la poésie. On connaît sa pureté, sa précision, son élégance. Le livre de l'Indien Pilpay n'est qu'un tissu assez embrouillé de paraboles mêlées les unes dans les autres, et surchargées d'une morale prolixe, qui manque souvent de justesse et de clarté. Les peuples qui ont une littérature perfectionnée sont les seuls chez qui l'on sache faire un livre. Si jamais on est obligé d'avoir rigoureusement raison, c'est surtout lorsqu'on se propose d'instruire. Vous voulez que je cherche une leçon sous l'enveloppe allégorique dont vous la couvrez : j'y consens; mais si l'application n'est pas très-juste, si vous n'allez pas directement à votre but, je me ris de la peine gratuite que vous avez prise, et je laisse là votre énigme qui n'a point de mot. Quand La Fontaine puise dans Pilpay, dans Aviénus et dans d'autres fabulistes moins connus, les récits qu'il emprunte, rectifiés pour le fond et la morale, et embellis de son style, forment souvent des résultats nouveaux, qui suppléent chez lui le mérite de l'invention. On y remarque presque partout une raison supérieure : cet esprit si simple et si naïf dans la narration est très-juste, et souvent même très-fin dans la pensée; car la simplicité du ton n'exclut point la finesse du sens, elle n'exclut que l'affectation de la finesse. Veut-on un exemple d'un éloge singulièrement délicat, et de l'allégorie la plus ingénieuse? lisez cette fable adressée à l'auteur du livre des *Maximes*, au célèbre La Rochefoucauld. Je la cite de préférence, comme étant la seule qui

appartienne notoirement à La Fontaine. Quoi de plus spirituellement imaginé pour louer un livre d'une philosophie piquante, qui plaît même à ceux qu'il a censurés, que de le comparer au cristal d'une eau transparente, où l'homme vain, qui craint tous les miroirs qu'il n'a jamais trouvés assez flatteurs, aperçoit malgré lui ses traits, tels qu'ils sont, dont il veut en vain s'éloigner, et vers laquelle il revient toujours? Peut-on louer avec plus d'esprit? Mais à quoi pensé-je? Me pardonnera-t-on de louer l'esprit dans La Fontaine? Quel homme fut jamais plus au-dessus de ce que l'on appelle esprit? Oh! qu'il possédait un don plus éminent et plus précieux! cet art d'intéresser pour tout ce qu'il raconte en paraissant s'y intéresser si véritablement, ce charme singulier qui naît de l'illusion complète où il paraît être, et que vous partagez. Il a fondé parmi les animaux des monarchies et des républiques. Il en a composé un monde nouveau, beaucoup plus moral que celui de Platon. Il y habite sans cesse; et qui n'aimerait à y habiter avec lui? Il en a réglé les rangs, pour lesquels il a un respect profond dont il ne s'écarte jamais. Il a transporté chez eux tous les titres et tout l'appareil de nos dignités. Il donne au roi lion un Louvre, une cour des pairs, un sceau royal, des officiers, des courtisans, des médecins; et quand il nous représente le loup qui *daube au coucher du roi* son camarade absent, le renard, il est clair qu'il a assisté *au coucher*, et qu'il en revient pour nous conter ce qui s'est passé; c'est un art

inconnu à tous les fabulistes. Ce sérieux si plaisant ne l'abandonne jamais : jamais il ne manque à ce qu'il doit aux puissances qu'il a établies; c'est toujours *nosseigneurs les ours*, *nosseigneurs les chevaux*, *sultan léopard*, *dom coursier*, et *les parents du loup, gros messieurs qui l'ont fait apprendre à lire.* Ne voit-on pas qu'il vit avec eux, qu'il se fait leur concitoyen, leur ami, leur confident? Oui, sans doute, leur ami : il les aime, il entre dans tous leurs intérêts, il met la plus grande importance à leurs débats. Écoutez la belette et le lapin plaidant pour un terrier : est-il possible de mieux discuter une cause? Tout y est mis en usage, coutume, autorité, droit naturel, généalogie; on y invoque les dieux hospitaliers. C'est ainsi qu'il excite en nous ce rire de l'âme que ferait naître la vue d'un enfant heureux de peu de chose, ou gravement occupé de bagatelles. Ce sentiment doux, l'un de ceux qui nous font le plus chérir l'enfance, nous fait aussi aimer La Fontaine. Écoutez cette bonne vache se plaignant de l'ingratitude du maître qu'elle a nourri de son lait :

Enfin me voilà seule : il me laisse en un coin,
Sans herbe; s'il voulait encor me laisser paître!
Mais je suis attachée, et si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il pu jamais pousser plus loin
L'ingratitude?

Est-ce qu'on ne plaint pas cette pauvre bête? N'est-ce pas là ce qu'elle dirait, si elle pouvait dire quelque chose?

» La plupart de ses fables sont des scènes par-

faites pour les caractères et le dialogue. Tartufe parlerait-il mieux que le chat pris dans les filets, qui conjure le rat de le délivrer, l'assurant qu'il *l'aime comme ses yeux*, et qu'il était sorti pour *aller faire sa prière aux dieux*, *comme tout dévot chat en use les matins?* Dans cette fable admirables des *Animaux malades de la peste*, quoi de plus parfait que la confession de l'âne? Comme toutes les circonstances sont faites pour atténuer sa faute, qu'il semble vouloir aggraver si bonnement!

> En un pré de moines passant,
> La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
> Quelque diable aussi me poussant,
> Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Et ce cri qui s'élève :

> Manger l'herbe d'autrui!.

*L'herbe d'autrui!* comment tenir à ces traits-là? on en citerait mille de cette force. Mais il faut s'en rapporter au goût et à la mémoire de ceux qui aiment La Fontaine; et qui ne l'aime pas? » *Éloge de La Fontaine.*

Je ne puis cependant résister au plaisir de revoir en détail quelques-unes de ses fables, et sans doute on me le pardonnera. J'ai remarqué souvent que, dès qu'on parle de lui, chacun est tenté d'en réciter quelque chose, quoique bien sûr que tout le monde le sait par cœur; et après tout, le plaisir vaut mieux que la nouveauté, ou plutôt c'en est toujours une, au lieu que la nouveauté

n'est pas toujours un plaisir. Je ne puis être embarrassé que du choix; sur près de trois cents fables qu'il a faites, il n'y en a pas dix de médiocres, et plus de deux cent cinquante sont des chefs-d'œuvre. Voyons *le Rat retiré du monde.*

Les Levantins, en leur légende,
Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude était profonde :
S'étendant partout à la ronde,
Notre ermite nouveau subsistait là-dedans.
Il fit tant des pieds et des dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert : que faut-il davantage?
Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour, au dévot personnage
Les députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère.
Ils allaient en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat.
Ratopolis était bloquée :
On les avait contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.
Ils demandaient fort peu, certains que le secours
Serait prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus.
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister? que peut-il faire,
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.

Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.
Qui désigné-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable?
Un moine? non, mais un dervis.
Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

Je ne connais point l'original de cette fable. Si La Fontaine l'a imaginée, comme on peut le croire, elle fait voir que ses idées s'étendaient sur des objets qui ont beaucoup occupé les philosophes et les politiques de ce siècle, et que le bon sens du fabuliste indiquait des vérités utiles, qui de nos jours ont été plus hardiment exposées; mais cette hardiesse avait-elle le mérite de la discrétion? Nous en apprenait-il moins en ne voulant pas tout dire? La fin de cet apologue n'est-elle pas d'une tournure fine et délicate, qui prouve ce que j'ai avancé tout à l'heure, qu'il avait dans l'esprit une finesse d'autant plus réelle, qu'il la cache sous cette *bonhomie* qui était en lui habituelle? Et dans les ouvrages comme dans la société, ceux-là ne sont pas les moins fins qui ne veulent pas le paraître. Observons encore que, pour substituer avec plus de vraisemblance un *dervis* à un *moine*, il feint d'avoir pris la fable dans la *Légende* des *Levantins*, quoique assurément il n'en soit rien. Le *bonhomme*, comme on voit, ne laissait pas d'avoir quelquefois un peu d'astuce; mais elle était bien innocente. Et quelle perfection dans ce court récit! Il y prend tour à tour le ton d'un historien et celui d'un poëte comique. Molière aurait-il mieux fait parler un

*dervis* dans sa cellule (puisque *dervis* y a) que ne parle notre ermite dans son fromage? Et ce sérieux dont j'ai fait mention, cette importance qu'il donne à ses acteurs! Le *blocus de Ratopolis*, la *république attaquée*, son *état indigent*, le *secours qui sera prêt dans quatre ou cinq jours*, n'est-ce pas là le style de l'histoire? Aussi ne s'agit-il de rien moins que du *peuple rat*, du *peuple chat*. Ces dénominations, auxquelles il nous a accoutumés, nous semblent peu de chose; il n'y en a pourtant aucun exemple dans les fabulistes qui l'ont précédé. De plus, elles sont nécessaires pour amener les détails qui suivent, et cette unité fonde l'illusion. Mais aussi cette illusion ne se trouve que chez lui; c'est ce qui fait que sa manière de narrer ne ressemble à aucune autre. Comme il parle gravement de ce rat, *las des soins d'ici-bas!* Ne dirait-on pas d'un solitaire philosophe? Cette réflexion, qui semble venir là d'elle-même et sans la moindre malice,

Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens,

avait été si confirmée par l'expérience, que nous la répétions tous les jours. Voilà bien des remarques; on en ferait de pareilles presque à chaque vers.

Nous avons un peu trop la prétention, dans ce siècle, d'avoir fait, en économie politique, des découvertes qui ne sont pas toujours aussi modernes que nous l'imaginons. On a crié beaucoup, par exemple, contre l'inconvénient de la trop grande

multiplicité de fêtes, et si fort, qu'à la fin nous en avons vu supprimer un certain nombre. On pouvait là-dessus citer La Fontaine, qui était bien aussi philosophe qu'un autre, quoiqu'il ne s'en piquât pas; car il ne se piquait de rien. Écoutons son savetier :

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir.
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr : il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encore :
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : Or ça, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? Par an! ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte, et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre; il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année :
Chaque jour amène son pain.
— Eh bien! que gagnez-vous, dites-moi, par journée?
— Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer : on nous ruine en fêtes.
L'une fait tort à l'autre, et monsieur le curé

De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : Je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin
    Pour vous en servir au besoin.
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
    Avait, depuis plus de cent ans,
    Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui; dans sa cave il enserre
    L'argent et sa joie à la fois.
    Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
    Le sommeil quitta son logis :
    Il eut pour hôtes les soucis,
    Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet; et la nuit,
    Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
    Et reprenez vos cent écus.

On voit que le savetier de notre fabuliste pensait comme les réformateurs de notre siècle. Il fit plus : il se conduisit en sage, puisqu'il rapporta les cent écus. Mais La Fontaine le fait toujours parler en savetier, et lui laisse, avec le bon sens qu'il lui donne, le langage de son état et la grosse gaieté de son caractère. C'est en quoi consiste dans la fable le grand mérite de la partie dramatique : il ne possède pas moins éminemment celui de la partie descriptive. Avec quel art il suspend au cinquième pied, par une césure imitative, ce vers qui peint les alarmes du pauvre homme, que l'idée de son trésor tient toujours en l'air !

Tout le jour il avait l'œil au guet...

Quelle précision dans cet autre vers!

L'argent et sa joie à la fois.

S'il étend cette idée, quel intérêt dans les détails!

Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis;
Il eut pour hôtes les soucis, etc.

Tout à l'heure on riait du savetier : on le plaint maintenant. Cette réflexion si rapide, *ce qui cause nos peines*, nous fait revenir sur nous-mêmes; et ce trait si heureux, *celui qu'il ne réveillait plus!* C'est dans un seul hémistiche toute la substance de l'apologue. Cette facilité étonnante à nous faire passer d'un sentiment à un autre sans disparate et sans secousse est une espèce de magie qui est surtout nécessaire en racontant. L'idée de *vendre* le dormir, qu'on pourrait prendre pour une saillie, n'en est peut-être pas une. Il est assez naturel à quiconque a beaucoup d'argent d'y voir l'équivalent de tout ce qu'on peut désirer; et l'on sait qu'un riche gourmand, mécontent de son estomac, se plaignait qu'on ne pût pas payer un *digéreur*, attendu qu'il trouvait que la gourmandise, fort bonne en elle-même, n'avait d'inconvénient que l'indigestion.

Patru voulait détourner La Fontaine de faire des fables : il ne croyait pas qu'on pût égaler en français la brièveté de Phèdre. Je conviendrai que notre

langue est plus lente dans sa marche que celle des Latins; aussi La Fontaine ne s'est-il pas proposé d'être aussi court dans ses récits que le fabuliste de Rome; il eût couru le risque de tomber dans la sécheresse. Mais avec bien plus de grâce que lui, il n'a pas moins de précision, si l'on entend par un style précis celui dont on ne peut rien retrancher d'inutile, celui dont on ne peut rien ôter sans que l'ouvrage perde une beauté et que le lecteur regrette un plaisir. Tel est le style de La Fontaine dans l'apologue : on n'y sent jamais de langueur ; on n'y trouve jamais rien de vide. Ce qu'il dit ne peut pas être dit en moins de mots, ou vous ne le diriez pas si bien. Qu'on relise, par exemple, la fable *du Vieillard et des trois Jeunes Hommes,* ce modèle de la plus aimable morale et du talent de narrer avec un intérêt qui parle au cœur : qu'on examine s'il y a un seul mot de trop.

Un octogénaire plantait.
Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage;
Assurément il radotait.
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées;
Quittez le long espoir et les vastes pensées;
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes

De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? Est-il un seul moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arriere-neveux me devront cet ombrage :
    Eh bien ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore;
    Je puis enfin compter l'aurore
    Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant en Amérique.
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés.
    Le troisième tomba d'un arbre
    Que lui-même il voulait enter;
Et pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
    Ce que je viens de raconter.

On peut bien appliquer au poëte ce qu'il dit quelque part de l'apologue :

    C'est proprement un charme.

Oui, mais ce n'en est un que chez lui : chez les autres, ce n'est qu'une leçon agréable. A quel autre a-t-il été donné de faire des vers tels que ceux-ci?

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :
    Eh bien, etc.

Cet inexprimable enchantement ne permet pas même à l'imagination de voir rien au-delà : c'est encore autre chose que la perfection; car Phèdre

y parvint dans plusieurs de ses fables : il est fini, il est irréprochable ; on n'eût pas soupçonné le mieux, si La Fontaine n'eût pas écrit. Mais La Fontaine!..... oh! que la nature l'avait bien traité! aussi n'en a-t-elle pas fait un second.

Comment se fait-il que cet homme, qui paraissait si indifférent dans la société, fût si sensible dans ses écrits? A quel point il la possède, cette sensibilité, l'âme de tous les talents, non celle qui est vive, impétueuse, énergique, passionnée, et qui est faite pour la tragédie, pour l'épopée, pour tous les grands ouvrages de l'imagination, mais cette sensibilité douce, naïve, attirante, qui convenait si bien au genre d'écrire qu'il avait choisi, qui se fait apercevoir à tout moment dans sa composition, toujours sans dessein, jamais sans effet, et qui donne à tout ce qu'il a écrit un attrait irrésistible. Quelle foule de sentiments aimables répandus partout! Partout l'épanchement d'une âme pure et l'effusion d'un bon cœur. Avec quelle vérité pénétrante il parle des douceurs de la solitude et de celles de l'amitié! Qui ne voudrait être l'ami d'un homme qui a fait la fable des *Deux Amis!* Se lassera-t-on jamais de relire celle des *Deux Pigeons,* ce morceau dont l'impression est si délicieuse, à qui peut-être on donnerait la palme sur tous les autres, si parmi tant de chefs-d'œuvre on avait la confiance de juger, ou la force de choisir? Qu'elle est belle, cette fable, qu'elle est touchante! que ces deux pigeons sont un couple charmant! quelle tendresse éloquente dans leurs adieux! comme on s'in-

téresse aux aventures du pigeon voyageur! quel plaisir dans leur réunion! que de poésie dans leur histoire! et lorsque ensuite le fabuliste finit par un retour sur lui-même, qu'il regrette et redemande les plaisirs qu'il a goûtés dans l'amour, quelle tendre mélancolie! quel besoin d'aimer! on croit entendre les soupirs de Tibulle...... Relisons-la, cette fable divine : il ne faut pas louer La Fontaine; il faut le lire, le relire et le relire encore. Il en est de lui comme de la personne que l'on aime : en son absence, il semble qu'on aura mille choses à lui dire, et quand on la voit, tout est absorbé dans un seul sentiment, dans le plaisir de la voir. On se répand en louanges sur La Fontaine, et dès qu'on le lit, tout ce qu'on voudrait dire est oublié : on le lit, et on jouit.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel! Au moins que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor si la saison s'avançait davantage!
Attendez les zéphyrs : qui vous presse? Un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut;
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte, et le reste!

Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur :
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point ;
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère.
Je le désennuirai : quiconque ne voit guère,
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : j'étais là, telle chose m'advint :
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encore que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie ;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie ;
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs
Les menteurs et traîtres appâts.
Le lacs était usé, si bien que de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin.
Quelque plume y périt ; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle,
Et les morceaux du lacs qui l'avaient attrapé,
Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiraient par cette aventure.

Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pied,
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal elle arriva,
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau ;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux,
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas! quand reviendront de semblables moments!
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète!
Ah! si mon cœur osait encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

La Fontaine avait appris des anciens, et surtout de Virgile, cet art de se mettre quelquefois en scène dans son propre ouvrage, art très-heureux lorsqu'on sait également et le placer à propos et l'em-

ployer avec sobriété. Mais l'exemple en est dangereux pour ceux à qui il ne saurait être utile : c'est celui dont les maladroits imitateurs ont de nos jours le plus abusé. De quoi qu'ils parlent au public, c'est toujours d'eux qu'ils parlent le plus, et souvent rien n'est plus étrange et plus insipide que les confidences qu'ils nous font. Au contraire, jamais on n'aime plus La Fontaine que quand il nous entretient de lui-même. Pourquoi? c'est que toujours on voit son âme se répandre, ou son caractère se montrer. Voyez ce morceau sur les charmes de la retraite, que depuis on a si souvent imité, et que La Fontaine lui-même a imité en partie de Virgile.

Solitude où je trouve une douceur secrète,
Lieu que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais?
Oh! qui m'arrêtera dans vos sombres asiles!
Quand pourront les neuf sœurs, loin des cours et des villes
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les mouvements divers inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes?
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets:
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie.
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie;
Je ne dormirai point sous de riches lambris;
Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond et moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins et mourrai sans remords.

C'est là le ton d'un homme qui révèle ses goûts et qui épanche son cœur. Dans d'autres occasions ce n'est qu'on mot en passant qui trahit son caractère :

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur).

Quand nous ne saurions pas que La Fontaine ne pouvait pas souffrir les embarras du ménage, et qu'il avait une femme qui ne les lui faisait pas aimer, ce vers nous l'apprendrait.

Ailleurs, c'est un trait de gaieté, une saillie :

Une souris tomba du bec d'un chat-huant :
Je ne l'aurais pas ramassée;
Mais un bramin le fit : chacun a sa pensée.

S'il eût dit simplement qu'un bramin la ramassa, il n'y avait rien de piquant. Tout le sel de cet endroit consiste dans l'adresse de l'auteur à se mettre en opposition avec le bramin, et cela lorsqu'on y pense le moins, par une réflexion si simple, qu'elle fait ressortir davantage la singularité de l'Indien. C'est ainsi qu'il égaie et embellit tout par des moyens que lui seul connaît; personne n'a su entremêler avec plus de rapidité, de justesse et de bonheur, le récit et la réflexion :

Un lièvre en son gîte songeait;
Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?
Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait :
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.

Les exemples de cette espèce sont sans nombre. Il reste à parler de la poésie de ses fables; mais elle est si riche, qu'elle demande un détail fort étendu, et La Fontaine mérite bien de nous occuper deux séances.

Toujours guidé par un discernement sûr, La Fontaine a réglé sa manière d'écrire la fable et le conte sur le plus ou moins de sévérité de chaque genre. Tout est bon dans un conte, pourvu qu'on amuse; il y hasarde toutes sortes d'écarts. Il se détourne vingt fois de sa route, et l'on ne s'en plaint pas : on fait volontiers le chemin avec lui. Dans la fable, qui tend à un but que l'esprit cherche toujours, il faut aller plus vite, et ne s'arrêter sur les détails qu'autant qu'ils concourent à l'unité de dessein. Dans cette partie, comme dans tout le reste, les fables de La Fontaine, à un très-petit nombre près, sont des modèles de perfection.

Le conte, familier et badin, fait pardonner les fautes de langage, d'autant plus facilement qu'il ressemble à une conversation libre et gaie; la fable, plus sérieuse, ne les souffre pas. Aussi La Fontaine, négligé dans ses *Contes,* est en général beaucoup plus correct dans ses *Fables :* il y respecte la langue bien plus que Molière dans ses comédies. Non content d'y prodiguer les beautés, il s'y défend des fautes; et qui croira pouvoir s'en permettre aucune quand La Fontaine s'en permet si peu?

Cette correction, qui suppose une composition

soignée est d'autant plus admirable, qu'elle est accompagnée de ce naturel qui semble exclure toute idée de travail. Je ne crois pas qu'on trouve dans La Fontaine, du moins dans les écrits qui ont consacré son nom, une ligne qui sente la recherche ou l'affectation. Il ne compose point, il converse; s'il raconte, il est persuadé; s'il peint, il a vu : c'est toujours son âme qui s'épanche, qui nous parle, qui se trahit. Il a toujours l'air de nous dire son secret, et d'avoir besoin de le dire. Ses idées, ses réflexions, ses sentiments, tout lui échappe, tout naît du moment. Rien n'est appelé, rien n'est préparé. Tout, jusqu'au sublime, paraît lui être facile et familier : il charme toujours et n'étonne jamais.

Ce naturel domine tellement chez lui, qu'il dérobe au commun des lecteurs les autres beautés de son style. Il n'y a que les connaisseurs qui sachent à quel point La Fontaine est poëte par l'expression, ce qu'il a vu de ressources dans notre langue, ce qu'il en a tiré de richesses. On ne fait pas assez d'attention à cette foule de locutions aussi nouvelles qu'elles sont heureusement figurées. Combien n'y en a-t-il pas dans la seule fable *du Chêne et du Roseau?* Veut-il peindre l'espèce de frémissement qu'un vent léger fait courir sur la superficie des eaux?

Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau...

Ce mot de *rider* offre la plus parfaite ressemblance.

Veut-il exprimer les endroits bas et marécageux où croissent ordinairement les roseaux ?

Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.

S'agit-il de peindre la différence de l'arbuste fragile au chêne robuste, peut-elle être mieux représentée que dans ce vers d'une précision si expressive ?

Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.

Un vent d'orage, un vent impétueux et destructeur peut-il être plus poétiquement désigné que dans cet endroit de la même fable ?

Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque là dans ses flancs.

Quelle tournure élégamment métaphorique dans ces deux vers sur les illusions de l'astrologie ! Celui qui a tout fait, dit le poëte,

Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?

Aucun de nos poëtes n'a manié plus impérieusement la langue ; aucun surtout n'a plié avec tant de facilité le vers français à toutes les formes imaginables. Cette monotonie qu'on reproche à notre versification, chez lui, disparaît absolument : ce n'est qu'au plaisir de l'oreille, au charme d'une harmonie toujours d'accord avec le sentiment et

la pensée, qu'on s'aperçoit qu'il écrit en vers. Il dispose et entremêle si habilement ses rimes, que le retour des sons paraît une grâce, et non pas une nécessité. Nul n'a mis dans le rhythme une variété si pittoresque; nul n'a tiré autant d'effets de la césure et du mouvement des vers : il les coupe, les suspend, les retourne comme il lui plaît. L'enjambement, qui semble réservé aux vers grecs et latins, est fort commun dans les siens, et ne serait pas un mérite s'il ne produisait des beautés; car s'il est vicieux dans le style soutenu, à moins qu'il n'ait un dessein bien marqué et bien rempli, il est permis dans le style familier, et tout dépend de la manière de s'en servir. J'avouerai aussi que les avantages que je viens de détailler dans la versification de La Fontaine tiennent originairement à la liberté d'écrire en vers de toute mesure, et aux priviléges d'un genre qui admet tous les tons : il ne serait pas juste d'exiger ce même usage de la langue et du rhythme dans la poésie héroïque et dans les sujets nobles. Mais aussi tant d'autres ont écrit dans le même genre que La Fontaine! Pourquoi ont-ils si rarement approché de cette espèce de poésie? C'est lui qui possède éminemment cette harmonie imitative des anciens qu'il nous est si difficile d'atteindre : et l'on ne peut s'empêcher de croire, en le lisant, que toute sa science en cette partie est plus d'instinct que de réflexion. Chez cet homme, si ami du vrai et si ennemi du faux, tous les sentiments, toutes les idées, tous les personnages, ont l'accent qui leur convient, et l'on sent

qu'il n'était pas en lui de pouvoir s'y tromper. De lourds calculateurs aimeront mieux peut-être y voir des sons combinés avec un prodigieux travail; mais le grand poëte, l'enfant de la nature, La Fontaine, aura plus tôt fait cent vers harmonieux que des critiques pédants n'auront calculé l'harmonie d'un vers.

Faut-il s'étonner qu'un écrivain pour qui la poésie est si docile et si flexible soit un si grand peintre? C'est de lui surtout que l'on peut dire proprement qu'il peint avec la parole. Dans quel de nos auteurs trouvera-t-on un si grand nombre de tableaux dont l'agrément est égal à la perfection? Lorsqu'il nous rend les spectateurs du combat *de la Mouche et du Lion*, que manque-t-il à cette peinture?

Le quadrupède écume, et son œil étincelle;
Il rugit; on se cache, on tremble à l'environ,
    Et cette alarme universelle
    Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle;
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
    Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait raisonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air qui n'en peut mais; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat: le voilà sur les dents.

De cette peinture énergique passons à une peinture riante.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.

Ici toutes les syllabes sont coulantes et rapides; tout à l'heure elles étaient fermes et résonnantes : elles seront, quand il le faudra, lourdes et pénibles. Nous avons vu la facilité : voyons l'effort.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.

La phrase est disposée de manière que l'œil se porte d'abord sur la montagne et sur tous les accessoires qui la rendent si rude à monter; la raideur, le sable, le soleil à plomb : on voit ensuite arriver avec peine les *six forts chevaux*, et au bout le *coche* qu'ils *tirent*, mais de manière que le coche paraît se traîner avec le vers. Ce n'est pas tout: le poëte achève le tableau en peignant les gens de la voiture.

Femmes, moines, vieillards, tout était descendu,
L'équipage suait, soufflait, était rendu.

On ne peut prononcer ces mots *suait, soufflait*, sans être presque essoufflé : on n'imite pas mieux avec des sons. Cet art n'est pas moins sensible dans la fable de *Phébus et Borée*. Celui-ci

Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête...

*Siffle, souffle:* on entend le vent. Ne voit-on pas aussi le lapin quand il va prendre le frais à la pointe du jour?

Il était allé faire à l'aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours, etc.

Cette peinture est fraîche et riante comme l'*aurore*. *Brouté, trotté*, cette répétition de sons qui se confondent peint merveilleusement la multiplicité des mouvements du lapin.

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
Et puis quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'homme, qui, confus, des yeux en vain la suit.

Je demande si le plus habile peintre pourrait me montrer sur la toile tout ce que me fait voir le poëte dans ce petit nombre de vers. Tel est l'avantage de la poésie sur la peinture, qui ne peut jamais représenter qu'un moment. Comme le chasseur et le chien suivent pas à pas la perdrix qui se traîne dans ces vers traînants! Comme un hémi-

stiche rapide et prompt nous montre le chien qui *pille!* Ce dernier mot est un élan, un éclair. L'autre vers est suspendu quand la perdrix *prend sa volée:* elle est en l'air avec la césure, et vous voyez long-temps l'homme immobile, *qui, confus, des yeux en vain la suit;* et le vers se prolonge avec l'étonnement.

La fable dont j'ai tiré ce dernier morceau me rappelle avec quelle surprenante facilité cet écrivain si simple et si familier s'élève quelquefois au ton de la plus haute philosophie et de la morale la plus noble. Quelle distance du corbeau qui laisse tomber son fromage, à l'éloquence du *Paysan du Danube*, et à cette fable que je viens de citer, si pourtant on ne doit pas donner un autre titre à un ouvrage beaucoup plus étendu que ne l'est un apologue ordinaire, à un véritable poëme sur la doctrine de Descartes, relativement à l'âme des bêtes, poëme plein d'idées et de raison, mais dans lequel la raison parle toujours le langage de l'imagination et du sentiment! Car c'est partout celui de La Fontaine: il a beau devenir philosophe, vous retrouverez toujours le grand poëte et le *bonhomme*.

Ce petit poëme, adressé à madame de La Sablière, où il discute très-ingénieusement la question long-temps fameuse du mécanisme et de l'organisation des animaux, prouve que, malgré sa paresse, il n'avait pas négligé les connaissances éloignées de ses talents. Il avait étudié, avec son ami Bernier, les principes de Descartes et de Gas-

sendi. Ainsi, La Fontaine avait fait tout ce qu'on peut demander à un homme occupé d'ouvrages d'imagination : il n'était pas resté au-dessous des lumières de son siècle.

Ses contes sont, dans un genre inférieur, aussi parfaits que ses fables, excepté que la diction en est moins pure et la rime plus négligée. D'ailleurs, c'est toujours ce talent de la narration dans un degré unique. Quelle gaieté! quelle aisance! quelle variété de tournures dans des sujets dont le fond est quelquefois à peu près le même! quelle abondance gracieuse! que tous les auteurs et tous les fabulistes sont loin de lui! Il est au-dessus de Boccace et de la reine de Navarre, autant que la poésie est au-dessus de la prose. L'Arioste seul, quand La Fontaine conte d'après lui, peut soutenir la concurrence. Voltaire prétend qu'il y a plus de poésie dans l'aventure de *Joconde*, telle qu'elle est dans le Roland, qu'il n'y en a dans l'imitation de La Fontaine. Boileau, dont nous avons une dissertation sur *Joconde*, donne partout l'avantage au poëte français. On voit, par les citations qu'il fait, que l'original italien ne lui est pas étranger. Voltaire, plus versé dans la langue de l'Arioste, reproche à Boileau de ne pas la connaître assez pour rendre une exacte justice à l'auteur de l'*Orlando*, et sentir tout le mérite de ses vers. Je ne prononcerai point entre ces deux grands juges; mais il me semble que, dans tous les endroits où Despréaux rapproche et compare les deux poëtes, il est difficile de n'être pas de son avis et de ne pas convenir

que La Fontaine l'emporte par ces traits de naturel et de naïveté, par ces grâces propres au conte, qui étaient en lui un présent particulier de la nature.

Du côté des mœurs, la plupart de ses contes sont plutôt libres que licencieux; ce qui n'empêche pas qu'on ait eu raison d'y voir un mal et un danger qu'il n'y voyait pas lui-même, et qu'il aperçut dans la suite. On a trouvé moyen d'en accommoder plusieurs au théâtre, en les épurant, au lieu que Vergier, Grécourt et d'autres conteurs, n'ont rien fourni à la scène, parce qu'ils sont infiniment moins réservés que lui. Ceux de ses contes où il a blessé la décence, et par le fond, et par les détails, sont en assez petit nombre, et plusieurs sont entièrement irréprochables, par exemple celui du *Faucon*, qui est d'un intérêt si touchant. Il n'y a personne qui ne soit attendri lorsque le malheureux Frédéric, auquel il ne reste plus rien que son *Faucon*, le tue sans balancer pour le dîner de sa maîtresse, de cette même femme jusque-là toujours insensible, et à qui son amour a tout sacrifié.

Hélas! reprit l'amant infortuné,
L'oiseau n'est plus, vous en avez dîné.
L'oiseau n'est plus! dit la veuve confuse.
Non, reprit-il : plût au ciel vous avoir
Servi mon cœur, et qu'il eût pris la place
De ce faucon! mais le sort me fait voir
Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grâce.
Dans mon pailler rien ne m'était resté.
Depuis deux jours la bête a tout mangé.

J'ai vu l'oiseau, je l'ai tué sans peine.
Rien coûte-t-il quand on reçoit sa reine?

Le conte de *la Courtisane amoureuse* a aussi de l'intérêt. En total, cet ouvrage ne me paraît pas du nombre de ceux qui sont les plus dangereux pour les mœurs. Les livres où la passion est traitée de manière à exalter l'imagination de la jeunesse, ceux où la volupté est représentée sans voile, enfin ce qui peut nourrir dans les jeunes personnes les erreurs de la sensibilité ou exciter l'ivresse du libertinage, voilà les lectures vraiment pernicieuses, et l'expérience apprend tous les jours le mal qu'elles ont fait.

Il n'y a point d'écrivain qui ait réuni plus de titres pour plaire et pour intéresser. Quel autre est plus souvent relu, plus souvent cité? Quel autre est mieux gravé dans le souvenir de tous les hommes instruits, et même de ceux qui ne le sont pas? Le poëte des enfants et du peuple est en même temps le poëte des philosophes. Cet avantage, qui n'appartient qu'à lui, peut être dû en partie au genre de ses ouvrages; mais il l'est surtout à son génie. Nul auteur n'a dans ses écrits plus de bon sens joint à plus de bonté : nul n'a fait un plus grand nombre de vers devenus proverbes. Dans ces moments qui ne reviennent que trop, où l'on cherche à se distraire soi-même et à se défaire du temps, quelle lecture choisit-on plus volontiers? sur quel livre la main se reporte-t-elle plus souvent? sur La Fontaine. Vous vous sentez attiré vers

lui par le besoin de sentiments doux : il vous calme et vous réconcilie avec vous-même. On a beau le savoir par cœur depuis l'enfance, on le relit toujours, comme on est porté à revoir les gens qu'on aime, sans avoir rien à leur dire.

Madame de Sévigné lui reprochait de passer trop légèrement d'un genre à un autre, et lui-même s'en accuse avec cette grâce infinie qu'il a toujours quand il parle de lui.

> Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles,
> A qui le bon Platon compare nos merveilles,
> Je suis chose légère, et vole à tout sujet.
> Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet.
> A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire.
> J'irais plus haut peut-être au temple de Mémoire,
> Si dans un genre seul j'avais usé mes jours;
> Mais quoi! je suis volage en vers comme en amours.

*Aller plus haut* ne lui était guère possible après ses fables et ses contes. Mais les différents genres qu'il a essayés sont-ils en effet un sujet de reproche? N'y en a-t-il pas qui, sans ajouter rien à sa renommée, n'étaient pourtant pas étrangers au caractère de son génie, et nous ont valu des ouvrages assez agréables pour qu'on lui sache gré de s'en être occupé? Il a fait une comédie. Dans cette espèce de drame, l'enjouement n'est sûrement pas un titre d'exclusion; et *le Florentin* est un des plus jolis actes qui égaient encore le théâtre de Thalie. On ne peut pas donner le nom de comédie à un petit drame mythologique, intitulé *Clymène*, dont les neuf Muses sont les principaux personnages;

mais l'idée en est ingénieuse, et la pièce est pleine de délicatesse. Son poëme de *la Mort d'Adonis*, imité en partie d'Ovide, ainsi que *Philémon et Baucis* et *les Filles de Minée*, a, comme ces deux morceaux, des endroits faibles et peu soignés; mais, comme eux, il en a de charmants, surtout celui des amours de Vénus et d'Adonis. Le poëte habite avec eux des lieux enchantés, et y transporte le lecteur. C'est là qu'on reconnaît l'auteur de la fable de *Tyrcis et Amaranthe*. Jamais les jardins d'Armide, ce brillant édifice de l'imagination qu'elle a construit pour l'amour, n'ont rien offert de plus séduisant et de plus doux. Vous croyez entendre autour de vous les chants du bonheur et les accents de la tendresse : vous êtes environné des images de la volupté. Tout ce que les cœurs passionnés ont de jouissances intimes, tout ce que les jours qui s'écoulent entre deux amants ont de délices toujours variées et toujours les mêmes, tout ce que deux âmes confondues l'une dans l'autre se communiquent de ravissement et de transports; enfin ce qu'on voudrait toujours sentir et qu'on croit ne pouvoir jamais peindre : voilà ce que La Fontaine nous représente sous les pinceaux que l'Amour a mis dans ses mains. Les vers que je vais citer justifieront cet éloge.

Tout ce qui naît de doux en l'amoureux empire,
Quand d'une égale ardeur l'un pour l'autre on soupire,
Et que, de la contrainte ayant banni les lois,
On se peut assurer au silence des bois,

Jours devenus moments, moments filés de soie,
Agréables soupirs, pleurs enfants de la joie,
Vœux, serments et regards, transports, ravissements,
Mélange dont se fait le bonheur des amants,
Tout par ce couple heureux fut lors mis en usage.
Tantôt ils choisissaient l'épaisseur d'un ombrage :
Là, sous des chênes vieux, où leurs chiffres gravés
Se sont avec les troncs accrus et conservés,
Mollement étendus, ils consumaient les heures
Sans avoir pour témoins, en ces sombres demeures,
Que les chantres des bois, pour confident qu'Amour,
Qui seul guidait leurs pas en cet heureux séjour;
Tantôt, sur des tapis d'herbe tendre et sacrée,
Adonis s'endormait auprès de Cythérée,
Dont les yeux, enivrés par des charmes puissants,
Attachaient au héros des regards languissants.
Bien souvent ils chantaient les douceurs de leurs chaînes,
Et quelquefois assis sur les bords des fontaines,
Tandis que cent cailloux luttant à chaque bond
Suivaient les longs replis du cristal vagabond :
Voyez, disait Vénus, ces ruisseaux et leur course;
Ainsi le temps jamais ne remonte à sa source.
Vainement pour les dieux il fuit d'un pas léger;
Mais vous autres mortels le devez ménager,
Consacrant à l'amour la saison la plus belle.
Souvent, pour divertir leur ardeur mutuelle,
Ils dansaient aux chansons, de nymphes entourés.
Combien de fois la lune a leurs pas éclairés,
Et couvrant de ses rais l'émail d'une prairie,
Les a vus à l'envi fouler l'herbe fleurie!
Combien de fois le jour a vu les antres creux
Complices des larcins de ce couple amoureux!
Mais n'entreprenons pas d'ôter le voile sombre
De ces plaisirs, amis du silence et de l'ombre.

Il y a d'autant plus de mérite dans cette descrip-

tion que rien n'est si difficile en poésie que de rendre le bonheur intéressant. C'est dans ce même poëme que se trouve ce vers si connu, et qui devait être fait pour Vénus et fait par La Fontaine :

Et la grâce, plus belle encor que la beauté.

C'est la même plume qui a écrit le roman de *Psyché*, un peu trop long à la vérité, et trop mêlé d'épisodes, mais qui abonde en détails gracieux qui avertissent qu'on lit La Fontaine, et font mieux sentir, par la comparaison, ce qui manque au récit d'Apulée. Il faut sans doute rendre justice à l'inventeur de la fable de *Psyché* : c'est la plus ingénieuse et la plus intéressante de toutes celles de l'antiquité. Mais elle est racontée dans l'original avec un sérieux trop monotone, et n'est pas exempte de mauvais goût : il y a des pensées ridiculement recherchées. La Fontaine l'a rendue beaucoup plus agréable en y mêlant ce badinage qui naissait si facilement sous sa plume. Ce n'est pas non plus Apulée qui aurait fait cette chanson que Psyché entend dans le palais de l'Amour, et qui semble composée par le dieu lui-même :

Tout l'univers obéit à l'Amour :
Belle Psyché, soumettez-lui votre âme.
Les autres dieux à ce dieu font la cour,
Et leur pouvoir est moins doux que sa flamme.
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien.
Aimez, aimez ; tout le reste n'est rien.

Sans cet amour, tant d'objets ravissants,
Lambris dorés, bois, jardins et fontaines,

N'ont point d'attraits qui ne soient languissants,
Et leurs plaisirs sont moins doux que ses peines.
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien.
Aimez, aimez; tout le reste n'est rien.

Cet ouvrage est mêlé de vers et de prose : il est à remarquer qu'en général la prose est supérieure aux vers, si l'on excepte le tableau délicieux de Vénus portée sur les eaux dans une conque marine, et l'*Hymne à la Volupté*. La Fontaine, qui s'est représenté dans son roman de *Psyché* sous le nom de *Polyphile*, nom qui signifie *aimant beaucoup de choses*, a justifié le nom qu'il s'est donné par ces vers qui terminent cet hymne dont je viens de parler :

Volupté, volupté, qui fut jadis maîtresse
Du plus bel esprit de la Grèce,
Ne me dédaigne pas; viens-t'en loger chez moi :
Tu n'y seras pas sans emploi.
J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout : il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'aux sombres plaisirs d'un cœur mélancolique.
Viens donc; et de ce bien, ô douce Volupté!
Veux-tu savoir au vrai la mesure certaine!
Il m'en faut tout au moins un siècle bien compté;
Car trente ans, ce n'est pas la peine.

On voit que ceux qui ont dit de La Fontaine que c'était un véritable enfant le connaissaient bien, puisque enfin c'est le propre des enfants d'être heureux à peu de frais et de s'amuser de tout.

Il fit aussi quelques élégies amoureuses : c'était

alors la mode : elles sont médiocres; mais il en fit une pour l'Amitié, et c'est la meilleure élégie de notre langue : c'est celle où il déplore l'infortune de Fouquet, son bienfaiteur, et ose implorer pour lui la clémence d'un maître irrité. C'était un courage aussi louable que rare, et la muse du poëte servit bien son cœur. Si cette pièce fut inutile à Fouquet, elle ne l'est pas à la gloire de La Fontaine. Il n'entreprend pas de justifier le surintendant, qui n'était pas irréprochable : il l'excuse, autant qu'il le peut, sur ce qu'il s'est laissé aveugler par un long bonheur. Il fait valoir en sa faveur l'intéressant contraste de sa fortune passée et de son malheur présent. Il y mêle, en poëte philosophe, des leçons de morale qui naissent du sujet.

Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans les palais des rois cette plainte est commune,
On n'y connaît que trop les jeux de la Fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs :
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte ?
Ah! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,

Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge!
Vous n'avez pas chez vous [1] ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots [2] le soleil de la cour.
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens;
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ces pensers : Oronte nous appelle.
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage :
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage.
Du titre de clément rendez-le ambitieux :
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie :
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur :
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence.
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

La Fontaine ne s'en tint pas là : il fit de nouveaux efforts dans une ode qu'il adressa au roi pour émouvoir sa pitié en faveur du ministre disgracié. L'ode ne vaut pas l'élégie; mais peut-on être fâché que la compassion et la reconnaissance aient ramené deux fois sa muse sur le même sujet?

[1] C'est aux *Nymphes de Vaux* que la pièce est adressée.

[2] Imitation de Virgile : *Mane salutatûm totis vomit ædibus undam.*

Je ne parlerai pas d'un poëme sur le *quinquina*, qu'il fit dans les intervalles de sa dernière maladie, ni de celui de *Saint-Malc*, qu'il composa dans le même temps par pénitence, et pour acquitter le vœu qu'il avait fait de ne plus travailler que sur des sujets de piété. On ne connaît ces productions de sa vieillesse que par le recueil posthume de ses *OEuvres mêlées*, dont ses éditeurs sont seuls responsables. Ce n'est pas sa faute non plus si l'on y trouve deux mauvais opéra. Il suffit de savoir comment il s'avisa d'en faire. Lui-même nous l'apprend dans une satire contre Lulli, intitulée *le Florentin*. C'est la seule qu'il se soit permise, et ce fut la suite de l'humeur qu'il eut de ce qu'on lui avait fait perdre son temps à faire des paroles d'opéra. Il en est d'autant plus fâché, qu'il avait fait ses opéra pour Saint-Germain, et que Lulli ne les fit pas représenter. Il nous conte comment le musicien s'y prit pour l'engager à ce travail, et finit par se moquer de lui.

Je me sens né pour être en butte aux méchants tours.
Vienne encore un trompeur : je ne tarderai guère.
. . . . . . . . . . . . . . . Il me persuada :
A tort, à droit, me demanda
Du doux, du tendre, et semblables sornettes,
Petits mots, jargons d'amourettes,
Confits au miel : bref il m'enquinauda.

Mais ce qui est curieux, c'est ce qui arriva à La Fontaine au sujet de ce même opéra. On le joua sur le théâtre de Paris. L'auteur était dans une

loge : on n'avait pas encore exécuté la première scène, que le voilà pris d'un long bâillement qui ne finit plus. Bientôt il n'y peut plus tenir, et sort à la fin du premier acte. Il va dans un café qu'il avait coutume de fréquenter, se met dans un coin : apparemment l'influence de l'opéra le poursuivait encore; car la première chose qu'il fait, c'est de s'endormir. Arrive un homme de sa connaissance, qui, fort surpris de le voir là, le réveille : *Eh! M. de La Fontaine, que faites-vous donc ici? et par quel hasard n'êtes-vous pas à votre opéra? — Oh! j'y ai été. J'ai vu le premier acte; mais il m'a si fort ennuyé, qu'il ne m'a pas été possible d'en voir davantage. En vérité, j'admire la patience des Parisiens.*

La Fontaine n'est peut-être pas le seul auteur qui ait eu la bonne foi de s'ennuyer à son propre ouvrage. Mais, après avoir bâillé à sa pièce, s'en aller dormir là-dessus, est d'une insouciance qui peint bien le *bonhomme*. Il est d'ailleurs si indifférent pour notre *fablier* qu'il ait fait un mauvais acte d'opéra, et ce trait est si plaisant, que ce serait dommage que La Fontaine n'eût pas été *enquinaudé* par Lulli, quand ce ne serait que pour avoir eu l'occasion de faire un si bon somme, chose dont on sait qu'il faisait le plus grand cas.

Ce n'est donc pas à lui qu'il faut s'en prendre si l'on rencontre ces pièces lyriques ou non lyriques dans le recueil de ses *OEuvres mêlées*. On se passerait bien aussi d'y voir des *fragments du songe de Vaux*, une traduction de *l'Eunuque* de

Térence, une comédie qui a pour titre : *Je vous prends sans vert*, et quelques autres poésies fort médiocres. Mais on y lit avec plaisir ses lettres à mesdames de Bouillon, de Mazarin et de La Sablière. Comment n'aimerait-on pas à entendre causer La Fontaine dans toute la liberté du commerce épistolaire? Il n'y a aucune de ces lettres où il n'ait inséré quelques vers; il les aimait tant et les faisait si aisément, qu'il n'a jamais rien écrit en prose sans y mêler de la poésie. Elle est là plus négligée que partout ailleurs, mais on le reconnaît toujours au ton qui lui appartient, et à quelques vers heureux. En voici de très-jolis, qui sont à la fin d'une lettre à madame de Bouillon, sœur de la duchesse de Mazarin :

> Vous vous aimez en sœurs : cependant j'ai raison
> D'éviter la comparaison.
> L'or se peut partager, mais non pas la louange.
> Le plus grand orateur, quand ce serait un ange,
> Ne contenterait pas, en semblables desseins,
> Deux belles, deux héros, deux auteurs, ni deux saints.

Le plus aimable des écrivains fut encore le meilleur des hommes. Je ne prétends pas dire qu'il n'eut point les imperfections qui sont le partage de l'humanité; mais il n'eut aucun des vices qui en sont la honte, et il eut plusieurs des vertus qui en sont l'ornement. Ses contemporains nous ont transmis l'idée généralement reçue de la bonté de son caractère, non qu'ils nous en rapportent aucun trait frappant; il paraît que c'était en lui une qualité

habituelle et reconnue, qui se manifestait en tout sans se faire remarquer en rien. Qu'il devait être bon, celui qui a fait de si beaux ouvrages, et de qui la servante disait qu'il était plus *bête que méchant*, et que *Dieu n'aurait jamais le courage de le damner!*

Sa candeur était égale à sa bonté. Il fut toujours, dans sa conduite et dans ses discours, aussi vrai, aussi naïf que dans ses écrits. Il paraît que la réflexion et la réserve, si nécessaires à la plupart des hommes qui ont quelque chose à cacher, n'étaient guère faites pour cette âme toujours ouverte, dont les mouvements étaient prompts, libres et honnêtes; pour cet homme qui seul pouvait tout dire, parce qu'il n'avait jamais l'intention d'offenser. Ce mot si connu, *Je prendrai le plus long*, aurait été dans la bouche de tout autre une impolitesse choquante : il fait rire dans La Fontaine, qui ne songeait qu'à dire bonnement combien il avait envie de s'en aller.

Il réclame quelque part contre l'axiome reçu, que tout homme est menteur. S'il en est un qui n'ait jamais menti, on croira volontiers que c'est La Fontaine. Cette ingénuité de mœurs et de paroles allait si loin, que ceux qui vivaient avec lui l'appelaient quelquefois *bêtise,* mot qu'on ne pouvait se permettre sans conséquence qu'avec un homme de génie, mais qui prouve en même temps que les hommes en général ne jugent guère de l'esprit que sur les rapports qu'il peut avoir avec eux. L'esprit, sur chaque objet, dépend toujours

du degré d'attention qu'on y apporte. Il n'en fallait pas beaucoup pour observer toutes les petites convenances de la société; mais La Fontaine, accoutumé à la jouissance de ses idées ou bien au plaisir de ne songer à rien, oubliait le plus souvent ces convenances, et cet oubli on l'appelait *bêtise :* s'il eût paru tenir le moins du monde à un sentiment de supériorité ou de mépris, il eût été sans excuse. Mais chez lui, c'était ou la préoccupation de son talent, ou une insouciance invincible; et, grâces à la douceur de son caractère, elle pouvait amuser quelquefois, et ne pouvait jamais blesser.

Il était naturellement distrait: il n'est pas sans exemple qu'on ait cherché à le paraître. Il faut que certains hommes fassent grand cas de la singularité, puisqu'ils affectent même celle qui est un défaut.

S'il était si souvent seul au milieu de la société, il dut avoir fort peu de cet esprit de conversation, l'un des grands moyens de plaire, qui, s'il ne conduit pas à la renommée, a souvent mené à la fortune. Cet esprit n'est pas nécessaire à la gloire du talent, et même n'est pas toujours compatible avec le genre de ses travaux. Mais il ne faut pas non plus en prendre occasion de déprécier ceux qui l'ont possédé: c'est à coup sûr un avantage de plus. De grands écrivains ont mis dans leur conversation les agréments que l'on trouvait dans leurs écrits; de grands écrivains ont manqué de cette heureuse faculté. Boileau, dans la société,

était austère et brusque; Corneille, embarrassé et silencieux; Racine et Fénelon, pleins d'urbanité, de grâces et d'éloquence. Deux qualités sont essentielles pour briller dans un entretien, la disposition à s'intéresser à tout, et ce désir de plaire à tout le monde, où il entre nécessairement beaucoup de goût pour les jouissances de l'amour-propre. La Fontaine n'avait rien de tout cela, le fond de son caractère étant au contraire une profonde indifférence pour la plupart des objets qui occupent les hommes quand ils sont les uns avec les autres, et une grande prédilection pour les choses dont on peut jouir tout seul, comme la lecture, la campagne, la rêverie, ou ces jeux qui délassent un esprit souvent occupé, en ne lui demandant aucune action, ou le plaisir d'entendre de la musique. Tels étaient ses goûts, à ce qu'il nous apprend lui-même; et cette manière d'être, qui nous rend moins dépendants des autres, a peut-être plus d'avantages que d'inconvénients, et semble être fort près du bonheur.

Il fallait bien qu'on lui pardonnât la distraction qu'il portait dans le monde, puisqu'elle s'étendait jusque sur ses affaires domestiques : jamais homme n'en fut moins occupé. Cette négligence, qui détruisit par degrés sa médiocre fortune, tenait à un grand désintéressement, qualité qui marque toujours une âme noble; mais elle était aussi la suite nécessaire d'une indolence qui lui était trop chère pour qu'il essayât de la surmonter. Une fois tous les ans il quittait la capitale pour aller

voir sa femme retirée à Château-Thierry, et là il vendait une petite partie de son patrimoine, qu'il partageait avec elle. C'est ainsi qu'il s'en allait, comme il nous l'a dit, *mangeant le fonds avec le revenu*.

Il eut des amis parmi les gens de lettres, et ce furent tous ceux qui étaient comme lui les premiers écrivains de la nation. Jamais il ne se brouilla avec aucun d'eux; car comment se brouiller avec La Fontaine? Les libéralités de Louis XIV, prodiguées même aux étrangers, n'allèrent pas jusqu'à lui. Il fut oublié, ainsi que Corneille : ni l'un ni l'autre n'était courtisan. Mais il eut des protecteurs à la cour, et même des bienfaiteurs, ce qui n'est pas toujours la même chose, et c'était ce qu'elle avait de plus brillant, les Conti, les Vendôme, le duc de Bourgogne, ce digne élève de Fénelon. Mais avouons-le à l'honneur d'un sexe qui peut-être doit avoir plus de bienfaisance que le nôtre, puisqu'il est plus porté à la pitié, ou qui du moins doit faire aimer davantage ses bienfaits, puisqu'il a plus de délicatesse : ce furent deux femmes à qui La Fontaine fut le plus redevable, madame de La Sablière et madame d'Hervart. Elles furent ses véritables bienfaitrices, ou plutôt, s'il est permis de se servir d'un terme que la bonté peut ennoblir parce qu'elle ennoblit tout, elles se firent ses gouvernantes, et c'est ce qu'il lui fallait. La Fontaine n'avait pas besoin d'argent : il fallait seulement qu'on le dispensât de songer à rien, si ce n'est à faire des fables et à s'amuser. C'était là le

plus grand bien qu'on pût lui faire, et c'est celui qu'il trouva chez elles. Peut-être n'y a-t-il que les femmes capables de cette manière d'obliger; elles savent aussi bien que nous, et quelquefois mieux, l'espèce de bonheur qui nous convient. Ainsi donc, grâces à deux femmes, La Fontaine fut aussi heureux qu'il pouvait l'être. Cela fait plaisir à penser : il fut heureux! tant de grands hommes ne l'ont pas été! il le fut par l'amitié.

Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur, etc.

Je me plais à croire qu'il songeait à madame de La Sablière et à madame d'Hervart quand il fit ces vers, qui suffiraient seuls pour nous prouver que cet homme, si indifférent et si apathique sur la plupart des choses qui tourmentent les hommes, était bien loin de l'être pour l'amitié. Je sais qu'on a prétendu que les vers ne prouvent jamais rien que de l'imagination; mais je persiste à croire qu'il y en a que le cœur seul a pu dicter, et je le crois surtout quand je lis La Fontaine. Il fut du très-petit nombre des écrivains plus véritablement heureux par leurs ouvrages que par leurs succès. Sans être insensible à la gloire, il ne paraît pas l'avoir trop recherchée; et d'ailleurs il n'était pas en lui d'avoir aucun désir assez vif pour que la privation pût devenir une peine. Plein d'une modestie vraie, de celle qui n'est pas et ne peut pas être l'ignorance de nos avantages, mais la disposition à n'en affecter aucun sur autrui, on ne voit

pas qu'il ait jamais eu d'ennemis. Et comment en aurait-il eu? Sa simplicité extrême devait calmer jusqu'à l'envie. Comme il semblait ne prétendre à rien, on lui pardonnait de mériter beaucoup. On sait que, dans un moment d'effusion, Molière disait : *Nos beaux-esprits n'effaceront pas le bonhomme.* Il obtint les suffrages de l'Académie avant Despréaux, qui obtint avant lui l'aveu de Louis XIV. La postérité, dans la distribution des rangs, a paru suivre l'avis de l'Académie plutôt que celui du monarque, et regarder La Fontaine comme un homme d'une espèce plus rare que Boileau. Vivant dans le sein de l'amitié, assez bien né pour ne sentir que la douceur des bienfaits sans en porter jamais le poids, libre de toute inquiétude, ne connaissant ni l'ambition ni l'ennui, incapable d'éprouver le tourment de l'envie, et trop modéré, trop simple pour être en butte à ses attaques, il jouissait de la nature et du plaisir de la peindre, du travail et du loisir; il jouissait de ses sentiments, de ses idées et du plaisir de les répandre; enfin il était bien avec lui-même, et avait peu besoin des autres. Tandis que ses années s'écoulaient sans qu'il les comptât, il voyait arriver la vieillesse et la mort sans les craindre, comme on voit *le soir d'un beau jour.* Il fut porté dans le même sépulcre qui avait reçu Molière, comme si la destinée qui avait rapproché leur naissance eût voulu réunir leur tombeau.

## SECTION II.

### Vergier et Senecé.

Parmi la foule des écrivains qui, nés dans le même siècle que La Fontaine, se sont exercés après lui dans le genre du conte (car les autres fabulistes sont de ce siècle), on n'en peut distinguer que deux, *Vergier* et *Senecé*. La Monnoye, Ducerceau, Saint-Gilles, Perrault, Desmarets, etc., sont trop médiocres pour avoir un rang. A peine, dans les recueils que cherche à grossir l'indulgence ou l'intérêt des éditeurs, a-t-on pu rassembler un petit nombre de pièces plus ou moins passables, et toutes sont fort peu de chose pour le fond comme pour le style. Vergier mérite une mention. Plusieurs de ses contes sont plaisamment imaginés, et narrés avec agrément et facilité. *Le Rossignol*, *le Tonnerre*, et trois ou quatre autres, ont mérité d'avoir une place dans la mémoire des amateurs, et quoique bien loin de La Fontaine, c'est beaucoup d'en avoir une après lui. Au reste, il rend hommage à sa supériorité, ainsi que Senecé; mais je ne sais pourquoi il se pique de n'être pas son imitateur; car on aperçoit assez fréquemment chez lui l'envie de prendre le même ton et des traces de réminiscence; et c'est alors en effet qu'il a le plus de gaieté. Mais il s'en faut bien qu'il ait cet enjouement soutenu, ces tournures à la fois piquantes et naïves qui dans La Fontaine réveillent sans cesse le goût du lecteur. La longueur, la mo-

notonie, le prosaïsme, se font sentir même dans ses meilleurs contes. Il se tire assez bien de quelques détails, et en néglige une foule d'autres; en un mot, il n'est pas assez poëte, quoique souvent versificateur aisé et agréable. Le conte admet un air de négligence; mais un très-grand nombre de vers inutiles ou communs montre la faiblesse. Donnons pour exemple un de ses prologues, l'une des parties où La Fontaine a excellé :

Il est assez d'amants contents;
Il n'en est guère de fidèles.
Cela s'est vu dans tous les temps,
Fort fréquemment chez nous, encor plus chez les belles.

Cela va bien jusqu'ici : il n'y a rien de trop, et c'est le ton du genre. La suite se soutient-elle?

On ne résiste guère à la tentation
D'une agréable occasion.

L'auteur tombe déjà : voilà de la prose, et de la prose languissante.

Tromper est en amour chose délicieuse;
C'est un charmant ragoût que la variété.
Mais je crois voir de l'infidélité
*Une source plus vicieuse.*

Les deux premiers vers sont bien : les deux derniers sont mauvais. Le sérieux de cette expression, *une source plus vicieuse*, sort du genre et gâte tout.

C'est la mauvaise opinion,
C'est cette défiance extrême
Que l'on a de ce que l'on aime.

Encore une phrase traînante et prosaïque.

Pourquoi, dit un amant, par quelle illusion
Refuser les faveurs que m'offre la fortune?
Pour faire mon devoir! Mais qui m'assurera
Qu'en pareil cas ma belle aura
Ma délicatesse importune?

Cela n'est pas mal; les deux vers suivants retombent encore dans un sérieux qui détonne :

Qui sait même, qui sait si, dans ce même instant,
Elle ne trahit pas un amour si constant?

Ces deux vers pourraient entrer dans une tragédie. Ce n'est pas là le style du conte.

Ainsi, souvent plus qu'autre chose,
Des infidélités la défiance est cause.
On doit peu s'assurer sur la foi des serments.
Ce ne sont en amour que vains amusements,
Ceux du sexe surtout; j'en parle avec science;
Et dussé-je en être haï,
Deux fois mon tendre amour en fit l'expérience.
Malgré mille serments mon amour fut trahi.
Enfin, si vous voulez être toujours fidèles,
Amants, ne quittez point vos belles;
Belles, soyez toujours auprès de vos amants.

Ces trois derniers vers marchent bien, mais l'auteur ne va pas loin sans broncher :

Mais une suite dangereuse
Est attachée à cette extrémité.

*Une suite attachée à une extrémité!* Platitude et impropriété.

Un peu d'absence anime une flamme amoureuse :
Le dégoût suit de près trop d'assiduité;

Et je crains qu'en voulant fuir l'infidélité,
On ne rencontre l'inconstance.
Que faire donc? Plus on y pense,
Plus on se sent embarrassé.

Le défaut principal de tout ce morceau, indépendamment des autres, c'est l'uniformité de tournures. Voyons des idées à peu près semblables dans La Fontaine : nous allons trouver là tout ce qui manquait ici :

Le changement de mets réjouit l'homme ;
Quand je dis l'homme, entendez qu'en ceci
La femme doit être comprise aussi ;
Et ne sais pas comme il ne vient de Rome
Permission de troquer en hymen ;
Non si souvent qu'on en aurait envie,
Mais tout au moins une fois en sa vie.
Peut-être un jour nous l'obtiendrons ! Amen.
Ainsi soit-il. Semblable indult en France
Viendrait fort bien, j'en réponds ; car nos gens
Sont grands troqueurs. Dieu nous créa changeants.

Avec quelle légèreté ces vers courent en tout sens, et vous mènent d'une idée à une autre ! Comme tout est assaisonné d'un sel qui pourtant est répandu avec sobriété ! Comme il fait tout ressortir sans épuiser rien ! Voilà comme on conte. Au reste, Vergier vaut un peu mieux dans le récit que dans les prologues ; mais il est si libre, qu'on ne peut pas le citer. J'ai dit qu'il prétendait n'être point imitateur de La Fontaine ; voici comme il en parle :

Sur les traces de La Fontaine
Je n'ai point prétendu marcher.

Si par hasard je puis en approcher,
J'obtiendrai cet honneur sans dessein ni sans peine.
Je ne sais si c'est vanité,
Mais je ne veux point de modèle,
Et mon génie, enfant gâté,
Ne saurait souffrir de tutelle.
La Fontaine a fort bien conté,
Il s'est acquis une gloire immortelle :
Qu'on me mette au-dessous, qu'on me mette à côté,
Je ne veux point de parallèle.

Aussi n'en fera-t-on point. *Ne vouloir point de modèle* est un peu fier. Des hommes qui valaient un peu mieux que Vergier ont bien voulu en reconnaître; et quand on n'en veut point, il faut en être un soi-même.

J'aime beaucoup mieux ces vers adressés à La Fontaine lui-même, en réponse à une lettre où le *bonhomme*, alors âgé de soixante-dix ans, écrivait à Vergier comment il s'était égaré de trois lieues en songeant à une jeune et jolie personne qu'il avait vue à la campagne.

Que vous vous trouviez enchanté
D'une beauté jeune et charmante,
L'aventure est peu surprenante.
Quel âge est à couvert des traits de la beauté?
Ulysse au beau parler, non moins vieux, non moins sage
Que vous pouvez l'être aujourd'hui,
Ne se vit-il pas, malgré lui,
Arrêté par l'amour sur maint et maint rivage?
Qu'en suivant cet objet dont vous êtes épris,
Sur le choix des chemins vous vous soyez mépris,
L'accident est encore moins rare :
Eh! qui pourrait être surpris

Lorsque La Fontaine s'égare?
Tout le cours de ses ans n'est qu'un tissu d'erreurs,
Mais d'erreurs pleines de sagesse.
Les plaisirs l'y guident sans cesse
Par des chemins semés de fleurs.
Les soins de sa famille ou ceux de sa fortune
Ne causent jamais son réveil;
Il laisse à son gré le Soleil
Quitter l'empire de Neptune,
Et dort tant qu'il plaît au Sommeil.
Il se lève au matin sans savoir pourquoi faire.
Il se promène, il va sans dessein, sans objet,
Et se couche le soir sans savoir d'ordinaire
Ce que dans le jour il a fait.

Il semble que d'écrire à La Fontaine ait porté bonheur à Vergier; car ces vers sont certainement au nombre des plus jolis qu'il ait faits. Les quatre derniers peignent notre fabuliste au naturel, et celui-ci surtout,

Et dort tant qu'il plaît au Sommeil,

paraît lui avoir été emprunté.

Les deux contes qui nous restent de Senecé, et qui ont suffi pour lui faire un nom parmi les poëtes, sont dans un genre tout différent de celui de La Fontaine. Le premier, qui a pour titre *la Confiance perdue*, ou *le Serpent mangeur de kaymak*, est un apologue oriental, assez étendu pour former une espèce de petit poëme moral. Le sujet du second, qui s'appelle *Camille*, ou *la Manière de filer le parfait amour*, est tout opposé à ceux que traite ordinairement La Fontaine. Chez celui-ci,

ce sont des femmes qui trompent leurs maris : ici c'est une épouse qui est le modèle de la fidélité. Senecé a donc le double mérite d'avoir choisi un genre nouveau, et d'avoir su plaire dans le conte sans blesser en rien les mœurs. Lui-même expose ainsi son dessein dans l'exorde de Camille :

Essayer veux, si mes forces suffisent,
A revêtir la sainte honnêteté
De quelque grâce. Auteurs qui ne médisent
N'ont les rieurs souvent de leur côté :
Voilà le siècle et le train qu'il veut suivre.
Dit-on du mal, c'est jubilation.
Dit-on du bien, des mains tombe le livre,
Qui vous endort comme bel opium.

Ce n'est pourtant pas l'effet que produit ici Senecé. Son conte de *Camille* est très-joli. Il écrit avec beaucoup d'esprit et d'élégance, malgré quelques inégalités. Il connaît les convenances du style, et sait adapter son ton au sujet. Mais c'est surtout dans le conte du *kaymak* qu'il s'est montré supérieur. L'ouvrage est semé de traits fort heureux, de vers pleins de sens, de détails poétiquement embellis. Il joint la raison à la gaieté, et sa versification ferme ne se traîne point sur les traces d'autrui. Je me bornerai à citer cette description d'une fontaine que rencontre Mahmoud excédé de fatigue :

Des gazons émaillés l'ornaient tout alentour ;
Un plane l'ombrageait par son vaste contour,
Et les zéphyrs au frais, sans agiter l'arène,
Luttaient si joliment contre le chaud du jour,

Qu'au murmure de l'onde et de leur douce haleine,
Tout semblait dire en ce séjour :
Ou dormez, ou faites l'amour.
Faire l'amour! Mahmoud n'en avait nulle envie,
Quand même il aurait eu de quoi,
Mais oui bien de dormir, et plus que de sa vie;
Aussi tout étendu dormit-il comme un roi,
Posé le cas qu'un roi dorme mieux qu'un autre homme :
J'en pense au rebours, quant à moi.

De pareils traits, et cette manière de conter rappellent notre La Fontaine un peu plus que ne fait Vergier. Aussi celui-ci a fait trop de contes, et Senecé en a fait trop peu. On ne peut pas donner ce nom aux *Travaux d'Apollon*, le morceau le plus considérable qu'il nous ait laissé. C'est un poëme dont le sujet est un récit un peu long de tous les maux que le dieu des vers a soufferts, si l'on en croit la Fable. L'intention de l'auteur est de faire voir que les poëtes ne doivent pas s'attendre à être heureux, puisque le dieu qui est leur patron ne l'a jamais été. Rousseau le lyrique faisait cas de cet ouvrage, parce qu'il s'attachait surtout au mérite de la versification. Celle des *Travaux d'Apollon* offre des morceaux bien travaillés, et qui prouvent que Senecé avait étudié dans Boileau le mécanisme du vers; mais il est pourtant susceptible de beaucoup de reproches, même dans cette partie. Sa diction est quelquefois pénible et contrainte, et assez souvent un peu sèche. Il s'en faut bien qu'elle soit d'un goût égal et sûr, ni qu'il soutienne le ton noble comme

celui du conte. D'ailleurs le plan est mal conçu, et tout l'ouvrage est assis sur un fondement vicieux. Senecé suppose que, dégoûté de la poésie par le peu d'encouragements qu'il reçoit, il est prêt à y renoncer, lorsque l'ombre de Maynard lui apparaît, et, pour le disposer à la résignation et à la patience, s'offre de lui faire voir que toute l'histoire d'Apollon n'a été qu'un enchaînement de malheurs de toute espèce. Mais en accordant que ce soit là un motif de consolation, Maynard pouvait-il croire que Senecé n'eût pas lu, comme lui, les *Métamorphoses d'Ovide*, et ne sût pas les aventures d'Apollon? Il parle donc pour parler, il raconte pour raconter, il décrit pour décrire : c'est un défaut mortel. Si vous voulez mener le lecteur, il faut lui proposer un but; et qui se soucie d'entendre ce que tout le monde sait? Toute machine poétique, toute fiction, dans le plus petit ouvrage comme dans le plus grand, doit, pour nous attacher, être conforme au bon sens et à la vraisemblance. Enfin ce narré, aussi prolixe qu'inutile, des fabuleuses disgrâces d'Apollon, est d'une ennuyeuse uniformité. Rien ne fait mieux voir combien le talent a besoin de se trouver en proportion avec les sujets qu'il choisit.

---

## CHAPITRE XII.

*De la Poésie pastorale, et des différents genres de Poésie légère.*

Après avoir traité en détail des objets les plus importants, de l'Épopée, de tous les genres de poésie dramatique, de la Fable, de la Satire, de l'Épître morale et de l'Ode, il nous reste à parcourir rapidement les poésies d'un ordre inférieur, depuis la Pastorale jusqu'à la Chanson.

Il ne s'agit point ici de la Pastorale dramatique, qui nous vint d'Italie en France au commencement du siècle dernier. Elle appartient à l'histoire de la naissance du théâtre français; et comme il n'en a rien conservé, je n'aurai rien à ajouter à ce que j'en ai dit dans son lieu, si ce n'est lorsque j'aurai à parler de quelques pièces de ce genre qu'on a faites de nos jours. Le roman pastoral, soit en prose, soit mêlé de prose et de vers, rentre dans l'article des romans. Il n'est donc question que de l'*Églogue* et de l'*Idylle* dans le siècle où nous nous arrêtons.

Ces noms génériques, dans l'origine, ont été particulièrement appliqués à la poésie bucolique ou champêtre, depuis que les pièces pastorales de Théocrite et de Virgile ont été publiées sous les titres d'*Idylles* et d'*Églogues*. J'ai traité de la nature de ces petits poëmes, quand ils sont venus à leur rang dans la littérature des anciens. Les modernes

y ont eu moins de succès, soit parce que la nature n'en avait pas mis le modèle si près d'eux, soit parce que les écrivains qui s'y sont exercés avaient moins de talent poétique. Cependant trois de nos poëtes s'y sont distingués : Ségrais, Deshoulières et Fontenelle.

Le principal mérite de Ségrais est d'avoir bien saisi le caractère et le ton de l'églogue. Il a du naturel, de la douceur et du sentiment. Imitateur fidèle, mais faible, de Virgile, il fait, comme lui, entrer dans ses sujets les images champêtres qui leur donnent un air de vérité; mais il ne sait pas, à beaucoup près, les colorier comme lui. Il donne à ses bergers le langage qui leur convient; mais ce langage manque souvent de cette élégance et de cette harmonie qu'il faut allier à la simplicité. Boileau citait le commencement de sa première églogue, comme ayant bien la tournure propre au genre.

Tyrcis mourait d'amour pour la belle Climène,
Sans que d'aucun espoir il pût flatter sa peine.
Ce berger, accablé de son mortel ennui,
Ne se plaisait qu'aux lieux aussi tristes que lui.
Errant à la merci de ses inquiétudes,
Sa douleur l'entraînait aux noires solitudes;
Et des tendres accents de sa mourante voix
Il faisait retentir les rochers et les bois.

Cette églogue a d'autres morceaux qui ne sont pas indignes de ce commencement, et qui sont en général imités des anciens, de manière à ce que

tout homme qui a lu puisse reconnaître les originaux.

*En mille et mille lieux* de ces rives champêtres,
J'ai gravé son beau nom sur l'écorce des hêtres.
Sans qu'on s'en aperçoive il croîtra chaque jour:
Hélas! sans qu'elle y songe, ainsi croît mon amour...
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Sous ces feuillages verts, venez, venez m'entendre :
Si ma chanson vous plaît, je vous la veux apprendre.
Que n'eût pas fait Iris pour en apprendre autant,
Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimait tant!
Si vous vouliez venir, *ô miracle des belles!*
Je vous enseignerais un nid de tourterelles.
Je vous les veux donner pour gage de ma foi;
Car on dit qu'elles sont fidèles comme moi.
Climène, il ne faut pas mépriser nos bocages;
Les dieux ont autrefois aimé nos pâturages;
Et leurs divines mains, au rivage des eaux,
Ont porté la houlette et conduit les troupeaux.
L'aimable déité qu'on adore à Cythère
Du berger Adonis se faisait la bergère.
Hélène aima Pâris, et Pâris fut berger,
Et berger, on le vit *les déesses juger*.
Quiconque sait aimer peut devenir aimable.
Tel fut *toujours d'Amour* l'arrêt irrévocable.
Hélas! et pour moi seul change-t-il cette loi?
Rien n'aime moins que vous, rien n'aime autant que moi

Si l'on en excepte quelques vers négligés, et surtout cette inversion vicieuse et contraire au génie de la langue, *les déesses juger*, le reste, traduit en partie de Virgile, respire cette sensibilité douce et naïve qui convient aux amours des bergers. La seconde églogue, dont le sujet est une querelle de jalousie

suivie d'un raccommodement, s'annonce par un récit qui est bien du ton des Muses champêtres.

Timarette aux rochers racontait ses douleurs,
Et le triste Eurylas soupirait ses malheurs;
Tous deux (dieux! que ne peut l'aveugle jalousie!)
L'un pour l'autre troublés de cette frénésie,
Abandonnaient leur âme à d'injustes soupçons
Qu'ils faisaient même entendre en leurs douces chansons.
Écho les redisait aux nymphes du bocage;
Un vieux faune en riait dans sa grotte sauvage.
Tels sont les jeux d'amour, disait-il, et jamais
Ces guerres ne se font qu'on n'en vienne à la paix.
Eurylas commença sur sa douce musette :
A son chant répondait la belle Timarette.
Tour à tour ils plaignaient leur amoureux souci;
La muse pastorale aime qu'on chante ainsi.

Ce dernier vers est heureusement traduit de Virgile.

Un vieux faune en riait dans sa grotte sauvage,

est de Ségrais. C'est un trait excellent, un accessoire très-bien placé dans un tableau pastoral. Ségrais a même quelques peintures vraiment poétiques, mais en trop petit nombre; telle est cette comparaison :

Comme on voit quelquefois par la Loire en fureur
Périr le doux espoir du triste laboureur,
Lorsqu'elle rompt sa digue et roule avec son onde
Son stérile gravier sur la plaine féconde;
Ainsi coulent mes jours depuis ton changement;
Ainsi périt l'espoir qui flattait mon tourment.

La comparaison n'est pas très-juste dans toutes

ses parties, mais les vers sont bien tournés. La description de l'Aurore a le même mérite.

Qu'en ses plus beaux habits l'Aurore au teint vermeil
Annonce à l'univers le retour du soleil,
Et que devant son char ses légères suivantes
Ouvrent de l'Orient les portes éclatantes :
Depuis que ma bergère a quitté ces beaux lieux,
Le ciel n'a plus ni jour ni clarté pour mes yeux.

Ce style descriptif est élégant. Ailleurs on trouve des morceaux de sentiment.

Enfant, maître des dieux, qui, d'une aile légère,
Tant de fois en un jour voles vers ma bergère,
Dis-lui combien loin d'elle on souffre de tourment;
Va, dis-lui mon retour; puis reviens promptement
(Si pourtant on le peut quand on s'éloigne d'elle)
M'apprendre comme elle a reçu cette nouvelle.
O dieux ! que de plaisir, si, quand j'arriverai,
Elle me voit plus tôt que je ne la verrai,
Et du haut du coteau qui découvre ma route,
En s'écriant : C'est lui, c'est lui-même sans doute!
Pour descendre à la rive elle ne fait qu'un pas,
Vient jusqu'à moi peut-être, et, me tendant les bras,
M'accorde un doux baiser de sa bouche adorable, etc.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Inutiles pensers, ou peut-être mensonges!
Qu'un amant, sans dormir, se forme bien des songes!
Qui ne sait que tout change en l'empire amoureux?
Eh! qui peut être absent et s'estimer heureux?
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
O les discours charmants! ô les divines choses
Qu'un jour disait Amire en la saison des roses!
Doux zéphyrs qui régniez alors dans ces beaux lieux,
N'en portâtes-vous rien à l'oreille des dieux?

*En la saison des roses* est un rapprochement très-

agréable. C'est un mélange bien doux que le souvenir des roses et celui d'une conversation amoureuse.

Puis reviens promptement
(Si pourtant on le peut quand on s'éloigne d'elle),

est une idée assez fine, mais où il n'y a pas plus d'esprit que l'amour n'en peut donner.

Rien n'est plus connu que les vers charmants de Virgile sur Galatée : Ségrais les a rendus assez naturellement, quoique avec moins de précision.

Amynte d'un regard m'attaque quelquefois,
Et la folâtre après se sauve dans les bois.
Elle passe et s'enfuit, et cependant la belle
Veut toujours être vue, et qu'on coure après elle.

*La folâtre* rend très-bien le mot latin *lasciva*. Ségrais a mis un regard au lieu d'une pomme ; c'est une autre espèce d'agacerie : il n'a pas osé exprimer en vers une bergère qui jette une pomme à son amant, ce qui en effet n'était pas aisé. Il a développé aussi l'idée de Virgile, qui dit seulement : *Elle s'enfuit et veut qu'on la voie.* Ségrais ajoute, *et qu'on coure après elle.* Cet hémistiche n'est pas très-harmonieux, et quoiqu'il ait de la vérité, il me semble que la réticence de Virgile n'en a pas moins, et a plus de finesse. *Elle veut qu'on la voie* en dit assez pour l'amour.

Amynte, tu me fuis, et tu me fuis, volage,
Comme le faon peureux de la biche sauvage,

Qui va cherchant sa mère aux rochers écartés,
Y craint du doux zéphyr les trembles agités :
Le moindre oiseau l'étonne ; il a peur de son ombre ;
Il a peur de lui-même et de la forêt sombre.

Ces vers sont parfaits, et surtout le dernier, dont l'expression simple et vraie tient surtout à l'épithète de *sombre*, placée à la fin du vers.

Ces endroits et plusieurs autres prouvent que Ségrais n'était pas un poëte bucolique à mépriser. Il faut songer qu'il écrivait avant les maîtres de la poésie française, et n'ayant encore d'autres modèles que Malherbe et Racan ; c'est ce qui rend plus excusables les fautes de sa versification souvent lâche et traînante, et qui n'est pas même exempte de ces constructions forcées, de ces latinismes, enfin de ces restes de la rouille gothique, qui ne disparut entièrement que dans les vers de Despréaux. On lui a reproché tout récemment d'avoir loué Ségrais dans *l'Art poétique*, au préjudice de madame Deshoulières, dont il ne parle pas. Ce reproche est mal fondé de toute manière. D'abord, Boileau n'a point nommé Ségrais comme un modèle, comme un classique, puisque à l'article de l'Églogue et de l'Idylle, il n'en fait aucune mention et ne propose à imiter que Théocrite et Virgile. C'est à la fin de son poëme, lorsqu'il exhorte les poëtes de différents genres à célébrer le nom de Louis XIV, c'est alors qu'il dit seulement :

Que Ségrais dans l'églogue en charme les forêts.

Et que pouvait-il citer de mieux dans ce genre ?

Ce ne pouvait être madame Deshoulières, dont les *Idylles* ne parurent que long-temps après; et d'ailleurs Ségrais a plus de talent poétique que madame Deshoulières, quoique celle-ci, qui écrivait trente ans plus tard, ait une diction plus pure. Ses vers sont aisés, mais extrêmement prosaïques. Ce qui prouve un peu ce défaut dans ses *Idylles*, c'est qu'elles sont en vers mêlés; et si l'on a retenu quelques endroits de ses pièces, quand il n'y a plus guère que les gens de lettres qui connaissent Ségrais, c'est que la poésie purement bucolique est passée de mode, et que les *Idylles* de Deshoulières ne sont que des moralités adressées aux fleurs, aux ruisseaux, aux moutons, dans lesquelles il y en a quelques-unes exprimées d'une manière à la fois ingénieuse et naturelle. Elle avait plus d'esprit que de talent, et plus d'agrément que de naïveté, quoique Gresset l'ait appelée assez improprement la *naïve* Deshoulières. C'est l'esprit qui domine dans ses productions, qui sont en général faibles et monotones; et je ne parle que des meilleures, de ses *Idylles* et de ses *Stances morales;* car il y a long-temps qu'on ne lit plus la longue correspondance de ses chats et de ses chiens, qui remplit un tiers de ses œuvres; ni ses *Ballades*, ni ses *Épîtres*, ni ses *Chansons*, ni ses *Odes :* ses *Idylles* même ont un plan trop uniforme. S'adresse-t-elle aux moutons, aux oiseaux, aux fleurs, aux ruisseaux, c'est toujours pour envier leur bonheur et comparer leur sort au nôtre. Non-seulement cette espèce de rapprochement trop répété devient un lieu com-

mun, mais même il manque quelquefois de vérité. Est-ce la peine de dire aux fleurs :

> Jonquilles, tubéreuses,
> Vous vivez peu de jours, mais vous vivez heureuses :
> Les médisants ni les jaloux
> Ne gênent point l'innocente tendresse
> Que le printemps fait naître entre Zéphyre et vous.

On ne sait pas trop comment *les fleurs vivent heureuses*, mais on sait trop que *la médisance* et *la jalousie* ne les *gênent* point. La poésie, qui anime tout, peut parler métaphoriquement des amours de Zéphyre et des fleurs : la fable, qui donne un langage à tous les êtres, peut faire parler une rose; mais je doute qu'une idylle morale, la plus modeste de toutes les poésies, puisse être entièrement fondée sur le parallèle abusif du sort des fleurs et du nôtre : je doute qu'on puisse leur dire :

> Jamais trop de délicatesse
> Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaisirs.
> Que pour d'autres que vous il pousse des soupirs,
> Que loin de vous il folâtre sans cesse,
> Vous ne ressentez pas la mortelle tristesse
> Qui dévore les tendres cœurs,
> Lorsque, plein d'une ardeur extrême,
> On voit l'ingrat objet qu'on aime
> Manquer d'empressement ou s'engager ailleurs.

Indépendamment de la faiblesse de ce style, il y a même ici une sorte d'inconséquence. Si l'on suppose que les fleurs puissent être amoureuses, pourquoi, dans cette fiction donnée, ne seraient-elles

pas jalouses? Une fable allégorique où l'on représenterait la Rose se plaignant de l'inconstance de Zéphyre manquerait-elle de vraisemblance? Enfin, pourquoi employer une trentaine de vers à entretenir les fleurs de la nécessité de mourir, attachée à la condition humaine?

Plus heureuses que nous, vous mourez pour renaître.
Tristes réflexions, inutiles souhaits!
Quand une fois nous cessons d'être,
Aimables fleurs, c'est pour jamais.

Ces quatre vers suffisaient de reste. Pourquoi ajouter :

Un redoutable instant nous détruit sans *réserve;*
On ne voit au-delà qu'un obscur avenir.
A peine de nos noms un léger souvenir
Parmi les hommes se conserve.
Nous entrons pour toujours dans un profond repos
D'où nous a tirés la nature,
Dans cette affreuse nuit *qui confond le héros*
*Avec le lâche et le parjure,*
Et dont les fiers Destins, par de cruelles lois,
Ne laissent sortir qu'une fois.

Qu'importe aux fleurs que le *lâche* soit confondu avec le *héros ?* On ne voit pas même l'à-propos de ces lieux communs si usés, et qu'on peut adresser à tout autre objet qu'aux jonquilles.

Mais, hélas! pour vouloir revivre,
La vie est-elle un bien si doux?
Quand nous l'aimons tant, songeons-nous
De combien de chagrins sa perte nous délivre?
Elle n'est qu'un amas de craintes, de douleurs,
De travaux, de soins et de peines.
Pour qui connaît les misères humaines,

Mourir n'est pas le plus grand des malheurs,
Cependant, agréables fleurs,
Par des liens honteux attachés à la vie,
Elle fait seule tous nos soins,
Et nous ne vous portons envie
*Que par où* nous devons vous envier le moins.

On n'aperçoit ni le but ni le mérite de ces réflexions si communes, en vers si flasques et si rampants. Il n'y a de bon dans cette idylle que le commencement :

Que votre éclat est peu durable,
Charmantes fleurs, honneur de nos jardins!
Souvent un jour commence et finit vos destins,
Et le sort le plus favorable
Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.

L'idylle *du Ruisseau*, quoiqu'un peu plus soutenue par la diction, n'est pas moins défectueuse dans le choix et le rapport des idées.

Vous vous abandonnez *sans remords, sans terreur,*
A votre pente naturelle.
*Point de loi* parmi vous ne la rend criminelle.

*Point de loi ne la rend* n'est nullement français. Mais d'ailleurs je ne comprends pas qu'on dise à un ruisseau qu'il n'a *ni remords ni terreur.*

*La vieillesse* chez vous n'a rien qui fasse horreur.

Qu'est-ce que *la vieillesse* d'un ruisseau ?

Mille et mille poissons dans votre sein nourris
Ne vous attirent point *de chagrins, de mépris.*

Vraiment, je le crois bien. Ces vers, dont il est assez difficile de deviner l'application, portent-ils sur le contraste implicite de la maternité, qui, avec le temps, détruit dans les femmes la beauté qu'elle a d'abord rendue plus intéressante? Mais ce contraste n'est-il pas excessivement forcé?

*Avec tant de bonheur,* d'où vient votre *murmure?*

Passons *le bonheur* des ruisseaux que je n'entends pas plus que celui des fleurs : n'est-ce pas trop jouer sur le mot de *murmure?* Ce mot, pris dans le sens moral, peut-il s'appliquer à un ruisseau? Toutes les idées de la poésie pastorale doivent être simples et naturelles; et l'on ne trouvera dans les anciens qui s'y sont exercés aucun exemple de cette recherche.

De tant de passions que nourrit notre cœur,
*Apprenez* qu'il n'en est pas une
Qui ne traîne après soi le trouble et la douleur.

Pourquoi faut-il qu'un ruisseau *apprenne cela?* Sont-ce *les passions que nourrit notre cœur* que l'auteur oppose aux *poissons nourris* dans les eaux? En ce cas, l'opposition des possions aux passions ne vaut pas mieux que celle des poissons aux enfants. L'imagination se prête davantage à la comparaison qui suit :

Il n'est point parmi vous de ruisseaux infidèles
Lorsque les ordres absolus
De l'être indépendant qui gouverne le monde
Font qu'un autre ruisseau se mêle avec votre onde,
Quand vous êtes unis, vous ne vous quittez plus.

A ce que vous voulez jamais il ne s'oppose;
Dans votre sein il cherche à s'abîmer;
Vous et lui, jusques à la mer,
Vous n'êtes qu'une même chose.

Ces vers sont trop peu différents de la prose, mais il y a de l'intérêt dans la pensée. En voici une autre qui est ingénieuse et agréable.

Ruisseau, ce n'est plus que chez vous
Qu'on trouve encor de la franchise.
On y voit la laideur ou la beauté qu'en nous
La bizarre nature a mise.
Aucun défaut ne s'y déguise:
Aux rois comme aux bergers vous les reprochez tous.

Ce dernier vers est très-joli, et la fin de la pièce se rapporte très-bien au commencement. L'auteur a dit :

Ruisseau, nous paraissons avoir un même sort.
D'un cours précipité nous allons l'un et l'autre,
Vous à la mer, nous à la mort.

Elle dit en finissant :

Courez, ruisseaux, courez, fuyez-nous, reportez
Vos ondes dans le sein des mers dont vous sortez,
Tandis que, pour remplir la dure destinée
Où nous sommes assujettis,
Nous irons reporter la vie infortunée,
Que le hasard nous a donnée,
Dans le sein du néant dont nous sommes sortis.

Cette connexion d'idées relatives devrait se faire sentir dans toute la pièce, puisqu'elle en est le fondement. C'est un des avantages de l'idylle des *Oi-*

*seaux* et de celle des *Moutons,* les deux meilleures de l'auteur. Celle-ci a plus de douceur et de grâce : l'autre a peut-être un peu plus de poésie.

L'air n'est plus obscurci par des brouillards épais,
Les prés font éclater les couleurs les plus vives,
Et dans leurs humides palais
L'hiver ne retient plus les Naïades captives.
Les bergers, accordant leur musette à leur voix,
D'un pied léger foulent l'herbe naissante.
Mille et mille oiseaux à la fois,
Ranimant leur voix languissante,
Réveillent les échos endormis dans ces bois.
Où brillaient les glaçons, on voit naître des roses.
Quel Dieu chasse l'horreur qui régnait dans ces lieux?
Quel dieu les embellit? Le plus petit des dieux
Fait seul tant de métamorphoses!
Il fournit au printemps tout ce qu'il a d'appas.
Si l'Amour ne s'en mêlait pas,
On verrait périr toutes choses.
Il est l'âme de l'univers :
Comme il triomphe des hivers
Qui désolent nos champs par une rude guerre,
D'un cœur indifférent il bannit les froideurs.
L'indifférence est pour les cœurs
Ce que l'hiver est pour la terre.

Cette description du printemps est ce que madame Deshoulières a écrit de plus poétique, et la poésie n'a que le degré de force qui convient à l'idylle. Les réflexions sont analogues au genre, et le reste de la pièce est du même ton. Celle des *Moutons* est encore supérieure, puisqu'elle a un charme qui l'a gravée dans la mémoire des amateurs. C'est là son plus grand éloge, et il me dis-

pense d'en dire davantage. Il faut joindre à ces deux jolies idylles celle de *l'Hiver*, qui, sans les valoir, est pourtant au nombre des bonnes pièces de l'auteur. Mais celle du *Tombeau* et de *la Solitude*, qui ne sont que des moralités vagues, ne peuvent leur être comparées ni pour les pensées, ni pour le style. On peut les joindre aux *Fleurs* et au *Ruisseau*. Ainsi de sept idylles qui nous restent de madame Deshoulières, il y en a trois qui sont des titres pour sa mémoire. Il me semble qu'on peut y ajouter une églogue qu'on est surpris de ne pas trouver dans le choix qu'ont fait des poésies de Deshoulières les éditeurs des *Annales poétiques*.

La terre fatiguée, impuissante, *inutile*,
Préparait à l'hiver un triomphe facile.
Le soleil sans éclat, précipitant son cours,
Rendait déjà les nuits plus longues que les jours;
Quand la bergère Iris, de mille appas ornée,
Et, malgré tant d'appas, amante infortunée,
Regardant les buissons à demi dépouillés :
Vous que mes pleurs, dit-elle, ont tant de fois mouillés,
De l'automne en courroux ressentez les outrages.
Tombez, feuilles, tombez, vous dont les noirs ombrages
Des plaisirs de Tyrcis faisaient la sûreté,
Et payez le chagrin que vous m'avez coûté.
Lieux toujours opposés au bonheur de ma vie,
C'est ici qu'à l'amour je me suis asservie.
Ici j'ai vu l'ingrat qui me tient sous ses lois :
Ici j'ai soupiré pour la première fois.
Mais, tandis que pour lui je craignais mes faiblesses,
Il appelait son chien, l'accablait de caresses.
Du désordre où j'étais, loin de se prévaloir,
Le ruel ne vit rien, ou ne voulut rien voir.

Il loua mes moutons, mon habit, ma houlette;
Il m'offrit de chanter un air sur ma musette.
Il voulut m'enseigner quelle herbe va paissant,
Pour reprendre sa force, un troupeau languissant;
Ce que fait le soleil des brouillards qu'il attire.
N'avait-il rien, hélas! de plus doux à me dire?

Ces vers ont, si je ne me trompe, tous les caractères du style bucolique, la naïveté des sentiments, la douceur de la diction, et le choix des détails analogues. La suite y répond, malgré quelques fautes; et de cette églogue, des trois idylles que j'ai préférées aux autres, et des vers adressés à ses enfants, *Dans ces prés fleuris*, je composerais la couronne poétique et pastorale de madame Deshoulières.

Dans ses autres poésies, on peut distinguer les vers à M. Caze pour sa fête, *On dit que je ne suis pas bête;* le rondeau qui commence par ces mots, *Entre deux draps;* et quelques-unes de ses stances morales, celle-ci, par exemple :

Les plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse.
    Il est bon de jouer un peu;
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
    Un joueur, d'un commun aveu,
    N'a rien d'humain que l'apparence;
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honnête homme et de jouer gros jeu.
Le désir de gagner, qui nuit et jour occupe,
    Est un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
    On commence par être dupe,
    On finit par être fripon.

Quel poison pour l'esprit sont les fausses louanges?
Heureux qui ne croit point à de flatteurs discours!
Penser trop bien de soi fait tomber tous les jours
    En des égarements étranges.
L'amour-propre est, hélas! le plus sot des amours :
Cependant des erreurs elle est la plus commune.
Quelque puissant qu'on soit, en richesse, en crédit,
Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit,
    Nul n'est content de sa fortune,
    Ni mécontent de son esprit.

Les deux derniers vers de chacune de ces stances ont ce mérite d'une vérité frappante, exprimée avec une précision ingénieuse, qui fait les proverbes des hommes instruits.

On a reproché avec raison à Fontenelle d'avoir dans ses églogues trop peu de cette simplicité qui sied aux amours champêtres, et de cette élégance que le talent poétique sait unir à la simplicité. On voudrait qu'il mît à mieux faire ses vers tout le soin qu'il emploie à donner de l'esprit à ses bergers; qu'il songeât plus à flatter l'oreille par des sons gracieux, et moins à nous éblouir de la finesse de ses pensées. Ses bergers en savent trop en amour, et il en sait trop peu en poésie. On est également blessé, et du prosaïsme de ses vers, et du raffinement de ses idées.

    Moi qui fus toujours rigoureuse,
    Je ne l'étais presque plus que *par art,*
Qu'afin de redoubler son ardeur amoureuse.
Puisqu'il m'a dû quitter, ciel! que je suis heureuse
  Qu'il ne m'ait pas *quittée un peu plus tard!*
Encore quelques soins, il n'était plus possible
    Que mon cœur ne se rendît pas.

J'en eusse été touchée, et maintenant, hélas!
Ce cœur regretterait d'avoir été sensible.
J'éprouverais mille chagrins jaloux.
Quel péril j'ai couru! Cependant, abusée
Par des *commencements* trop doux,
Je ne soupçonnais pas que *j'y fusse exposée.*
Je tremble encore en songeant aujourd'hui
Que j'ai pensé dire à Mirtile
La chanson que je fis pour lui,
Quoiqu'à faire des vers je ne sois pas habile.
La crainte que j'avais qu'elle ne fût pas bien, etc.

Sont-ce là des vers ou de la prose rimée? C'est le cas de se rappeler la plaisanterie de Voltaire, à qui Fontenelle reprochait d'avoir mis trop de poésie dans son *Œdipe : Cela se peut bien, et pour m'en corriger, je vais relire vos pastorales.*

De la voix de Daphné que *le doux son me touche!*
Je ne peux plus souffrir *les hôtes de ces bois.*
On sent aller au cœur *ce qui sort de sa bouche.*
O dieux! et j'entendrais, J'aime, de cette voix!

On ne peut guère parler de tendresse en plus mauvais vers. Un hémistiche aussi dur que le *doux son me touche*, pour exprimer la douceur de la voix! cette étrange expression, *ce qui sort de sa bouche*, pour dire ses paroles! cette chute si plate à la fin d'un vers passionné, *de cette voix! les hôtes de ces bois*, quand il faut spécifier le chant des oiseaux! Que de fautes en quatre vers!

J'aimais, et j'ai parlé : mes hommages, mes soins,
Paraissent plaire assez : moi-même, je plais moins.
Elle n'aime de moi que cette ardeur parfaite,
Qu'à quelque autre en secret peut-être elle souhaite.

Qu'ai-je dit? quel soupçon! puisse-t-il l'offenser!
Mais de mon âme au moins, tâchons à le chasser.
Enfin de ses mépris je ne viens point me plaindre;
Mais, hélas! pour son cœur elle n'a rien à craindre.
Sa tranquille bonté regarde sans danger
Un trouble qu'elle cause et ne peut partager.
On fléchit les rigueurs, on désarme la haine;
Mais comment surmonter la douceur inhumaine?

Tout cela n'est-il pas beaucoup trop subtil pour des amants de village? Adraste veut convaincre Hylas que Climène aime Ligdamis.

Nous étions l'autre jour, sous l'orme de Silène,
Une assez *grosse troupe* où se trouva Climène.
On loua Ligdamis, chacun en dit du bien :
Prends bien garde, berger : seule elle n'en dit rien.
Dès que d'un tel discours *on eut fait l'ouverture,*
Elle se détourna, *rajustant sa coiffure,*
Où je ne voyais rien *qui fût à rajuster,*
Et feignit cependant de ne pas écouter.

Une soubrette de comédie ne penserait pas plus finement, et s'exprimerait en vers plus soignés. Hylas répond : *Je me rends*, et reprend avec ironie :

Je remporte une grande victoire!
Une belle est sensible, et tu veux bien le croire.

Ce langage est plutôt d'un petit-maître que d'un berger : les vrais bergers ne parlent pas si légèrement des belles. Il est vrai que les bergères de Fontenelle sont quelquefois un peu coquettes, et il faut bien qu'elles le soient, puisque leurs amants

sont si habiles. Florise donne à Sylvie des leçons de la coquetterie la plus savante :

J'évite de n'avoir qu'une même conduite.
Mes faveurs pour Thamire ont un air inégal.
Je le prends à danser deux ou trois fois de suite ;
Mais après je prends son rival.

De ces défauts, qui dominent trop dans les églogues de Fontenelle, il ne s'ensuit pas qu'elles ne méritent aucune estime. Plusieurs se lisent avec plaisir, particulièrement la première, la neuvième et la dixième. Dans les autres, il a une délicatesse spirituelle qui peut plaire, pourvu qu'on oublie que la scène est au village, et qu'on fasse souvent grâce à la versification. Mais dans les trois que je cite, il nous ramène de temps en temps à un ton plus vrai, et saisit dans l'amour des nuances qui ne s'éloignent point des couleurs locales. Alcandre, dont la maîtresse est absente pendant qu'on célèbre une fête au hameau, s'exprime ainsi, seul et à l'écart :

Quels jours ! quelle tristesse ! et l'on pense à des fêtes !
On danse en ce hameau ! Que je me tiens heureux
D'être ici solitaire, éloigné de ces jeux !
Et qu'y ferais-je ? Quoi ! je pourrais voir Doride,
De louanges toujours et de douceurs avide,
Et Madonte, qui croit qu'Iris ne la vaut pas,
Et Stelle, qui jamais n'a loué ses appas,
Y briller en sa place, y triompher de joie !
Goûtez bien le bonheur que le sort vous envoie,
Bergères ; jouissez de mille vœux offerts :
Dans l'absence d'Iris les moments vous sont chers.

Qu'elle eût orné ces jeux ! *que d'yeux* tournés sur elle !
Et qu'on m'eût rendu fier en la trouvant si belle !
Elle eût mis cet habit qu'elle-même a filé,
Chef-d'œuvre de ses doigts qu'on n'a point égalé.
Souvent, à cet ouvrage un peu trop attachée,
Il semblait de mon chant qu'elle fût moins touchée.
Il est vrai cependant que, pour mieux m'écouter,
La belle quelquefois voulait bien le quitter.
Elle aurait mis en nœuds sa longue chevelure ;
La jonquille à ces nœuds eût servi de parure.
Elle est jaune, Iris brune, et sans doute l'emploi
De cueillir cette fleur ne regardait que moi.
Peut-être dans ces jeux elle eût bien voulu prendre
Le moment d'un regard mystérieux et tendre
Qu'avec un air timide elle m'eût adressé,
Et de tous mes tourments j'étais récompensé.
Peut-être qu'à l'écart, si je l'eusse trouvée,
D'une troupe jalouse un peu moins observée,
Elle m'eût, en fuyant, dit quelques mots tout bas,
Avec sa douce voix et son doux embarras, etc.

Ces deux derniers vers sont d'une ingénuité amoureuse, et tout ce morceau respire la tendresse pastorale. Mais cette églogue, qui ne contient que les plaintes d'Alcandre sur son absence, finit un peu froidement, et peut-être eût-il fallu quelque incident qui la terminât; car il faut toujours une espèce d'action qui se rapproche de la forme dramatique.

Lisidas, dans la seconde églogue, parle de l'indifférente Silvanire :

Souvent contre l'Amour, même contre sa mère,
Contre *l'aimable troupe* adorée *en* Cythère,
Elle tint des discours offensants et hardis ;
Je serais bien fâché de les avoir redits.

Ce dernier vers est un de ces traits propres à l'églogue : on les compte chez Fontenelle. Dans la dernière, qui est la plus jolie après celle d'Ismène, Iris dit à son amant, en lui parlant de deux bergères qu'elle soupçonne d'infidélité :

Croyez-vous que, pour être et fidèle et sincère,
On en trouve toujours *autant* dans sa bergère?
Damon y gagnerait ; nous sommes tous témoins
Combien à Timarette il a rendu de soins.
L'autre jour cependant elle vint *par-derrière*
Au fier et beau Thamire ôter sa panetière.
Damon était présent : elle ne lui dit rien.
Pour moi, de leurs amours je n'augurai pas bien.
Ces tours-là ne se font qu'au berger que l'on aime :
Vous vous plaindriez bien, si j'en usais de même.
On croit que Lisidor a lieu d'être content :
J'ai vu pourtant Alphise, elle qu'il aime tant,
A qui Daphnis mettait ses longs cheveux en tresse.
La belle avait un air de langueur, *de paresse ;*
Au contraire, Daphnis, d'un air vif, animé,
S'acquittait d'un emploi dont il était charmé.
Alphise en ce moment rougit d'être surprise,
Et je rougis aussi d'avoir surpris Alphise.

Il y a bien ici quelque finesse, mais pas trop, même pour une bergère ; il n'y en a que ce que l'amour apprend à tout le monde. Si Fontenelle n'allait jamais au-delà, il n'y aurait rien à lui dire, si ce n'est que, dans ce cas même, il ne faut pas que des églogues roulent toutes sur des sujets de galanterie : il en résulte une couleur trop uniforme, et c'est encore un défaut.

Celle qui passe pour la meilleure de toutes a pour

titre : *Ismène.* On a retenu le refrain des couplets qui la partagent :

Mais n'ayons point d'amour : il est trop dangereux ;

et ce refrain est toujours bien amené. Elle ne manque pas d'élégance, et l'idée en est ingénieuse. Il est vrai qu'elle forme une espèce de scène adroitement conduite, et qui pourrait se passer à la ville peut-être mieux qu'au village; mais les détails se rapprochent assez du ton pastoral. Elle n'est pas longue, et aujourd'hui les églogues sont si peu lues, qu'on me pardonnera, je crois, de la rapporter.

Sur la fin d'un beau jour, au bord d'une fontaine,
Corilas, sans témoins, entretenait Ismène.
Elle aimait en secret, et souvent Corilas
Se plaignait des rigueurs qu'on ne lui marquait pas.
Soyez content de moi, lui disait la bergère :
Tout ce qui vient de vous est en droit de me plaire.
J'aime avec passion les airs que vous chantez ;
J'aime à garder les fleurs que vous me présentez.
Si vous avez écrit mon nom sur quelque hêtre,
Aux traits de votre main j'aime à vous reconnaître.
Pourriez-vous bien encor ne pas vous croire heureux?
Mais n'ayons point d'amour : il est trop dangereux.

Je veux bien vous promettre une amitié plus tendre
Que ne serait l'amour que vous pourriez prétendre.
Nous passerons les jours dans nos doux entretiens ;
Vos troupeaux me seront aussi chers que les miens.
Si de vos fruits pour moi vous cueillez les prémices,
Vous aurez de ces fleurs dont je fais mes délices.
Notre amitié peut-être aura l'air amoureux ;
Mais n'ayons point d'amour : il est trop dangereux.

Dieux! disait le berger, quelle est ma récompense?
Vous ne me marquerez aucune préférence.
Avec cette amitié dont vous flattez mes maux,
Vous vous plairez encore au chant de mes rivaux.
Je ne connais que trop votre humeur complaisante:
Vous aurez avec eux la douceur qui m'enchante,
Et ces vifs agréments, et ces souris flatteurs
Que devraient ignorer tous les autres pasteurs.
Ah! plutôt mille fois..... Non, non, répondait-elle,
Ismène à vos yeux seuls voudrait paraître belle.
Ces légers agréments que vous m'avez trouvés,
Ces obligeants souris vous seront réservés
Je n'écouterai point sans contrainte et sans peine
Les chants de vos rivaux, fussent-ils pleins d'Ismène.
Vous serez satisfait de mes rigueurs pour eux.
Mais n'ayons point d'amour: il est trop dangereux.

Eh bien! reprenait-il, ce sera mon partage
D'avoir sur mes rivaux quelque faible avantage.
Vous savez que leurs cœurs vous sont moins assurés,
Moins acquis que le mien, et vous me préférez;
Toute autre l'aurait fait; mais enfin, dans l'absence,
Vous n'aurez de me voir aucune impatience.
Tout vous pourra fournir un assez doux emploi,
Et vous trouverez bien la fin des jours sans moi.
Vous me connaissez mal, ou vous feignez peut-être,
Dit-elle tendrement, de ne me pas connaître.
Croyez-moi, Corilas; je n'ai pas le bonheur
De regretter si peu ce qui flatte mon cœur.
Vous partîtes d'ici quand la moisson fut faite;
Et qui ne s'aperçut que j'étais inquiète?
La jalouse Doris, pour me le reprocher,
Parmi trente pasteurs vint exprès me chercher.
Que j'en sentis contre elle une vive colère!
On vous l'a raconté: n'en faites point mystère.
Je sais combien l'absence est un temps rigoureux.
Mais n'ayons point d'amour: il est trop dangereux.

Qu'aurait dit davantage une bergère amante?
Le mot d'amour manquait : Ismène était contente.
A peine le berger en espérait-il tant;
Mais, sans le mot d'amour, il n'était pas content.
Enfin, pour obtenir ce mot qu'on lui refuse,
Il songe à se servir d'une innocente ruse.
Il faut vous obéir, Ismène, et, dès ce jour,
Dit-il en soupirant, ne parler plus d'amour.
Puisqu'à votre repos l'amitié ne peut nuire,
A la simple amitié mon cœur va se réduire.
Mais la jeune Doris, vous n'en sauriez douter,
Si j'étais son amant, voudrait bien m'écouter.
Ses yeux m'ont dit cent fois : Corilas, quitte Ismène;
Viens ici, Corilas; qu'un doux espoir t'amène.
Mais les yeux les plus beaux m'appelaient vainement:
J'aimais Ismène alors comme un fidèle amant.
Maintenant cet amour que votre cœur rejette,
Ces soins trop empressés, cette ardeur inquiète,
Je les porte à Doris, et je garde pour vous
Tout ce que l'amitié peut avoir de plus doux.
Vous ne me dites rien? Ismène, à ce langage,
Demeurait interdite, et changeait de visage.
Pour cacher sa rougeur, elle voulut en vain
Se servir avec art d'un voile ou de sa main.
Elle n'empêcha point son trouble de paraître.
Eh! quels charmes alors le berger vit-il naître!
Corilas, lui dit-elle en détournant les yeux,
Nous devions fuir l'amour, et c'eût été le mieux;
Mais, puisque l'amitié vous paraît trop paisible,
Qu'à moins que d'être amant, vous êtes insensible,
Que la fidélité n'est chez vous qu'à ce prix,
Je m'expose à l'amour, et n'aimez point Doris.

Parmi les poésies mêlées de Fontenelle, qui sont presque toutes mauvaises, on trouve trois pièces qui méritent d'être conservées, *le Portrait de Cla-*

*rice, le sonnet de Daphné*, et cet *Apologue de l'Amour et de l'Honneur*, qui est peut-être la plus ingénieuse de ses pièces détachées :

Dans l'âge d'or, que l'on nous vante tant,
Où l'on aimait sans lois et sans contrainte,
On croit qu'Amour eut un règne éclatant.
C'est une erreur : il fut si peu content,
Qu'à Jupiter il porta cette plainte :
J'ai des sujets, mais ils sont trop soumis,
Dit-il ; je règne, et je n'ai point de gloire.
J'aimerais mieux dompter des ennemis.
Je ne veux plus d'empire sans victoire.
A ce discours, Jupin rêve et produit
L'austère Honneur, épouvantail des belles,
Rival d'Amour, et chef de ses rebelles,
Qui peut beaucoup avec un peu de bruit.
L'enfant mutin le considère en face,
De près, de loin ; et puis, faisant un saut :
Père des dieux, dit-il, je te rends grâce ;
Tu m'as fait là le monstre qu'il me faut.

J'ai rapporté ailleurs *le sonnet de Daphné*; voici *le portrait de Clarice.*

J'espère que Vénus ne s'en fâchera pas;
Assez peu de beautés m'ont paru redoutables.
    Je ne suis pas des plus aimables,
    Mais je suis des plus délicats.
  J'étais dans l'âge où règne la tendresse,
    Et mon cœur n'était point touché.
Quelle honte! il fallait justifier sans cesse
  Ce cœur oisif qui m'était reproché.
Je disais quelquefois : Qu'on me trouve un visage
Par la simple nature uniquement paré,
Dont la douceur soit vive, et dont l'air vif soit sage,

Qui ne promette rien, et qui pourtant engage :
Qu'on me le trouve, et j'aimerai.
Ce qui serait encor bien nécessaire,
Ce serait un esprit qui pensât finement
Et qui crût être un esprit ordinaire,
Timide sans sujet, et par là plus charmant,
Qui ne pût se montrer ni se cacher sans plaire ;
Qu'on me le trouve, et je deviens amant.
On n'est pas obligé de garder de mesure
Dans les souhaits qu'on peut former ;
Comme en aimant je prétends estimer,
Je voudrais bien encore un cœur plein de droiture,
Vertueux sans rien réprimer,
Qui n'eût pas besoin de s'armer
D'une sagesse austère et dure,
Et qui de l'ardeur la plus pure
Se pût une fois enflammer.
Qu'on me le trouve, et je promets d'aimer.
Par ces conditions, j'effrayais tout le monde :
Chacun me promettait une paix si profonde,
Que j'en serais moi-même embarrassé.
Je ne voyais point de bergère
Qui, d'un air un peu courroucé,
Ne m'envoyât à ma chimère.
Je ne sais cependant comment l'Amour a fait :
Il faut qu'il ait long-temps médité son projet ;
Mais enfin il est sûr qu'il m'a trouvé Clarice,
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits :
Je crois pour moi qu'il me l'a faite exprès.
Oh! que l'Amour a de malice!

Ces trois pièces valent mieux que la plupart de celles de plusieurs poëtes qui ont conservé jusqu'à nos jours la réputation d'écrivains agréables, tels que La Fare, Charleval, Lainez, Ferrand, Pavillon, Regnier-Desmarest, et quelques autres, dis-

tingués comme eux en différents genres de poésie légère, et dont pourtant il ne reste dans la mémoire des connaisseurs qu'un très-petit nombre de morceaux choisis. Les madrigaux de La Sablière sont d'une galanterie aimable, et ont même quelquefois l'expression de la sensibilité. Mais Chaulieu a passé de bien loin tous ces écrivains : il est le seul qui ait conservé un rang dans un genre où tous ceux qui s'y étaient exercés comme lui sont depuis long-temps confondus pêle-mêle, et comme entièrement éclipsés par la prodigieuse supériorité de Voltaire, qui, de l'aveu même de l'envie, ne permet aucune comparaison. Chaulieu du moins, malgré la distance où il est resté, est encore et sera toujours lu. Ce n'est pas un écrivain du premier ordre, et ce même Voltaire l'a très-bien apprécié dans *le Temple du Goût*, en l'appelant le premier des poëtes négligés. Mais c'est un génie original, un de ces hommes favorisés de la nature, et qu'elle avait réunis en foule pour la gloire du siècle de Louis XIV. Il était né poëte, et sa poésie a un caractère marqué : c'était un mélange heureux d'une philosophie douce et paisible, et d'une imagination riante. Il écrit de verve, et tous ses écrits sont des épanchements de son âme. On y voit les négligences d'un esprit paresseux, mais en même temps le bon goût d'un esprit délicat, qui ne tombe jamais dans cette affectation, premier attribut des siècles de décadence. Il a de l'harmonie, et ses vers entrent doucement dans l'oreille et dans le cœur. Quel charme dans les stances sur

*la solitude de Fontenay*, sur *la Retraite*, sur sa *Goutte!* Son ode sur *l'Inconstance* est la chanson du plaisir et de la gaieté. Il a même des morceaux d'une poésie riche et brillante; mais ce qui domine surtout dans ses écrits, c'est la morale épicurienne et le goût de la volupté. Les plaisirs dont il jouit ou qu'il regrette sont presque toujours le sujet de ses vers. Il a très-bonne grâce à nous en parler, parce qu'il les sent; mais malheur à qui n'en parle que pour paraître en avoir! Ses madrigaux sont pleins de grâce. Il tourne fort bien l'épigramme; et si l'on peut retrancher sans regret quelques-unes de ses poésies, qui n'aimerait mieux avoir fait une douzaine de ces pièces pleines de sentiment et de philosophie que des volumes entiers de ces poésies aujourd'hui si communes, dont les auteurs semblent trop persuadés que quelques jolis vers peuvent dédommager d'un long verbiage ou d'un jargon précieux et maniéré?

Voltaire a dit avec raison qu'il n'y avait point de peuple qui eût un aussi grand nombre de jolies chansons que le peuple français; et cela doit être, s'il est vrai qu'il n'y en a pas de plus gai. Cette gaieté a été surtout satirique ou galante. Quant à la satire, les couplets qu'elle a dictés sont partout: on les trouvera particulièrement dans un recueil en quatre volumes, publié de nos jours, où l'on a imaginé de rappeler et de caractériser les événements et les personnages du dernier siècle par les chansons dont ils ont été le sujet. Cette idée est prise dans le caractère français: on n'aurait pas

imaginé chez les Romains, ni même chez les Athéniens, aussi légers que les Romains étaient sérieux, de trouver leur histoire dans leurs chansons. Celles d'Horace et d'Anacréon n'ont pour objet que leurs plaisirs et leurs amours; et les guerres civiles et les proscriptions n'ont point été chez les anciens des sujets de vaudeville. Salvien, il est vrai, a dit des Germains, qu'ils consolaient leurs infortunes par des chansons [1]; mais il ne fait entendre en aucune manière que ces chansons fussent des épigrammes, et la gravité, de tout temps naturelle aux Germains, ne permet pas de le supposer. Chez nous, la Ligue et la Fronde firent éclore des milliers de satires en chansons, et la plupart de celles qui nous restent de cette folle guerre de la Fronde sont pleines d'un sel qu'on appellerait le sel français, si nous étions des anciens; car notre vaudeville est vraiment national, et d'une tournure qu'on ne retrouverait pas ailleurs. Le refrain le plus commun, le dicton le plus trivial a souvent fourni les traits les plus heureux. Ceux des chansons du temps de Louis XIV ont plus de finesse et de grâce que ceux de la Fronde, et le sel en est moins âcre. Mais quoi de plus gai, par exemple, que ce couplet contre Villeroi, sur le refrain si connu, *Vendôme, Vendôme?*

Villeroi,
Villeroi,
A fort bien servi le roi.....
Guillaume, Guillaume.

[1] *Cantilenis infortunia sua solantur.*

Y a-t-il une rencontre plus heureuse, et une chute plus inattendue et plus plaisante! Et cet autre sur le même général, fait prisonnier dans Crémone :

Palsambleu, la nouvelle est bonne,
Et notre bonheur sans égal.
Nous avons recouvré Crémone.
Et perdu notre général.

Ce tour d'esprit est toujours le même en France, et n'a rien perdu de nos jours : témoin ce couplet sur la déroute de Rosbac, si prompte et si imprévue; et c'est encore ici la parodie d'un refrain populaire très-bien appliqué; c'est le général qui parle :

*Mardi, mercredi, jeudi*
*Sont trois jours de la semaine :*
Je m'assemblai le mardi;
Mercredi, je fus en plaine ;
Je fus battu le jeudi.
*Mardi, mercredi,* etc.

En un mot, on peut assurer qu'il n'y a pas eu en France un seul événement public, de quelque nature qu'il fût, qui n'ait été la matière d'un couplet; et le Français est le peuple chansonnier par excellence. Il n'y a dans toute son histoire qu'une seule époque où il n'ait pas chansonné : c'est celle de *la terreur;* mais aussi ce n'est pas une époque humaine, puisque ni les bourreaux ni les victimes n'ont été des hommes, et dès qu'on a cessé d'égorger, le Français a recommencé à chanter.

Il est à remarquer que cette facilité à faire des

chansons est une sorte d'esprit tellement générale, et pour ainsi dire endémique, que, dans cette multitude de jolis couplets de tout genre qui ont été retenus, le nom des auteurs a le plus souvent échappé à la mémoire. Tant de personnes en ont fait et peuvent en faire! Boileau accordait ce talent même à Linière; d'ailleurs les chansonniers de profession n'ont pas été renommés. Les Haguenier, les Testu, les Vergier et autres du même métier, ne sont pas ceux qui brillent dans nos recueils; et nos chansons les mieux faites sont de ces bonnes fortunes de société que tout homme d'esprit peut avoir; et beaucoup en ont eu de cette sorte.

La chanson galante et amoureuse avait, dans le dernier siècle, plus de simplicité, de sentiment et de grâce; elle a eu dans le nôtre plus d'esprit et de tournure. Je ne sais si l'on pourrait citer une chanson de ce siècle aussi tendre et aussi naïve que celle-ci :

De mon berger volage
J'entends le flageolet;
De ce nouvel hommage
Je ne suis plus l'objet.
Je l'entends qui fredonne
Pour une autre que moi.
Hélas! que j'étais bonne
De lui donner ma foi!

Autrefois l'infidèle
Faisait dire à l'écho
Que j'étais la plus belle
Des filles du hameau;

Que j'étais sa bergère,
Qu'il était mon berger;
Que je serais légère
Sans qu'il devînt léger.

Un jour (c'était ma fête)
Il vint de grand matin.
De fleurs ornant ma tête,
Il plaignait son destin.
Il dit : Veux-tu, cruelle,
Jouir de mes tourments?
Je dis : Sois-moi fidèle,
Et laisse faire au temps.

Le printemps qui vit naître
Ses volages ardeurs,
Les a vu disparaître
Aussitôt que les fleurs.
Mais, s'il ramène à Flore
Les inconstants zéphyrs,
Ne pourrait-il encore
Ramener ses désirs?

Il y a dans cette chanson une scène, une conversation et un tableau; et comme tout est précis, quoique tout soit si loin de la sécheresse! Le troisième couplet surtout est charmant, et la chanson entière est un modèle en ce genre.

Je citerai encore un couplet très-bien fait et beaucoup moins connu. L'idée en est très-ingénieuse, et la tournure intéressante. Il est de madame de Murat.

Faut-il être tant volage?
Ai-je dit au doux plaisir.

Tu nous fuis ! las ! quel dommage !
Dès qu'on a cru te saisir.
Ce plaisir tant regrettable
Me répond : Rends grâce aux dieux,
S'ils m'avaient fait plus durable,
Ils m'auraient gardé pour eux.

FIN DU LIVRE PREMIER.

# LIVRE SECOND.

ÉLOQUENCE, HISTOIRE, PHILOSOPHIE, LITTÉRATURE, etc.

## CHAPITRE PREMIER.

*Éloquence.*

### SECTION PREMIÈRE.

De l'éloquence du barreau.

L'éloquence, sous Louis XIV, prit un essor aussi haut que la poésie, mais non pas, comme la poésie, dans tous les genres. Elle ne triompha que dans la chaire : ceux qui s'y distinguèrent ont conservé une réputation immortelle : celle des orateurs du barreau a passé avez eux. Ce n'est pas que les deux plus célèbres, Lemaître et Patru, ne méritassent, par rapport à leurs contemporains, le rang qu'ils occupaient. Tous deux eurent assez de talent pour l'emporter de beaucoup sur les autres; mais tous deux étaient encore loin de ce bon goût qui est de tous les temps, et qui fait vivre les productions de l'esprit. Ils connaissaient la théorie du combat judiciaire; ils savaient appliquer les lois et établir des moyens; ils ne manquent point

de force dans les raisonnements, ni même quelquefois de véhémence et de pathétique; mais ces bonnes qualités sont habituellement corrompues par le mélange des vices essentiels dont le barreau était depuis long-temps infecté, et dont ils ne le corrigèrent pas. Ils ne surent point se mettre au-dessus de cette mode ridiculement impérieuse, qui obligeait tout avocat, sous peine de paraître dénué d'esprit et de science, à faire d'un plaidoyer un recueil indigeste d'érudition sacrée et profane, toujours d'autant plus applaudie, qu'elle était plus étrangère au sujet. On a peine à concevoir comment un Lemaître, de l'école de Port-Royal, un Patru, ami de Boileau, ne sentaient pas que rien n'était plus déplacé, plus contraire à la nature des objets qu'ils traitaient, au sérieux des discussions juridiques, à la gravité des tribunaux, que ce débordement de citations gratuites, tirées des poëtes et des philosophes de l'antiquité, des prophètes, de l'Ancien et du Nouveau Testament, des Pères de l'Église; que ces comparaisons de rhéteur tirées du soleil, de la lune et des montagnes, et cette foule de subtilités inutilement ingénieuses, toutes choses qui ne tiennent qu'à la prétention de montrer de l'esprit et de la science, prétention futile par elle-même, et qui l'est encore bien plus dans des matières aussi graves que le jugement d'un procès et le sort d'un accusé. Ce n'est pas dans Cicéron et dans Démosthène qu'ils avaient appris à écrire et à plaider de cette manière : ces maîtres de l'art se faisaient une loi de ne sortir jamais ni

de leur sujet ni du ton qu'il comportait. Mais il faut reconnaître ici l'ascendant de l'exemple et le préjugé dominant. La manie de l'esprit et le faste de l'érudition, se confondant ensemble, formaient encore le fond de presque tous les ouvrages; il importait peu sans doute, aux juges comme aux plaideurs, que Platon et Sénèque, saint Basile et saint Chrysostome, eussent dit *élégamment* telle chose, eussent écrit telles ou telles pensées; mais il fallait faire voir qu'on les avait lus, et qu'on était capable de les faire intervenir à tout propos. Il fallait citer aussi l'histoire, et parler des Carthaginois et des Romains à propos des sœurs d'un hôpital ou des marguilliers d'une paroisse. En vain Racine, dont le goût excellent s'étendait sur tout, leur disait dans les *Plaideurs :*

> Avocat, je prétends
> Qu'Aristote n'a point d'autorité céans.
> Avocat, il s'agit d'un chapon,
> Et non point d'Aristote et de sa Politique.

En vain, quand l'Intimé remontait au chaos des Grecs et à la naissance du monde, Racine lui disait par la bouche de Dandin,

> Au fait, au fait, au fait!

la foule des harangueurs du Palais répondait comme l'Intimé : ce qui vous paraît inutile, *c'est le beau. C'est le laid,* disait Racine avec Dandin; mais la coutume l'emportait, et les plaidoyers de Lemaître et de Patru, les deux coryphées du barreau, sont imprégnés de cette rouille de pédantisme et de faux

esprit, au point qu'avec un mérite réel en quelques parties, ils ne peuvent plus être que consultés par ceux qui étudient la jurisprudence, et que d'ailleurs ils ne sont lus de personne.

Il y a pourtant quelque différence entre eux; Patru donne avec moins d'excès dans les abus dont je viens de parler : sa diction est en général plus pure et plus saine; il s'occupait beaucoup de la correction du langage, et il est un des premiers grammairiens qui ont contribué à l'épurer. C'est sous ce point de vue, plus important álors qu'il ne peut l'être aujourd'hui, que Despréaux l'a loué de bien *écrire;* mais nulle part il n'a loué son éloquence.

Je crois qu'au fond Lemaître en avait plus que lui, qu'il était plus orateur, du moins dans le petit nombre de causes intéressantes qui se trouvent parmi la multitude de leurs plaidoyers; il y en a deux où Lemaître me paraît avoir eu de beaux développements, de beaux mouvements d'éloquence judiciaire; d'abord une cause de séparation entre mari et femme, et surtout une cause très-singulière, où il défendait une fille que sa mère refusait de reconnaître.

D'un autre côté, Patru est un peu moins déclamateur ; il a même quelquefois, dans de petites affaires, la sagesse de ne vouloir pas être plus éloquent qu'il ne faut, sagesse infiniment rare alors, qui depuis le devint moins, et qui l'est redevenue aujourd'hui, en tout genre, autant que jamais. Mais aussi Patru tombe, plus que Lemaître, dans

le style bas et dans les détails ignobles, que réprouvent également la délicatesse de notre langue et la dignité des tribunaux.

Les deux premiers plaidoyers de Lemaître offrent une particularité assez extraordinaire : il y soutient le pour et le contre dans la même cause. Il est vrai que le second plaidoyer, qui ne parut qu'après sa mort dans le Recueil de ses œuvres, ne fut qu'un jeu d'esprit et une sorte d'étude faite pour s'exercer. On peut le pardonner en faveur de l'intention et de la jeunesse de l'auteur; mais d'ailleurs on voit avec peine qu'il se soit permis dans une cause réelle ce que les anciens ne se permettaient que dans des sujets fictifs : dans ceux-ci les faits étant donnés et convenus, l'élève ne s'exerçait qu'à balancer les moyens : ici l'on souffre de voir l'orateur établir d'un côté des faits tout contraires à ceux qu'il affirmait de l'autre. Il s'agit en partie de savoir si un père a forcé sa fille de se faire religieuse : Lemaître le soutient dans le premier plaidoyer, et le nie formellement dans le second. Je n'aime point ce jeu d'esprit, d'où il résulte de part ou d'autre un mensonge. Dans un avocat, que les anciens définissaient *un homme de bien qui a le talent de la parole*, c'est une mauvaise étude que celle qui contredit la première et la plus essentielle de toutes pour celui qui a bien connu tous les devoirs et toute la noblesse de sa profession; et cette première étude consiste à s'attacher inviolablement à la vérité, et à ne s'attacher à aucune cause qu'en raison de cette vérité. Je

regarde comme une obligation indispensable dans un avocat, de ne se rendre le défenseur d'aucune cause dans les tribunaux qu'il ne s'en soit auparavant rendu le juge, autant qu'il est possible, au tribunal de sa conscience. Tout autre usage de l'éloquence judiciaire n'est qu'un jeu frivole, un trafic coupable qui dégrade et souille un des plus beaux dons que l'homme ait reçus, puisqu'il ne lui a été départi que pour la défense de la justice, l'appui de l'innocence et le triomphe de la vérité. On dira que, s'il en était toujours ainsi, les mauvaises causes resteraient sans défenseur, et que les bonnes n'en auraient pas besoin. Ce ne serait pas, je crois, un grand mal; mais malheureusement cette conséquence est impossible. Qui ne voit que mon principe ne peut concerner que le très-petit nombre, qui joint à la probité les talents et les lumières? Il y aura toujours des causes de reste pour ceux qui sont bornés ou peu délicats. L'homme supérieur ne peut craindre qu'une tentation, il est vrai, assez dangereuse, celle de briller d'autant plus dans une cause, qu'elle est plus difficile à sauver. Mais il y a une gloire bien plus relevée, celle du talent, qui ne veut briller qu'avec le grand jour de la vérité. Et quelle autorité n'acquerrait pas celui qui serait bien connu pour suivre toujours ce grand principe, qui se défendrait tout déguisement infidèle, qui puiserait sa force dans sa conviction, et dont la voix, au moment où elle s'élèverait dans le temple de la justice, serait comme un premier jugement!

Patru, dans une de ses lettres, s'efforce de prouver que le champ de l'éloquence, au temps où il vivait, était aussi étendu, aussi riche, aussi favorable pour les modernes, qu'il avait pu l'être pour les anciens. Il exagère, ce me semble : s'il eût dit seulement qu'il y avait, dans un siècle déjà aussi avancé que le sien dans les arts de l'esprit, plus d'une route ouverte pour le vrai talent, et que si plusieurs de ces routes n'avaient conduit à rien, c'était la faute des hommes, et non pas des choses, je serais entièrement de son avis. Dans le barreau, par exemple, il n'eût fallu qu'un meilleur goût pour produire des ouvrages qui eussent pu servir de modèles en ce genre, comme il y en eut vers le même temps dans celui de l'oraison funèbre. Mais ce goût même, qui, pour vaincre la corruption générale, ne pouvait appartenir qu'au talent le plus éminent, n'aurait pas encore fait disparaître la distance que devait mettre, entre le barreau de Rome et d'Athènes et celui de Paris, la différence des gouvernements. Patru ne faisait donc aucune attention au degré d'importance et d'intérêt que partout la chose publique peut donner à l'éloquence. Il ne songeait donc pas que la plupart des grandes causes plaidées par Cicéron étaient de grandes scènes représentées sur le premier théâtre du monde. A quoi pense-t-il quand il nous dit que dans les plaidoyers de Gauthier et de Lemaître *on trouvera de plus belles espèces de causes que dans Cicéron et Démosthène?* que le procès de ce dernier contre Eschine *était purement du genre di-*

*dactique, si Eschine n'y eût pas joint l'accusation contre Démosthène?* Mais cette accusation était le fond du procès, l'objet principal d'Eschine; et si Patru s'était souvenu de l'appareil et de la solennité de cette cause, plaidée devant l'élite de toute la Grèce, et où il s'agissait de l'intérêt de ses peuples, au lieu de nous dire, en nous citant une cause de son temps, aujourd'hui absolument oubliée, qu'*il n'y avait rien de pareil chez les anciens*, il serait convenu sans doute que cette lutte mémorable d'Eschine contre Démosthène était, non-seulement par la célébrité des deux athlètes, mais par la nature même et les circonstances et dépendances de la cause, un des plus grands spectacles que, dans aucun siècle et chez aucun peuple, l'éloquence judiciaire eût pu donner au monde et à la postérité.

Ce qu'elle a produit de plus beau dans le dernier siècle n'appartient pas proprement au barreau, ne fut pas l'ouvrage d'un légiste, ni la plaidoirie d'un avocat, ni même un mémoire juridique; ce fut le travail de l'amitié courageuse défendant un infortuné qui avait été puissant; ce fut le fruit d'un vrai talent oratoire animé par le zèle et le danger, et signalé dans une occasion éclatante. On voit bien que je veux parler du procès de Fouquet, et des défenses publiées en sa faveur par Pélisson, et adressées au roi. Voltaire les compare aux plaidoyers de Cicéron; et, au moment où Voltaire écrivait ce jugement, ces apologies de Fouquet étaient, sans contredit, tout ce que les modernes pouvaient en ce genre opposer aux anciens, et ce qui se rap-

prochait le plus de leur mérite. Ce n'est pas qu'elles soient encore tout-à-fait exemptes de cet abus des figures qui sent le déclamateur; qu'il n'y ait aussi quelques incorrections dans le langage, quelques défauts dans la diction, comme la longueur des phrases, l'embarras de quelques constructions et la multiplicité des parenthèses; mais les beautés prédominent, et il n'y a plus ici de vices essentiels. Tout va au but, et rien ne sort du sujet. On y admire la noblesse du style, des sentiments et des idées, l'enchaînement des preuves, leur exposition lumineuse, la force des raisonnements, et l'art d'y mêler sans disparate une sorte d'ironie aussi convaincante que les raisons; l'adresse d'intéresser sans cesse la gloire du roi à l'absolution de l'accusé, de réclamer la justice de manière à ne renoncer jamais à la clémence, et de rejeter sur les malheurs des temps et la nécessité des conjonctures ce qu'il n'est pas possible de justifier; une égale habileté à faire valoir tout ce qui peut servir l'accusé, tout ce qui peut rendre ses adversaires odieux, tout ce qui peut émouvoir ses juges; des détails de finance très-curieux par eux-mêmes, par les rapports qu'ils offrent avec l'étude de cette science, telle qu'elle est de nos jours, et par la nature des principes qui établissent un certain désordre comme inévitable, nécessaire, et même salutaire dans les finances d'un grand empire. On y admire enfin des pensées sublimes et des mouvements pathétiques, et principalement une péroraison adressée à Louis XIV, que je vais citer, quoiqu'un peu éten-

due, parce que ce seul morceau suffit pour confirmer tout ce que j'ai dit à la louange de Pélisson, et les reproches qu'on peut lui faire.

« Et vous, grand prince (car je ne puis m'empêcher de finir, ainsi que j'ai commencé, par votre majesté même), c'est un dessein digne, sans doute, de sa grandeur, ce n'est pas un petit dessein que de réformer la France : il a été moins long et moins difficile à votre majesté de vaincre l'Espagne. Qu'elle regarde de tous côtés : tout a besoin de sa main, mais d'une main douce, tendre, salutaire, qui ne tue point pour guérir, qui secoure, qui corrige et répare la nature sans la détruire. Nous sommes tous hommes, sire, nous avons tous failli; nous avons tous désiré d'être considérés dans le monde; nous avons vu que sans bien on ne l'était pas : il nous a semblé que sans *lui* toutes les portes nous étaient fermées, que sans *lui* nous ne pouvions pas même montrer notre talent et notre mérite, si Dieu nous en avait donné, non pas même servir votre majesté, quelque zèle que nous eussions pour son service. Que n'aurions-nous pas fait pour ce bien, sans qui il nous était impossible de rien faire! Votre majesté, sire, vient de donner au monde un siècle nouveau, où ses exemples, plus que ses lois mêmes ni que ses châtiments, commencent à nous changer. Nous serons tous gens d'honneur pour être heureux, et nous courrons après la gloire comme nous courions après l'argent, mourant de honte si nous n'étions pas dignes sujets d'un si grand roi, par là véritablement, et après cette seconde forma-

tion de nos esprits et de nos mœurs, le père de tous ses peuples. Mais quant à notre conduite passée, sire, que votre majesté s'accommode, s'il lui plaît, à la faiblesse, à l'infirmité de ses enfants. Nous n'étions pas nés dans la république de Platon, ni même sous les premières lois d'Athènes écrites de sang, ni sous celles de Lacédémone, où l'argent et la politesse étaient un crime, mais dans la corruption des temps, dans le luxe inséparable de la prospérité des états, dans l'indulgence française, dans la plus douce des monarchies, non-seulement pleine de liberté, mais de licence. Il ne nous était pas aisé de vaincre notre naissance et notre mauvaise éducation. Nous aimons tous votre majesté; que rien ne nous rende auprès d'elle si odieux et si détestables, et que, s'empêchant de faillir comme si elle ne pardonnait jamais, elle pardonne néanmoins comme si elle faisait tous les jours des fautes. Et quant au particulier de qui j'ai entrepris la défense, particulier maintenant et des moindres et des plus faibles, *la colère de votre majesté*, *sire*, *s'emporterait-elle contre une feuille sèche que le vent emporte*[1] *?* car à qui appliquerait-on plus à propos ces paroles que disait autrefois à Dieu même *l'exemple* de la patience et de la misère, qu'à celui qui, par le courroux du ciel et de votre majesté, s'est vu enlever en un seul jour, et comme d'un coup de foudre, biens, honneurs, réputation, serviteurs, famille, amis et santé, sans consolation et sans com-

[1] Job.

merce qu'avec ceux qui viennent pour l'interroger et pour l'accuser? Encore que ces accusations soient incessamment aux oreilles de votre majesté, et que ses défenses n'y soient qu'un moment; encore qu'on ose presque espérer qu'elle voie dans un si long discours ce qu'on peut dire pour lui sur ces abus des finances, sur ces millions, sur ces avances, sur ce droit de donner des commissaires, dont on entretient à toute heure votre majesté contre lui, je ne me rebuterai point; car je ne veux point douter auprès d'elle s'il est coupable, mais je ne saurais douter s'il est malheureux. Je ne veux point savoir ce qu'on dira s'il est puni; mais j'entends déjà avec espérance, avec joie, ce que tout le monde doit dire de votre majesté si elle fait grâce. J'ignore ce que veulent et que demandent, trop ouvertement néanmoins pour le laisser ignorer à personne, ceux qui ne sont pas satisfaits encore d'un si déplorable malheur; mais je ne puis ignorer, sire, ce que souhaitent ceux qui ne regardent que votre majesté, et qui n'ont pour intérêt et pour passion que sa seule gloire. Il n'est pas jusqu'aux lois, sire (c'est un grand saint qui l'a dit), il n'est pas jusqu'aux lois qui, *toutes* insensibles, *toutes* [1] inexorables qu'elles sont de leur nature, ne se réjouissent lorsque, ne pouvant se fléchir d'elles-mêmes, elles se sentent fléchir d'une main toute-puissante, telle que celle de votre ma-

[1] Faute de français : il faut *tout*, qui, dans ce sens, est indéclinable.

jesté, en faveur des hommes dont elles cherchent toujours le salut, lors même qu'elles semblent demander leur ruine. Le plus sage, le plus juste même des rois crie encore à votre majesté, comme à tous les rois de la terre : *Ne soyez point si juste.* C'est un beau nom que *la chambre de justice;* mais le temple de la Clémence, que les Romains élevèrent à cette vertu triomphante en la personne de Jules César, est un plus grand et un plus beau nom encore. Si cette vertu n'offre pas un temple à votre majesté, elle lui promet du moins l'empire des cœurs, où Dieu même désire de régner, et en fait toute sa gloire. Elle se vante d'être la seule entre ses compagnes qui ne vit et ne respire que sur le trône. Courez hardiment, sire, dans une si belle carrière : votre majesté n'y trouvera que des rois, comme Alexandre le souhaitait, quand on lui parla de courir aux jeux olympiques. Que votre majesté nous permette un peu d'orgueil et d'audace : comme elle, sire, quoique non autant qu'elle, nous serons justes, vaillants, prudents, tempérants, libéraux même; mais comme elle nous ne saurions être cléments. Cette vertu, toute douce, *toute* humaine qu'elle est, plus fière, qui le croirait? que toutes les autres, dédaigne nos fortunes privées, d'autant plus chère aux grands et aux magnanimes princes, tels que votre majesté, qu'elle ne se donne qu'à eux; qu'en toutes les autres, quoique au-dessus des lois, ils suivent les lois, et qu'en celle-ci ils n'ont point d'autre loi qu'eux-mêmes. Je me trompe, sire, je me trompe : s'il y a tant de lois de justice, il y a

du moins, pour votre majesté, une générale, une auguste, une sainte loi de clémence qu'elle ne peut violer, parce qu'elle l'a faite elle-même, pour elle-même, comme le Jupiter des fables faisait la destinée, comme le vrai Jupiter fit les lois invariables du monde, je veux dire en la prononçant. Votre majesté s'en étonne sans doute, et n'entend point encore ce que je lui dis : qu'elle rappelle, s'il lui plaît, pour un moment en sa mémoire ce grand et beau jour que la France vit avec tant de joie, que ses ennemis, quoique enflés de mille vaines prétentions, quoique armés et sur nos frontières, virent avec tant de douleur et d'étonnement; cet heureux jour, dis-je, qui acheva de nous donner un grand roi, en répandant sur la tête de votre majesté, si chère et si précieuse à ses peuples, l'huile sainte et descendue du ciel. En ce jour, sire, avant que votre majesté reçût cette onction divine, avant qu'elle eût revêtu ce manteau royal qui ornait bien moins votre majesté qu'il n'était orné de votre majesté même, avant qu'elle eût pris de l'autel, c'est-à-dire de la propre main de Dieu, cette couronne, ce sceptre, cette main de justice, cet anneau qui faisait l'indissoluble mariage de votre majesté et de son royaume, cette épée nue et flamboyante, toute victorieuse sur les ennemis, toute-puissante sur ses sujets, nous vîmes, nous entendîmes votre majesté, environnée des pairs et des premières dignités de l'état, au milieu des prières, entre les bénédictions et les cantiques, à la face des autels, devant le ciel et la terre,

les hommes et les anges, proférer de sa bouche sacrée ces belles et magnifiques paroles, dignes d'être gravées sur le bronze, mais plus encore dans le cœur d'un si grand roi : *Je jure et promets de garder et faire garder l'équité et miséricorde en tous jugements, afin que Dieu, clément et miséricordieux, répande sur moi et sur vous sa miséricorde.*

» Si quelqu'un, sire (nous le pouvons penser), s'opposait à cette miséricorde, à cette équité royale, nous ne souhaitons pas même qu'il soit traité sans miséricorde et sans équité. Mais pour nous, qui l'implorons pour M. Fouquet, qui ne l'implore pas seulement, mais qui y espère, mais qui s'y fonde, quel malheur en détournerait les effets ? Quelle autre puissance si grande et si redoutable dans les états de votre majesté l'empêcherait de suivre et ce serment solennel, et sa gloire, et ses inclinations toutes grandes, toutes royales, puisque, sans leur faire violence et sans faire tort à ses sujets, elle peut exercer toutes les vertus ensemble ? L'avenir, sire, peut être prévu, réglé par de bonnes lois. Qui oserait encore manquer à son devoir quand le prince fait si dignement le sien ? Que personne ne soit plus excusé : personne n'ignore maintenant qu'il est éclairé des propres yeux de son maître. C'est là que votre majesté fera voir avec raison jusqu'à sa sévérité même, si ce n'est pas assez de sa justice. Mais pour le passé, sire, il est passé, il ne revient plus, il ne se corrige plus. Votre majesté nous avait confiés à d'autres

mains que les siennes : persuadés qu'elle pensait moins à nous, nous pensions déjà bien moins à elle ; nous ignorions presque nos propres offenses, dont elle ne semblait pas s'offenser. C'est là, sire, le digne sujet, la propre et véritable matière, le beau champ de sa clémence et de sa bonté. »

Que l'on songe à ce qu'étaient Louis XIV, Fouquet et Pélisson ; et si l'on veut se faire une idée de la différence des temps, et de ce que peut devenir une nation d'un siècle à l'autre, que l'on considère que, s'il s'était agi, de nos jours, de défendre, non pas un Fouquet, réellement coupable de malversation, et même de crime d'état, puisqu'il avait projeté de se fortifier contre son roi dans Belle-Ile, mais quelqu'un de ces innocents proscrits, sans aucune espèce de jugement quelconque, par des décrets *conventionnels*, il ne se serait trouvé personne qui eût osé adresser à la tyrannie, qu'on appelait gouvernement, une apologie publique en faveur de celui-là même dont la cause eût été la plus favorable, et que, s'il se fût élevé un défenseur de ces infortunés, la seule réponse à ses écrits eût été le même arrêt de proscription. Aussi, dans ces malheureux jours, l'infamie du silence a été égale à celle des paroles ; et cette nation, si fière auparavant et si généreuse, semble avoir mérité ses maux inouïs par un avilissement sans exemple [1].

[1] Prononcé en 1794.

## SECTION II.

Du genre démonstratif, ou des panégyriques, discours d'apparat, etc. Du genre délibératif et des assemblées nationales.

Quant au genre démonstratif, qui comprend les panégyriques de toute espèce, les harangues de félicitation, de remerciement, d'inauguration, Patru cite sa harangue à la reine Christine, prononcée à la tête de l'Académie, et qui est, dit-il, *un panégyrique mêlé d'actions de grâces, comme le discours de Cicéron pour Marcellus*. Ce n'est pourtant, comme toutes les pièces semblables du même temps, qu'une amplification de rhétorique. On n'y aperçoit autre chose que le soin laborieux de construire et de cadencer des périodes et d'entasser des hyperboles. On s'extasiait alors sur la noblesse des expressions et le nombre de la phrase, sans s'occuper assez du fond des idées, parce que la formation du langage était encore une affaire capitale. Les compliments de réception à l'Académie, contenant l'éloge de ses membres, n'étaient pas non plus examinés sous un autre point de vue, et la plupart de ceux du dernier siècle sont dans le même goût. Les meilleurs, ceux qui sont au moins purgés de toute déclamation, n'offrent rien de plus que de l'esprit et de l'élégance, si l'on excepte celui de Racine à la réception de Thomas Corneille. Les discours sur des points de morale, d'après un texte choisi dans l'Ecriture, proposés pour sujet de prix,

étaient de froids traités ou de mauvais sermons, et ce qu'il y avait de plus passable, comme par exemple un discours de Fontenelle *sur la Patience*, qui fut couronné, n'était pas au-dessus du médiocre pour le style, et ne ressemblait en rien à l'éloquence. Les panégyriques des saints, ceux même dont les auteurs ont mérité d'ailleurs le plus de réputation, ceux qui nous restent de Bourdaloue, de Bossuet, de Fléchier, sont au nombre de leurs plus faibles compositions. Les mieux faits sont encore ceux de Fléchier, le premier des rhéteurs de son siècle. Mais quand même ils seraient aussi bons qu'ils peuvent l'être, Patru aurait encore de la peine à nous persuader que ces sortes de sujets pussent avoir autant d'effet sur l'imagination que Pline parlant à la tête du sénat de Rome, et remerciant le maître du monde d'en être le bienfaiteur, ou Cicéron félicitant César d'avoir rendu Marcellus au sénat, ou faisant devant le peuple romain l'éloge de Pompée, vainqueur des nations.

Patru n'a pas assez senti que la différence des lieux, des choses et des hommes est de quelque poids dans l'éloquence. Comme il avait été chargé plus d'une fois de faire la harangue de présentation, lorsqu'un avocat-général était reçu au parlement, il compte aussi ces sortes de discours parmi les sujets d'éloquence moderne. Mais dans le fait, comme ces discours ne sont et ne peuvent guère être autre chose que des politesses et des exagérations convenues, et que le récipiendaire doit tou-

jours être, en vertu de son office et de la cérémonie, le modèle de tous ceux de sa profession, ces compliments ne sont jamais sortis de l'enceinte où ils ont été débités.

Il convient du moins que le troisième genre, le délibératif, est plus en usage dans les républiques que dans les monarchies. Cependant il revendique pour les modernes les discours que l'on peut faire dans les délibérations des corps de magistrature. *Ce genre*, dit-il, *pouvait être de saison dans le temps de la Fronde;* ce qui veut dire qu'il ne pouvait plus avoir lieu sous Louis XIV, qui ne permettait pas que les parlements délibérassent sur les matières de gouvernement. Mais ce qui nous reste de ces discussions parlementaires dans les mémoires du temps, et particulièrement dans ceux du cardinal de Retz, qui en rapporte de longs morceaux, est lourd, diffus, de mauvais goût et ennuyeux. Patru ne parle pas des assemblées nationales : c'est pourtant là qu'il aurait trouvé plus aisément quelque chose de ce qu'il cherchait ; et un discours du chancelier de l'Hôpital, à l'ouverture des états-généraux, est sans comparaison ce qui nous reste de plus solide, de plus sain, de plus noble, de mieux pensé et de mieux senti dans tous les monuments du seizième siècle.

Et en effet, quel champ pour l'éloquence que ces assemblées, sans contredit les plus augustes de toutes! Quelle carrière pour un vrai citoyen, soit qu'il ait déjà cultivé le talent de la parole, soit que le patriotisme, capable, comme toute grande

passion, de transformer les hommes, ait fait de lui tout à coup un orateur! Placé dans le sein même de la patrie, au-dessus de toutes les craintes, ou parce qu'elle peut alors le garantir de tous les dangers, ou parce qu'elle offre des motifs suffisants pour les braver tous; au-dessus de tous les intérêts particuliers, parce que aux yeux de la raison ils se réunissent tous alors dans l'intérêt général, rien ne lui manque de ce qui peut échauffer le cœur, élever et fortifier l'âme, et donner à l'esprit des lumières nouvelles : ni la grandeur des sujets, puisqu'ils embrassent les destinées publiques et les générations futures, ni ce double aiguillon des difficultés et des encouragements, selon les anciens maîtres, si nécessaires à l'orateur : car il est ici en présence de toutes les passions ou connues ou cachées, généreuses ou abjectes; il est de toutes parts assiégé, pressé, heurté par la contradiction, ou poussé, entraîné, enlevé par l'assentiment général. Il faut qu'il repousse des attaques furieuses, ou qu'il démasque un silence perfide. Il est au milieu de tous les préjugés, qui sont en même temps un épais et lourd bouclier fait pour mettre les esprits bornés et timides à couvert de la raison, et une arme acérée et dangereuse dont les esprits artificieux se servent pour intimider la raison même. Il est au milieu des accès de l'esprit d'innovation, espèce de fièvre la plus terrible, qui offusque le cerveau des vapeurs de l'orgueil et de l'ignorance, et, allant bientôt jusqu'à la frénésie, se saisit du glaive pour tout abattre, faute de sa-

voir s'en servir pour élaguer. Que d'ennemis à combattre! mais aussi que de force et de moyens pour le patriote, le vrai philosophe, l'homme éloquent; car tous ces caractères qui faisaient l'ancien orateur doivent alors être ceux du nôtre. Il jouit de toute la liberté, de toute la dignité d'une nation entière, en parlant devant elle et pour elle : les principes éternels de justice sont là dans toute leur puissance naturelle, invoqués devant la puissance qui a le droit de les appliquer. Ils sont là pour servir l'homme de bien qui saura en faire un digne usage, pour faire rougir le méchant qui oserait les démentir ou les repousser. Enfin, ce n'est point ici l'effet toujours incertain et variable d'une lecture particulière, où chacun a tout le loisir de lutter contre sa conscience et de se préparer des défenses et des refuges. J'ose dire à l'orateur de la patrie : Si tous ses représentants sont réunis pour t'entendre, s'ils délibèrent après t'avoir entendu, c'est pour assurer ton triomphe et le sien. J'en atteste un des plus nobles attributs de la nature humaine, l'empire de la vérité éloquente sur les hommes rassemblés. Les plus justes et les plus sensibles reçoivent la première impression; ils la communiquent aux plus faibles, et l'étendent en la redoublant de proche en proche : la conscience agit dans tous : dans les uns, le courage dit tout haut, oui; dans les autres, la honte craint de dire, non; et s'il reste un petit nombre de rebelles opiniâtres, ils sont renversés, atterrés, étouffés par cette irrésistible impulsion, par ce rapide contre-

coup qui ébranle toute la masse d'une assemblée; et comme la première lame des mers du Nouveau-Monde pousse le dernier flot qui vient frapper les plages du nôtre, de même la vérité, partant de l'extrémité d'un vaste espace, accrue et fortifiée dans sa route, vient frapper à l'extrémité opposée son plus violent adversaire, qui, lorsqu'elle arrive à lui avec toute cette force, n'en a plus assez pour lui résister.

*O utinam!....* Mais pour que l'éloquence politique acquière généralement ce caractère et cet empire, il faut supposer d'abord que l'esprit national est généralement bon et sain, comme il l'était dans les beaux siècles de la Grèce et de Rome; et il faudrait s'attendre à un effet tout contraire si une nation nombreuse se trouvait tout à coup composée de parleurs et d'auditeurs, précisément à l'époque où, ayant rompu le frein de la religion et de la morale, elle aurait aussi perdu le joug de toute autorité. Alors le talent même, dans ceux qui parleraient, serait le plus souvent asservi et dépravé par ceux qui écouteraient, ou ne serait pas écouté; alors les caractères dominants des orateurs de cette multitude insensée seraient, ou la complaisance servile qui flatte les passions et les vices, ou la grossière effronterie de l'ignorance, ivre du plaisir d'avoir tant d'auditeurs dignes d'elle, ou l'horrible impudence du crime déchaîné, parlant en maître devant des complices et des esclaves.

## SECTION III.

### Éloquence de la chaire.

#### L'ORAISON FUNÈBRE.

Les sujets d'éloquence que le siècle de Louis XIV a vu porter au plus haut degré de perfection sont sans contredit le sermon et l'oraison funèbre.

A l'égard des sermons, l'ont sait assez ce qu'ils étaient dans les deux âges qui ont précédé le sien, et ce qu'étaient les Menot, les Maillard, et ce Barlet, dont les savants disaient en latin : *Nescit prædicare qui nescit barletisare. Ne sait prêcher qui ne sait barletiser.* On s'est égayé partout sur leurs farces grotesques et indécentes. Nous avons des sermons de la Ligue : ils joignent l'atrocité à cette grossièreté dégoûtante qui dut nécessairement diminuer à mesure que la politesse s'introduisait dans tous les états, à la suite de l'ordre qui renaissait avec l'autorité. Mais le premier, dit Voltaire, *qui fit entendre dans la chaire une raison toujours éloquente*, ce fut Bourdaloue. Peut-être faut-il un peu restreindre cet éloge en l'expliquant. Bourdaloue fut le premier qui eut toujours dans la chaire l'éloquence de la raison : il sut la substituer à tous les défauts de ses contemporains. Il leur apprit le ton convenable à la gravité d'un saint ministère, et le soutint constamment dans ses

nombreuses prédications. Il mit de côté l'étalage des citations profanes, et les petites recherches du bel-esprit. Uniquement pénétré de l'esprit de l'Évangile et de la substance des livres saints, il traite solidement un sujet, le dispose avec vigueur. Il est concluant dans ses raisonnements, sûr dans sa marche, clair et instructif dans ses résultats. Mais il a peu de ce qu'on peut appeler les grandes parties de l'orateur, qui sont les mouvements, l'élocution, le sentiment. C'est un excellent théologien, un savant catéchiste plutôt qu'un savant prédicateur. En portant toujours avec lui la conviction, il laisse trop désirer cette onction précieuse qui rend la conviction efficace.

Tel est en général le caractère de ses sermons. Ceux de Cheminais, autre jésuite, ne sont pas sans quelque douceur, et celle qu'il mettait dans son débit lui procura une vogue passagère, dont l'impression fut le terme, comme elle l'a été de la réputation de Bretonneau et de quelques autres sermonnaires leurs contemporains, qui depuis long-temps ne sont plus guère lus. Les sermons même de Bossuet et de Fléchier ne répondent pas à la célébrité qu'ils ont acquise dans l'oraison funèbre, et sans parler de la foule des prédicateurs médiocres, il suffit de dire que, lorsqu'on eut entendu et plus encore lorsqu'on eut lu Massillon, il éclipsa tout.

Bossuet et Massillon sont donc les modèles par excellence que nous avons à considérer principalement dans l'éloquence chrétienne, l'un dans l'o-

raison funèbre, et l'autre dans le sermon. Je commencerai par le premier, en me conformant à l'ordre des temps, et même à celui des choses, puisque l'oraison funèbre réunit plus de parties oratoires, exige plus d'art et d'élévation que le sermon.

Mais je me crois obligé de jeter en avant quelques réflexions que l'esprit du moment a rendues nécessaires, par rapport aux différentes dispositions que chacun peut apporter à ces objets, suivant les diverses manières de penser. Quoique le mérite d'orateur et d'écrivain soit ici particulièrement ce qui doit nous occuper, cependant on ne peut se dissimuler que le degré d'attention et d'intérêt pour le talent dépend un peu, en ces matières, et surtout aujourd'hui, du degré de respect pour les choses, et, pour tout dire en un mot, de la croyance ou de l'incrédulité. Celle-ci, devenue plus intolérante à mesure qu'elle est plus répandue, en vient enfin depuis quelques années jusqu'à vouloir détourner nos yeux des plus beaux monuments de notre langue, dès qu'elle y voit empreint le sceau de la religion. Je laisse de côté les opinions que personne n'a le droit de forcer, mais je réclame contre cette espèce de proscription que personne n'a le droit de prononcer. Il faut se rappeler que c'est le siècle de Louis XIV qui passe actuellement sous vos yeux, et qu'ainsi que moi, vous devez considérer à la fois, dans ce qui nous en reste, et l'esprit des écrivains, et celui de leur siècle. Il était tout religieux : le nôtre ne l'est pas; mais, de quelque manière qu'on juge l'un et l'autre,

on ne peut nier du moins que les écrivains et les orateurs ont dû écrire et parler pour ceux qui les lisaient et les écoutaient. C'est un principe de raison et d'équité que j'oppose d'abord à l'impérieux dédain de ceux qui voudraient qu'on n'eût jamais écrit et parlé que dans leur sens. Je n'examine point encore si ce sens est le bon sens : dans l'étendue de ce *Cours*, chaque chose doit venir en son temps et à sa place. Mais je puis avancer dès cet instant, que, dans le siècle des grandeurs de la France, la religion, à ne la considérer même que sous les rapports humains, fut grande comme tout le reste, et que la France, son monarque et sa cour furent, pour l'Europe entière, dans la religion comme dans tout le reste, un spectacle et un modèle. Il n'est permis ni de l'ignorer ni de l'oublier. Ayez donc devant les yeux, pendant les séances actuelles, un Bossuet convertissant un Turenne; un Fénelon montant dans la chaire pour donner l'exemple de la soumission à l'Église; un Luxembourg, au lit de la mort, préférant à toutes ses victoires le souvenir *d'un verre d'eau donné au nom* du Dieu des pauvres ; un Condé, un cardinal de Retz, une princesse palatine, donnant, après avoir joué de si grands rôles dans le monde, à la guerre, à la cour, l'exemple de la piété et du repentir, au pied des autels; une La Vallière allant pleurer aux Carmélites, jusqu'à son dernier jour, le malheur d'avoir aimé le plus aimable des rois; enfin ce roi lui-même, regardé comme le premier des hommes, humiliant tous les jours dans les tem-

ples un diadème de lauriers, et se reprochant ses faiblesses au milieu de ses triomphes. Revoyez, dans les *Lettres* de Sévigné, ces fidèles images des mœurs de son temps, partout la religion en honneur, partout le devoir de se retirer du monde à temps, de se préparer à la mort, mis au nombre des devoirs, non pas seulement de conscience, mais encore de bienséance ; ce qu'était la solennité des fêtes et l'observance du jeûne prescrit; enfin un duc de Bourgogne, un prince de vingt ans, refusant au respect qu'il avait pour le roi son aïeul d'assister à un bal qu'il regardait comme une assemblée trop mondaine. Tel était l'empire de la religion : ceux qui n'en avaient pas (et ils étaient rares) gardaient au moins beaucoup de réserve; et ceux qui avaient de la religion en avaient avec dignité. Voilà les auditeurs qu'ont eut les Bossuet, les Fléchier, les Massillon : serait-il juste de les juger sur ceux qu'ils auraient aujourd'hui?

L'oraison funèbre, telle qu'elle est parmi nous, appartient, ainsi que le sermon, au seul christianisme. C'est une espèce de panégyrique religieux, dont l'origine est très-ancienne, et qui a un double objet chez les peuples chrétiens, celui de proposer à l'admiration, à la reconnaissance, à l'émulation, les vertus et les talents qui ont brillé dans les premiers rangs de la societé, et en même temps de faire sentir à toutes les conditions le néant de toutes les grandeurs de ce monde, au moment où il faut passer dans l'autre. La philosophie de nos jours, qui blâme souvent et sans peine, parce qu'elle s'at-

tache de préférence au côté défectueux de toutes les choses humaines, a réprouvé ce genre d'éloquence, parce qu'il n'est pas toujours conforme à la vérité, comme si elle était plus rigoureusement observée dans les autres genres qu'elle-même autorise ou fait valoir. Les éloges académiques sont-ils d'une véracité plus sévère que les oraisons funèbres? A Dieu ne plaise que je veuille en aucun cas justifier le mensonge! mais d'abord, il y a dans toute espèce de discours oratoire des convenances et des conventions qui sont de ce genre. On n'attend pas, on n'exige pas de l'orateur qui loue, la même fidélité, la même rigueur que de l'historien qui raconte. L'éloquence de l'un a pour objet de donner plus de force à l'exemple du bien : le but principal de l'autre est de se servir également de l'exemple du bien et de celui du mal, et de faire voir que tous les deux, en quelque rang que l'on soit, n'échappent point aux regards de la postérité. D'après ces données reconnues, tout ce qu'on demande au panégyriste, c'est qu'il ne loue que ce qui est louable, et que son art, qui est celui de faire aimer la vertu, ne soit jamais celui d'excuser le vice. Ce n'est point à lui de montrer l'homme tout entier; il n'a pas devant lui l'espace de l'histoire, il n'a qu'une heure à parler; et ce doit être pour saisir dans son sujet tout ce qui peut agrandir en nous l'amour du devoir et l'idée du beau. S'il obtient cet effet, il a rempli sa mission et l'objet du panégyrique.

Je ne prétends pas qu'en atteignant à ce but

d'utilité, les Bossuet, les Fléchier, les Mascaron et leurs successeurs n'aient jamais présenté les choses et les hommes que dans leur vrai point de vue; mais quand ils y ont manqué (ce qui est rare), leurs erreurs, comme nous le verrons dans l'analyse qui va suivre, étaient celles du siècle: et quel siècle n'a pas les siennes? et quel écrivain ne s'y laisse pas aller plus ou moins? C'est là le cas où la vraie philosophie sait reconnaître et excuser l'influence de l'opinion.

On a fait à l'oraison funèbre un autre reproche, celui de n'être réservée que pour les rois et les grands, et l'on a demandé pourquoi la religion même accordait au rang ce qui ne devrait appartenir qu'à la vertu. Cette question spécieuse, et qui peut prêter beaucoup au facile étalage des phrases, rentre, comme beaucoup de questions semblables, dans ce système d'*égalité* mal entendue qui est l'opposé de tout système politique et social. On ne fait pas attention que la religion, qui est temporellement dans l'état, doit se conformer au gouvernement dans tout ce qui n'est pas contraire aux dogmes et à la discipline. Or, l'oraison funèbre, avec les caractères que je viens de marquer, et qui sont les siens, est un honneur public, qui non-seulement ne répugne en rien au christianisme, mais qui même est conforme à son esprit. l'Évangile ordonne d'honorer les puissances, et nous enseigne qu'elles sont instituées de Dieu. Ce dernier hommage que l'Église leur rend ne tend, comme tous les autres, qu'à l'édification, et sur-

tout à entretenir et fortifier le respect qu'elle nous prescrit pour ceux que la Providence a placés au-dessus de nous; respect que Montesquieu regarde comme un des grands bienfaits de notre religion. Si elle ne décerne point ces honneurs solennels à des particuliers, c'est que l'état n'en décerne aucun aux conditions privées, et qu'elle doit, dans les choses extérieures et temporelles, suivre la marche du gouvernement. Ne pourrais-je pas demander aussi pourquoi les Académies ne décernent d'éloges qu'à leurs membres, quoiqu'il y ait hors de leur sein des talents et du mérite? Mais c'est que les choses d'ordre public ne sont pas et ne peuvent pas être réglées et mesurées sur une sorte d'autorité qui n'a elle-même ni règle ni mesure certaine, c'est-à-dire sur l'opinion. Un ordre quelconque est de tous les moments, et doit être fixe : l'opinion est incertaine et variable, et ne se fixe tout au plus qu'avec le temps. Aussi tous ces honneurs convenus n'en sont ni le témoignage assuré, ni l'expression infaillible : ils ont, comme je l'ai fait voir, un autre dessein et un dessein utile; et s'ils sont susceptibles d'abus, c'est cette même opinion qui en est le remède; car on sait que tous ces honneurs ne lui commandent point, qu'elle sait bien se faire entendre, et parle plus haut que tous les panégyriques de cérémonie. La vertu n'en a pas besoin : si elle est obscure, elle se suffit à elle-même, et Dieu la voit : si elle est connue, elle occupe les cent voix de la renommée, plus fidèle encore et plus prompte à célébrer les talents. Ainsi

tout est à sa place, et les choses restent ce qu'elles sont.

Au reste on a vu des exceptions à cette attribution exclusive de l'oraison funèbre aux princes du monde et de l'Église, et une entre autres, de nos jours, qui a également honoré le panégyriste et le héros, car c'en était un, et de la religion et de l'humanité. Je veux parler du curé de Saint-André [1], le vénérable Léger, cet homme de Dieu, qui passa quarante ans à faire du bien dans une paroisse pauvre, qui n'en perdra jamais la mémoire. Il a été célébré dignement par un éloquent évêque [2] qui avait été son élève, et qui prononça son éloge funèbre dans la chaire évangélique, devant le plus nombreux auditoire et devant une foule de prélats, la plupart élèves aussi de ce même pasteur, et formés sous sa direction à toutes les vertus du sacerdoce, dans la communauté de Saint-André, l'un des plus illustres séminaires de l'épiscopat. C'est une preuve qu'il y a des hommes privilégiés pour qui le monde même déroge à ses usages, et il est beau que ce soit en faveur de la vertu modeste et presque ignorée; car cet homme respectable n'était guère connu que des pauvres, et de cette classe de pauvres dont la reconnaissance n'a rien à donner à la vanité.

Faite pour la chaire, l'oraison funèbre tient

[1] C'est lui qui a fourni l'idée et le caractère du curé de Mélanie.

[2] M. de Sénez.

beaucoup du sermon, et doit être fondée, comme lui, sur une doctrine céleste, qui ne connaît de vraiment bon, de vraiment grand que ce qui est sanctifié par la grâce, et qui foudroie toutes les grandeurs du temps avec le seul mot d'éternité. Il en résulte pour l'orateur un double devoir : il faut que, pour remplir son sujet, il exalte magnifiquement tout ce que fut son héros selon le monde; et que, pour remplir son ministère, il termine tout cet héroïsme au néant, selon la religion, si la piété ou la pénitence ne l'a pas consacré devant Dieu. Ce plan n'est contradictoire que pour l'irréflexion, et difficile que pour la médiocrité; c'est, au contraire, une grande vue en morale, et un puissant véhicule pour le talent oratoire. En abattant d'une main ce qu'il a élevé de l'autre, l'orateur chrétien ne se combat point lui-même; il ne combat que des illusions, et avec d'autant plus de supériorité, qu'après avoir, comme par complaisance, accordé ce qu'il devait au siècle et à ses coutumes, il semble se jouer de toute la pompe qu'il a étalée un moment, et fait voir à ses auditeurs détrompés combien ce qu'ils admirent est peu de chose, puisqu'il ne faut qu'un mot pour en montrer le vide, et qu'un instant pour en marquer le terme.

Ce genre d'écrire a donc de merveilleuses ressources pour l'imagination et pour l'instruction : il est plus étendu, plus élevé, plus varié que le sermon. Dans la peinture des talents, des vertus, des travaux qui ont illustré les empires et servi ou embelli la société, il devance l'histoire et peut prendre

un ton plus haut qu'elle : heureux quand elle n'a pas ensuite à le démentir? Mais combien imposante et majestueuse doit être la voix qui se fait entendre aux hommes entre la tombe des rois et l'autel du Dieu qui les juge! Ailleurs le panégyriste des héros est d'autant plus intimidé qu'il a plus à faire; il borne son ambition et ses efforts à n'être pas au-dessous de son sujet, à égaler les paroles aux choses : ici l'orateur sacré, planant au-dessus de toutes les grandeurs, les voit d'en haut, tient d'une main la couronne qu'il pose sur leur tête, et de l'autre l'Évangile, qui renverse toutes les couronnes devant celle de l'éternité. Mais combien aussi ces mains doivent être fermes et sûres! Si elles sont incertaines et vacillantes, si tous les mouvements n'en sont pas justes et décidés, tout l'effet est perdu. La tribune sainte est pour l'éloquence un théâtre auguste, d'où elle peut de toute manière dominer sur les hommes; mais il faut que l'orateur sache y tenir sa place. S'il vous laisse trop vous souvenir que ce n'est qu'un homme qui parle; si Dieu n'est pas toujours à côté de lui, on ne verra plus qu'un rhéteur mondain, qui adresse à des cendres les derniers mensonges de la flatterie. Au contraire, s'il est capable d'avoir toujours l'œil vers les cieux, même en louant les héros de la terre; si, en célébrant ce qui passe, il porte toujours sa pensée et la nôtre vers ce qui ne passe point; s'il ne perd jamais de vue ce mélange heureux, qui est à la fois le comble de l'art et de la force, alors ce sera en effet l'orateur de l'Évangile, le juge des puissances,

l'interprète des révélations divines; en un mot, ce sera Bossuet.

Ce nom vous rappelle un de ces hommes rares que le siècle de Louis XIV a réunis dans le vaste domaine de sa gloire; et je ne parle pas ici du théologien profond, de l'infatigable controversiste, dont la plume féconde et victorieuse était tour à tour l'épée et le bouclier de la religion : ces travaux apostoliques n'entrent point dans la classe des objets qui nous occupent.

Quatre discours, qui sont quatre chefs-d'œuvre d'une éloquence qui ne pouvait pas avoir de modèles dans l'antiquité, et que personne n'a depuis égalée, les oraisons funèbres *de la reine d'Angleterre*, *de Madame*, *du grand Condé* et *de la princesse Palatine*, surtout les trois premières, ont placé Bossuet à la tête de tous les orateurs français, non pas, comme on voit, par le nombre, mais par la supériorité des compositions. On les met sous les yeux de tous les jeunes rhétoriciens, et c'est peut-être ce qui fait qu'on les lit moins dans la suite. On croit connaître assez ce qu'on a eu long-temps entre les mains : on ne songe pas que ce n'est pas trop de toutes les connaissances que donne la maturité de l'esprit pour bien goûter et bien apprécier ces inimitables morceaux. Qu'un homme de goût les relise, qu'il les médite, il sera terrassé d'admiration : je ne saurais autrement exprimer la mienne pour Bossuet. Si quelque chose, indépendamment de leur mérite propre, pouvait d'ailleurs les faire valoir encore plus, ce serait le contraste qui se pré-

sente de soi-même entre cette éloquence si simple et si forte, toujours naturelle et toujours originale, et la malheureuse rhétorique qui de nos jours en prend si souvent la place. Dans Bossuet, pas la moindre apparence d'efforts ni d'apprêts, rien qui vous fasse songer à l'auteur ; il vous échappe entièrement et ne vous attache qu'à ce qu'il dit. C'est là surtout, on ne saurait trop le répéter, la différence essentielle du grand talent et de la médiocrité du bon goût et du mauvais ; c'est que tout effet est manqué, si je vous vois trop vous arranger pour en produire ; c'est que vous n'êtes plus rien si vous ne vous faites pas oublier ; c'est que vos efforts, trop visibles, ne montrent que votre faiblesse ; c'est qu'on ne se guinde que parce qu'on est petit. Au contraire, si vous êtes emporté par un élan naturel et comme involontaire, vous m'entraînez à votre suite ; si votre imagination vous domine, vous dominez la mienne ; si votre imagination vous commande, vous me commandez ; et dans ce cas je ne verrai rien dans vous qui démente cette impression, je ne vous verrai rien chercher, rien affecter, rien contourner. Suivez de l'œil l'aigle au plus haut des airs, traversant toute l'étendue de l'horizon ; il vole, et ses ailes semblent immobiles : on croirait que les airs le portent : c'est l'emblème de l'orateur et du poëte dans le genre sublime : c'est celui de Bossuet.

Que cet homme est un puissant orateur ! En vérité, il ne se sert point de la langue des autres hommes ; il fait la sienne, il la fait telle qu'il la lui

faut pour la manière de penser et de sentir qui est à lui : expressions, tournures, mouvements, constructions, harmonie, tout lui appartient. D'autres écrivains, et même d'un grand mérite, font sans cesse du langage l'ornement de leur pensée, la relèvent par l'expression : la pensée de Bossuet, au contraire, est d'un ordre si élevé, qu'il est obligé de modifier la langue d'une manière nouvelle, et de la rehausser jusqu'à lui. Mais comme elle semble être à sa disposition! comme il en fait ce qu'il veut! quel caractère il lui donne! Nulle part, sans exception, elle n'est ni plus vigoureuse, ni plus hardie, ni plus fière que dans les beaux vers de Corneille et dans la prose de Bossuet. C'est ce qui distinguera toujours ces deux écrivains, à qui notre langue a tant d'obligations; c'est ce qui soutiendra toujours Corneille en présence de ceux de nos poëtes qui ont eu sur lui d'autres avantages, et Bossuet contre ceux qui se rendent détracteurs de son talent, parce qu'ils le sont de sa croyance. J'ai vu de durs mécréants, et surtout des athées, dégoûtés de ses écrits et de ceux de Massillon, et tout près d'effacer leurs titres, qui sont les nôtres : incrédules, laissez-nous nos grands hommes, car vous ne les remplacerez pas.

De quel ton il débute dans l'oraison funèbre *de la reine d'Angleterre*, femme de l'infortuné Charles I[er]! A la vérité, quel sujet! Mais comme il est exposé dans cet exorde qui le contient tout entier! Bossuet parlait dans l'église de Sainte-Marie

de Chaillot, où reposait le cœur de cette reine. Il prend pour son texte : *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.*

« Celui qui règne dans les cieux, et de qui relè- » vent tous les empires, à qui seul appartient la » gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le » seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de » leur donner, quand il lui plaît, de grandes et » terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit » qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puis- » sance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, » et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur » apprend leurs devoirs d'une manière souveraine » et digne de lui; car, en leur donnant sa puis- » sance, il leur commande d'en user, comme il le » fait lui-même, pour le bien du monde; et il leur » fait voir, en la retirant, que toute leur majesté » est empruntée, et que, pour être assis sur le » trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et » sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il in- » struit les princes, non-seulement par des discours » et par des paroles, mais encore par des effets et » par des exemples; *et nunc, reges, intelligite;* » *erudimini, qui judicatis terram.* Chrétiens, que » la mémoire d'une grande reine, fille, femme, » mère de rois si puissants et souverains de trois » royaumes, appelle de tous côtés à cette triste » cérémonie, ce discours vous fera paraître un de » ces exemples redoutables qui étalent aux yeux » du monde sa vanité tout entière. Vous verrez » dans une seule vie toutes les extrémités des choses

» humaines, la félicité sans bornes, aussi bien que » les misères; une longue et paisible jouissance » d'une des plus nobles couronnes de l'univers; » tout ce que peuvent donner de plus glorieux la » naissance et la grandeur, accumulé sur une tête » qui ensuite est exposée à tous les outrages de la » fortune; la bonne cause d'abord suivie de bons » succès, et depuis, des retours soudains, des chan- » gements inouïs; la rébellion long-temps retenue » et à la fin tout-à-fait maîtresse; nul frein à la li- » cence; les lois abolies; la majesté violée par des » attentats jusqu'alors inconnus; l'usurpation et la » tyrannie sous le nom de liberté; une reine fugi- » tive qui ne trouve aucune retraite dans trois » royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus » qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages sur mer, » entrepris par une princesse malgré les tempêtes; » l'Océan étonné de se voir traverser tant de fois » en des appareils si divers et pour des causes si » différentes; un trône indignement renversé et » miraculeusement rétabli : voilà les enseignements » que Dieu donne aux rois; ainsi fait-il voir au » monde le néant de ses pompes et de ses gran- » deurs. Si les paroles nous manquent, si les expres- » sions ne répondent pas à un sujet si vaste et si » relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. » Le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par » une si longue suite de prospérités, et puis plongé » tout à coup dans un abîme d'amertumes, par- » lera assez haut, et, s'il n'est pas permis aux par- » ticuliers de faire des leçons aux princes sur des

» événements si étranges, un roi me prête ses pa-
» roles pour leur dire : *Et nunc, reges*, etc. En-
» tendez, ô grands de la terre! instruisez-vous,
» arbitres du monde! »

Est-ce là entrer, dès les premières paroles, au milieu de son sujet, et y transporter tout de suite l'auditeur? Que cet exorde est majestueux, sombre et religieux! Notre âme n'est-elle pas déjà troublée de ce fracas d'événements sinistres, de révolutions désastreuses, remplies d'une grande scène d'infortunes? Pourquoi? C'est qu'en effet il a fait parler les choses mêmes. Pas un mot qui ne porte, pas un qui ne soit une image ou une idée, un tableau ou une leçon; et au milieu de cet assemblage si imposant, la grande idée de Dieu qui domine tout! Qu'on se représente, après un semblable exorde, des auditeurs dans un temple qui ajoute encore à son effet, et qu'on se demande si quelqu'un d'eux pouvait songer à Bossuet! Non, l'imagination, assaillie par tant d'objets de douleur et de réflexion, n'a vu, n'a pu voir que le renversement des trônes, les coups de la fortune, les tempêtes, l'Océan. Le lecteur même est entraîné, quoique avec bien moins de moyens pour l'être, et ce n'est qu'après avoir été tout d'une haleine jusqu'au bout de ce discours, qui est à peu près partout de la même force, qu'il peut revenir à lui-même, et s'interroger sur tant de beaux détails et sur toutes les ressources de l'orateur. Observons encore que la plupart, empruntées depuis par de nombreux imitateurs, ont dû perdre, avec le

temps, quelque chose de leur effet; mais qu'alors elles avaient toutes un caractère de nouveauté, et que personne avant Bossuet n'avait parlé de ce ton, ni écrit de ce style. Avec quelle noblesse il exprime tout ce qui est relatif à la religion, même ce qu'un usage journalier a rendu vulgaire! Veut-il dire que les catholiques ne pouvaient, en Angleterre, ni se confesser, ni entendre la messe avec sûreté; rien ne paraît plus simple. Vous allez voir comment Bossuet, qui connaît le ton de l'oraison funèbre, sait agrandir tout ce qu'il traite. « Les » enfants de Dieu étaient étonnés de ne voir plus » ni l'autel, ni le sanctuaire, ni ces tribunaux de » miséricorde qui justifient ceux qui s'accusent. O » douleur! il fallait cacher la pénitence avec le » même soin qu'on eût fait les crimes; et Jésus-» Christ même se voyait contraint, au grand mal-» heur des hommes ingrats, de chercher d'autres » voiles et d'autres ténèbres que ces voiles et ces » ténèbres mystiques dont il se couvre volontaire-» ment dans l'Eucharistie. » Voilà sans doute du sublime d'expression; mais il tient à celui des idées. Ailleurs vous trouverez cette précision énergique de Tacite et de Salluste. « Dans la plus grande » fureur des guerres civiles, jamais on n'a douté » de sa parole ni désespéré de sa clémence. » En parlant de la mort si subite et si horrible de madame Henriette, il dit : « Que d'années la » mort va ravir à cette jeunesse! Que de joie elle » enlève à cette fortune! Que de gloire elle ôte à » ce mérite! » Veut-il tirer de l'instabilité des cho-

ses humaines un motif de conversion : « Quoi! le
» charme de sentir est-il si fort que nous ne puis-
» sions rien prévoir? Les adorateurs du monde
» seront-ils satisfaits de leur fortune, quand ils
» verront que, dans un moment, leur gloire pas-
» sera à leur nom, leurs titres à leurs tombeaux,
» leurs biens à des ingrats, et leurs dignités peut-
» être à leurs envieux! »

On ne peut dire plus de choses en moins de mots, ni donner à sa phrase une plus grande force de sens. La même observation se présente sur ce morceau concernant Charles I^er^, terminé par le mouvement le plus pathétique que l'orateur sait tirer de la circonstance de ce cœur, dont il a déjà fait un des plus beaux endroits de son exorde.
« Poursuivi à toute outrance par l'implacable mali-
» gnité de la fortune, trahi de tous les siens, il ne
» s'est pas manqué à lui-même. Malgré les mauvais
» succès de ses armes infortunées, si on a pu le
» vaincre, on n'a pas pu le forcer; et comme il n'a
» jamais refusé ce qui était raisonnable étant vain-
» queur, il a toujours rejeté ce qui était faible et
» injuste étant captif. J'ai peine à contempler son
» grand cœur dans ces dernières épreuves; mais
» certes, il a montré qu'il n'est pas permis aux re-
» belles de faire perdre la majesté à un roi qui sait
» se connaître; et ceux qui ont vu de quel front il
» parut dans la salle de Westminster et dans la place
» de Whitehall peuvent juger aisément combien il
» était intrépide à la tête de ses armées, combien
» il était auguste et majestueux au milieu de son

» palais et de sa cour. Grande reine, je satisfais à » vos plus tendres désirs quand je célèbre ce mo» narque; et ce cœur, qui n'a jamais vécu que pour » lui, se réveille, tout poudre qu'il est, et devient » sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom » d'un époux si cher. »

Sont-ce là des figures pleines de chaleur et de vie? Et quel nerf de diction! A quelle sagacité de vues, à quelle étendue de pensées il se joint dans la peinture des caractères! Voyez ceux de Turenne et de Condé en parallèle, celui du cardinal de Retz, celui de Cromwell: on les a cités trop souvent, et ils sont trop connus pour les rapporter ici. Je ne remarquerai que la première expression du dernier, parce qu'elle contient un des secrets particuliers du style de Bossuet. *Un homme s'est rencontré.* Un autre écrivain aurait pu dire : Cromwell était un de ces prodiges de scélératesse qui apparaissent de temps en temps dans l'univers comme d'effrayants phénomènes, etc. Il aurait bien dit, mais comme tout le monde peut bien dire. Bossuet dit tout cela d'un seul mot : *Un homme s'est rencontré*, et de plus il dit mieux, parce qu'il fait entendre avec ce seul mot ce qu'il y a de plus extraordinaire, et qu'il y monte l'imagination. Voilà ce que j'appelle la langue de Bossuet : on en trouverait des traits à toutes les pages, et souvent en foule et pressés les uns sur les autres : témoin ce morceau sur la mort de Madame. « Rien n'a jamais » égalé la fermeté de son âme ni ce courage pai» sible qui, sans faire effort pour s'élever, s'est

» trouvé par sa naturelle situation au-dessus des
» accidents les plus redoutables. Oui, Madame fut
» douce envers la mort, comme elle l'était envers
» tout le monde. Son grand cœur ni ne s'aigrit, ni
» ne s'emporta contre elle. Elle ne la brave pas
» non plus avec fierté, contente de l'envisager sans
» émotion, et de la recevoir sans trouble. Triste
» consolation, puisque, malgré ce grand courage,
» nous l'avons perdue! C'est la grande vanité des
» choses humaines : après que, par le dernier effet
» de notre courage, nous avons pour ainsi dire
» surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce
» courage par lequel nous semblions la défier. La
» voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si
» admirée et si chérie; la voilà telle que la mort
» nous l'a faite! Encore ce reste, tel quel, va-t-il
» disparaître; cette ombre de gloire va s'évanouir,
» et nous l'allons voir dépouillée même de cette
» triste décoration. Elle va descendre à ces sombres
» lieux, à ces demeures souterraines, pour y dor-
» mir dans la poussière avec les plus grands de la
» terre, comme parle Job, avec ces rois et ces
» princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on
» la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la
» mort est prompte à remplir ces places! Mais ici
» notre imagination nous abuse encore : la mort
» ne nous laisse pas assez de corps pour occuper
» quelque place, et on ne voit là que des tombeaux
» qui fassent quelque figure. Notre chair change
» bientôt de nature; notre corps prend un autre
» nom; même celui de cadavre, dit Tertullien,

» parce qu'il nous montre encore quelque forme » humaine, ne lui demeure pas long-temps; il de» vient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans » aucune langue, tant il est vrai que tout meurt » en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels » on exprimait ses malheureux restes.

» C'est ainsi que la puissance divine, justement » irritée contre notre orgueil, le pousse jusqu'au » néant, et que, pour égaler à jamais les conditions, » elle ne fait de nous tous qu'une même cendre. » Peut-on bâtir sur ces ruines? Peut-on appuyer » quelque grand dessein sur ces débris inévitables » des choses humaines? »

Nul écrivain n'a tiré un plus grand parti que Bossuet de ces idées de mort, de destruction, d'anéantissement, fréquentes chez les anciens qui connaissaient le pouvoir qu'elles ont sur notre imagination, sur cette étrange faculté qui règne dans nous si impérieusement, qu'elle nous rend avides des impressions mêmes qui effraient notre raison et qui humilient notre orgueil. Mais ces idées lugubres ont ici un autre résultat que chez les anciens: ils appelaient la pensée de la mort, comme un avertissement de jouir du moment qui passe et qui peut être le dernier. On conçoit au contraire qu'une religion qui ne considère le temps que comme un passage à l'éternité peut fournir à l'éloquence des instructions d'un ordre bien plus relevé, et nulle part elles ne sont plus frappantes que dans Bossuet. On pourrait dire de lui, si l'on osait hasarder des expressions qui se présentent quand on le lit, et

qui semblent dans son goût, que nul homme ne s'est avancé plus loin dans l'éternité, et ne s'est enfoncé plus avant dans les profondeurs de notre néant. Écoutez-le dans l'oraison funèbre de la princesse palatine, qui, avant sa conversion, avait joué un si grand rôle dans les intrigues de la Fronde : « Que lui servirent ses rares talents ? Que lui servit » d'avoir mérité la confiance intime de la cour, » d'en soutenir le ministre deux fois éloigné, contre » sa mauvaise fortune, contre ses propres frayeurs, » contre la malignité de ses ennemis, et enfin contre » ses amis, ou partagés, ou irrésolus, ou infidèles? » Que ne lui promit-on pas dans ses besoins ! Mais » quel fruit lui en revint-il, sinon de connaître par » expérience le faible des grands politiques, leurs » volontés changeantes ou leurs paroles trom- » peuses, la diverse face des temps, les amusements » des promesses, l'illusion des amitiés de la terre, » qui s'en vont avec les années et les intérêts, et la » profonde obscurité du cœur de l'homme, qui ne » sait jamais ce qu'il voudra, qui souvent ne sait » pas bien ce qu'il veut, et qui n'est pas moins ca- » ché ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres? » O éternel roi des siècles, qui possédez seul l'im- » mortalité ! voilà ce qu'on vous préfère ! voilà ce » qui éblouit les âmes qu'on appelle grandes ! »

Toutes ces idées, je le sais, ont été depuis répétées mille fois ; mais que cette façon de les concevoir et de les rendre est hors de toute comparaison ! Ce sont des lieux communs dans les imitateurs, je le veux ; mais aussi ont-ils, comme Bossuet,

ce sentiment intime, cette pitié si sincèrement dédaigneuse, ce mépris atterrant qui semble flétrir à chaque mot toutes les jouissances temporelles? Et quelle plénitude de sens! Je m'en rapporte à vous, messieurs; vous venez de l'entendre, et sûrement ce que vous avez éprouvé est au-dessus de tout ce que j'en pourrais dire.

Que de mouvements heureux et oratoires lui a fournis ce sentiment qui a chez lui une force toute particulière! Il vient de relever les grandes qualités de la reine d'Angleterre : il s'écrie : « O mère! ô » femme! ô reine admirable et digne d'une meil- » leure fortune! » Jusqu'ici ce n'est qu'une apostrophe, une figure ordinaire; mais il ajoute : « Si » les fortunes de la terre étaient quelque chose! » Et ce trait jeté en passant porte dans l'âme une réflexion triste et religieuse.

Bossuet, comme tous les grands orateurs, abonde en mouvements de toute espèce : il n'a presque point d'autres transitions. « Les malheurs de sa » maison (dit-il en parlant de Madame) n'ont pu » l'accabler dans sa première jeunesse; et dès lors » on voyait en elle une grandeur qui ne devait rien » à la fortune. Nous disions avec joie que le ciel » l'avait arrachée comme par miracle des mains des » ennemis du roi son père, pour la donner à la » France, don précieux, inestimable présent, si » seulement la possession en avait été plus durable! » Mais pourquoi ce souvenir vient-il m'interrom- » pre? Hélas! nous ne pouvons un moment arrêter » les yeux sur la gloire de la princesse, sans que la

» mort s'y mêle aussitôt pour tout offusquer de » son ombre. O mort! éloigne-toi de notre pensée, » et laisse-nous tromper pour un peu de temps la » violence de notre douleur par le souvenir de notre » joie. Souvenez-vous donc, messieurs, de l'admi- » ration que la princesse d'Angleterre donnait à » toute la cour. Votre mémoire vous la peindra » mieux avec tous ses traits et son incomparable » douceur que ne pourront jamais faire toutes mes » paroles. Elle croissait au milieu des bénédictions » de tous les peuples, et les années ne cessaient de » lui apporter de nouvelles grâces. »

Après avoir représenté Madame, l'idole de la cour, enlevée aux adorations publiques à la fleur de son âge, et au retour d'un voyage d'Angleterre, où elle avait entre ses mains le secret de l'état, confidence honorable pour une si jeune princesse: « La confiance de deux rois (dit-il) l'élevait au » comble de la grandeur et de la gloire. » Il s'arrête à ces mots: « La grandeur et la gloire! Pouvons- » nous encore entendre ces noms dans ce triomphe » de la mort? Non, messieurs, je ne puis plus » soutenir ces grandes paroles par lesquelles l'arro- » gance humaine tâche de s'étourdir elle-même » pour ne pas apercevoir son néant. » Quel caractère de style! Il est vrai que jamais sujet ne s'y prêta davantage. Dix mois auparavant, il avait prononcé devant cette même princesse l'oraison funèbre de sa mère, la reine d'Angleterre. On sait quel exorde il tira de cette circonstance, et quel fut l'effet de ses premières paroles sur une assem-

blée encore étourdie de ce coup affreux, de cette perte imprévue et effrayante d'une princesse qui ne mit entre la santé la plus florissante et la mort que l'intervalle de quelques heures. « J'étais donc » encore destiné à rendre ce devoir à très-haute et » très-puissante princesse, Henriette-Anne d'Angle- » terre, duchesse d'Orléans! Elle que j'avais vue » si attentive pendant que je rendais le même de- » voir à la reine sa mère, devait être sitôt après le » sujet d'un discours semblable; et ma triste voix » était réservée à ce déplorable ministère! O vanité! » ô néant! ô mortels ignorants de leurs destinées! » L'eût-elle cru, il y a dix mois! Et vous, messieurs, » eussiez-vous pensé, pendant qu'elle versait tant » de larmes en ce lieu, qu'elle dût sitôt vous y ras- » sembler pour la pleurer elle-même? Princesse, » le digne objet de l'admiration de deux grands » royaumes, n'était-ce pas assez que l'Angleterre » pleurât votre absence, sans être encore réduite » à pleurer votre mort? Et la France, qui vous » revit avec tant de joie environnée d'un nouvel » éclat, n'avait-elle plus d'autres pompes et d'au- » tres triomphes pour vous, au retour de ce voyage » fameux d'où vous aviez remporté tant de gloire » et de si belles espérances? *Vanité des vanités,* » *et tout est vanité.* C'est la seule parole qui me » reste; c'est la seule réflexion que me permet, » dans un accident si étrange, une si juste et si » sensible douleur. Aussi n'ai-je point parcouru les » livres sacrés pour y trouver quelque texte que je » pusse appliquer à cette princesse. J'ai pris, sans

» étude et sans choix, les premières paroles que me » présente *l'Ecclésiaste*, où, quoique la vanité ait » été si souvent nommée, elle ne l'est pas encore » assez, à mon gré, pour le dessein que je me pro- » pose. Je veux dans un seul malheur déplorer » toutes les calamités du genre humain, et dans » une seule mort faire voir la mort et le néant de » toutes les grandeurs humaines. Ce texte, qui con- » vient à tous les états et à tous les événements de » notre vie, par une raison particulière, devient » propre à mon lamentable sujet, puisque jamais » les vanités de la terre n'ont été si clairement dé- » couvertes ni si hautement confondues. Non, après » ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un » nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est » qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne » sont qu'un dangereux amusement; tout est vain » en nous, excepté le sincère aveu que nous fai- » sons devant Dieu de nos vanités, et le jugement » arrêté qui nous fait mépriser tout ce que nous » sommes. »

Mais de la même main dont il abat l'orgueil des hommes dans les choses du monde, voyez comme il les relève aussitôt dans les choses du ciel. « Mais » dis-je la vérité? L'homme, que Dieu a fait à son » image, n'est-il qu'une ombre?... Il ne faut pas per- » mettre à l'homme de se mépriser tout entier, de » peur que, croyant, avec les impies, que notre » vie n'est qu'un jeu où règne le hasard, il ne mar- » che sans règle et sans mesure au gré de ses aveu- » gles désirs. »

Tout son discours est fondé sur cette distinction philosophique autant que chrétienne, et qu'ailleurs il développe ainsi :

« Il faut donc penser, chrétiens, qu'outre le » rapport que nous avons, du côté du corps, avec » la nature changeante et mortelle, nous avons, » d'un autre côté, un rapport intime avec Dieu, » parce que Dieu même a mis quelque chose en » nous qui peut confesser la vérité de son être, en » adorer la perfection, en admirer la plénitude; » quelque chose qui peut se soumettre à sa souve- » raine puissance, s'abandonner à sa haute et in- » compréhensible sagesse, se confier en sa bonté, » craindre sa justice, espérer son éternité. De ce » côté, messieurs, si l'homme croit avoir en lui de » l'élévation, il ne se trompera pas; car, comme » il est nécessaire que chaque chose soit réunie à » son principe, et que c'est pour cette raison, dit » *l'Ecclésiaste, que le corps retourne à la terre* » *dont il a été tiré,* il faut, par la suite du même » raisonnement, que ce qui porte en nous la mar- » que divine, ce qui est capable de s'unir à Dieu, » y soit aussi rappelé. Or, ce qui doit retourner à » Dieu, qui est la grandeur primitive et essen- » tielle, n'est-il pas grand et élevé? C'est pourquoi, » quand je vous ai dit que la grandeur et la gloire » n'étaient parmi nous que des noms pompeux, » vides de sens et de choses, je regardais le mau- » vais usage que nous faisons de ces termes. Mais, » pour dire la vérité dans toute son étendue, ce » n'est ni l'erreur ni la vanité qui ont inventé ces

» noms magnifiques; au contraire, nous ne les » aurions jamais trouvés, si nous n'en avions » porté le fonds en nous-mêmes. Car ou prendre » ces nobles idées dans le néant? La faute que » nous faisons n'est donc pas de nous être servis de » ces noms; c'est de les avoir appliqués à des ob- » jets indignes. »

Qu'on me permette encore ici une remarque, et toujours pour faire connaître de plus en plus le caractère du style de Bossuet. Avez-vous pris garde, messieurs, à cette expression dont il se sert pour établir la seule élévation de l'homme dans son rapport intime avec Dieu? *Il y a*, dit-il, *quelque chose en nous qui peut se soumettre à sa souveraine puissance*. Ne paraît-il pas singulier d'énoncer comme un titre de grandeur une faculté de soumission? Non-seulement ce contraste d'idées et d'expressions est vraiment sublime, mais il y a ici un mérite propre à Bossuet; c'est de rejeter rapidement des idées étendues sans s'arrêter à les développer. Il y a ici un grand fonds de vérités philosophiques indiqué en peu de mots. En effet, quoiqu'il y ait infiniment moins de distance de la bête à l'homme que de l'homme à Dieu, cependant l'instinct de la bête ne va pas jusqu'à connaître la prodigieuse supériorité de la raison humaine; et la raison humaine, tout imparfaite qu'elle est, s'est élevée jusqu'à l'idée de l'intelligence divine, c'est-à-dire jusqu'à l'idée de l'infini; et comme la conséquence nécessaire de cette idée est un sentiment de soumission, il est rigoureusement vrai

que ce sentiment tient à ce qu'il y a de plus grand dans l'homme, à sa raison qui a conclu l'infini.

Rousseau a exprimé précisément la même idée que Bossuet, mais d'une manière toute différente : « Être des êtres, le plus digne usage de ma raison, » c'est de s'anéantir devant toi : c'est mon ravisse- » ment d'esprit, c'est le charme de ma faiblesse, de » me sentir accablé de ta grandeur. » L'un aperçoit une idée grande et vaste, l'indique et passe ; l'autre s'en saisit avec vivacité et en fait un sentiment.

On a souvent admiré dans Bossuet cette hauteur des pensées ; mais ce que peut-être on n'a pas assez remarqué, c'est son expression, qui souvent, dans les plus petites choses, anime et colorie tout. Veut-il parler de la discrétion de madame Henriette ? « Ni la surprise, ni l'intérêt, ni la vanité, » ni l'appât d'une flatterie délicate ou d'une douce » conversation, qui souvent, épanchant le cœur, » en fait échapper le secret, n'était capable de lui » faire découvrir le sien. » A quoi tient le mérite de cette phrase? A cette image si naturelle et si juste qui semble placée là d'elle-même, et qui représente le cœur humain, qui s'ouvre quand on le séduit, sous la figure d'un vase qui se répand quand on l'a penché! Voilà des images douces : il est encore bien plus abondant en images fortes, et c'est une des propriétés de son style. « Charles- » Gustave parut à la Pologne surprise et trahie » comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, » tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue

» cette redoutable cavalerie qu'on voyait fondre
» sur l'ennemi avec la vitesse d'une aigle? Où sont
» ces âmes guerrières, ces marteaux d'armes tant
» vantés, et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en
» vain? Ni les chevaux ne sont vites, ni les hom-
» mes ne sont adroits que pour fuir devant le vain-
» queur. »

Dans l'oraison funèbre du grand Condé, de quels traits il peint son activité, sa vigilance, sa célérité! « A quelque heure et de quelque côté que
» viennent les ennemis, ils le trouvent toujours sur
» ses gardes, toujours prêt à fondre sur eux et à
» prendre ses avantages. Comme une aigle qu'on
» voit toujours, soit qu'elle vole au milieu des airs,
» soit qu'elle se pose sur le haut de quelque rocher,
» porter de tous côtés des regards perçants, et tom-
» ber si sûrement sur sa proie, qu'on ne peut évi-
» ter ses ongles non plus que ses yeux : aussi vifs
» étaient les regards, aussi vite et impétueuse était
» l'attaque, aussi fortes et inévitables étaient les
» mains du prince de Condé. »

Aucun des genres du style oratoire ne lui était étranger, pas même ceux qui sont d'un ordre secondaire et communément au-dessous de la trempe de son génie. Dans celui que les rhéteurs appellent *tempéré*, qui consiste principalement dans les ornements de la diction et dans les figures brillantes de l'amplification, dans ce genre qui est celui de Fléchier, il ne lui est pas moins supérieur que dans tout le reste. Je n'en veux pour exemple que l'a-

postrophe à l'île de la Conférence, où s'était conclu le mariage de l'infante Marie-Thérèse d'Autriche avec Louis XIV. L'oraison funèbre de cette reine et celle du chancelier Le Tellier ne sont pas en général de la même force que les quatre autres. Le sujet n'en était ni aussi riche ni aussi intéressant : il convenait de le relever autant qu'il était possible par les ornements de l'art : c'est là qu'ils étaient bien placés. L'île de la Conférence et l'époque du mariage de Louis XIV, l'entrevue de Mazarin et de Louis de Haro, étaient des accessoires importants pour l'orateur : ils donnent lieu à un morceau où les figures ont autant d'éclat qu'il soit possible. « Ile pacifique où se doivent terminer les différents » de deux grands empires à qui tu sers de limite; » île éternellement mémorable par les conférences » des deux grands ministres, où l'on vit développer » toutes les adresses et tous les secrets d'une poli- » tique si différente ; où l'un se donnait du poids » par sa lenteur, et l'autre prenait l'ascendant par » sa pénétration : auguste journée où deux fières » nations long-temps ennemies, et alors réconciliées » par Marie-Thérèse, s'avancent sur leurs confins, » leurs rois à leur tête, non plus pour se combat- » tre, mais pour s'embrasser; où ces deux rois avec » leur cour, d'une grandeur, d'une politesse et d'une » magnificence, aussi bien que d'une conduite si » différentes, furent l'un à l'autre et à tout l'univers » un si grand spectacle; fêtes sacrées, mariage for- » tuné, voile nuptial, bénédiction, sacrifice, puis-je

» mêler aujourd'hui vos cérémonies et vos pompes
» avec ces pompes funèbres, et le comble des gran-
» deurs avec leurs ruines ? »

Quant à ce pathétique noble qui vient de l'âme, et qu'il faut distinguer de ce pathétique doux qui vient du cœur, vous en avez vu des traits dans presque tout ce que j'ai cité : il est essentiel à l'oraison funèbre, et Bossuet en est rempli. Mais c'est surtout dans celle du grand Condé, et dans la péroraison qui la termine, qu'il s'est surpassé en cette partie. C'était aussi celle où triomphait Cicéron ; mais il n'a aucune péroraison supérieure à celle-ci, qui réunit, ce me semble, toutes les sortes de beautés. « Venez, peuples, venez maintenant,
» mais venez plutôt, princes et seigneurs, et vous
» qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes
» les portes du ciel ; et vous, plus que tous les au-
» tres, princes et princesses, nobles rejetons de tant
» de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui
» obscurcies et couvertes de votre douleur comme
» d'un nuage, venez voir le peu qui nous reste
» d'une si auguste naissance, de tant de grandeur,
» de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts :
» voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la
» piété pour honorer un héros : des titres, des
» inscriptions, vaines marques de ce qui n'est
» plus ; des figures qui semblent pleurer autour
» d'un tombeau, et de fragiles images d'une dou-
» leur que le temps emporte avec tout le reste ; des
» colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au
» ciel le magnifique témoignage de notre néant ; et

» rien enfin ne manque dans tous ces honneurs,
» que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces
» faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette
» triste immortalité que nous donnons aux héros.
» Mais approchez en particulier, ô vous qui courez
» avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire,
» âmes guerrières et intrépides! quel autre fut plus
» digne de vous commander? Mais dans quel autre
» avez-vous trouvé le commandement plus hon-
» nête? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites
» tous en gémissant : Voilà celui qui nous menait
» dans les hasards; sous lui se sont formés tant
» de renommés capitaines, que ses exemples ont
» élevés aux premiers honneurs de la guerre; son
» ombre eût pu encore gagner des batailles, et
» voilà que dans son silence son nom même nous
» anime; et ensemble il nous avertit que, pour
» trouver à la mort quelque reste de nos travaux,
» et n'arriver pas sans ressources à notre éternelle
» demeure, avec les rois de la terre, il faut encore
» servir le Roi du ciel. Servez donc ce Roi immortel
» et si plein de miséricorde, qui vous comptera
» un soupir et un verre d'eau donné en son nom,
» plus que tous les autres ne feront jamais pour
» tout votre sang répandu, et commencez à comp-
» ter le temps de vos utiles services du jour que vous
» vous serez donnés à un maître si bienfaisant. Et
» vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument,
» vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang
» de ses amis? Tous ensemble, à quelque degré de
» sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce

» tombeau, versez des larmes avec des prières, et,
» admirant dans un si grand prince une amitié si
» *commode* et un commerce si doux, conservez le
» souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le
» courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un
» cher entretien! ainsi puissiez-vous profiter de ses
» vertus! et que sa mort, que vous déplorez, vous
» serve à la fois de consolation et d'exemple. Pour
» moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de
» venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau,
» ô prince! le digne sujet de nos louanges et de
» nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma
» mémoire; votre image y sera tracée, non point
» avec cette audace qui promettait la victoire; non,
» je ne veux rien voir en vous de ce que la mort
» y efface : vous aurez dans cette image des traits
» immortels; je vous y verrai tel que vous y étiez à
» ce dernier jour, sous la main de Dieu, lorsque sa
» gloire commença à vous apparaître. C'est là que
» je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et
» à Rocroy; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai
» en actions de grâces ces belles paroles du bien-
» aimé disciple : *Et hæc est victoria quæ vincit*
» *mundum, fides nostra. La véritable victoire*,
» *celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est*
» *notre foi.* Jouissez, prince, de cette gloire, jouis-
» sez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce
» sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix
» qui vous fut connue, vous mettrez fin à tous ces
» discours. Au lieu de déplorer la mort des autres,
» grand prince, dorénavant je veux apprendre de

» vous à rendre la mienne sainte : heureux si,
» averti par ces cheveux blancs du compte que je
» dois rendre de mon administration, je réserve au
» troupeau que je dois nourrir de la parole de vie
» les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur
» qui s'éteint. »

Quel mélange de douleur et d'onction, de noblesse et de simplicité! Avouons que l'éloquence ne peut pas aller plus loin; avouons que la renommée, qui a consacré depuis un siècle le nom de Bossuet, n'a pas été une infidèle dispensatrice de la gloire. Figurons-nous ce grand homme, aussi vénérable par son âge et sa belle figure que par ses talents et ses dignités, prononçant ces dernières paroles devant une cour accoutumée à recueillir avec respect toutes celles qui sortaient de sa bouche, et mêlant l'idée de sa mort prochaine à celle du héros qu'il venait de célébrer : combien ce retour sur lui-même dut paraître touchant! Sans m'arrêter à toutes les beautés de cette sublime péroraison, je ne puis m'empêcher du moins d'en observer une, qui, peut-être, n'est pas très-frappante par elle-même, mais qui pourtant me paraît digne de remarque par la place où elle est : c'est, je l'avouerai, ce *verre d'eau donné* au pauvre, mis en opposition avec toute la gloire du grand Condé. Jamais, ce me semble, un homme ordinaire n'eût osé risquer, même en chaire, ce contraste hasardeux; mais Bossuet a senti que cette citation, toute vulgaire qu'elle pouvait être, était non-seulement autorisée par l'Évangile, mais encore ennoblie par

l'humanité, à qui l'on ne pouvait rendre un plus bel hommage que de la mettre au-dessus de toute la grandeur de Condé; et j'avoue que je ne saurais me défendre d'en savoir gré à l'auteur.

On a beaucoup parlé de ces prétendues inégalités, et surtout ceux qui ont affecté de poser en principe que le génie était *essentiellement inégal*, parce qu'au fond ils auraient bien voulu que leurs fautes de toute espèce fussent regardées comme des *inégalités de génie*, ont été jusqu'à rapprocher sous ce point de vue Corneille et Bossuet, qui ont entre eux d'autres rapports que j'ai indiqués, mais qui n'ont pas celui-là; il s'en faut de tout que Bossuet tombe jamais aussi bas que Corneille, et même il tombe très-rarement. On ne peut pas donner le nom de chutes à quelques morceaux moins élevés que les autres, mais dont la simplicité n'a rien de répréhensible. En général son éloquence est aussi saine qu'elle est forte; et que peut-on y reprendre? qu'un petit nombre d'expressions un peu familières, ou qui même ne le sont devenues qu'avec le temps. Par exemple vous trouverez chez lui que la France commençait à donner *le branle* aux affaires de l'Europe. Ce mot, qui est bas aujourd'hui, ne l'était nullement alors. Il était employé en prose et en vers par les écrivains les plus élégants. Boileau disait, en parlant de la fortune :

On me verra dormir au branle de sa roue.

Ce mot est fréquent dans Massillon même, qui

écrivit long-temps après cette époque, et dans les vingt premières années de notre siècle. Ce n'est que de nos jours que, dans le style noble, ce terme a été remplacé par celui de *mouvement*, qui en lui-même ne vaut pas mieux pour la prose, et beaucoup moins pour la poésie : c'est un caprice de l'usage. « Le juste ne peut pas même obtenir que le » monde le laisse en repos dans ce sentier solitaire » et rude, où il *grimpe* plutôt qu'il ne marche. » Le mot propre était *gravit*, qui est même plus expressif, puisque *gravir* c'est *grimper* avec effort! Au sujet des troubles d'Angleterre, il s'exprime ainsi avec son énergie ordinaire : « Ces disputes » n'étaient encore que de faibles commencements, » par où des esprits turbulents faisaient comme un » essai de leur liberté. Mais quelque chose de plus » violent se remuait au fond des cœurs : c'était un » dégoût secret de tout ce qui a de l'autorité, et une » *démangeaison* d'innover sans fin. » *Démangeaison* est du style familier : on pouvait mettre *et un besoin d'innover.*

Il y a une autre sorte d'expressions familières qui choqueraient dans un écrivain médiocre, parce qu'elles tiendraient de la faiblesse, et qui plaisent chez lui, d'abord parce qu'elles ne peuvent paraître une impuissance de dire mieux dans un homme dont l'élocution est ordinairement si élevée, ensuite parce qu'elles sont de nature à faire sentir que leur extrême simplicité est ce qu'il y a de mieux pour la force du sens et le dessein de l'auteur. Un exemple me fera comprendre : *La voilà telle que*

*la mort nous l'a faite.* Cette phrase en elle-même est du style familier : placez-la dans un discours faiblement écrit, elle fera rire. Dans Bossuet, elle est frappante de vérité et d'énergie. Pourquoi? c'est qu'après avoir dit sur le même sujet ce qu'il y a de plus relevé, il finit par ne trouver rien de plus expressif que cette locution vulgaire, il est vrai, mais qui rend si bien en un seul mot tout ce que la mort a fait de Madame, que les termes les plus choisis n'en diraient pas autant. C'est ainsi que la valeur des termes dépend souvent de celle de l'auteur qui les emploie; et l'on pourrait dire, comme un proverbe de goût : Tant vaut l'homme, tant vaut la parole.

L'on a vu combien les taches sont légères et faciles à effacer : elles sont, je le répète, très clair-semées, même dans les deux oraisons funèbres qui, par la nature du sujet, devaient être inférieures aux autres, celles de Marie-Thérèse et de Le Tellier. Quant à la première, Louis XIV, au moment où elle mourut, en avait fait en une seule phrase le plus grand éloge possible. *Voilà*, dit-il, *le premier chagrin qu'elle m'ait donné.* Le discours de Bossuet ne pouvait être que le développement de ce beau mot qui renferme le panégyrique le plus complet qu'un époux, et surtout un époux roi, puisse jamais faire de sa femme. Mais on sait que les vertus domestiques et modestes ne sont pas celles qui prêtent le plus à la grande éloquence, à celle qui s'adresse aux hommes rassemblés. Dans tout ce qui prétend aux grands effets,

il faut quelque chose qui se rapproche du dramatique : des désastres, des révolutions, des scènes, des contrastes; voilà ce qui sert le mieux le poëte, l'orateur, l'historien : il semble que l'homme aime mieux être ému que d'être instruit. L'éloge de la simple vertu ressemble à un beau portrait : quelque parfaite qu'en soit l'exécution, il frappera beaucoup moins qu'une physionomie passionnée dans un tableau d'histoire; et c'est encore là un de ces principes généraux par lesquels tous les arts se rapprochent les uns des autres.

A l'égard du chancelier Le Tellier, l'ouvrage de Bossuet offre ici un de ces exemples de l'exagération du panégyrique, contredite par la sévérité de l'histoire. Ce magistrat eut certainement des qualités estimables, et rendit des services au gouvernement dans le temps de la Fronde; mais il ne sera jamais regardé comme un modèle de justice et de vertu. La part qu'il eut à la révocation de l'édit de Nantes pouvait, je l'avoue, n'être chez lui qu'une erreur, puisque ce fut celle de presque toute la France, et même de Bossuet, qui n'y voyait que le triomphe de la religion dominante. La postérité a pensé autrement, et l'on convient aujourd'hui que cette grande faute contre la politique en était aussi une contre le véritable esprit du christianisme, qui n'en reste pas moins ce qu'il est, même quand des chrétiens s'y trompent.

La France peut se vanter d'avoir eu en Bossuet son Démosthène, comme dans Massillon elle a eu son Cicéron; ainsi c'est à la religion que nous de-

vons ce que la langue française a de plus parfait dans l'éloquence ; c'est à elle que nous devons *Athalie*, ce qu'il y a de plus parfait dans notre poésie ; c'est à elle que nous devons le *Discours sur l'histoire universelle*, le plus beau monument historique dans toutes les langues ; c'est à elle que nous devons *les Provinciales*, le chef-d'œuvre de la critique ; c'est à elle enfin que nous devons *les Lettres philosophiques* de Fénelon, ce que nous avons de plus éloquent en philosophie. Voilà ce qu'a produit le siècle de la religion qui a été celui du génie : que le nôtre avoue qu'il lui a été plus facile d'en être le détracteur que le rival, ou qu'il ose nous produire en concurrence les chefs-d'œuvre de l'impiété.

On a dit que Bossuet avait moins d'harmonie que Fléchier ; je n'en crois rien : il fallait dire seulement qu'en cette partie, comme dans toutes les autres, ils diffèrent entièrement. Bossuet n'a pas fait, comme Fléchier, une étude particulière de la construction des phrases, de l'arrangement des mots et de la symétrie des rapports. Notre langue a dans cette partie des obligations à Fléchier, que l'on peut appeler *l'Isocrate français* : il s'est appliqué à donner aux formes du langage de la netteté, de la régularité, de la douceur, du nombre ; c'est en quoi il excelle, et l'on peut dire qu'il est plus nombreux que Bossuet ; mais le nombre n'est pour ainsi dire que la partie élémentaire de l'harmonie du style, comme les accords sont les éléments de l'harmonie musicale. Il y a une autre harmonie, d'un ordre

bien supérieur, et qui, pour le poëte, l'orateur, le musicien, est celle du génie, parce que la première peut s'apprendre, et que celle-ci il faut la créer. Elle consiste dans le rapport des effets que l'on produit dans l'oreille avec ceux que l'on produit dans l'âme et dans l'imagination. Ce rapport, toujours saisi par quiconque est heureusement organisé, est un des moyens de l'art, si essentiel, que sans lui il n'y a point de grand écrivain ni en prose ni en vers; car sans lui tout effet serait manqué. Or, cette espèce d'harmonie, personne ne l'a possédée plus éminemment que Bossuet. Il n'évitera pas toute consonnance vicieuse, tout défaut de nombre: cette sorte de négligence peut se rencontrer chez lui, comme quelques autres négligences de diction; mais il n'a guère de grandes images, de grandes idées, de grands mouvements, où l'arrangement, le son, le retentissement de ses phrases ne frappe l'oreille dans un rapport exact avec l'imagination et la pensée; et sans cela serait-il orateur? C'est le propre du grand talent, en éloquence comme en poésie, de disposer ce qu'il conçoit de manière à ce que tout concourre à l'effet. L'organe si important de l'oreille doit être chez lui un des plus heureux, et sans cela serait-il fait pour s'adresser à la nôtre?

Fléchier s'occupa surtout à la flatter, mais, comme il arrive toujours, d'une manière conforme à la nature de son talent, et proportionnée à ses conceptions. L'esprit, l'élégance, la pureté, la justesse et la délicatesse des idées, une diction ornée,

fleurie, cadencée, telles sont ses qualités distinctives : c'est un écrivain disert, un habile rhéteur qui connaît son art, mais qui n'est pas assez riche de son fonds pour éviter l'abus de cet art. Il emploie trop souvent les mêmes moyens; il répète trop souvent les mêmes figures, et spécialement l'antithèse, dont il use jusqu'à la profusion, jusqu'à l'excès, jusqu'au dégoût. Il s'est trouvé deux fois en concurrence avec Bossuet dans les mêmes sujets, dans l'oraison funèbre de Marie-Thérèse, et dans celle du chancelier Le Tellier; et, quoiqu'elles soient les moindres de Bossuet, il s'offre encore dans celui-ci assez de traits de sa force pour que Fléchier ne l'atteigne pas. Il n'en approche pas davantage dans celles de madame de Montausier, de madame d'Aiguillon, de la dauphine de Bavière et du président de Lamoignon. Deux seuls discours où il a été au-dessus de lui-même, ceux où il a célébré Turenne et Montausier, ont assez de beautés pour lui assurer le premier rang dans son siècle parmi les orateurs du second ordre, mais toujours à une grande distance des chefs-d'œuvre de Bossuet. L'exorde de l'oraison funèbre de Turenne, imité de celle d'Emmanuel de Savoie, composée par le jésuite Lingendes, mais fort embelli par Fléchier, est un des morceaux les plus finis qui soient sortis de sa plume : il a surtout l'avantage de convenir parfaitement au sujet, et d'y entrer d'une manière très-heureuse. L'orateur prend pour texte ces mots du livre des Machabées : *Fleverunt illum omnis populus Israel planctu magno, et lugebant*

*dies multos, et dixerunt: Quomodo cecidit potens qui salvum faciebat Israel!* « Les peuples désolés » le pleurèrent; ils le pleurèrent long-temps, et ils » dirent: Comment est tombé l'homme puissant » qui sauvait le peuple d'Israël! »

« Je ne puis, messieurs, vous donner d'abord » une plus haute idée du triste sujet dont je viens » vous entretenir qu'en recueillant ces termes no- » bles et expressifs *dont l'Écriture sainte* se sert » pour louer la vie et pour déplorer la mort du sage » et vaillant Machabée. Cet homme qui portait la » gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la » terre, qui couvrait son camp d'un bouclier, et » forçait celui des ennemis avec l'épée; qui donnait » à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels, » et réjouissait Jacob par ses vertus et par ses ex- » ploits, dont la mémoire doit être éternelle; cet » homme qui défendait les villes de Juda, qui » domptait l'orgueil des enfants d'Ammon et d'É- » saü, qui revenait chargé des dépouilles de Sama- » rie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les » dieux des nations étrangères; cet homme que » Dieu avait mis autour d'Israël comme un mur » d'airain où se brisèrent tant de fois les forces de » l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses » armées, déconcerté les plus fiers et les plus ha- » biles généraux des rois de Syrie, venait tous les » ans, comme le moindre des Israélites, réparer » avec ses mains triomphantes les ruines du sanc- » tuaire, et ne voulait d'autres récompenses des ser- » vices qu'il rendait à sa patrie que l'honneur de

» l'avoir servie ; ce vaillant homme poussant enfin
» avec un courage invincible les ennemis qu'il avait
» réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mor-
» tel, et demeura comme enseveli dans son triom-
» phe. Au premier bruit de ce funeste accident,
» toutes les villes de Judée furent émues ; des ruis-
» seaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs
» habitants ; ils furent quelque temps saisis, muets,
» immobiles : un effort de douleur rompant enfin
» ce long et morne silence, d'une voix entrecoupée
» de sanglots que formaient dans leurs cœurs la
» tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrièrent : Com-
» ment est mort cet homme puissant qui sauvait
» le peuple d'Israël ! A ces cris Jérusalem redou-
» bla ses pleurs, les voûtes du temple s'ébranlèrent,
» le Jourdain se troubla, et tous ses rivages reten-
» tirent du son de ces lugubres paroles : Comment
» est mort cet homme puissant qui sauvait le peu-
» ple d'Israël ! »

L'adresse et l'intérêt de ce magnifique exorde consistent à présenter d'abord, sous le nom d'un héros de l'*Écriture sainte*, le tableau allégorique et fidèle du héros de ce discours ; à le faire reconnaître, avant de l'avoir nommé, dans chacun des traits de cette peinture ; à faire entendre, dans la répétition d'un texte bien choisi, le cri qu'avait jeté toute la France à la mort de Turenne. Vous avez pu remarquer d'ailleurs, messieurs, le choix des termes et la structure nombreuse des phrases : rien n'y manque ; mais, pour mieux concevoir ce qu'était cet exorde pour ceux qui l'entendirent, il

faut se rappeler les souvenirs et les allusions qui frappaient à tout moment les auditeurs. Cet homme, qui *donnait à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels*, faisait souvenir de ce mot du roi d'Espagne : *M. de Turenne m'a fait passer de bien mauvaises nuits*. « Cet homme, que Dieu avait mis au-» tour d'Israël comme un mur d'airain, » n'était-ce pas celui qui, tout récemment dans une campagne à jamais mémorable, avait dissipé les alarmes de toute la France, en dissipant, avec vingt mille hommes, soixante mille Impériaux qui inondaient les frontières d'Alsace et menaçaient d'envahir nos provinces? « Cet homme, qui de ses mains triom-» phantes venait réparer les ruines du sanctuaire, » caractérisait dans M. de Turenne l'union de la piété avec les talents militaires et le zèle qu'il avait montré pour la conversion des hérétiques. Tous les autres traits de conformité ne sont pas moins justes, et il ne faut pas s'étonner de l'impression vive que fit ce discours, où l'orateur s'était tout d'un coup saisi si habilement de l'imagination de ses auditeurs avant d'avoir prononcé le nom de Turenne : c'était vraiment un des grands coups de l'art, et cet exorde en est un modèle. D'autres morceaux n'en sont pas indignes : je citerai entre autres celui où Fléchier parle de la modestie de Turenne : il respire le bon goût des anciens, et même en est imité en quelques endroits. « Cet honneur, messieurs, ne diminue » point sa modestie. A ce mot, je ne sais quel re-» mords m'arrête; je crains de publier ici des louan-» ges qu'il a si souvent rejetées, et d'offenser après

» sa mort une vertu qu'il a tant aimée pendant sa
» vie. Mais accomplissons la justice, et louons-le
» sans crainte en un temps où nous ne pouvons
» être suspects de flatterie, ni lui susceptible de
» vanité. Qui fit jamais de si grandes choses? qui
» les dit avec plus de retenue? Remportait-il quel-
» que avantage? à l'entendre, ce n'était pas qu'il
» fût habile, c'est que l'ennemi s'était trompé. Ren-
» dait-il compte d'une bataille? il n'oubliait rien,
» sinon que c'était lui qui l'avait gagnée. Racontait-
» il quelques-unes de ses actions qui l'avaient rendu
» si célèbre? on eût dit qu'il n'en avait été que le
» simple spectateur, et l'on doutait si c'était lui qui
» se trompait ou la renommée. Revenait-il de ces
» glorieuses campagnes qui ont rendu son nom
» immortel? il fuyait les acclamations populaires,
» rougissait de ses victoires; il venait recevoir des
» éloges comme on vient faire des apologies; il n'o-
» sait presque aborder le roi, parce qu'il était obligé
» par respect de souffrir patiemment les louanges
» dont sa majesté ne manquait jamais de l'honorer.
» C'est alors que, dans le doux repos d'une condi-
» tion privée, ce prince, se dépouillant de toute la
» gloire qu'il avait acquise pendant la guerre, et
» se renfermant dans une société peu nombreuse
» de quelques amis choisis, s'exerçait sans bruit
» aux vertus civiles. Sincère dans ses discours, sim-
» ple dans ses actions, fidèle dans ses amitiés, exact
» dans ses devoirs, réglé dans ses désirs, grand
» même dans les moindres choses, il se cache, mais
» sa réputation le découvre; il marche sans suite

» et sans équipage, mais chacun dans son esprit » le met sur un char de triomphe : on compte, en » le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas » les serviteurs qui le suivent; tout seul qu'il est, » on se figure autour de lui ses vertus et ses vic- » toires qui l'accompagnent. Il y a je ne sais quoi » de noble dans cette honnête simplicité; et moins » il est superbe, plus il devient vénérable. »

Voilà du sens, des choses, de la vérité et de l'expression vraiment oratoire. Si Fléchier écrivait ordinairement de ce style, ce ne serait pas encore Bossuet, mais il aurait une bien belle place tout près de lui. Ce qu'il dit ici de Turenne, on peut le dire de ce morceau : « Il y a je ne sais quoi de noble » dans cette honnête simplicité. » Ailleurs Fléchier en est souvent fort loin; mais dans ce discours et dans l'éloge de Montausier il se soutient assez sur le ton du genre : par exemple, dans cet autre endroit qui est un de ces lieux communs de morale que développe et relève la figure de l'amplification : « Qu'il est difficile, messieurs, d'être victorieux et » d'être humble tout ensemble! Les prospérités » militaires laissent dans l'âme je ne sais quel plai- » sir touchant[1] qui l'occupe et la remplit tout en- » tière. On s'attribue une supériorité de puissance » et de force; on se couronne de ses propres mains; » on se dresse un triomphe secret à soi-même; on » regarde comme son propre bien ces lauriers qu'on

[1] Cette épithète ne me paraît pas juste ; j'aimerais mieux *je ne sais quel plaisir enivrant.*

» cueille avec peine, et qu'on arrose souvent de » son sang; et lors même que l'on rend à Dieu de » solennelles actions de grâces, et qu'on pend aux » voûtes sacrées de ses temples des drapeaux dé- » chirés et sanglants qu'on a pris sur les ennemis, » qu'il est dangereux que la vanité n'étouffe une » partie de la reconnaissance, qu'on ne mêle *aux* » *vœux*[1] qu'on rend au Seigneur des applaudisse- » ments qu'on croit devoir à soi-même, et qu'on ne » retienne au moins quelques grains de cet encens » qu'on va brûler sur ses autels! »

Si Fléchier eût vécu de nos jours, il aurait pu remarquer ce même accord si rare des talents militaires les plus éminents et de la modestie la plus vraie dans un prince[2] au-dessus de Turenne par la naissance, puisque la sienne est royale, égal à Turenne dans ce grand art de la guerre, puisqu'il n'eut que Frédéric pour rival, et que tous deux en ont fait un art nouveau, où ils ont eu l'Europe pour disciple, et qui, après tant de triomphes, sait cultiver dans la retraite les vertus privées et les connaissances philosophiques, et porter dans la société cette aimable simplicité qui cache le héros et qui montre le grand homme.

Il y a du pathétique dans l'exposé de la mort de Turenne, comme dans celle de Montausier; mais ce sont à peu près les seuls endroits où en ait Flé-

[1] Le mot propre était *hommages : on rend des hommages*, et non pas des *vœux*.

[2] Le prince Henri de Prusse, présent à cette séance.

chier, qui est d'ailleurs très-faible dans cette partie, et qui manque en général de force dans les idées et dans l'expression. Je ne rapporterai point le morceau cité dans toutes les rhétoriques, qui commence par ces mots : « N'attendez pas, messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique, etc. » Quoiqu'il ne soit pas sans effet, il ne m'a jamais paru tout-à-fait aussi beau que l'ont dit quelques rhéteurs; je ne crois pas que la figure si commune que l'on nomme *prétérition* fût là ce qu'il y avait de mieux; je crois que le détail des circonstances, toutes si intéressantes, et l'épanchement d'une douleur qui eût répondu à la douleur publique, eût pu produire plus d'émotion. Mais j'observerai à propos de ce morceau, combien Fléchier est sujet au retour des mêmes figures. Il dit ailleurs dans cette même oraison funèbre : « N'attendez » pas, messieurs, que je suive la coutume des ora» teurs, et que je loue M. de Turenne comme on » loue les hommes ordinaires. » Et dans celle du président de Lamoignon : « N'attendez pas, mes» sieurs, que je fasse ici un dernier effort, etc. » Et dans celle de Montausier : « N'attendez pas que » je vous représente, etc. » Il répète aussi beaucoup trop fréquemment ces formules, qu'il faut d'autant plus ménager, qu'elles sont plus usées, *je ne vous dirai pas*, etc.; *je ne m'arrêterai pas à vous peindre*, etc.; *que ne puis-je vous dire*, etc.! *que ne m'est-il permis*, etc.! *que ne m'est-il possible !* Cette monotonie accuse la faiblesse, surtout dans un petit nombre d'ouvrages du même genre.

L'oraison funèbre de Montausier mérite d'être distinguée, comme le portrait fidèle et bien tracé d'un homme qui fut à la cour droit, intègre et véridique. Elle a cela de remarquable, qu'elle paraît exempte de toute exagération, et que tout ce que dit le panégyriste est confirmé par les traditions qui nous restent, et conforme à l'opinion générale. Le style a plus de sévérité et de gravité que dans les autres ouvrages du même auteur : il était ami de Montausier, et il semble qu'il ait emprunté cette fois quelque chose de son caractère. Il n'est pas non plus dépourvu de force et de précision; en voici quelques traits : « Il allait porter » son encens avec peine sur les autels de la For- » tune, et revenait chargé du poids des pensées » qu'un silence contraint avait retenues. » Après avoir parlé des services qu'il avait rendus dans les temps de la Fronde, Fléchier continue ainsi : « Quelle justice lui rendit-on? On approuva ses » services, et bientôt on les oublia. Dans ces » jours de confusion et de trouble, où les grâces » tombaient sur ceux qui savaient à propos se » faire soupçonner ou se faire craindre, on le né- » gligea comme un serviteur qu'on ne pouvait pas » perdre, et l'on ne songea pas à sa fortune, parce » qu'on n'avait rien à craindre de sa vertu. » C'est peindre en traits concis et énergiques l'esprit de la cour et celui du temps; Tacite n'aurait pas mieux dit.

A l'occasion du respect qu'inspirait l'austère piété de Montausier, il en donne une preuve digne de

remarque : « L'insensé ferma devant lui ses lèvres » impies, et, retenant sous un silence forcé ses » vaines et sacriléges pensées, se contenta de dire » en son cœur : Il n'y a point de Dieu. » Si Montausier revenait aujourd'hui, je ne sais si son pouvoir irait jusque là. Fléchier, huit ans auparavant, avait aussi rendu le même devoir funèbre à la digne épouse de cet homme vertueux, madame de Montausier, la célèbre Julie d'Angennes, l'un des principaux ornements de ce fameux hôtel de Rambouillet, qui, bien que frappé d'un juste ridicule dans ses abus, ne fut pourtant pas, dans son origine, inutile aux lettres, dont il contribuait à répandre le goût dans la société des grands. Mademoiselle de Rambouillet fut l'objet des hommages de tout ce qu'il y avait alors de plus renommé pour l'esprit et la politesse. Elle fut peinte, dans les romans de mademoiselle Scudéry, sous le nom d'*Arténice;* et ce portrait eut tant de vogue, que Fléchier ne crut pas trop rabaisser son ministère en lui donnant ce nom dans l'éloge qu'il lui a consacré. Ce fut aussi pour elle que fut composée *la Guirlande de Julie,* bouquet poétique où tous les beaux-esprits du temps apportèrent leurs fleurs, aujourd'hui, il est vrai, presque toutes fanées, mais qui partagèrent alors la France entière sur le choix et la préférence. Quand on se défierait de tous ces hommages, il faudrait pourtant croire qu'une femme qui captiva le sévère Montausier ne devait pas être d'un mérite médiocre. Elle fut gouvernante du dauphin, Monseigneur, fils aîné de

Louis XIV; et cette première éducation mérita de précéder celle qui fit ensuite tant d'honneur à son mari. C'est dans ce sujet que Fléchier fit avec succès le premier essai de ses talents pour l'oraison funèbre. Mais on pourrait penser qu'il y avait encore en lui quelque reste du goût singulier et de la politesse affectée de l'hôtel de Rambouillet, du moins si l'on en juge par les passages suivants: « Ce nom de Rambouillet, qui renferme *je ne sais* » *quel mélange de la grandeur romaine et de la ci-* » *vilité française.* » *On ne sait* en effet ce que peut signifier ce *mélange*, ni ce que *la grandeur romaine* a de commun avec le *nom de Rambouillet.* « Un ancien disait *autrefois* que les hommes étaient » nés pour l'action et pour la conduite du monde,... » que *les dames* n'étaient nées que pour le repos et » pour la retraite. » Ce mot de *dames* est ici bien étrangement placé, surtout dans la bouche d'un ancien; mais ce qui étonne davantage, c'est de retrouver ce mot quelques pages après, et toujours en faisant parler un ancien. « Son caractère » était d'être bienfaisante, et, pour me servir des » termes d'un célèbre Romain, elle ne paraissait » pas tant *une dame mortelle* qu'une divinité favo- » rable aux malheureux. » Ceci est encore bien plus extraordinaire: il semblerait que Fléchier ait craint de se servir du mot de *femme*, quelque nécessaire qu'il fût, comme trop au-dessous de la dignité oratoire ou de madame de Montausier. C'est là certainement de la politesse bien mal entendue. *Une dame mortelle* est aussi ridicule qu'un *monsieur*

*mortel;* et pourquoi d'ailleurs faire cette injure aux femmes, de croire le nom de leur sexe trop peu noble ou trop peu respectueux? A n'en juger que par ce qu'il doit naturellement exprimer, ce nom est leur plus beau titre : il signifie la bonté, la douceur, la modestie et les grâces.

Vous trouverez dans Fléchier d'autres endroits qui prouvent que, dans sa diction scrupuleusement soignée, il ne laisse pas de pécher quelquefois par l'affectation, le défaut de propriété dans les termes, ou de justesse dans les idées, comme Bossuet, dans son élocution ardente et inspirée, laisse passer de temps en temps quelques inexactitudes.

La pieuse duchesse d'Aiguillon avait équipé à ses frais un vaisseau pour la Chine, chargé de missionnaires : le vaisseau fit naufrage. Fléchier dit à ce sujet : *Les eaux de la mer n'éteignirent pas l'ardeur de sa charité :* c'est une antithèse puérile, fondée sur un abus de mots.

« Telle est l'heureuse condition des justes : ils » sentent, aux approches de la mort, un redoublement d'ardeur et de force. Leur âme *se resserre* » *en elle-même,* et croit voir à chaque moment les » portes de l'éternité s'entr'ouvrir pour elle. »

Si Fléchier avait dit, Leur âme se recueille en elle-même pour contempler l'éternité, etc., il y aurait un juste rapport entre l'idée et l'expression, parce que la contemplation est la suite du recueillement; mais que *l'âme du juste se resserre* quand *elle croit voir les portes de l'éternité*, l'idée

est absolument fausse. L'âme du juste au contraire doit s'ouvrir, se dilater, s'élancer au-devant de l'éternité.

« La moindre *louange* qu'on puisse donner à » Turenne, c'est d'être sorti de l'ancienne et illustre » maison de la Tour-d'Auvergne. » Ce mot de *louange* est très-déplacé. Fléchier voulait dire *le moindre lustre, le moindre titre.* Ce ne peut jamais être une *louange* ni grande ni petite, d'être sorti d'une maison plutôt que d'une autre. Le hasard peut-il être un sujet de *louange?* Cette inadvertance est choquante; elle paraît tenir à l'habitude de flatter, d'autant plus que j'en aperçois ailleurs un exemple du même genre. Il dit, en parlant des soins particuliers que Dieu prend des rois : *Ce sont ses créatures les plus nobles.* Ministre de l'Évangile, où avez-vous pris cette erreur? Les rois sont les *créatures les plus nobles* dans l'ordre social et politique; mais dans l'ordre moral et religieux, *la créature la plus noble* devant Dieu, c'est celle qui s'en rapproche le plus par sa vertu bienfaisante. Vous ajoutez *qu'elles sont faites proprement à sa ressemblance et à son image.* C'est ce que l'Écriture dit en propres termes de tous les hommes : pourquoi les appliquer *proprement* aux rois? Vous dites : « Il les conduit par son esprit, il les fortifie » par sa vertu, il les couronne dans ses miséri- » cordes. » C'est encore ce que l'Écriture dit des justes seuls, et ce qui ne peut convenir aux rois que quand ils sont justes. Voudriez-vous rendre *l'esprit de Dieu* comptable de tout ce qu'ont fait

les princes injustes? Il est inconséquent et dangereux d'énoncer ainsi d'une manière générale et affirmative ce qui n'est vrai que dans les applications restreintes, et même rares.

On s'attend bien que Fléchier n'est pas plus exempt que Bossuet de ces traits d'adulation qui étaient alors si fort à la mode. Il eut le bonheur d'avoir à louer dans Turenne un véritablement grand homme. Il était dispensé de parler de ses faiblesses, si ce n'est pour dire ce que personne ne lui aurait contesté, qu'elles avaient été suffisamment rachetées par ses services et ses vertus. Mais pourquoi parler de lui comme s'il ne les eût jamais eues, ces faiblesses? Pourquoi dire que *son cœur s'était sauvé des dérèglements que causent d'ordinaire les passions?* Quel *dérèglement* plus grand que de faire la guerre au roi pour plaire à madame de Longueville, que de révéler le secret de l'état à une autre femme, et à une femme qui le trompait? Voilà les souvenirs que retrace maladroitement l'indiscrète *louange* de l'orateur. Il en rappelle d'autres qui ne sont pas moins fâcheux, par cette phrase qui n'est d'ailleurs en elle-même qu'une exagération vide de sens : « Il eût voulu pouvoir » attaquer sans nuire, se défendre sans offenser. » C'est vouloir relever la modération de son héros aux dépens de toute raison : Turenne en avait trop pour former un vœu aussi absurde que celui *d'attaquer sans nuire;* ce qui se contredit dans les termes : c'est comme si Turenne eût désiré de faire la guerre aux ennemis sans leur faire aucun mal.

Et que font ces hyperboles, si ce n'est de réveiller plus vivement la mémoire de l'embrasement du Palatinat, exécuté à regret sans doute, mais enfin exécuté, et sur les ordres de Louvois, qui en donna de semblables à Catinat, mais qui n'en fut pas obéi!

Un orateur peut saisir avec empressement l'occasion de caractériser la politique et les talents d'un ministre aussi fameux que le cardinal Mazarin, et ce devrait être un des embellissements de l'oraison funèbre du chancelier Le Tellier, élève et créature de ce ministre. Mais il n'y avait pas plus d'art que de vérité à nous dire que Mazarin *avait appris à Louis XIV l'art de régner et les secrets de la royauté*. Il était trop public qu'il ne lui avait rien appris du tout, ni souffert qu'on lui apprît rien. Fléchier dit de Le Tellier, dans ce même discours : « Au milieu des grandeurs humaines, il en » connut le néant, *il se vit mortel.* » N'y a-t-il pas là un peu d'emphase? Qu'un monarque tel que Louis XIV dise à sa cour qui pleure autour de son lit de mort : *Pourquoi pleurez-vous ? M'avez-vous cru immortel?* cette parole est belle : elle est d'une âme tranquille, qui se prononce à elle-même son arrêt sans le craindre; mais quoique la place de chancelier soit une grande dignité, il n'est pourtant pas très-extraordinaire qu'un chancelier *se voie mortel.*

Quant aux éloges de Louis XIV, comme ennemi et destructeur de l'hérésie, ils sont les mêmes dans Fléchier que dans Bossuet, quoique moins fré-

quents; mais Fléchier pousse les choses plus loin. Comme les Hollandais étaient hérétiques, il appelle la guerre de Hollande *une guerre sainte*, où Dieu *triomphait avec le prince.* L'invasion de la Hollande *une guerre sainte!* Voilà de ces traits qui justifieraient la mauvaise humeur de quelques philosophes qui ont totalement réprouvé l'éloquence du panégyrique, si jamais un excès pouvait en justifier un autre.

Le P. de Larue a dit de Fléchier : « L'amour » de la politesse et de la justesse du style l'avait » saisi dès ses premières études. Il ne sortait rien » de sa plume, de sa bouche, même en conversa- » tion, qui ne fût travaillé; ses lettres et ses moin- » dres billets avaient du nombre et de l'art. Il s'é- » tait fait une habitude et presque une nécessité » de composer toutes ses paroles, et de les lier en » cadence. » Les ouvrages de Fléchier prouvent la fidélité du témoignage que lui rend le P. de Larue. Il faut de ces hommes-là pour achever de limer et d'épurer une langue récemment perfectionnée; mais ce ne sont pas ceux qui en portent le plus haut la gloire et la puissance. Celui qui donne tant de soin et de temps à ses paroles, n'est pas pressé par ses idées, et mettre *du nombre et de l'art* dans ses moindres billets, c'est être né plutôt pour la perfection des petites choses que pour la création des grandes.

Avec les ouvrages oratoires de Bossuet et de Fléchier, on met ordinairement entre les mains des jeunes étudiants ceux de Mascaron, et l'on a grand

tort, à moins que le maître ne soit assez éclairé pour les avertir que si Bossuet et Fléchier sont généralement, chacun dans leur genre, de bons modèles à suivre, Mascaron, malgré la grande réputation qu'il eut de son vivant, n'est le plus souvent qu'un très-mauvais modèle, et d'autant plus dangereux pour les jeunes gens, qu'il a tous les défauts les plus propres à les séduire, aujourd'hui surtout où il est de mode de faire revivre, en tout genre de composition, tout ce que l'exemple et l'autorité de nos classiques avait condamné à une réprobation générable et durable. Ce n'est pas que l'esprit de Mascaron ne paraisse tendre naturellement à s'élever, mais non pas comme la lumière qui domine tout pour tout éclairer et tout embellir : c'est, au contraire, comme une fumée ténébreuse qui ne monte dans les airs que pour les obscurcir et se dissiper. Cette comparaison est l'emblème de la véritable et de la fausse élévation ; et celle de Mascaron est presque toujours la dernière. Il précéda de quelques années Bossuet et Fléchier, avant de se trouver en concurrence avec eux dans les mêmes sujets; et l'on voit qu'il était encore plein de tout le mauvais goût qui avait infecté si long-temps l'éloquence de la chaire et du barreau. Au lieu de ces moyens naturels qui proportionnent les paroles aux choses, de ces détails vrais et intéressants qui peignent l'homme qu'on célèbre, et le font aimer et admirer, de ces mouvements qui entraînent l'auditeur dans le sujet, de ces réflexions qui le ramènent à lui-même, de ces tableaux des grands

événements qui les montrent à l'imagination, c'est une décomposition laborieuse d'idées follement alambiquées, un amas d'hyperboles gigantesques qui semblent monter les unes sur les autres, une recherche bizarre de rapprochements forcés, de spéculations fantastiques, de comparaisons fausses, de phrases boursouflées, enfin un fatigant mélange de métaphysique, de mysticité et d'enflure. Tel est Mascaron dans quatre de ses oraisons funèbres; il n'en a fait que cinq : pour le prouver, il n'y aurait qu'à les citer de page en page; mais un petit nombre d'exemples pris les uns fort près des autres suffira pour démontrer que sa manière d'écrire est précisément telle que je viens de l'exposer.

Son premier discours est consacré à la mémoire d'Anne d'Autriche; la première partie roule tout entière sur la longue *stérilité* de cette reine et sur la *fécondité* qui la suivit. Voici un fragment de son exorde : « S'il n'y a qu'un temple où il soit per» mis de lui élever un tombeau dont le marbre et » les pierres précieuses désignent la dignité des cen» dres qu'il renferme, ne serait-il pas permis à la » douleur de lui élever un autre tombeau et un » mausolée plus riche que le premier, où toutes » les vertus chrétiennes et morales, naturelles et » surnaturelles, infuses et acquises, tiendront lieu » de marbre et de pierres précieuses? Mais s'il est » difficile de faire un chef-d'œuvre quand on tra» vaille sur ces matériaux pesants et grossiers que » le soleil cuit dans le centre de la terre, ou que la » rosée forme dans le sein de la mer, à quelle dif-

» ficulté ne dois-je pas m'attendre, à quel travail » sur ces matériaux invisibles et spirituels que le » soleil de la grâce a formés dans le cœur de notre » auguste princesse? Encore, pour réussir dans ce » premier ouvrage, souvent il ne faut que retran- » cher quelque partie superflue avec le ciseau; mais » dans celui-ci, je suis obligé de me comporter » d'une manière bien différente; et s'il ne me faut » rien ajouter par la flatterie, aussi faut-il que je » tâche de ne rien diminuer par la bassesse de mes » pensées, etc. »

Après une longue distinction entre les créatures spirituelles qui sont stériles, et les créatures corporelles qui sont fécondes, il s'écrie : « Si j'en de- » meurais là, messieurs, quel partage donneriez- » vous à Anne d'Autriche? la mettriez-vous parmi » *le rang des anges* et des substances spirituelles » dans le temps de sa stérilité, ou bien dans sa fé- » condité, lui donneriez-vous la première place » parmi ces *dames* [1] illustres, et ces héroïnes qui » se sont signalées par la production de leurs en- » fants?.... Le ciel n'a pas voulu que cette question » fût indécise : sa stérilité a fait voir que nous de- » vions la regarder comme un ange dont nous ad- » mirons la beauté et aimons la protection, quel- » que stérile quelle puisse être. »

Il continue : « Il n'y eut pas de bouche qu'elle » n'ouvrît pour rendre le ciel exorable à ses vœux. » Les pèlerinages, les aumônes, les pénitences, les

[1] Encore les dames!

» libéralités frappaient incessamment les oreilles de » Dieu ; mais je puis dire qu'il en était de toutes » ces voix différentes comme de la voix du ciel, » qui est le tonnerre : il n'y a qu'un coup, mais » ce coup est redoublé par quantité d'échos qui se » multiplient dans les airs. Dans ces prières, par » lesquelles la terre voulut forcer le ciel, il n'y avait » qu'une voix, qui était celle de cette grande prin- » cesse. Les soupirs des âmes saintes étaient joints » à ses soupirs, leurs larmes répondaient à ses lar- » mes, leurs désirs étaient les échos des siens; elle » était l'œil de ceux qui pleuraient, et le cœur de » ceux qui souhaitaient cette auguste naissance. »

Voulez-vous des antithèses, en voici des plus belles sur la journée de Rocroy : « On demande si » ce jour fut le dernier miracle de la vie du père, » ou le premier du règne du fils; si ce fut la suite » du branle que le roi mort avait donné au bon- » heur de la France, ou le mouvement que le roi » vivant avait commencé d'imprimer à cette mo- » narchie? Tenons le milieu, et disons que le roi » mort lui avait confié sa fortune, qu'il l'avait fait » dépositaire de son bonheur et de cet ascendant » qu'il devait avoir sur tous ses ennemis, et que, » comme le sang du père, uni au fils, fait son cou- » rage, le fils vivant par sa force anime la mort du » père, et que, par des communications récipro- « ques, si le roi vivant s'enrichit des victoires du » roi mort, le roi mort n'avait triomphé dans ses » cendres que par la félicité et le courage de son » fils. » Voulez-vous des comparaisons, en voici

dans le même goût. Il s'agit de la bonté d'âme d'Anne d'Autriche, qui faisait du bien à ses ennemis : « La rame blesse le fleuve; mais ses eaux » entourent et caressent la rame. Le fleuve pouvait » grossir, déraciner et entraîner les arbres qui s'op- » posent à son cours, et qui sont à son rivage; mais » il donne la fécondité à ces mêmes arbres..... Il en » est des âmes basses et vulgaires comme de ces » oiseaux domestiques et terrestres : leurs ailes ne » servent qu'à les rendre plus pesants; dès qu'on » leur ôte ce qui leur sert d'appui, ils tombent de » toute la pesanteur de leur corps..... Je regarde » le trésor de tant de belles qualités qui sont atta- » chées à cet amour naturel de la vérité comme des » pièces rares et antiques d'un cabinet curieux; la » matière en est précieuse, l'ouvrage en est exquis; » mais toutes ces médailles n'ont point de cours » dans le monde, elles sont marquées à un coin trop » ancien..... » Voulez-vous des métaphores, des similitudes, des figures de toute espèce? c'est ici que Mascaron est le plus abondant : on n'a que l'embarras du choix. « La vérité, maîtresse de cette pointe » de l'esprit par ses rayons et par ses lumières, dé- » clare la guerre à la volonté ou rebelle ou pares- » seuse; elle fait des courses sur le cœur; pour » faire que ce qui est lumière dans l'esprit devienne » feu dans la volonté..... »

L'époque des premiers exploits du duc de Beaufort fut celle de l'avénement de Louis XIV au trône. « On peut dire, messieurs, avec vérité, que » l'orient de ce beau soleil fut l'orient de la gloire

» du duc de Beaufort. Le signe du lion n'est jamais » plus brillant, ses influences ne sont jamais plus » fortes, que lorsqu'il est joint au soleil, et qu'il » reçoit un redoublement d'ardeur, de lumière et » d'activité, de la jonction de ce grand luminaire. » Jusqu'ici le duc de Beaufort vous a paru comme » un lion dans les combats par sa valeur et par sa » générosité; mais ce lion, joint à ce soleil, brille » de son plus bel éclat, et est embrasé de ses plus » beaux feux. »

Mais ce qu'il y a de plus curieux en ce genre, c'est une de ces métaphores prolongées, d'autant meilleures à citer qu'on les a vues reparaître de nos jours avec les mêmes agréments et la même affectation de connaissances physiques mal appliquées. « L'ombre, messieurs, est la fille du soleil » et de la lumière, mais une fille bien différente des » pères qui la produisent. Cette ombre peut dispa- » raître en deux manières, ou par le défaut, ou par » l'excès de la lumière qui la produit : il ne faut qu'un » nuage ou que la nuit pour détruire toutes les om- » bres. Ceux qui sont assez aveugles pour courir » après elle, ont le malheur de perdre et l'ombre et » la lumière, lorsqu'un nuage ou la nuit vient à » leur dérober le soleil. Enfants du siècle, voilà » votre sort ; tout ce que vous aimez sur la terre, » toutes les grandeurs, les plaisirs, tous ces objets » de vos amours et de votre ambition ne sont que » des ombres. Les vrais biens de l'éternité, qui doi- » vent occuper tout notre cœur, ce Dieu, ce so- » leil brillant, ne les produit ici qu'en passant sur

» la terre, réservant pour le ciel la plénitude de ses
» lumières. Cependant vous tournez le dos à ce so-
» leil pour courir après des ombres; vous en êtes
» amoureux; et dans le moment que vous les croyez
» tenir, le nuage d'une mauvaise fortune vous les
» cache; et, plus que tout cela, le soleil se cou-
» chant sur vous par la nuit de la mort, vous per-
» dez en même temps et la lumière qui vous tourne
» le dos, et les ombres qui étaient le sujet de votre
» amour et de votre poursuite. Il y a une autre façon
» de faire disparaître les ombres, qui se fait par la
» plénitude de la lumière, telle qu'est celle du so-
» leil en son midi, lorsque, dardant ses rayons à
» plomb, il cache l'obscurité de toutes les ombres
» sous la base de tous les corps, et les oblige pour
» ainsi dire de s'aller cacher dans les enfers, leur
» séjour, pour laisser régner la lumière toute seule
» sur l'hémisphère. »

Cette physique est très-exacte; mais cette éloquence est bien mauvaise. C'est pourtant celle qui régnait partout avant qu'on eût entendu les sermons de Bourdaloue et les oraisons funèbres de Bossuet et de Fléchier. Elle n'était autre chose qu'une rhétorique puérile, un misérable effort d'esprit pour parler sans rien dire. La scolastique avait corrompu l'éloquence comme la philosophie, et apprenait à l'une et à l'autre à se passer de sens. Vous avez vu qu'il n'y en avait pas la moindre trace dans tout ce que j'ai cité : ce n'est qu'un fatras inintelligible qu'on admirait d'autant plus, qu'on mettait plus d'amour-propre à s'imaginer qu'on

l'entendait. Vous en avez ri, messieurs ; mais avez-vous remarqué que ce style a beaucoup de rapport avec celui que tant d'écrivains se sont efforcés de remettre en vogue ? Combien j'en pourrais citer qui n'ont pas manqué de prôneurs, ou qui même en ont encore, et chez qui vous trouverez ce même entassement de figures insignifiantes, de termes d'art ou de science ambitieusement étalés ; cette bouffissure de mots qui couvre le vide des idées, ce luxe apparent qui cache l'indigence réelle, surtout ces métaphores sans fin, où, en voulant réunir une multitude de rapports frivoles, on fait perdre de vue l'objet essentiel ! Et pourquoi est-on revenu à ce style ? Par la raison que je viens de dire plus haut : c'est la facilité si heureuse et la prérogative si commode de se dispenser de bon sens.

Après ce que j'ai dit et cité de Mascaron, l'on sera tenté de demander comment il a conservé de la réputation jusque dans ce siècle, et une place parmi nos orateurs. C'est qu'il l'a méritée par la dernière de ses oraisons funèbres, celle de Turenne ; c'est qu'il en est de lui comme de plus d'un écrivain en plus d'un genre, et qu'il s'est une fois surpassé lui-même, et de beaucoup, soit que le sujet l'eût porté, soit qu'il eût profité des progrès que faisait le bon goût sous les auspices de Bossuet et de Fléchier. Il eut la gloire de lutter contre ce dernier, et même sans désavantage, en célébrant Turenne avant lui. Il eut un prodigieux succès, et madame de Sévigné, qui en parle avec admiration dans ses Lettres, désespère que Fléchier puisse soutenir la con-

currence. Il la soutient pourtant, et par des moyens différents ; il est plus pur, plus égal, plus nombreux, plus touchant. Mascaron garde encore quelques traces de recherche et d'enflure ; mais d'abord elles sont bien plus légères et moins fréquentes, et surtout elles sont couvertes par de grandes beautés ; et il l'emporte sur Fléchier par la force, la rapidité, les mouvements. On pourrait rapprocher nombre de morceaux analogues dans les deux orateurs ; je me bornerai à un seul, qui roule entièrement sur le même fond d'idées que celui que j'ai cité ci-dessus de Fléchier, où il fait voir combien il est difficile d'accorder la modestie, et encore plus l'humilité chrétienne, avec la gloire militaire. Ce fond est traité bien supérieurement dans Mascaron ; mais aussi c'est l'endroit triomphant de son discours, c'est ce qu'il a écrit de plus beau, et, si j'ose le dire, vous croirez presque entendre Bossuet.

« Certes, s'il y a une occasion au monde où l'âme, » pleine d'elle-même, soit en danger d'oublier son » Dieu, c'est dans ces postes éclatants où un homme, » par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de » son courage, par la force de son bras et par le » nombre de ses soldats, devient comme le Dieu » des autres hommes, et, rempli de gloire en lui-» même, remplit tout le reste du monde, d'amour, » d'admiration ou de frayeur. Les dehors mêmes » de la guerre, le son des instruments, l'éclat des » armes, l'ordre des troupes, le silence des soldats, » l'ardeur de la mêlée, le commencement, le pro-» grès et la consommation de la victoire, les cris

» différents des vaincus et des vainqueurs attaquent
» l'âme par tant d'endroits, qu'enlevée à tout ce
» qu'elle a de sagesse et de modération, elle ne
» connaît plus ni Dieu ni elle-même. C'est alors
» que les impies Salmonée osent imiter le tonnerre
» de Dieu, et répondre par les foudres de la terre
» aux foudres du ciel ; c'est alors que les sacriléges
» Antiochus n'adorent que leurs bras et leurs cœurs;
» et que les insolents Pharaon, enflés de leur puis-
» sance, s'écrient : C'est moi qui me suis fait moi-
» même. Mais aussi la religion et l'humilité parais-
» sent-elles jamais plus majestueuses que lorsque,
» dans ce point de gloire et de grandeur, elles re-
» tiennent le cœur de l'homme dans la soumission
» et la dépendance où la créature doit être à l'é-
» gard de Dieu ?

» M. de Turenne n'a jamais plus vivement senti
» qu'il y avait un Dieu au-dessus de sa tête que
» dans ces occasions éclatantes, où presque tous
» les autres l'oublient. C'était alors qu'il redoublait
» ses prières ; on l'a vu même s'écarter dans les
» bois, où, la pluie sur la tête et les genoux dans
» la boue, il adorait en cette humble posture ce
» Dieu devant qui les légions des anges tremblent
» et s'humilient. Les Israélites, pour s'assurer de
» la victoire, faisaient porter l'arche d'alliance dans
» leur camp : et M. de Turenne croyait que le sien
» serait sans force et sans défense, s'il n'était tous
» les jours fortifié par l'oblation de la divine vic-
» time qui a triomphé de toutes les forces de l'en-
» fer. Il y assistait avec une dévotion et une modes-

» tie capables d'inspirer du respect à ces âmes dures » à qui la vue des terribles mystères n'en inspirait » pas.

» Dans les progrès mêmes de la victoire, et dans » ces moments d'amour-propre où un général voit » qu'elle se déclare pour son parti, sa religion était » en garde pour l'empêcher d'irriter tant soit peu » le Dieu jaloux par une confiance trop précipitée » de vaincre. En vain tout retentissait des cris de » victoire autour de lui ; en vain les officiers se flat- » taient et le flattaient lui-même de l'assurance d'un » heureux succès : il arrêtait tous ces emportements » de joie où l'orgueil humain a tant de part, par ces » paroles si dignes de sa piété : Si Dieu ne nous sou- » tient, s'il n'achève pas son ouvrage, il y a encore » assez de temps pour être battus. »

Est-ce bien le même homme qui tout à l'heure nous semblait si étranger à la saine éloquence ? Oui ; mais il avait entendu, il avait lu Bossuet et Fléchier. Et qui sait quelles leçons il avait pu recevoir du génie de l'un et de l'élégance de l'autre ? Qui sait jusqu'où peut s'étendre l'influence d'un esprit supérieur sur ceux qui sont susceptibles d'amélioration ? Qu'on me permette à ce sujet une réflexion que je ne crois pas qu'on ait encore faite, et qui est bien capable d'inspirer la modestie, non pas celle qui n'est que d'usage et de forme, et qui consiste à ne montrer son amour-propre que jusqu'au point où il ne doit pas blesser celui des autres, mais celle qui est intérieure et véritable, qui apprend à ne pas s'apprécier au-delà de sa valeur,

et qui doit être l'étude de tout homme sensé. En fait d'esprit et de talent, pour estimer au juste ce qu'on vaut, ne faudrait-il pas pouvoir séparer bien précisément ce qui est de notre fonds et ce qui appartient à autrui? Or, je demande, qui donc pourra se flatter jamais de ne commettre aucun mécompte dans une semblable répartition?

Je ne dois pas finir cet article sans observer que, parmi les défauts de Mascaron, il faut compter ces fréquentes citations des auteurs profanes, qui forment par elles-mêmes une disparate choquante avec la gravité religieuse du langage de la chaire : c'était un reste de l'abus qui avait long-temps régné. Ce n'est pas qu'on ne puisse quelquefois citer en chaire un auteur païen; mais il faut absolument l'à-propos le plus heureux, et cet à-propos même doit être très-rare. Dans Mascaron, ce n'est qu'un luxe d'érudition. Mais il faut ajouter à sa louange, que, s'il a trop cité les anciens, il les connaît assez bien pour les imiter, et même les traduire quelquefois avec assez de bonheur : il a surtout profité de quelques passages de Cicéron et de Tacite. On peut dire la même chose de Bossuet et de Fléchier, chez qui l'on remarque souvent avec plaisir des traces de l'étude de l'antiquité.

## SECTION IV.

### Le Sermon.

L'usage d'assembler les hommes dans les temples pour leur prêcher, par l'organe d'un ministre des autels, ce qu'ils doivent croire et pratiquer, est une institution particulière aux chrétiens, et qui a pris son origine dans les premiers jours de l'établissement du christianisme. Les anciens philosophes, à compter depuis Socrate et Platon, dissertaient sur la morale naturelle dans leurs écoles et dans leurs ouvrages, sans autre autorité que celle de la raison; mais la loi de l'Évangile ayant ajouté à cette morale un degré de perfection qui tient à la croyance, et qui fait partie de ses mystères, puisque le mystère de la grâce en est la source, il fallait une mission divine pour prêcher des vertus surnaturelles. On en a fait une des principales fonctions du sacerdoce, qui remonte à Jésus-Christ et aux apôtres; et l'objet de ces prédications étant toujours une vie à venir, on n'a pas cru pouvoir les répéter trop souvent devant des hommes occupés de la vie présente.

Il est vrai que cette répétition même, si fréquente et si multipliée de toutes parts, a dû malheureusement affaiblir un peu l'effet de ces discours. Ils avaient sans doute un grand pouvoir sur les premiers fidèles, qui, dans la ferveur d'une religion naissante et persécutée, ne s'assemblaient guère que

pour se préparer à l'héroïsme du martyre, ou s'encourager à l'héroïsme persévérant, et peut-être plus difficile, d'une vie entièrement détachée du monde. Mais quand le relâchement et la corruption s'introduisirent parmi les pasteurs aussi bien que dans le troupeau, la parole évangélique dut perdre sa première force, qui était celle de l'exemple. Les auditeurs, au fond de leur conscience, confrontèrent le prédicateur avec ses maximes, quoique ces mêmes maximes les avertissent assez de ne pas se rassurer par l'exemple. Alors ce qui était un besoin et un secours dans les dangers de l'Église opprimée devint une sorte d'habitude dans ses prospérités.

Mais aussi c'est au grand talent qu'il est donné de réveiller la froideur et de vaincre l'indifférence; et lorsque l'exemple s'y joint (heureusement encore tous nos prédicateurs illustres ont eu cet avantage), il est certain que le ministère de la parole n'a nulle part plus de puissance et de dignité que dans la chaire. Partout ailleurs c'est un homme qui parle à des hommes : ici c'est un être d'une autre espèce; élevé entre le ciel et la terre, c'est un médiateur que Dieu place entre la créature et lui. Indépendant des considérations du siècle, il annonce les oracles de l'éternité. Le lieu même d'où il parle, celui où on l'écoute, confond et fait disparaître toutes les grandeurs, pour ne laisser sentir que la sienne. Les rois s'humilient comme le peuple devant son tribunal, et n'y viennent que pour être instruits. Tout ce qui l'environne ajoute

un nouveau poids à sa parole : sa voix retentit dans l'étendue d'une enceinte sacrée et dans le silence d'un recueillement universel. S'il atteste Dieu, Dieu est présent sur les autels ; s'il annonce le néant de la vie, la mort est auprès de lui pour lui rendre témoignage, et montre à ceux qui l'écoutent qu'ils sont assis sur des tombeaux.

Ne doutons pas que les objets extérieurs, l'appareil des temples et des cérémonies, n'influent beaucoup sur les hommes, et n'agissent sur eux avant l'orateur, pourvu qu'ils n'en détruise pas l'effet. Représentons-nous Massillon dans la chaire, prêt à faire l'oraison funèbre de Louis XIV, jetant d'abord les yeux autour de lui, les fixant quelque temps sur cette pompe lugubre et imposante qui suit les rois jusque dans ces asiles de mort où il n'y a que des cercueils et des cendres, les baissant ensuite un moment avec l'air de la méditation, puis les relevant vers le ciel, et prononçant ces mots d'une voix ferme et grave : *Dieu seul est grand, mes frères!* Quel exorde renfermé dans une seule porole accompagnée de cette action ! comme elle devient sublime par le spectacle qui entoure l'orateur ! comme ce seul mot anéantit tout ce qui n'est pas Dieu !

Chaque homme a reçu son partage ; et le talent de l'éloquence, comme celui de la poésie, appelle ceux qui les possèdent à des genres différents. Bossuet était médiocre dans les sermons, et Massillon le fut dans l'oraison funèbre. Au trait que je viens de citer on ne pourrait joindre que peu

de morceaux d'une beauté remarquable, et il est bien naturel que je choisisse de préférence les portraits de Montausier et de Bossuet, tracés par une main à tous égards si digne de peindre de tels modèles. Ils se trouvent dans l'oraison funèbre du Dauphin, Monseigneur, élève de ces deux respectables maîtres. « L'un, d'une vertu haute et austère, » d'une probité au-dessus de nos mœurs, d'une » vérité à l'épreuve de la cour, philosophe sans » ostentation, chrétien sans faiblesse, courtisan » sans passion, l'arbitre du bon goût et de la rigi- » dité des bienséances, l'ennemi du faux, l'ami et » le protecteur du mérite, le zélateur de la gloire » de la nation, le censeur de la licence publique; » enfin un de ces hommes qui semblent être comme » les restes des anciennes mœurs, et qui seuls ne » sont pas de notre siècle. L'autre d'un génie vaste » et heureux, d'une candeur qui caractérise tou- » jours les grandes âmes et les esprits du premier » ordre, l'ornement de l'épiscopat, et dont le clergé » de France se fera honneur dans tous les siècles; » un évêque au milieu de la cour, l'homme de tous » les talents et de toutes les sciences, le docteur de » toutes les Églises, la terreur de toutes les sectes, » le Père du dix-septième siècle, et à qui il n'a » manqué que d'être né dans les premiers temps » pour avoir été la lumière des conciles, l'âme des » Pères assemblés, dicté des canons, et présidé » à Nicée et à Éphèse. »

De ces deux portraits, qui n'ont peut-être d'autre défaut qu'un peu de ressemblance dans la tour-

nure, le premier me paraît un peu supérieur à l'autre; mais tous deux sont exactement fidèles.

C'est dans les sermons que Massillon est au-dessus de tout ce qui l'a précédé et de tout ce qui l'a suivi, par le nombre, la variété et l'excellence de ses productions. Un charme d'élocution continuel, une harmonie enchanteresse, un choix de mots qui vont tous au cœur ou qui parlent à l'imagination; un assemblage de force et de douceur, de dignité et de grâce, de sévérité et d'onction; une intarissable fécondité de moyens, se fortifiant tous les uns par les autres; une surprenante richesse de développements; un art de pénétrer dans les plus secrets replis du cœur humain, de manière à l'étonner et à le confondre, d'en détailler les faiblesses les plus communes, de manière à en rajeunir la peinture, de l'effrayer et de le consoler tour à tour, de tonner dans les consciences et de les rassurer, de tempérer ce que l'Évangile a d'austère par tout ce que la pratique des vertus a de plus attrayant; l'usage le plus heureux de l'Écriture et des Pères; un pathétique entraînant, et par-dessus tout un caractère de facilité qui fait que tout semble valoir davantage, parce que tout semble avoir peu coûté: c'est à ces traits réunis que tous les juges éclairés ont reconnu dans Massillon un homme du très-petit nombre de ceux que la nature fit éloquents; c'est à ces titres que ceux mêmes qui ne croyaient pas à sa doctrine ont cru du moins à son talent, et qu'il a été appelé le Racine de la

chaire et le Cicéron de la France. Lorsqu'étant encore à l'Oratoire, il eut prêché son premier *Avent* à Versailles devant Louis XIV, qui le nomma depuis à l'évêché de Clermont, ce monarque, dont on a si souvent cité les paroles, parce qu'elles étaient si souvent pleines de sens, lui dit : « Mon » Père, j'ai entendu de grands orateurs dans ma » chapelle, j'en ai été fort content. Pour vous, » toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été » très-mécontent de moi-même. » On ne peut ni mieux louer un prédicateur, ni profiter mieux d'un sermon.

Cet *Avent* et son *Carême*, qui forment cinq volumes, sont une suite presque continue de chefs-d'œuvre. C'est dans son *Avent* que se trouve le sermon sur *la mort du pécheur* et *la mort du juste*, deux tableaux également parfaits. Je citerai le premier pour donner un exemple de cette vigueur d'expression qu'on est si souvent tenté de disputer à ceux qui ont porté aussi loin que Massillon le mérite de l'élégance.

« Alors le pécheur mourant, ne trouvant plus » dans le souvenir du passé que des regrets qui » l'accablent, dans tout ce qui se passe à ses yeux » que des images qui l'affligent, dans la pensée de » l'avenir que des horreurs qui l'épouvantent, ne » sachant plus à qui avoir recours, ni aux créatures » qui lui échappent, ni au monde qui s'évanouit, » ni aux hommes qui ne sauraient le délivrer de » la mort, ni au Dieu juste qu'il regarde comme un » ennemi déclaré dont il ne doit plus attendre d'in-

» dulgence, il se roule dans ses propres horreurs, » il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui » le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même. Il » sort de ses yeux mourants je ne sais quoi de som- » bre et de farouche qui exprime les fureurs de » son âme; il pousse du fond de sa tristesse des » paroles entrecoupées de sanglots qu'on n'entend » qu'à demi, et l'on ne sait si c'est le désespoir ou » le repentir qui les a formées. Il jette sur un Dieu » crucifié des regards affreux, et qui laissent douter » si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'a- » mour, qu'ils expriment; il entre dans des sai- » sissements où l'on ignore si c'est le corps qui se » dissout, ou l'âme qui sent l'approche de son juge; » il soupire profondément, et l'on ne sait si c'est le » souvenir de ses crimes qui lui arrache ces sou- » pirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au » milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, » ses traits changent, son visage se défigure, sa » bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même, tout son » esprit frémit, et par un dernier effort son âme » infortunée s'arrache comme à regret de ce corps » de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se » trouve seule au pied du tribunal redoutable. »

A cette énergique et effrayante peinture opposons un morceau d'un ton tout-à-fait différent, et voyons s'il sait employer les teintes douces aussi bien que les couleurs fortes. Je le tirerai de son *Petit Carême*, celui de ses ouvrages qui peut-être est plus relu que les autres par les gens du monde, parce qu'il traite des objets moins sévè-

res, et que, s'adressant particulièrement à un jeune roi de huit ans et à sa cour, il proportionne sa matière et son style à son auditoire et aux circonstances. Il s'agit ici du plaisir que les grands peuvent trouver dans la bienfaisance, mis en comparaison avec tous les autres avantages de leur état. « Quel usage plus doux et plus flatteur pour-
» riez-vous faire de votre élévation et de votre
» opulence? Vous attirer des hommages? Mais l'or-
» gueil lui-même s'en lasse. Commander aux hom-
» mes et leur donner des lois? Mais ce sont là les
» soins de l'autorité; ce n'en est pas le plaisir. Voir
» autour de vous multiplier à l'infini vos serviteurs
» et vos esclaves? Mais ce sont des témoins qui vous
» embarrassent et vous gênent, plutôt qu'une
» pompe qui vous décore. Habiter des palais
» somptueux? Mais vous vous édifiez, dit Job,
» des solitudes où les soucis et les noirs chagrins
» viennent bientôt habiter avec vous. Y rassem-
» bler tous les plaisirs? Ils peuvent remplir ces
» vastes édifices, mais ils laissent toujours votre
» cœur vide. Trouver tous les jours dans votre
» opulence de nouvelles ressources à vos caprices?
» La variété des ressources tarit bientôt; tout est
» bientôt épuisé; il faut revenir sur ses pas, et
» recommencer ce que l'ennui rend insipide, et
» ce que l'oisiveté a rendu nécessaire. Employez
» tant qu'il vous plaira vos biens et votre auto-
» rité à tous les usages que l'orgueil et les plai-
» sirs peuvent inventer, vous serez rassasiés, mais
» vous ne serez pas satisfaits; ils vous montreront

» la joie, mais ils ne la laisseront pas dans votre » cœur. Employez-les à faire des heureux, à ren- » dre la vie plus douce et plus supportable à des » infortunés que l'excès de la misère a peut-être » réduits mille fois à souhaiter, comme Job, que » le jour de leur naissance eût été lui-même la nuit » éternelle de leur tombeau; vous sentirez alors » le plaisir d'être né grand; vous goûterez la vé- » ritable douceur de vôtre état : c'est le seul privi- » lége qui le rend digne d'envie. Toute cette vaine » montre qui vous environne est pour les autres : » ce plaisir-là est pour vous seul; tout le reste a » ses amertumes : ce plaisir seul les adoucit toutes. » La joie de faire du bien est tout autrement douce » et touchante que la joie de le recevoir. Reve- » nez-y encore, c'est un plaisir qui ne s'use point; » plus on le goûte, plus on se rend digne de le » goûter. On s'accoutume à sa prospérité propre, » et on y devient insensible; mais on sent toujours » la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui : » chaque bienfait porte avec lui dans notre âme ce » plaisir doux et secret; et le long usage qui en- » durcit le cœur à tous les plaisirs le rend ici tous » les jours plus sensible. »

Comme toutes ces expressions coulent d'une âme qui s'épanche! Est-il possible de donner plus de charme à la vérité et à la vertu?

Ce précieux recueil du *Petit Carême* et *les Directions pour la conscience d'un roi*, de Fénelon, et *la Politique de l'Écriture sainte*, de Bossuet, sont les meilleures instructions que puissent re-

cevoir les souverains, non-seulement en morale, mais j'oserai dire en politique; car, tout bien considéré, quand les principes généraux de l'une sont aussi ceux de l'autre, ils conduisent par la voie la plus sûre au même résultat, qui est le bonheur du prince, fondé sur celui des sujets.

Le *Petit Carême*, prononcé en 1718 devant Louis XV, est composé dans le dessein de traiter de toutes les vertus et de tous les vices, dans leurs rapports avec les hommes chargés de commander aux autres hommes; et ce beau plan, que Massillon sut adapter si bien aux circonstances, est parfaitement rempli. La dignité du ministère évangélique est heureusement tempérée par cette onction paternelle que permettait l'âge du prince à qui l'orateur parlait, et qu'on ne retrouve que dans les *Lettres* de Fénelon au duc de Bourgogne. Toutes les vérités importantes sont exposées ici avec un courage qui n'en dissimule rien, et revêtues d'un charme qui ne permet pas de les repousser. En un mot, si la raison elle-même, si cette faculté souveraine, émanée de l'intelligence éternelle, voulait apparaître aux hommes sous les traits les plus capables de la faire aimer, et leur parler le langage le plus persuasif, il faudrait, je crois, qu'elle prît les traits et le langage de l'auteur de *Petit Carême*, ou de celui de *Télémaque*.

Je ne crains pas de citer Massillon dans le développement de l'une de ces vérités qui depuis long-temps sont du nombre des lieux communs; et la plupart des vérités morales aujourd'hui sont-

elles autre chose? tout dépend de la manière de les rendre; et celle-ci d'ailleurs était de nature à être fortement inculquée à un jeune roi, à un roi de France, à un successeur de Louis XIV. On se ressentait encore des maux affreux qu'avait produits sous le dernier règne la vanité des conquêtes. Massillon, prêchant sur l'ambition des grands et des rois, croyait ne pouvoir pas inspirer à Louis XV trop d'horreur pour la guerre; et voici comme il lui peint un roi conquérant.

« Sa gloire, sire, sera toujours souillée de sang. » Quelque insensé chantera peut-être ses victoires; » mais les provinces, les villes, les campagnes en » pleureront. On lui dressera des monuments su- » perbes pour immortaliser ses conquêtes; mais » les cendres encore fumantes de tant de villes » autrefois florissantes, mais la désolation de tant » de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté, » mais les ruines de tant de murs sous lesquels » des citoyens paisibles ont été ensevelis, seront » des monuments lugubres qui immortaliseront sa » vanité et sa folie. Il aura passé comme un torrent » pour ravager la terre, et non comme un fleuve » majestueux pour y porter la joie et l'abondance. » Son nom sera inscrit dans les annales de la posté- » rité parmi les conquérants, mais il ne le sera pas » parmi les bons rois, et l'on ne rappellera l'histoire » de son règne que pour rappeler le souvenir des » maux qu'il a faits aux hommes. Ainsi son orgueil, » dit l'esprit de Dieu, sera monté jusqu'au ciel, sa » tête aura touché dans les nues, ses succès au-

» ront égalé ses désirs, et tout cet amas de gloire » ne sera plus à la fin qu'un monceau de boue, » qui ne laissera après lui que l'opprobre et l'in- » fection. »

J'ai dit que je considérais surtout le style, sa richesse, son harmonie : cette dernière qualité, si importante et si recommandée par tous les maîtres, revendique à elle seule une grande partie des effets produits par Massillon. Voyez cette phrase : « Quelque insensé chantera peut-être ses victoires; » mais les provinces, les villes, les campagnes en » pleureront. » Je ne m'arrête pas à cette expression si simple, mais si heureuse, *quelque insensé*, qui rabaisse à la fois ses victoires et ceux qui les chantent; je ne remarque que l'arrangement des mots. Ceux-ci, qui terminent la phrase, *en pleureront*, ont je ne sais quel son sourd et lugubre qui attriste la pensée : qu'il eût mis à la place, *mais elles feront gémir les provinces, les villes, les campagnes*, c'était bien la même idée, mais ce n'était plus la même chose.

Il est d'autres vérités que l'adulation parvient à rendre suspectes, et quelquefois même criminelles : ce sont celles-là qu'un homme vertueux ne se lasse point de répéter, surtout dans des temps où l'on est plus porté à les oublier qu'on ne songe à en abuser. Le digne évêque croit de son devoir d'instruire le jeune monarque de la véritable origine et de la véritable essence du pouvoir suprême.

« Sire, c'est le choix de la nation qui mit d'abord » le sceptre entre les mains de vos ancêtres : c'est

» elle qui les éleva sur le bouclier militaire et les
» proclama souverains. Le royaume devint ensuite
» l'héritage de leurs successeurs; mais ils le durent
» originairement au consentement libre des sujets.
» Leur naissance seule les mit ensuite en posses-
» sion du trône; mais ce furent des suffrages pu-
» blics qui attachèrent d'abord ce droit et cette
» prérogative à leur naissance. En un mot, comme
» la première source de leur autorité vient de nous,
» les rois n'en doivent faire usage que pour nous...
» Ce n'est donc pas le souverain, c'est la loi, sire,
» qui doit régner sur les peuples : vous n'en êtes
» que le ministre et le premier dépositaire; c'est
» elle qui doit régler l'usage de l'autorité, et c'est par
» elle que l'autorité n'est plus un joug pour les su-
» jets, mais une règle qui les conduit, un secours
» qui les protège, une vigilance paternelle qui ne
» s'assure leur soumission que parce qu'elle s'assure
» leur tendresse. Les hommes croient être libres
» quand ils ne sont gouvernés que par les lois (l'ora-
» teur aurait pu ajouter : Et ils le sont en effet; il
» n'y a point d'autre liberté politique ) : leur sou-
» mission fait alors tout leur bonheur, parce qu'elle
» fait toute leur tranquillité et toute leur confiance.
» Les passions, les volontés injustes, les désirs ex-
» cessifs et ambitieux que les princes mêlent à
» l'autorité, loin de l'étendre, l'affaiblissent; ils de-
» viennent moins puissants dès qu'ils veulent l'être
» plus que les lois; ils perdent en croyant gagner;
» tout ce qui rend l'autorité injuste et odieuse l'é-
» nerve et la diminue. »

Toute la politique de Machiavel, bonne tout au plus pour les petits tyrans de son siècle, ne vaut pas ce passage d'un prédicateur. La saine morale est la bonne politique des siècles éclairés.

Massillon ne craint pas de combattre une autre erreur capitale, trop souvent érigée en système dans les gouvernements absolus, et qui a été la source de longs malheurs et de longues injustices : c'est ce fatal principe des cours, que l'autorité ne doit jamais avoir tort.

« Sire, rien n'est plus grand dans les souverains » que de vouloir être détrompé, et d'avoir la force » de convenir soi-même de sa méprise. Assuérus ne » crut point déroger à la majesté de l'empire en dé- » clarant, même par un édit public, que sa bonne » foi avait été surprise par les artifices d'Aman. » C'est un mauvais orgueil de croire qu'on ne peut » avoir tort; c'est une faiblesse de n'oser reculer » quand on sent qu'on nous a fait faire une fausse » démarche. Les variations qui nous ramènent au » vrai affermissent l'autorité, loin de l'affaiblir. Ce » n'est pas se démentir que de revenir de sa méprise; » ce n'est pas montrer au peuple l'inconstance du » gouvernement, c'est lui en étaler l'équité et la droi- » ture. Les peuples savent assez et voient assez sou- » vent que les souverains peuvent se tromper; mais » ils voient rarement qu'ils sachent se désabuser et » convenir de leurs méprises. Il ne faut pas crain- » dre qu'ils respectent moins la puissance qui avoue » son tort et qui se condamne elle-même : leur res- » pect ne s'affaiblit qu'envers celle, ou qui ne le

» connaît pas, ou qui le justifie; et dans leur esprit, » rien ne déshonore l'autorité que la faiblesse qui » se laisse surprendre, et la mauvaise gloire qui » croirait s'avilir en convenant de son erreur et de » sa surprise. »

Vous pouvez vous apercevoir qu'un des caractères de Massillon est de revenir un peu sur la même idée; mais il l'étend, ce me semble, sans l'affaiblir, et c'est un des priviléges de l'art oratoire. Massillon ne retourne pas sa pensée avec une recherche pénible, comme Sénèque; il la développe comme Cicéron, sous toutes les faces, de manière à en multiplier les effets : c'est la lumière d'un diamant dont le mouvement multiplie les rayons. Ce peut être un mérite, et c'en est un dans les grands sujets de spéculation philosophique et politique, dans une histoire où il faut mener le lecteur sur une longue route, en exerçant toujours sa pensée, de jeter la sienne comme un trait rapide; et c'est ce qu'ont fait Tacite et Montesquieu. Mais l'éloquence, ordinairement renfermée dans un seul objet, et chargée d'en tirer tout ce qu'il est possible, peut user de tous les moyens de le faire valoir, et d'autant plus qu'elle parle souvent au cœur, qui ne fait pas autant de cas de la concision que l'esprit. Il y a même des idées dont l'imagination aime à se nourrir long-temps, toutes communes qu'elles sont, et ce sont celles dont elle ne peut atteindre les bornes, parce qu'elles touchent à l'infini, le temps, par exemple, et les révolutions qu'il amène, la rapidité de la vie et la

succession des âges. Un philosophe aura bientôt dit que tout est passager et périssable ici-bas; mais un orateur chrétien, qui a pour but de frapper fortement ses auditeurs de cette pensée, et de les transporter au-delà de cette vie, peut s'arrêter long-temps sur cet objet; et s'il le traite comme Massillon, s'il attache à chaque circonstance un sentiment ou une image; surtout si, en enchérissant toujours sur lui-même, et s'échauffant dans son abondance, il va jusqu'à ce degré d'enthousiasme qui enfante le sublime, il ne mérite que de l'admiration; et je ne crois pas que vous refusiez la vôtre à l'un des morceaux où Massillon a le plus signalé son étonnante fécondité d'expression. C'est dans le sermon *sur la mort*, prêché à la cour, qu'il s'adresse ainsi à ses auditeurs, en leur reprochant de n'y pas songer assez.

« Sur quoi vous rassurez-vous donc? Sur la » force du tempérament? Mais qu'est-ce que la » santé la mieux établie? une étincelle qu'un souffle » éteint; il ne faut qu'un jour d'infirmité pour dé- » truire le corps le plus robuste du monde. Je n'exa- » mine pas après cela si vous ne vous flattez point » vous-mêmes là-dessus; si un corps ruiné par » les désordres de vos premiers ans ne vous an- » nonce pas au dedans de vous une réponse de » mort; si des infimités habituelles ne vous ouvrent » pas de loin les portes du tombeau; si des indices » fâcheux ne vous menacent pas d'un accident sou- » dain. Je veux que vous prolongiez vos jours au- » delà même de vos espérances. Hélas! mes frères,

» ce qui doit finir doit-il vous paraître long? Re-
» gardez derrière vous : où sont vos premières an-
» nées? Que laissent-elles de réel dans votre sou-
» venir? Pas plus qu'un songe de la nuit; vous rêvez
» que vous avez vécu : voilà tout ce qui vous en
» reste. Tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis
» votre naissance jusqu'aujourd'hui, ce n'est qu'un
» trait rapide qu'à peine vous avez vu passer. Quand
» vous auriez commencé à vivre avec le monde, le
» passé ne vous paraîtrait pas plus long ni plus
» réel. Tous les siècles qui se sont écoulés jusqu'à
» nous, vous les regarderiez comme des instants
» fugitifs ; tous les peuples qui ont paru et disparu
» dans l'univers, toutes les révolutions d'empires
» et de royaumes, tous ces grands événements qui
» embellissent nos histoires, ne seraient pour vous
» que les différentes scènes d'un spectacle que vous
» auriez vu finir en un jour. Rappelez seulement
» les victoires, les prises de places, les traités glo-
» rieux, les magnificences, les événements pompeux
» des premières années de ce règne. Vous y touchez
» encore, vous en avez été pour la plupart, non-
» seulement spectateurs, mais vous en avez par-
» tagé les périls et la gloire; ils passeront dans nos
» annales jusqu'à vos derniers neveux ; mais pour
» vous ce n'est plus qu'un songe, qu'un éclair qui
» a disparu, et que chaque jour efface même dans
» votre souvenir. Qu'est-ce donc que le peu de che-
» min qui vous reste à faire? Croyons-nous que
» les jours à venir aient plus de réalité que les jours
» passés? Les années paraissent longues quand

» elles sont encore loin de nous; arrivées, elles dis-
» paraissent, elles nous échappent en un instant,
» et nous n'aurons pas tourné la tête, que nous
» nous trouverons, comme par un enchantement,
» au terme fatal qui nous paraît encore si loin et
» ne devoir jamais arriver. Regardez le monde tel
» que vous l'avez vu dans vos premières années, et
» tel que vous le voyez aujourd'hui : une nouvelle
» cour a succédé à celle que vos premiers ans ont
» vue ; de nouveaux personnages sont montés sur
» la scène ; les grands rôles sont remplis par de nou-
» veaux acteurs : ce sont de nouveaux événements,
» de nouvelles intrigues, de nouvelles passions,
» de nouveaux héros, dans la vertu comme dans
» le vice, qui font le sujet des louanges, des déri-
» sions, des censures publiques; un nouveau monde
» s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous
» en soyez aperçus, sur les débris du premier. Tout
» passe avec vous et comme vous : une rapidité
» que rien n'arrête entraîne tout dans les abîmes
» de l'éternité ; vos ancêtres vous en frayèrent le
» chemin, et nous allons le frayer demain à ceux
» qui viendront après nous. Les âges se renouvel-
» lent, la figure du monde passe sans cesse, les
» morts et les vivants se remplacent et se succèdent
» continuellement ; tout change, tout s'use, tout
» s'éteint. Dieu seul demeure toujours le même ; le
» torrent des siècles qui entraîne tous les hommes
» roule devant ses yeux, et il voit avec indignation
» de faibles mortels emportés par ce cours rapide,
» l'insulter en passant, vouloir faire de ce seul

» instant tout leur bonheur, et tomber au sortir de
» là entre les mains de sa colère et de sa vengeance. »

Ce n'est là, je le veux bien, qu'une superbe amplification; mais elle est vraiment oratoire, puisqu'elle va au but : on voit par tout ce qu'elle réveille de réflexions, de souvenirs, de sentiments, que l'orateur est dans le secret des âmes. Ce sont comme autant d'éclairs redoublés qui finissent par un éclat de tonnerre; car j'appelle ainsi cette expression, *l'insulter en passant*, l'une des plus belles que l'imagination ait inventées. N'oublions pas avec quelle adresse il entremêle ici les plus belles années de Louis XIV, sans paraître songer à autre chose qu'à la puissance du temps qui efface si vite tous les souvenirs. Il y a plus d'art dans cette manière de louer que dans celle de Bossuet, dont les louanges sont toujours directes, et sur le ton de l'hyperbole. Mais pourtant on est forcé de convenir à regret que Massillon lui-même n'a pas pu se garantir tout-à-fait de cette complaisance adulatoire, de toutes les convenances locales la plus impérieuse pour tout ce qui approche de la cour. Il parle de l'esprit de discorde et d'ambition qui arme les rois les uns contre les autres. « Je le dis hardi-
» ment, ajoute-t-il, devant un prince qui a mille
» fois préféré la paix à la victoire. » Est-ce à Louis XIV que ce témoignage s'adresse? Était-il conforme à la vérité? Je m'en rapporte à ceux qui savent l'histoire, et je dis avec regret à Massillon : *Et vous aussi!*

Voltaire avait beaucoup lu Massillon; et, quand

on songe à ce qu'était le christianisme pour Voltaire, on conçoit qu'il fallait que le style de l'orateur eût un attrait bien puissant pour vaincre une aversion si décidée. Cet attrait fut porté au point qu'à l'article Éloquence, qu'il a fourni à *l'Encyclopédie*, c'est un morceau de Massillon qu'il choisit, et, ce qui est plus fort, un morceau qui roule sur un des dogmes surnaturels du christianisme, qui effraie le plus la raison, quand elle n'est pas éclairée par la foi. Ce dogme est celui du petit nombre des élus : c'est le sujet de l'un des plus fameux sermons de l'orateur; et je croirais avoir négligé un des titres de sa gloire, si je ne m'arrêtais pas sur ce qui a mérité l'admiration d'un juge tel que Voltaire : je rapporterai ses propres termes, et c'est lui qui va parler :

« Le lecteur sera bien aise de trouver ici ce qui » arriva la première fois que Massillon, depuis évê» que de Clermont, prêcha son fameux sermon *du* » *petit nombre des élus*. Il y eut un moment où un » transport de saisissement s'empara de tout l'au» ditoire; presque tout le monde se leva à moitié » par un mouvement involontaire; le mouvement » d'acclamation et de surprise fut si fort, qu'il » troubla l'orateur, et ce trouble ne servit qu'à » augmenter le pathétique de ce morceau. Le » voici :

« Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers, que les cieux vont s'ouvrir sur nos têtes, Jésus-Christ paraître dans sa gloire au milieu de ce temple; que vous n'y êtes assem-

blés que pour l'attendre et comme des criminels tremblants, à qui l'on va prononcer ou une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternel; car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui : tous ces désirs de changement qui vous amusent vous amuseront jusqu'au lit de la mort : c'est l'expérience de tous les siècles. Tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre; et sur ce que vous seriez si l'on venait vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

» Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez; je vous demande donc, si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? Croyez-vous que les choses du moins fussent égales? Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande : vous l'ignorez et je l'ignore moi-même. Vous seul, ô mon Dieu, connaissez ceux qui vous appartiennent. Mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui ap-

partiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici rassemblés? Les titres, les dignités ne doivent être comptés pour rien; vous en serez dépouillés devant Jesus-Christ ; qui sont-ils? Beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion ; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin, un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion. Voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée, comme ils en seront retranchés au dernier jour..... Paraissez maintenant, justes : où êtes-vous? Restes d'Israël, passez à la droite ; froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu..... O Dieu ! où sont vos élus, et que reste-t-il pour votre partage? »

« Cette figure, la plus hardie qu'on ait jamais » employée, et en même temps la plus à sa place, » est un des plus beaux traits d'éloquence qu'on » puisse lire chez les nations anciennes et modernes; » et le reste du discours n'est pas indigne de cet en» droit si brillant : de pareils chefs-d'œuvre sont » très-rares. »

Voltaire a rendu à Massillon une autre espèce d'hommage en empruntant plusieurs fois ses idées, et les faisant passer dans des poésies dont elles ne sont pas les moindres ornements. Massillon avait dit, dans son *Petit Carême*, en traçant les carac-

tères d'un bon prince : « Les pères raconteront à » leurs enfants le bonheur qu'ils eurent de vivre » sous un bon maître; ceux-ci le rediront à leurs » neveux, et dans chaque famille ce souvenir, con» servé d'âge en âge, deviendra comme un monu» ment domestique élevé dans l'enceinte des murs » paternels, qui perpétuera la mémoire d'un si bon » roi dans tous les siècles. »

Le vieillard expirant
De ce prince à son fils fait l'éloge en pleurant.
Le fils, éternisant des images si chères,
Raconte à ses neveux le bonheur de leurs pères;
Et ce nom, dont la terre aime à s'entretenir,
Est porté par l'amour aux siècles à venir.

Ailleurs, voulant prouver que la nature a ménagé pour toutes les créatures des moyens de jouissance, le poëte a dit :

L'aigle fier et rapide, aux ailes étendues,
Suit l'objet de sa flamme élancé dans les nues.
Dans l'ombre des vallons le taureau bondissant
Cherche en paix sa génisse, et plaît en mugissant.
Au retour du *printemps,* la douce Philomèle
Attendrit par ses *chants* sa compagne fidèle;
Et, du sein des buissons, le moucheron léger
Se mêle, en bourdonnant, aux insectes de l'air.
De son être content, qui d'entre eux s'inquiète
S'il est une autre espèce ou plus ou moins parfaite? etc.

Vous allez reconnaître tous ces détails dans un

morceau où Massillon, comme en cent autres endroits, n'a fait qu'analyser supérieurement des vérités de morale et de sentiment communes à tous les hommes, de quelque religion qu'ils soient, et ce n'est pas de ses avantages celui qui a le moins contribué à lui valoir partout des lecteurs. Ici son dessein est de développer une des preuves morales de l'immortalité de l'âme, employée par plusieurs philosophes, et fondée sur ce que tout homme, quelque heureux qu'il puisse être ici-bas, a toujours l'idée et le besoin d'un bonheur plus grand, où il ne peut jamais atteindre sur la terre. On sent bien que c'est aux athées et aux matérialistes qu'il s'adresse, et aucun écrivain ne les a plus éloquemment combattus.

« Si tout doit finir avec nous, si l'homme ne doit » rien attendre après cette vie, et que ce soit ici » notre patrie, notre origine, et la seule félicité que » nous pouvons nous promettre, pourquoi n'y » sommes-nous pas heureux? Si nous ne naissons » que pour les plaisirs des sens, pourquoi ne peu» vent-ils nous satisfaire, et laissent-ils toujours un » fonds d'ennui et de tristesse dans notre cœur? Si » l'homme n'a rien au-dessus de la bête, que ne » coule-t-il ses jours comme elle, sans souci, sans » inquiétude, sans dégoût, sans tristesse, dans la » félicité des sens et de la chair? Si l'homme n'a » point d'autre bonheur à espérer qu'un bonheur » temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle part » sur la terre? D'où vient que les richesses l'inquiè-

» tent, que les honneurs le fatiguent, que les plai-
» sirs le lassent, que les sciences le confondent, et
» irritent sa curiosité, loin de la satisfaire; que la
» réputation le gêne et l'embarrasse ; que tout cela
» ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur,
» et lui laisse encore quelque chose à désirer?
» Tous les autres êtres, contents de leur destina-
» tion, paraissent heureux, à leur manière, dans la
» situation où l'auteur de la nature les a placés. Les
» astres, tranquilles dans le firmament, ne quittent
» pas leur séjour pour aller éclairer une autre terre;
» la terre, réglée dans ses mouvements, ne s'élance
» pas en haut pour aller reprendre leur place ; les
» animaux rampent dans les campagnes, sans en-
» vier la destinée de l'homme qui habite les villes
» et les palais somptueux; les oiseaux se réjouissent
» dans les airs, sans penser s'il y a des créatures
» plus heureuses qu'eux sur la terre. Tout est heu-
» reux, pour ainsi dire; tout est à sa place dans la
» nature : l'homme seul est inquiet et mécontent;
» l'homme seul est en proie à ses désirs, se laisse
» déchirer par des craintes, trouve son supplice
» dans ses espérances, devient triste et malheureux
» au milieu de ses plaisirs; l'homme seul ne ren-
» contre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer.

» D'où vient cela? O homme! ne serait-ce point
» parce que vous êtes ici-bas déplacé; que vous êtes
» fait pour le ciel; que votre cœur est plus grand
» que le monde, que la terre n'est pas votre patrie,
» et que tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien pour
» vous? »

Ce que dit Massillon du vide que toutes les choses humaines laissent dans le cœur de l'homme a été différemment exprimé, et avec des conséquences différentes, par les philosophes et les poëtes de tous les temps, depuis Lucrèce, Sénèque, Juvénal, jusqu'à Pascal, Corneille et Addison. Ce dernier, dans la tragédie de *Caton*, fait raisonner ce stoïcien patriote précisément comme notre orateur ; il lui fait dire dans cet admirable monologue que Voltaire a imité plutôt que traduit :

Oui, Platon, tu dis vrai, notre âme est immortelle :
C'est un dieu qui lui parle, un dieu qui vit en elle.
Et d'où viendrait, sans lui, ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes ;
Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes,
Et m'ouvrir, loin d'un corps dans la fange arrêté,
Les portes de la vie et de l'éternité.

Ce sentiment, que l'on retrouve partout, n'est pas, il est vrai, une démonstration métaphysique, mais c'est ce qu'on appelle, en philosophie, une probabilité morale, qui est bien près de l'évidence.

Nous avons encore de Massillon, des *Paraphrases de psaumes*, où il a répandu les richesses d'une diction aussi poétique que l'original, et les sentiments d'une humilité pénitente et résignée dont ces psaumes sont remplis. On y a joint des *Discours synodaux*, instructions particulièrement adressées aux curés de son diocèse, et dont le ton, toujours aussi simple que le sujet le comporte, se

ressent toujours de cette élégance naturelle à l'auteur, et qui ne l'abandonne jamais, même dans les détails familiers où les circonstances l'obligeaient d'entrer. La célébrité de son nom a fait recueillir aussi jusqu'aux mandements qu'il publiait à propos des événements publics qui exigent de l'Église des prières et des actions de grâces. Nous avons eu de nos jours, en ce genre, des morceaux qui étaient de véritables ouvrages remarquables par un talent qui apparemment n'avait pas eu jusque là d'autres occasions de se manifester. Ceux de Massillon sont d'un homme qui n'a point de réputation à acquérir, et qui n'a rien à dire que ce qui est de son sujet : ils sont la plupart aussi courts qu'une lettre, et ne contiennent que ce qui est nécessaire. Mais ce qu'il nous a laissé de plus intéressant après ses sermons, ce sont ses *Conférences* : il appelle ainsi des discours adressés aux jeunes ecclésiastiques qu'il dirigeait dans le séminaire de Saint-Magloire, dont il était supérieur. Ces excellents discours sont encore de véritables sermons, qui ne diffèrent guère des autres que parce qu'ils se rapportent tous à un même ordre de la société ; et ce que le *Petit Carême* est pour les grands et les rois, les *Conférences* le sont pour les ministres de l'Église. Massillon n'a nulle part déployé davantage ce sévère amour de la vérité et du devoir qui a tant honoré en lui son ministère. Il paraît sentir que l'honneur du clergé intéresse le sien, et il n'en est que zélateur plus ardent des maximes qu'il est

chargé de lui prêcher, et censeur plus inflexible des abus, des désordres, des vices qui les contredisent. Le moindre de ces abus est d'abord l'inutilité à laquelle semblent se vouer ceux qui n'ont embrassé l'état ecclésiastique que pour en recueillir les avantages. Que ceux qui ont oublié qu'à l'exception des hommes attachés au service des autels et à la conduite des âmes, la prière est le devoir de tous, et n'est l'état de personne; que ceux-là se jugent sur ces paroles de Massillon :

« Dans le monde même, chacun dans son état » a des devoirs et des fonctions qui occupent une » partie de sa vie; le magistrat, l'homme de guerre, » le père de famille, le marchand, l'artisan, la vie » de tous ces différents genres de citoyens est mêlée » d'occupations sérieuses; ils ont tous des heures, » des jours, des temps destinés aux fonctions péni» bles de leur profession. Le prêtre mondain seul, » au milieu du monde, est le plus inutile et le plus » désoccupé qui soit sur la terre. Le prêtre seul, » dont tous les moments doivent être si précieux » à l'Église, dont les devoirs sont si sérieux et si » étendus, dont les soins doivent augmenter à me» sure que les vices des hommes se multiplient; le » prêtre seul n'a aucune fonction parmi les hommes, » passe ses jours dans un vide éternel, dans un cercle » d'inutilités frivoles; et la vie qui aurait dû être la » plus occupée, la plus chargée de devoirs, la plus » respectée, devient la vie la plus vide et la plus mé» prisable. »

Il faut lire le discours qui a pour titre *De l'ambition des Clercs*; c'est là qu'il tonne contre cet impérieux préjugé qui voudrait attribuer les grands biens et les dignités de l'Église à une seule classe d'hommes comme une espèce de patrimoine qui leur appartient. « Que produit-on aujourd'hui » comme un titre qui donne droit aux honneurs » et au ministère redoutable du temple? Le nom et » la naissance, comme si en Jésus-Christ on distin» guait le noble et le roturier; comme si la chair et le » sang devaient posséder le royaume de Dieu et l'hé» ritage de Jésus-Christ; comme si le vain éclat d'un » nom, qui n'a peut-être commencé à être illustre » que par les crimes et l'ambition de vos ancêtres, » devait vous donner avec leur sang l'humilité, la » pudeur, le zèle, l'innocence, la sainteté qu'ils n'eu» rent jamais eux-mêmes, comme si une distinc» tion tout humaine, qui traîne après soi l'orgueil, » la mollesse, le luxe, les profusions, des mœurs » toujours opposées à l'esprit de votre ministère, » devait elle-même vous en rendre dignes. Non, » mes frères, l'Église n'a pas besoin de grands noms, » mais de grandes vertus [1]. La noblesse que demande » la sublimité de vos fonctions est une noblesse d'âme, » un cœur héroïque, un courage sacerdotal, que les » menaces, les promesses, la faveur et la disgrâce

[1] Voltaire a encore pris cela mot à mot :

Faut-il des noms à Rome? Il lui faut des vertus.

(*Rome sauvée.*)

» du monde trouvent également inébranlable. La » seule roture qui déshonore votre ministère, c'est » une vie souillée de mœurs profanes, des pen» chants mondains, un cœur lâche et rampant qui » sacrifie la règle et le devoir à des faveurs humai» nes, et qui, ne cherchant qu'à plaire aux hom» mes, ne mérite plus non-seulement d'être mi» nistre, mais même serviteur de Jésus-Christ. De» puis que les Césars et les maîtres du monde se » sont soumis au joug de la foi, l'Église a assez d'é» clat extérieur; elle n'a pas besoin d'en emprunter » de ses ministres; la protection des souverains as» sure sa tranquillité, et lui conserve le respect et » l'obéissance des peuples : voilà à quoi les puis» sances de la terre lui sont utiles. Mais la noblesse » et la grandeur humaine de ses ministres lui sont » à charge; il faut qu'elle en soutienne le faste et » l'orgueil, et qu'un bien consacré à des usages » saints, et destiné à soulager des misères réelles, » soit employé à décorer le fantôme du nom et de » la naissance. Aussi ses fondateurs et ses plus illus» tres pasteurs furent d'abord pris d'entre le peuple; » les siècles de sa gloire furent les siècles où ses mi» nistres n'étaient que la balayure du monde; elle » a commencé à dégénérer depuis que les puissants » du siècle se sont assis sur le trône sacerdotal, et » que la pompe séculière est entrée avec eux dans » le temple. »

Sans doute Massillon ne veut pas dire que la noblesse soit un titre d'exclusion; il s'en explique

positivement, et ajoute même que c'est pour l'Église une décoration de plus, quand les talents et les vertus se joignent à la naissance; mais il affirme que toute seule elle n'est pas un titre. Un cardinal de Noailles édifia le clergé de France par sa piété, un Fénelon l'illustra par ses talents; mais Bossuet, Massillon, Fléchier, Mascaron, qui l'ont aussi honoré et servi avec autant d'utilité que d'éclat, étaient des hommes sans naissance. Celle de Fléchier était même si obscure, qu'un de ses confrères se crut en droit de la lui reprocher. On sait la réponse de Fléchier : *Il y a toute apparence que, si votre père avait été ce qu'était le mien, vous ne seriez pas ce que je suis.*

Le discours sur l'*usage des revenus ecclésiastiques* offre quelque chose de plus frappant; il ressemble à une prophétie qui n'a été que trop vérifiée.

« Le maniement des revenus ecclésiastiques n'est » qu'une simple dispensation, puisque ce sont des » fonds publics pour ainsi dire destinés à servir de » ressource aux calamités publiques : nos besoins » une fois mesurés avec religion, et retranchés, le » reste n'est plus à nous, n'est plus qu'un bien » étranger qu'on met en dépôt entre nos mains.... » Nous ne saurions avoir d'autre droit sur les biens » sacrés que celui que nous ont donné les fidèles » qui s'en sont dépouillés entre nos mains. Ces » pieuses donations renferment une espèce de traité » fait entre eux et nous, qui a ses conditions et ses

» réserves inséparablement attachées à la nature des
» biens qu'ils nous ont laissés. Si nous violons les
» conditions de ce traité, nous sommes déchus du
» droit que nous avions aux biens que ce traité saint
» et sacré nous assure. Or, n'est-il pas vrai que, s'ils
» nous ont préférés à leurs proches, ce n'a été que
» par un sentiment de religion, que pour mettre à
» couvert entre nos mains le patrimoine des pau-
» vres qui n'eût pas été en sûreté au milieu des ré-
» volutions et de la cupidité des familles ?.... Si ces
» fondateurs venaient à reparaître au milieu de nous,
» à voir l'usage que la plupart des ministres font des
» biens offerts à nos temples... s'il les voyaient dis-
» siper dans l'oisiveté, dans la bonne chère et les
» plaisirs, un bien destiné à tant de pieux usages;
» s'ils voyaient ces abus et ces scandales, ne nous
» appelleraient-ils pas en jugement? Ne demande-
» raient-ils pas à rentrer en possession de ces héri-
» tages qu'ils avaient cru consacrer à la religion et
» à la pitié, et qu'ils verraient employés à des usages
» mondains et profanes ?..... Et n'accusons pas le
» monde de nos abus; rendons-lui justice: ce monde
» lui-même, tout corrompu qu'il est, blâme en se-
» cret, dans les pasteurs et les ministres, ce faste
» et ces profusions dont il semble leur faire hon-
» neur. Il est le premier et le plus rigide censeur
» d'un abus qui paraît son ouvrage : tout aveugle
» et injuste qu'il est, il respecte encore assez la
» majesté de la religion pour comprendre que ses
» ministres doivent l'honorer plutôt par la sainteté

» de leur vie que par la pompe qui les environne.
» Il sent le ridicule et l'indécence d'un faste attaché
» à un état saint et à l'usage d'un bien consacré à
» la piété et à la miséricorde. Les plus mondains
» eux-mêmes sont indignés, scandalisés de voir ser-
» vir au luxe, à la sensualité, à l'intempérance et à
» toutes les pompes du siècle, des richesses prises
» sur l'autel. Ils blâment la simplicité de leurs pieux
» ancêtres, d'avoir laissé des biens si considéra-
» bles aux églises pour nourrir la mollesse, la vanité
» et le faste des ministres, et de n'avoir diminué les
» possessions et les héritages de leurs maisons que
» pour augmenter les abus et les scandales de l'É-
» glise. Ils disent que ces biens sortis de leurs mai-
» sons auraient été plus utilement employés à l'édu-
» cation de leurs enfants, et à les mettre en état de
» servir la patrie, qu'à nourrir le faste et l'oisiveté
» d'un clerc inutile à l'Église et à l'état. Ils se plai-
» gnent que les clercs tous seuls vivent dans l'opu-
» lence, tandis que tous les autres états souffrent,
» et que le malheur des temps se fait sentir au
» reste des citoyens. L'hérésie, en usurpant, dans
» le siècle passé, les biens consacrés à l'Église, n'al-
» légua point d'autre prétexte : l'usage profane que
» la plupart des ministres faisaient des richesses du
» sanctuaire l'autorisa à les arracher de l'autel, et
» à rendre au monde des biens que les clercs n'em-
» ployaient que pour le monde; et qui sait si le même
» abus qui règne parmi nous n'attirera pas un jour
» à nos successeurs la même peine? »

Je m'arrête sur les citations, car il faut mettre des bornes à tout, et même au plaisir d'admirer. Pourrais-je, d'ailleurs, mieux finir que par une leçon devenue depuis si mémorable, pour avoir été alors inutile?

---

# CHAPITRE II.

## SECTION PREMIÈRE.

### Histoire.

L'HISTOIRE fut généralement une des parties faibles du dernier siècle, et l'a même été du nôtre : dans l'un, par le défaut de philosophie, et dans l'autre, par l'abus.

Ce n'était pas assez que Bodin eût examiné les différentes espèces de gouvernement dans son *Traité de la République*, qui a été le germe de *l'Esprit des Lois ;* que Barbeyrac traduisît et commentât Grotius et Puffendorf, les plus fameux publicistes étrangers. Ces ouvrages, quoiqu'ils ne fussent ni sans mérite ni sans utilité, offraient plus d'érudition et de scolastique que de résultats lumineux et d'idées usuelles. On y chercherait en vain le talent nécessaire en ce genre, celui de mettre à la portée de tout lecteur un peu instruit ce qui intéresse tous les citoyens, et d'enseigner aux peuples et à ceux qui les gouvernent leurs véritables intérêts.

L'enthousiasme, d'ailleurs très-naturel, qu'avait inspiré Louis XIV, et qui enfanta tant de mer-

veilles, eut aussi son excès, et, par une conséquence ordinaire, ses inconvénients. En exaltant les âmes, il troubla un peu le jugement : nous en avons la preuve dans les plus grands esprits de ce temps. On s'accoutuma trop à légitimer tout ce qui était brillant, et à soumettre la raison à l'opinion du maître, parce que le maître était grand ; mais le maître était faillible, et jamais ne se vérifia mieux ce vers d'un ancien :

*Regis ad exemplum totus componitur orbis.*
L'exemple du monarque est la loi de la terre.

De là tant d'histoires plus louangeuses que véridiques, et plus d'une fois les préjugés mis à la place de la raison. De là aussi, comme par contrecoup, le défaut contraire dans les écrits du parti opposé, ceux des protestants, qui ne sont guère que des satires. En total, on oubliait trop qu'il ne fallait pas écrire l'histoire pour un roi, mais pour une nation; que le despotisme, qui peut paraître de la grandeur dans un règne éclatant, n'est plus que de la tyrannie dans un règne vulgaire; et que, sans même attendre cette époque, ce qui semblait de la dignité dans les succès n'était plus que de l'orgueil au milieu des maux publics. Il importait donc d'opposer de bonne heure à l'arbitraire justifié par la fortune les principes d'un bon gouvernement et d'une saine législation, qui seuls sont de tous les temps, et qui font la sécurité des rois

comme celle des peuples. Loin de faire de ces éléments du bonheur général les éléments de l'histoire, les écrivains ne s'occupaient que de combats et de triomphes, traçaient des portraits de fantaisie, coloriés par l'adulation ou par la haine; et parmi toutes ces peintures multipliées sans mesure et sans choix, parmi ces portraits de tant de princes remplacés les uns par les autres, disparaissait la figure principale qui aurait dû dominer sur toutes les autres, celle de la nation.

Des préjugés particuliers étaient encore un obstacle de plus à la perfection du genre historique. Parmi ceux qui s'y dévouaient, on comptait des hommes qui, engagés dans une profession toujours respectable, mais en même temps attachés à l'esprit de corps, qui n'est pas toujours irrépréhensible, étaient trop gênés dans leurs fonctions d'historiens par les convenances de leur état, ou trop assujettis à ses intérêts temporels et à ses prétentions particulières. Ce sont autant d'écueils difficiles à éviter pour un ecclésiastique ou un religieux qui écrit l'histoire. On s'en est aperçu dans le siècle dernier, et même dans le nôtre. Ceux qui ont échoué à cet écueil peuvent avoir une excuse, mais ceux qui s'en sont préservés n'en ont que plus de mérite.

Les recherches d'érudition ne sont que les matériaux de l'histoire : la vie monastique est aussi favorable aux unes qu'elle semble par elle-même éloignée de l'autre. L'érudition ne s'exerce que sur

les livres, et demande surtout du temps et de la patience : aussi, les Mabillon, les Montfaucon, les Petau, les Lecointe et d'autres savants laborieux, furent véritablement utiles en débrouillant la chronologie, en éclaircissant les difficultés des anciens manuscrits et les ténèbres des anciens monuments; et ils ont eu jusqu'aujourd'hui des successeurs dans ce genre de travail très-estimable, et qui demande une sagacité particulière. C'est surtout en posant ces premiers fondements des connaissances historiques que le dernier siècle a rendu des services au nôtre, qui a commencé d'en profiter. Nous devons aussi beaucoup, pour ce qui regarde en particulier l'histoire de France, à Cordemoi, à Le Valois, à Godefroi, à Le Laboureur, etc. : et ce n'est qu'en les suivant que le P. Daniel rectifia les nombreuses erreurs où était tombé, dans les premières races, Mézerai, qui n'avait point puisé dans les meilleures sources. Mais c'est à peu près le seul mérite de cette grande histoire de Daniel, qui fut d'abord en vogue, et qui est depuis long-temps dans le rang des compilations qu'il ne faut consulter qu'avec défiance, et qu'on ne peut guère lire sans ennui. Daniel, à compter de la troisième race, et surtout du siècle de Louis XI, manque de véracité, dissimule ou dénature ce qu'il y a de plus essentiel; et du moment où les jésuites paraissent sur la scène du monde, il écrit moins les annales de chaque règne que le panégyrique ou l'apologie de son ordre, surtout dans ce qui con-

cerne les temps de la Ligue et de notre Henri IV. Sa diction, d'ailleurs, manque trop souvent d'élégance et de noblesse.

Le P. d'Orléans, que Voltaire, dans le temps de ses complaisances pour les jésuites, appelait *un écrivain éloquent*, a effectivement un peu plus de force dans le style que Daniel. Mais cette force est très-momentanée; on ne l'aperçoit que dans quelques morceaux travaillés avec plus de soin que le reste, et sa manière habituelle est inégale et incorrecte. Son talent était au-dessous de son sujet, et son caractère ne l'élevait pas au-dessus des circonstances. Ce n'était pas au moment où Louis XIV était le protecteur de Jacques II qu'un jésuite pouvait saisir l'esprit des *révolutions* du gouvernement anglais. Il eut alors la dangereuse confiance de les pousser jusqu'au détrônement de ce même Jacques II, et ne nous a laissé qu'un plaidoyer contre les protestants, et une apothéose de Louis XIV.

Mézerai du moins n'était pas flatteur; il avait même un fonds d'humeur satirique qui se fait sentir dans ses écrits. Il aimait la vérité, mais il ne la cherchait pas avec assez de soin; et, soit négligence, soit misanthropie, il adopte trop légèrement les inculpations hasardées et les soupçons vagues. A ce défaut près, il juge sainement les hommes et les choses, mais il ne sait ni approfondir les idées ni peindre les objets. Sa narration ne manque pas de naturel; elle plaît même par un ton de franchise, mais elle est dénuée d'a-

grément et d'intérêt. Incapable de rien soigner, et le style encore moins que tout le reste, Mézerai a écrit son histoire comme une conversation négligée.

Quoiqu'il ait terminé son ouvrage au règne de Henri IV, il éprouva le danger d'écrire l'histoire, même des temps éloignés, dans un pays où n'est pas encore établie cette liberté de penser, qui, restreinte dans des bornes raisonnables, c'est-à-dire dans le respect des lois sociales, est une des conditions indispensables pour remplir les devoirs d'un historien. Mézerai, ennemi mortel des exactions, s'était élevé avec force contre les abus de la taille arbitraire, et surtout de la gabelle, de cet impôt contre nature, que la sagesse de notre souverain [1] a, dans ses édits, qualifié de *désastreux*, et dont sa bonté paternelle permet d'espérer l'abolition. Voici ce qui est rapporté à ce sujet dans la Vie de Mézerai : « M. Colbert donna ordre à » M. Perrault, de l'Académie française, d'aller trou- » ver Mézerai de sa part, et de lui dire que le roi » ne lui avait pas donné une pension de 4000 livres » pour écrire avec si peu de retenue; que ce prince » respectait trop la vérité pour exiger de ses histo- » riographes qu'ils la déguisassent par des motifs » de crainte ou d'espérance, mais qu'*il ne préten-* » *dait pas aussi qu'ils se donnassent la licence de*

[1] Tout ce morceau sur l'histoire a été écrit au commencement de 1789, et n'est pas moins applicable à d'autres circonstances.

» *réfléchir sans nécessité sur la conduite de ses an-*
» *cêtres, et sur une politique établie depuis long-*
» *temps, et confirmée par les suffrages de toute*
» *la nation.* »

La suppression des appointements d'historiographe fut bientôt la suite de cette semonce, dont les termes sont remarquables. On y regarde comme une *licence* de *réfléchir sur la conduite des rois ancêtres* du roi régnant. Il est vrai qu'on ajoute ces mots : *sans nécessité;* mais que signifient-ils? Il n'y a jamais *nécessité de réfléchir,* si ce n'est celle de s'acquitter de ses obligations d'historien, dont la première est de dire aux souverains qui sont dans la tombe les vérités que l'on a coutume de cacher à ceux qui sont sur le trône. L'histoire est évidemment déchue du plus beau de ses priviléges, celui d'être l'instruction des rois, si l'on défend qu'ils soient justiciables de son tribunal; et réduire les historiens à l'emploi de narrateurs, c'est ôter l'usage de la raison à ceux qui sont d'autant plus autorisés à s'en servir, qu'ils ne l'exercent qu'à juger les morts pour l'utilité des vivants.

Il n'est pas moins singulier d'appeler une *politique confirmée par les suffrages de la nation* les accroissements progressifs et arbitraires de la taille et de la gabelle, impôts originairement passagers, qui ne sont devenus perpétuels qu'avec le temps, et qui excitèrent tant de fois les plaintes de la nation assemblée. Rien n'est moins politique que la surcharge illégale des impositions; car elle produit une détresse habituelle qui finit par rendre la per-

ception très-coûteuse, par les contraintes illusoires, par l'insolvabilité, et par la rendre, en dernier résultat, impossible. Le possesseur qui veut faire prospérer sa terre se gardera bien d'appauvrir et de vexer ses fermiers et ses vassaux.

Il est vrai que Mézerai, dépouillé de sa pension, écrivit ces mots sur un sac : « Voici le der-
» nier argent que j'ai reçu du roi : aussi, depuis
» ce temps, n'ai-je jamais dit du bien de lui. »
L'humeur de l'historiographe est aussi mal entendue que celle du ministre. L'un aurait dû sentir qu'en laissant à l'écrivain payé le droit de censure, il purifiait les louanges ; l'autre, que, cessant d'être payé, il gagnait en autorité ce qu'il perdait en revenu.

Mais d'après ce qui lui arriva, est-il étonnant que la plupart des historiens ne fussent que des gazetiers ou des rhéteurs ? parmi ces derniers il faut ranger Maimbourg, l'ex-jésuite, historien des croisades ; Varillas, qui est plutôt un romancier qu'un historien ; presque tous les biographes et les compilateurs de l'histoire ancienne, qui ont écrit dans le goût du P. Catrou.

Vertot connut mieux le style de l'histoire ; il sait écrire et narrer avec élégance et intérêt. Ses ouvrages sont encore lus, et ses *Révolutions romaines* sont fort estimées. Cependant je leur préférerais ses *Révolutions de Portugal*, quoiqu'il n'ait pas toujours écrit sur des mémoires fidèles, et surtout celles de Suède, s'il eût apporté autant de soin à la connaissance des mœurs et du gouver-

nement qu'à embellir le récit des faits par les grâces de l'élocution.... Quant à ce qu'il a écrit sur les Romains, la supériorité des auteurs anciens, qu'il traduit le plus souvent, fait trop sentir à ceux qui les connaissent ce qui reste à désirer chez lui. Il n'a su s'approprier ni l'esprit judicieux de Polybe qui instruit toujours, ni le pinceau de Salluste qui nous fait connaître les caractères. Quelquefois même Vertot, entre deux originaux qu'il peut suivre, ne choisit pas le meilleur, et traduit Denys d'Halicarnasse, lorsqu'il pourrait prendre les plus beaux morceaux de Tite-Live.

Son *Histoire de Malte* tient un peu du roman, soit par les longues et poétiques descriptions de combats et d'assauts, soit par les embellissements de pure imagination qu'il se permettait d'y ajouter, avec si peu de scrupule, qu'ayant reçu de nouveaux mémoires très-authentiques sur le siége de Malte, il n'en fit aucun usage, et se contenta de dire : *C'est trop tard, mon siége est fait.*

On a fait le même reproche à l'abbé de Saint-Réal, sur la *Conjuration de Venise*, mais avec moins de preuve, et peut-être parce que les détails d'une conspiration aussi singulière que celle qu'il écrivait ont naturellement une teinte un peu romanesque. Quoi qu'il en soit, c'est le seul écrivain du dernier siècle qui ait su donner à l'histoire cette espèce de forme dramatique qu'elle comporte, lorsqu'on sait y mettre la mesure convenable, et qui nous attache dans les historiens grecs et romains. Je n'irai pas jusqu'à l'égaler à Salluste, dont

il n'a pas la concision nerveuse; mais il est sûr qu'il se rapproche beaucoup de ce modèle qu'il s'était proposé, et qu'il sait, comme lui, donner une physionomie à ses personnages, et jeter dans une narration vive et rapide des réflexions qui occupent le lecteur sans le distraire du récit.

Ce qu'il a écrit sur les Gracches n'est pas, ce me semble, d'un aussi bon esprit, et eut beaucoup moins de succès. Le titre seul annonce la partialité : il qualifie de *conjuration* l'entreprise généreuse de ces deux illustres citoyens, que les auteurs latins les plus partisans de l'aristocratie romaine appellent, à la vérité, des séditieux, mais non pas des *conspirateurs*, et se gardent bien de confondre avec des brigands tels que les Catilina, les Cinna et les Carbon. Il se peut que les réformes qu'ils projetaient ne fussent pas sans quelque danger, et demandassent plus de précautions; que la résistance furieuse qu'ils éprouvèrent les ait portés eux-mêmes plus loin qu'ils ne voulaient aller ; je ne doute pas non plus qu'ils n'eussent dessein de s'agrandir, mais par des voies nobles et républicaines.

Surtout je ne puis imaginer qu'ils aspirassent en aucune manière à la royauté, comme Saint-Réal paraît le supposer sans aucune preuve; et s'ils ont été aussi cruellement égorgés que lâchement trahis, ce n'est pas une raison pour calomnier leur mémoire.

Je n'ai pas plus de foi à ses *Considérations* sur Antoine et sur Lépide, dont il veut faire de grands

hommes, contre le témoignage de tous les historiens, qui nous montrent l'un comme un brave lieutenant de César, qui n'avait que les qualités et les vices d'un soldat, mais d'ailleurs rien de grand dans le caractère, et qui fut redevable de sa fortune à l'attachement que les légions conservaient pour la mémoire du dictateur, et à l'espérance qu'elles conçurent de s'enrichir sous un général qui leur abandonnerait tout; l'autre, comme un homme très-médiocre de tout point, qui n'avait pour lui que l'illustration d'un des plus grands noms qu'il y eût à Rome, et que les circonstances portèrent un moment à un degré d'élévation dont il tomba sur-le-champ dès qu'il fallut la soutenir par lui-même.

Saint-Réal, amateur des paradoxes historiques, s'efforce de rabaisser Auguste au-dessous de sa valeur, comme il voulait relever Antoine et Lépide. Il s'étend sur les cruautés si connues du triumvirat que personne ne conteste ni n'excuse. Mais trente années d'un règne doux et modéré prouvent, de deux choses l'une, ou qu'Auguste n'avait été cruel que par un calcul d'ambition et de politique, ou que, s'il l'était par caractère, il eut ensuite assez de force d'esprit pour vaincre le naturel. Il n'est pas vrai non plus qu'il manquât absolument de valeur; il fit voir en plus d'une occasion le courage guerrier, et, ce qui est plus rare, le courage qui dicte une grande résolution dans un grand danger. Enfin, le résultat de l'abbé de Saint-Réal, *il fut ambitieux, fort dissimulé et fort heureux*, en fe-

rait un homme très-ordinaire; et ce n'est pas avec ces seuls moyens que l'on peut faire une si grande révolution, et accoutumer en si peu de temps au gouvernement absolu le peuple le plus amoureux de sa liberté. Je crois qu'Auguste n'eut rien dans un degré supérieur, que les lumières de l'esprit, la politique et la connaissance des hommes; mais c'est un peu plus que de la dissimulation, et il ne fallait pas moins pour assujettir l'empire romain et savoir le gouverner.

Il s'offrirait beaucoup de remarques à faire sur ses différents *Traités historiques*, où il cherche plutôt des idées singulières que des idées justes. Mais surtout je trouve peu digne de l'auteur d'un aussi bon ouvrage que la *Conjuration de Venise*, d'avoir contribué plus qu'aucun autre à accréditer un genre de composition aussi frivole que celui de ces *Nouvelles historiques*, qui furent si long-temps à la mode dans son siècle, et qui heureusement sont tombées dans le nôtre. C'est une corruption de l'histoire, inconnue aux anciens, et qui caractérise la légèreté des modernes, que de défigurer par un vernis romanesque des faits importants et des noms célèbres, et de mêler la fiction à la réalité. *D. Carlos* et *Épicharis* sont dans ce goût. C'est un étrange projet que de nous donner les billets galants de Néron, et de s'égayer en inventions de la même espèce sur une aventure aussi tragique que celle du fils de Philippe II : un Tacite en aurait tiré un autre parti.

Saint-Réal, quoique né à Chambéry, écrivait en français avec assez d'élégance, mais non pas avec une pureté soutenue ni avec un goût sûr. C'était, ainsi que Saint-Évremont, un bel-esprit qui se pliait aisément à différents genres, mais bien plus solide et plus instruit que Saint-Évremont, quoique, en exceptant sa *Conjuration de Venise*, on ne trouve rien chez lui au-dessus du médiocre.

C'était bien autre chose qu'un bel esprit, que ce Bossuet, si supérieur dans ses oraisons funèbres : il ne l'est pas moins dans son *Discours sur l'histoire universelle*, d'autant plus admirable, que l'éloquence de l'orateur ne prend jamais la place de celle de l'historien ; mais il possède l'une comme l'autre. Nous n'avons en français rien de mieux écrit que cet ouvrage, qui n'avait point de modèle

Voltaire a dit très-ridiculement que Bossuet *n'a été que l'historien du peuple juif.* Non, il a été celui de la Providence, et personne n'en était plus digne que lui. Personne, sans exception, n'a mieux saisi l'enchaînement des causes secondes, quoiqu'il les rapporte toujours à la cause première. Chez lui, tout est conséquent, et ses résultats moraux tirent leur évidence des faits. Sa pensée marche avec le temps et les événements, depuis la naissance du monde jusqu'à nous, et jette à tout moment des traits de lumière qui éclairent tout et font tout voir, les siècles, les hommes et les choses.

Il est honorable pour le christianisme que ce

soit un prêtre qui ait fait l'Histoire de l'Église, et qu'il l'ait faite en vrai philosophe et en vrai chrétien. Ces deux titres, loin de s'exclure, se rapprochent et se fortifient l'un par l'autre, dès qu'ils sont dans leur vrai sens, et l'abbé Fleury en est la preuve. On n'a pas une piété plus vraie ni plus éclairée; plus il aime la religion, plus il sépare, dans son histoire, ce qui est de Dieu et ce qui est du monde, et on lui rend ce témoignage, que chez lui le prêtre n'a jamais nui à l'historien. Ses *Discours*, entremêlés d'abord dans son ouvrage, et réunis ensuite en un seul volume, ont été loués même par les ennemis de la religion. Ces louanges n'étaient que justes; il les croyaient adroites, elles ne l'étaient pas. Fleury, en devançant leur censure, sur tout ce que la corruption humaine a pu mêler à la sainteté d'une institution divine, leur ôtait le mérite, quel qu'il soit, d'un genre de critique très-facile, et gardait pour lui le mérite beaucoup plus rare de ne jamais confondre la chose avec l'abus. En se faisant juge impartial, il les avait convaincus d'avance de déclamation et de calomnie. Il dissimule d'autant moins les fautes, qu'il gémit plus sincèrement sur le scandale; et, dans tout ce que l'ignorance des peuples ou l'ambition des grands a pu produire de mal, au nom d'une religion qui ne fait et ne veut que le bien, le clergé et la cour de Rome n'ont point eu de censeur plus sévère; et ceux qui en ont été les calomniateurs forcenés se condamnaient eux-mêmes en louant l'abbé Fleury.

Au reste, son volumineux ouvrage, continué depuis sa mort, et dans le même esprit, quoique avec moins de talent, est plutôt une compilation qu'une histoire. Elle pourrait être élaguée considérablement sans y rien perdre, et serait beaucoup plus lue. On pourrait réduire les faits à l'essentiel, en prendre la substance, et laisser à Baronius, aux érudits, aux biographes, aux controversistes, les détails du martyrologe, les procès-verbaux des miracles, les disputes des hérésiarques et les cahiers des conciles. En général, on ne distingue pas assez l'histoire de ce qui doit servir à la faire, et là-dessus les modernes ont été long-temps moins judicieux que les anciens, et beaucoup moins sobres de paroles. Il est trop aisé et trop inutile de recueillir tout ce qu'on a lu. Le discernement consiste à laisser aux savants, ou à ceux qui veulent l'être, ce qui est de leur ressort, et à se resserrer dans ce qui convient au plus grand nombre des lecteurs, selon la nature des objets, et le degré d'intérêt et d'attention qu'ils peuvent y donner : c'est là l'esprit de l'histoire. Il est comme étouffé sous des monceaux de volumes, au lieu que, dans un espace borné, l'on recueille ce qu'il y a de substanciel et de fructueux.

Le style de Fleury, clair, simple et naturel, a un caractère de candeur qui va, s'il est permis de le dire, jusqu'à une sorte de bonhomie affectueuse qui ne rabaisse point l'écrivain, et qui fait aimer et estimer l'homme.

On exige d'un historien qu'il entremêle avec habileté et avec goût le récit des faits, l'examen des mœurs et la peinture des hommes; qu'il nous indique leurs rapports, leurs liaisons, leur dépendance; qu'il raisonne sans pesanteur, qu'il raconte sans prolixité, qu'il décrive sans emphase. Nous voulons qu'il satisfasse la raison par des pensées, l'imagination par des tableaux, l'oreille par la diction : tous ces devoirs sont, je l'avoue, difficiles à remplir. J'ai rappelé le peu que nous eûmes, dans le dernier siècle, d'historiens estimables, à plusieurs égards, et vous voyez qu'en mettant de côté Bossuet, comme un homme à part, il s'en faut qu'aucun d'entre eux ait réuni toutes ces qualités. Il ne paraît pas que l'on se fût fait une idée exacte et complète de ce genre de composition, l'un des plus importants que le talent puisse embrasser : on ne s'était pas représenté assez fidèlement quel doit être l'homme qui peint les siècles, qui assemble en esprit les générations passées et futures, pour dire aux unes ce qu'elles ont été, et aux autres ce qu'elles doivent être.

Souvent on a demandé pourquoi la lecture des histoires anciennes est généralement beaucoup plus agréable et plus attachante que celle des histoires modernes. Cette différence ne vient pas seulement, comme on l'a cru, de la supériorité des sujets et de la nature des faits historiques; elle vient encore, il faut l'avouer, de l'excellence des écrivains qui ont travaillé sur l'histoire grecque et romaine. La nôtre ( pour ne parler que de

celle-là ) est sèche et embrouillée sans doute dans les premiers temps; elle est barbare pour le fond des choses, et pauvre de matériaux. Mais en avançant dans la seconde, et surtout dans la troisième race, le sujet devient fécond et intéressant, et les secours ne manquent pas plus que le sujet. Croit-on que l'époque singulière des croisades, ce mélange de l'Europe et de l'Asie, ce genre d'héroïsme pieux et guerrier, qui n'a point d'exemple dans l'antiquité; que le siècle de Charles-Quint et de François Ier, le mouvement de l'esprit humain et les secousses du monde politique au temps de ce qu'on appelle la Réforme; que la Ligue, si fertile en grand crimes et en grands hommes, ne fussent pas des tableaux aussi intéressants qu'ils sont neufs, s'ils étaient coloriés par la main d'un Tite-Live, ou d'un Salluste, ou d'un Tacite? Le malheur de nos historiens, pour la plupart, a été de n'être ni peintres, ni philosophes, ni hommes d'état; et ceux de l'antiquité avaient au moins un de ces caractères : plusieurs les ont réunis.

Il y eut du moins dans le genre historique une partie qui fut très-perfectionnée dans le dernier siècle : c'est celle qu'on nomme la critique (car ce mot s'applique au jugement qui s'exerce sur l'histoire, comme à celui qui a pour objet les ouvrages de goût et d'imagination). Les bons critiques en histoire sont ceux qui savent discerner les pièces authentiques des pièces supposées, celles qui méritent créance et celles qui n'en méritent point; peser et concilier les témoignages, choisir les

autorités, vérifier les dates, éclaircir ou épurer les textes et les manuscrits. On conçoit qu'il est plus aisé et plus commun d'avoir de bons critiques que de bons historiens, ce qui dépend du travail et du discernement étant moins rare que ce qui demande du talent. On distingua dans cette classe un P. Pagi, un Tillemont, un Casaubon : ils rectifièrent les innombrables méprises de Baronius, à qui pourtant l'on avait l'obligation d'avoir, dans le seizième siècle, débrouillé le premier le chaos de l'histoire ecclésiastique. Le P. d'Avrigny marcha sur leurs traces avec plus de succès encore : c'est à lui qu'on doit une suite chronologique des Annales de l'Église, depuis le commencement du dix-septième siècle jusqu'aux premières années du nôtre, qui ne laisse rien à désirer pour l'exactitude et la fidélité. Les *Mémoires pour l'histoire universelle* du même siècle n'ont pas moins de ce mérite, et il y joint celui d'une diction nette et précise, sans aucune teinte de ce jésuitisme dont les Annales ecclésiastiques ne sont pas tout-à-fait exemptes. On peut citer dans le même genre l'*Histoire des Juifs*, l'*Histoire de l'Église*, l'*Histoire des Provinces-Unies*, toutes trois de Basnage de Beauval, le plus célèbre de cette famille réfugiée des Basnages, qui tous ont rendu des services aux lettres; l'*Histoire du Manichéisme*, par Beausobre; l'*Histoire des Conciles de Bâle, de Pise et de Constance*, par Lenfant. Tous ces écrivains protestants luttèrent contre les savants catholiques dans ce genre de recherches qui demande autant d'impar-

tialité que d'érudition, et ne montrèrent pas toujours autant de l'une que de l'autre. Mais la sécheresse de leur style fait qu'ils sont plus estimés des gens de lettres, qui cherchent leur instruction, que des gens du monde, qui veulent y joindre l'amusement. C'est ce qui ôta beaucoup de son prix à l'*Histoire d'Angleterre*, de Rapin de Thoiras, quoique regardée comme la meilleure, même par les Anglais, du moins jusqu'à ce que le célèbre Hume eût écrit. Mais, sans parler de ces locutions étrangères ou vieillies qui ternissent un peu ce qu'on appelle *le style réfugié*, aucun de ces auteurs n'a connu l'éloquence de l'histoire : leur principal mérite est de s'être préservés beaucoup plus que les autres de cet esprit de parti qui infecta les productions de tant d'écrivains de leur secte, autant pour le moins que celles de leurs adversaires. Il est fâcheux que Le Vassor, fait pour valoir mieux que cette foule de libellistes aujourd'hui confondus dans le même oubli, les ait imités dans leurs emportements, et qu'il ait cru faire assez de ne pas les imiter dans leurs mensonges. Son *Histoire de Louis XIII* renferme, dans sa volumineuse prolixité, une multitude de faits curieux ; mais il oublie entièrement qu'une histoire n'est pas un *factum*. Il déclame avec une animosité indécente contre Louis XIV; et s'il ne se trompe guère sur les faits, il est très-souvent injuste pour les personnes. Il n'a pas su distinguer la sévérité judicieuse d'un historien de l'amertume virulente d'un satirique. La justice de l'histoire doit s'exercer comme

celle des lois : l'une doit juger comme l'autre doit punir, sans colère et sans passion; et c'est infirmer son propre jugement que de n'y pas porter cette raison tranquille et désintéressée, qui est la première disposition pour bien juger.

On ne peut mettre que dans la classe des savants en recherches historiques le comte de Boulainvilliers et l'abbé Dubos. Leur érudition n'a pas été dirigée par un jugement sain : il y a, dans ce qu'ils ont écrit sur l'*histoire de France*, des vues et des lumières dont on peut profiter : mais ils sont le plus souvent égarés par l'esprit de système, aussi dangereux en histoire qu'en philosophie, et qui, dans l'une comme dans l'autre, commence par dénaturer les faits pour amener des résultats erronés. Heureusement les erreurs de ces deux écrivains ont été solidement réfutées par Montesquieu et le président Hénault, qui ont fait voir que Boulainvilliers et Dubos n'étaient, dans le genre de l'histoire, ni bons critiques, ni bons publicistes.

## SECTION II.

### Les Mémoires.

Les nombreux mémoires qui nous restent du dernier siècle offrent un plus grand fonds d'instruction et surtout plus d'agrément que les historiens. Ils représentent plus en détail et plus naïvement les faits et les personnages; ils fouillent plus avant dans le secret des causes et des

ressorts, et c'est avec leur secours que nous avons eu, dans le siècle présent, de meilleurs morceaux d'histoire. Il est peu de lectures plus agréables, si l'on ne veut qu'être amusé; mais généralement il en est peu dont il faille se défier davantage, si l'on ne veut pas être trompé. Ce sont, il est vrai, des témoins qui vous apprennent les circonstances les plus secrètes; mais si l'on veut s'assurer de la vérité, autant du moins qu'il est possible, il faut les confronter l'un à l'autre, et comparer les dépositions. S'il est difficile qu'un écrivain hors d'intérêt se garantisse de toutes les préventions naturelles à l'esprit humain, il l'est bien plus que celui qui a été un des acteurs dans les événements qu'il raconte se dépouille de toute partialité, se désintéresse absolument dans sa propre cause, qu'il ne soit jamais flatteur ou apologiste pour lui-même, ni ami ou ennemi pour les autres. Il y a même un danger de plus pour lui et pour ses lecteurs : il peut les tromper comme il se trompe, c'est-à-dire de très-bonne foi. Les mêmes passions, les mêmes intérêts qui ont dirigé sa conduite peuvent encore conduire sa plume. Il y a plus : nous sommes assez disposés à écouter favorablement et à croire avec facilité celui qui nous raconte sa propre histoire : c'est une espèce de confidence qui sollicite notre amitié; il nous gagne dès la première page, et si nous n'y prenons garde, il nous met bientôt de moitié dans ses sentiments comme dans ses secrets.

Le premier motif de confiance qui doit balancer

ces considérations, c'est le caractère connu de l'auteur, ensuite l'attention à s'oublier soi-même, pour ne montrer les choses que comme elles sont. C'est ce double motif de crédibilité qui rend si précieux les Mémoires de Jeannin, de Villeroi, de Torcy; ceux de Turenne, malheureusement trop courts, les lettres du cardinal d'Ossat. C'est là que la véracité, présumée dans la personne, a été constatée par tous les témoignages. Les Mémoires de Sully, rédigés par ses secrétaires, et revus par l'abbé de l'Écluse, ont l'avantage de faire connaître et par conséquent de faire aimer notre Henri IV, plus qu'aucune des histoires que l'on ait faites de ce grand homme. Ils sont fidèles dans tous les faits essentiels; mais la tournure d'esprit de l'auteur, où il entre volontiers un peu de complaisance en sa faveur, et un peu de dureté pour les autres, avertit de ne pas voir toujours les hommes et les objets dans le même jour qu'il nous les présente. Il faut lire avec plus de précaution encore les Mémoires de la Fronde, dont plusieurs ont été composés par des gens d'esprit et de mérite, tels que La Rochefoucauld, Gourville, Bussy, La Fare, etc.; mais qui ne sont pas, à beaucoup près, purgés du levain de la faction. Celui que j'ai nommé le premier, comme le plus ingénieux et le meilleur écrivain, La Rochefoucauld, n'est pas plus exempt de préjugés en politique qu'en morale. L'avocat-général Talon, bien moins agréable à lire, mérite beaucoup plus de confiance. Il faut dévorer l'ennui de ses Mémoires diffus, qui sont un amas de ma-

tériaux entassés sans choix et sans art, mais que l'esprit de vérité et de justice a rassemblés. C'était un excellent citoyen, un grand magistrat, un orateur même pour ce temps, où l'éloquence n'était pas encore épurée. On le voit assez par celle qui règne dans ses harangues; et, pour comprendre le grand effet qu'elles produisaient, attesté d'une voix unanime, il faut songer qu'il avait deux grands avantages, l'action, qui est nulle sur le papier, mais puissante sur un auditoire, et la vertu qui animait ses paroles ainsi que son âme, et qui respire encore dans ses écrits, les plus utiles et les plus instructifs pour qui voudrait écrire l'histoire de ces temps malheureux. Il n'avait aucun talent pour ce genre; mais on lui pardonne tout en faveur des sentiments qu'il montre, de sa candeur, de son amour pour le bien public, qui le mettent au-dessus de l'esprit de corps, celui de tous dont il est le plus difficile de se défaire. Il déplore avec sincérité les égarements et le scandale de sa compagnie, et nul ouvrage ne fait mieux voir combien un corps de magistrature est par lui-même étranger à la science de l'administration; combien des hommes pour qui les formes sont toujours l'essentiel sont loin de l'esprit des affaires publiques, pour qui ces mêmes formes ne sont jamais qu'un accessoire de convention; enfin à quel point peut se dénaturer un corps de judicature, du moment où il veut joindre au pouvoir des lois celui de la force qui les détruit, ou celui de l'intrigue qui les déshonore.

Les Mémoires de mademoiselle de Montpensier et de madame de Motteville, écrits avec une extrême négligence, ne laissent pas de nous apprendre beaucoup de particularités et d'anecdotes qui ne sont pas toutes indifférentes. Il y a beaucoup plus à profiter dans les derniers, pourvu qu'on ne s'en rapporte pas absolument à l'extrême attachement de cette dame pour Anne d'Autriche, attachement très-louable dans l'amitié, mais qui peut être suspect dans l'histoire. Quant à ceux de mademoiselle, ce qu'on y voit surtout, c'est l'esprit le plus ordinaire à ceux qui ne sont de la cour que pour en être, c'est-à-dire le sérieux des petites choses et l'importance des bagatelles.

Mais pour la connaissance des hommes et des affaires, pour le talent d'écrire, rien ne peut se comparer, même de fort loin, aux Mémoires du fameux cardinal de Retz : c'est le monument le plus précieux en ce genre qui nous reste du siècle passé. Le nom de cet homme vraiment singulier réveille tant d'idées à la fois, qu'il est impossible de ne pas chercher à les démêler ; et la supériorité de l'homme et de l'ouvrage est une raison pour arrêter un moment la rapidité de ce résumé, et pour considérer avec réflexion un personnage qui, parmi tant d'autres plus ou moins célèbres, n'a de ressemblance avec aucun d'eux.

Peut-être ne lui a-t-il manqué, pour être un grand homme, que d'être à sa place. Mais, malheureusement pour lui, il était, par son caractère, également déplacé et dans une monarchie et dans

l'Église; et la première instruction qui résulte de ses aventures et de ses écrits, c'est que des qualités éminentes, en contradiction avec des circonstances insurmontables de leur nature, ne peuvent produire qu'une lutte brillante et momentanée, une célébrité passagère et une chute complète. La première loi d'une grande ambition fondée sur de grands talents est donc d'en choisir et d'en décider l'objet suivant les possibilités morales et politiques. C'est un grand acte de la raison, le plus important de tous, mais en même temps le plus difficile, parce qu'il dépend beaucoup du caractère, qui décide souvent contre la raison; et c'est ce qui arriva au cardinal de Retz. Né avec du génie pour les affaires, audacieux et adroit, ferme et souple, éloquent en public, insinuant dans le particulier, actif et patient, habile à se procurer de l'argent et à le répandre; sachant descendre de son rang jusqu'à la dernière popularité, et le soutenir jusqu'à la hauteur la plus fière, il réunissait ce qui peut mener à tout dans un état républicain, où chacun a sa valeur personnelle, et peut se placer en raison de ses facultés. Il sentait ses forces; il y mesura ses projets : mais il ne mesura pas les projets aux moyens. Dans une monarchie que Richelieu venait de rendre absolue dans les principes et dans le fait, il n'y avait pour l'abbé de Retz, designé archevêque de Paris, de chemin à l'élévation que celui du ministère, ni de chemin au ministère que l'attachement à la cour. Toutes les conjonctures offraient des facilités : une mino-

rité, un roi enfant, une régente incapable de gouverner par elle-même, et qui avouait le besoin d'être gouvernée; qui même, si l'on s'en rapporte à lui, ne donna la première place à Mazarin que faute de pouvoir se fier à un autre. Quoique ce dernier fait soit douteux, quoiqu'on ne sache pas bien précisément jusqu'où allait l'influence de Mazarin au commencement de la régence, parce qu'il pouvait être assez fin pour la dissimuler, et que la reine pouvait être intéressée à en déguiser les causes, il est au moins certain que le coadjuteur pouvait alors balancer cette influence, et devait s'y appliquer avant tout, s'il voulait fonder sa fortune sur une base solide. Il était beaucoup plus jeune que Mazarin : c'était un désavantage réel pour l'opinion; ce pouvait n'en être pas un dans le cabinet de la régente. Elle le voyait favorablement : il lui était redevable de la coadjutorerie qui lui assurait l'archevêché; la route était ouverte, il fallait la suivre : c'était de ce côté que devaient se tourner toutes les séductions et tous les efforts. Il était aimé de M. le Prince, qui ne pouvait souffrir le ministre. On voyait avec peine un étranger, un cardinal, dans un poste que Richelieu avait fait haïr et redouter. Cette considération, l'appui du grand Condé, les avantages naturels du coadjuteur, qui avait pour lui l'élocution et les manières, qui souvent rendaient Mazarin ridicule; l'intrigue, où il était aussi savant que personne : tous ces moyens réunis pouvaient lui obtenir l'entrée au conseil, et, ce premier pas fait, il pouvait, comme

Richelieu, devenir le maître dès qu'il aurait eu l'oreille de la maîtresse. Mais il eût fallu pour cela montrer un dévouement entier aux intérêts de la régente, à ceux de son autorité, et de celle qu'elle devait conserver au roi. Ce fut là le grand art de Mazarin, qui lui servit plus que tout le reste, et ce sera toujours la marche la plus sûre auprès des souverains, surtout auprès de ceux dont le pouvoir, affermi par sa nature, n'est combattu que par les circonstances. Tel était le plan d'ambition que pouvait suivre le coadjuteur : il n'était pas infaillible, l'ambition n'a rien qui le soit; mais il était probable, et surtout c'était le seul possible dans l'exécution. Le pis-aller eût été de rester archevêque de Paris; et s'il avait un désir fort vif du chapeau, qui dans ces temps était un bien plus grand objet qu'aujourd'hui, lui-même convient dans ses Mémoires qu'un archevêque de Paris devait naturellement l'espérer.

Maintenant, que l'on examine la conduite qu'il tint, et l'on verra que cet homme, qui dans ses écrits a tant raisonné sur les principes de l'ambition, manqua entièrement au premier de tous, qui est d'avoir un objet, et que la sienne, qui dans Rome ou dans Athènes eût pu l'élever au plus haut degré, ne pouvait absolument que le perdre en France, comme en effet elle le perdit. Il suffit de lire dans ses Mémoires les motifs qui le déterminèrent à la guerre civile, et dont il rend compte avec une bonne foi qui semble ne pas lui coûter, dès qu'il s'agit de choses qui ont au moins un côté

brillant, et qui prouvent tout ce qu'il pouvait. C'était la veille de la journée des barricades; il apprend qu'au Palais-Royal on est persuadé qu'il a soufflé le feu de la sédition, loin de chercher à l'éteindre, et que par conséquent la cour le mettait au nombre de ses ennemis. Là-dessus voici comme il s'exprime : « Comme la manière dont j'é-
» tais poussé et celle dont le public était menacé
» eurent dissipé mon scrupule, et que je crus pou-
» voir entreprendre avec honneur et sans être
» blâmé, je m'abandonnai à toutes mes pensées;
» je rappelai tout ce que mon imagination m'avait
» jamais fourni de plus éclatant et de plus propor-
» tionné aux vastes desseins; je permis à mes sens
» de se laisser chatouiller par le titre de chef de
» parti, *que j'avais toujours honoré dans les Vies*
» *de Plutarque*. Mais ce qui acheva d'étouffer tous
» mes scrupules, fut l'avantage que je m'imaginai
» à me distinguer de ceux de ma profession par un
» état de vie qui les confond toutes. Le dérègle-
» ment des mœurs, très-peu convenable à la mienne,
» me faisait peur... Je me soutenais par la Sorbonne,
» par des sermons, par la faveur des peuples; mais
» enfin cet appui n'a qu'un temps, et ce temps
» même n'est pas fort long, par mille accidents qui
» peuvent arriver dans le désordre. Les affaires
» brouillent les espèces; elles honorent même ce
» qu'elles ne justifient pas; et les vices d'un arche-
» vêque peuvent être, dans une infinité de ren-
» contres, les vertus d'un chef de parti. *J'avais eu*
» *mille fois cette vue*; mais elle avait toujours cédé

» à ce que je croyais devoir à la reine. Le souper
» du Palais-Royal et la résolution de me perdre avec
» le public l'ayant *purifiée*, je la pris avec joie, et
» j'abandonnai mon destin à tous les mouvements
» de la gloire. Minuit sonnant, je fis rentrer dans
» ma chambre Laigues et Montrésor, et je leur dis:...
» Je serai demain, avant qu'il soit midi, maître de
» Paris. »

Ces aveux sont un morceaux bien curieux : ils contiennent en peu de lignes le caractère, le génie et l'histoire du cardinal de Retz. D'abord est-ce de bonne foi qu'il pouvait se plaindre de l'opinion de la cour? et, à la place de Mazarin, aurait-il jugé autrement le coadjuteur? Avait-il joué jusque-là un rôle qui dût inspirer beaucoup de confiance? Redevable à la reine d'une dignité plus considérable alors qu'elle ne l'a été depuis, il avait commencé par se déclarer contre le ministre dans une assemblée du clergé, et n'avait tiré d'autre fruit de ses menées que des querelles avec Mazarin, et le plaisir de braver impunément un ministre qui savait dissimuler les injures, mais qui ne les oubliait pas. L'adroit Italien en savait assez pour voir que le coadjuteur en voulait secrètement à sa place, mais que, désespérant de gagner la cour, il cherchait à s'en faire craindre. On ne pouvait ignorer ses liaisons avec les plus déterminés frondeurs, ses intrigues dans le parlement, les soins qu'il avait pris de se faire un parti dans le peuple, les sommes considérables qu'il avait répandues. Dans les premières émeutes que le parlement avait encouragées,

on avait entendu plus d'une fois crier : *Vive le coadjuteur!* et quand il avait paru pour les apaiser, il avait tenu cette conduite équivoque et ces discours d'un homme qui ne veut modérer la sédition que de manière à faire voir qu'il est en état de la gouverner. Il avait pris ce moment pour aller au Palais-Royal, comme pour jouir de l'embarras de la reine et du cardinal, et voir à quel point il pouvait se rendre nécessaire. Ce moment était celui qui pouvait le décider : s'il eût obtenu la confiance de la reine, il se fût très-certainement rangé de son parti et aurait tout fait pour la servir et pour chasser Mazarin. Mais cette princesse, qui avait toute la fierté du sang d'Autriche, ne put souffrir qu'un sujet qui lui devait tout prétendît se rendre important par le mal qu'il avait fait ou qu'il pouvait faire. Il fut reçu avec mépris; et, plus altier encore que sa souveraine, il se livra dès ce moment à la vengeance et au plaisir si flatteur pour un homme de son caractère, de lutter contre l'autorité royale. A l'entendre, il avait été retenu par la reconnaissance; mais ce qu'il en dit prouve seulement qu'il avait quelque honte de l'ingratitude. Les vrais motifs qui le dirigent se montrent ici d'eux-mêmes; il les produit avec cette effusion et cette complaisance que l'on remarque dans tout ce qui vient du cœur. *Il s'abandonne à ses pensées, aux vastes desseins, à ce que son imagination lui avait fourni de plus éclatant, à ce titre de chef de parti qui chatouille ses sens, et qu'il avait toujours honoré dans les Vies de Plutarque.* Ces expressions étalent le cardinal de Retz

tout entier : c'est là tout ce qu'il était, tout ce qu'il pouvait être; et, si l'on y fait attention, cet homme, qui rapporte tout à la politique, était dominé, sans qu'il s'en doutât, par une imagination où il entrait même un peu de romanesque, puisque le romanesque est ce qui va au-delà de la raison et du vraisemblable. *Il honore le titre de chef de parti*, et il a tort. On peut admirer un chef de parti comme on admire tout ce qui est au-dessus du médiocre : on ne peut *honorer* que ce qui est juste. *Il abandonne son destin à tous les mouvements de la gloire.* Voilà de beaux mots; mais il fallait examiner s'il y avait une *gloire* bien réelle pour un archevêque à se faire chef de sédition, à marcher dans Paris, entouré de glaives, de mousquets et de poignards; si même, en se considérant comme homme d'état, il y avait beaucoup de *gloire* à mettre Paris et le royaume en feu, uniquement pour renvoyer un ministre; à exciter la guerre civile, sans pouvoir espérer, sans méditer même une révolution; à profiter des circonstances pour se rendre puissant un jour et tomber le lendemain. Mais ce n'étaient pas ces considérations qui occupaient Gondi : son génie le maîtrisait, et les troubles civils, les complots, les conspirations, étaient son élément naturel. Le coup d'essai de sa première jeunesse avait été une conspiration contre Richelieu, où il ne s'agissait de rien moins que de l'assassiner; et un prêtre nous raconte froidement qu'il eut pendant trois mois dans le cœur le dessein d'assassiner un prêtre! et pendant ce temps, dit-il, *il faisait*

*un peu le dévot, et faisait même des conférences à Saint-Lazare.*

J'avoue que c'étaient les mœurs de ce temps, et que l'humeur implacable et sanguinaire de Richelieu, qui n'écrasait le pouvoir des nobles que pour établir le despotisme, ne pouvait guère produire d'autre effet. La tyrannie ne recueille que la haine; la force appelle la force, et, à son défaut, l'impuissance appelle la trahison. Mais il n'est pas moins vrai que tous les exemples que le coadjuteur avait devant les yeux étaient plus faits pour l'avertir que pour l'égarer. Il devait voir clairement qu'en allumant la guerre civile contre Mazarin, il avait moins d'excuse, moins de consistance, moins de moyens de sûreté que ceux qui avaient voulu renverser Richelieu. Des princes du sang, tels que Gaston et le comte de Soissons, devaient penser que leur naissance les sauverait toujours des derniers dangers, et qu'un ministre, quel qu'il fût, croirait toujours avoir assez fait s'il n'en avait rien à craindre. Montmorency, en servant Gaston, pouvait se flatter qu'à tout événement cet appui le sauverait : c'était un homme bien autrement considérable qu'un coadjuteur de Paris; il avait pourtant été décapité à la vue de la France entière qui le pleurait. Cinq-Mars, favori de Louis XIII, avait eu le même sort. Que pouvait raisonnablement espérer Gondi en se déterminant à la guerre civile? Rien n'était si facile que de la commencer : sur ce point Mazarin l'avait servi à souhait. Depuis six mois les édits bursaux les plus odieux et les plus ridicules avaient montré

la plus basse avidité; et la résistance des parlements et du peuple, d'abord traitée de révolte, ensuite enhardie et autorisée par des édits de révocation, puis éludée par mille petits artifices, avait arraché au ministère l'aveu de ce qu'il y a de plus méprisable dans un gouvernement, la violence qui hasarde tout, la faiblesse qui ne soutient rien, et la mauvaise foi qui est la plus vile des faiblesses. Paris d'ailleurs était alors assez redoutable : la bourgeoisie était armée; elle l'était légalement et pour la défense de la ville. Il y avait des colonels et des compagnies de quartier, et le coadjuteur s'en était assuré par ses séductions, ses libéralités, et par l'ascendant de sa place. Il disposait aussi des curés, qui disposaient de la populace. Le parlement, outré, et avec raison, contre Mazarin, était résolu à pousser à toute extrémité un ministre qui avait eu la double imprudence de le ménager trop après l'avoir ménagé trop peu, et de faire sentir à ces vieux corps toute leur force après avoir attaqué leurs prérogatives. La difficulté n'était donc pas de faire la guerre domestique; il s'agissait de savoir quelle en serait l'issue. Un homme tel que le coadjuteur devait être capable de la prévoir, et le rapport du présent à l'avenir est l'étude du vrai politique. Il n'y avait encore rien à attendre des princes du sang : Gaston était absolument sans caractère et sans dessein, dépendant toujours des circonstances, et alors de la reine. Le prince de Condé, vainqueur à Rocroy et à Lens, le héros du siècle, était le protecteur naturel de la régente et du roi pupille, et d'abord il le fut effec-

tivement. De plus, quelque parti que prissent ces deux princes, le coadjuteur, qui n'était auprès d'eux qu'un particulier, ne pouvait pas croire que leur destinée fût la sienne, quand même leur cause serait commune. Dans tous les cas, il était impossible que ni Gaston, ni Condé, ni le parlement, songeassent à détrôner leur roi ni à renverser la monarchie; et en effet, personne n'y songeait. Le résultat vraisemblable était donc un accommodement, soit que Mazarin fût chassé, soit qu'il ne le fût pas; et Gondi pouvait-il présumer que la régente, dès qu'elle serait maîtresse, ou le roi, dès qu'il serait majeur, pardonnât à un archevêque de Paris d'avoir été le boute-feu de la sédition, et d'avoir soulevé la capitale? Lui-même ne s'aveuglait pas sur le sort qui l'attendait. A peine fut-il engagé dans la carrière, qu'il vit le précipice au bout; il vit que son existence était dépendante et secondaire. Il fallut d'abord s'attacher au parlement, ensuite à Gaston; et il n'ignorait pas que c'étaient là de ces appuis qui bientôt vous laissent tomber. Enfin, il prophétisa véritablement lorsqu'il dit à Monsieur : *Vous serez fils de France à Blois, et moi cardinal à Vincennes.*

On sait ce qui lui arriva quand la paix fut faite, les rigueurs de sa détention, les périls et les accidents de sa fuite, son voyage à Rome. Il eut encore le plaisir d'y faire un pape, mais il ne put même demeurer archevêque; il fallut donner la démission de cette belle place. Il fallut n'être rien, pour avoir voulu être tout; paraître devant Louis XIV, qui le

méprisa comme un homme qui n'avait rien été de ce qu'il devait être; vieillir dans l'obscurité; se borner pour toute gloire à l'acquit de quatre millions de dettes, dont le paiement, quoique, très-louable, n'en faisait pas oublier l'origine, et se réduire, pour toute considération, à une régularité de mœurs un peu tardive, et qui pouvait paraître forcée après des scandales si longs et si éclatants. C'est la dernière observation qui reste à faire sur les motifs de ses entreprises. Il avoue que ce qui acheva d'étouffer tous ses scrupules fut principalement le désir de couvrir du nom d'un chef de parti les vices d'un archevêque. Ainsi, en dernier résultat, il fut cause de quatre années de guerre civile, parce qu'il avait du goût et du talent pour la faction, et parce qu'il voulait être moins obligé de cacher ses débauches; et le reste de sa vie fut sacrifié à l'expiation de ces quatre années d'un pouvoir employé à faire du mal. Certes, il n'y a là rien de grand, ni dans les principes, ni dans les effets : il n'y a de louable que le repentir.

La seule gloire qui lui soit restée est celle à laquelle il songeait le moins, celle d'écrivain supérieur. Ce n'est pas que je le compare, comme on l'a fait un peu légèrement, à Tacite, dont il n'a ni la profondeur de vues ni la force de pinceau ; à Salluste, dont il n'égale ni la précision originale ni l'expression heureuse. Son style est comme son génie, plein de feu et de hardiesse, mais sans règle et sans mesure. On peut reprocher à quelques-uns de ses portraits des antithèses accumulées et for-

cées; mais ce défaut, qui est rare chez lui, n'empêche point que le naturel de la vérité ne domine dans sa diction ; de même ses inégalités n'en diminuent point l'éclat : elles sont évidemment les négligences d'un homme qui adresse ses Mémoires à une amie intime comme une confidence épistolaire. Il sait raconter et peindre ; mais on voit par les témoignages de ses contemporains, que sa mémoire le trompe assez souvent sur les faits et les dates, et que ses prétentions le rendent quelquefois injuste sur les personnes. Il a beaucoup de franchise sur ce qui le regarde, moins pourtant qu'il n'en veut faire paraître, et son amour-propre, qui le conduisait dans ses écrits comme dans ses actions, avoue quelques fautes, pour faire croire plus aisément à une suite de combinaisons qu'il est trop facile d'arranger après les événements pour que l'on puisse toujours les attribuer à la prudence. Malgré cet artifice, ce qu'il peint le mieux dans ses ouvrages, c'est lui-même, et l'on peut dire de lui, comme de César, qu'il a fait la guerre civile et l'a écrite avec le même esprit [1]. Ses inclinations et ses principes percent de tous côtés ; sa politique est tournée tout entière vers les dissensions domestiques; toutes ses maximes sont adaptées à des temps de cabale et de discorde, et il ne juge presque les hommes que par ce qu'ils peuvent être dans les factions, c'est-à-dire sur le modèle qu'il est plus que personne en état de fournir d'après lui. Enfin, ses Mémoires,

[1] *Eodem animo scripsit quo bellavit.*

pleins d'esprits, d'agrément, de saillies, d'imagination, de traits heureux, laisseront toujours l'idée d'un homme fort au-dessus du commun. Il n'y a guère de défauts que ceux qu'il était capable d'éviter en composant avec plus de soin, comme dans sa conduite ce qu'il y a de plus vicieux n'empêche pas qu'on n'aperçoive ce qu'il aurait pu être si la fortune l'avait autrement placé.

---

# CHAPITRE III.

## *Philosophie.*

### SECTION PREMIÈRE.

#### Métaphysique.

DESCARTES, PASCAL, FÉNELON, MALEBRANCHE, BAYLE.

La philosophie eut le même caractère que l'éloquence; elle fut presque toute religieuse, c'est-à-dire toujours appuyée sur ces bases premières et universelles, la croyance d'un Dieu et l'immortalité de l'âme immatérielle : idées mères, dont les conséquences, pour les esprits justes et les cœurs droits, s'étendent infiniment plus loin qu'on ne l'a cru de nos jours, puisque, bien saisies et bien développées, elles vont jusqu'à la nécessité d'une révélation. C'est en ce sens que la religion entre dans toute bonne philosophie; et c'est pour cela que celle du dernier siècle fut souvent sublime, et s'égara fort peu, presque sans danger, et toujours sans scandale.

Hors les athées, qu'il ne faut jamais compter quand on raisonne, tout le monde convient que l'idée d'un premier être est le principe de toutes nos connaissances métaphysiques, comme elle est en même temps le fondement et la sanction de

toutes les vérités morales, puisque, sans un Dieu, il ne peut y avoir dans les actions des hommes de moralité réelle. Elle est aussi la seule explication satisfaisante de tous les phénomènes physiques, puisque leur première cause est le mouvement, et que le mouvement en lui-même, de l'aveu de Newton, qui en a expliqué les lois, est inexplicable sans un premier moteur. Il s'ensuit que la vraie philosophie est inséparable de la religion, au moins de celle qui est, pour ainsi dire, le premier instinct des hommes les plus bornés, comme elle a été la doctrine des esprits les plus transcendants de Platon, de Socrate, d'Aristote, de Cicéron, chez les anciens; et, parmi les modernes, de Descartes, de Leibnitz, de Locke et de Fénelon, qui ont fait voir que cette religion primitive que rejettent les athées conduit à la nôtre que rejettent les incrédules; et c'est ce qui fait que les philosophes du siècle passé les ont souvent fait marcher de front, et se sont servis de l'une pour appuyer l'autre.

Mais aussi la curiosité est inséparable de la raison humaine, et c'est parce que celle-ci à des bornes que l'autre n'en a pas. Cette curiosité en elle-même n'est point un mal ; elle tient à ce qu'il y a de plus excellent dans notre nature; car, s'il n'est donné de tout savoir qu'à celui qui a tout fait, l'homme s'en rapproche du moins autant qu'il le peut en désirant de tout connaître; et l'on sait que ce grand et beau désir a été, dans les sages de tous les temps, le sentiment de leur noblesse et le pressentiment de leur immortalité.

Sans doute ce désir, qui ne peut être rempli que dans un autre ordre de choses, sera toujours trompé dans celui-ci; mais du moins nous lui devons ce que nous avons pu acquérir de connaissances spéculatives, et les illusions qui ont dû s'y mêler sont celles de l'amour-propre, et prouvent seulement que la raison a besoin d'un guide supérieur qui lui trace la carrière hors de laquelle elle ne peut que s'égarer.

C'est en méconnaissant ce guide que la curiosité en tout genre devient fanatisme; et le fanatisme, soit religieux, soit philosophique, n'est, quoi qu'on en ait dit, ni l'enfant de la religion, ni celui de la philosophie : il est l'enfant de l'orgueil, puissance violente et terrible. La raison, au contraire, même quand elle se trompe, est par elle-même une puissance tranquille qui ne se passionne point, et pour laquelle les hommes ne se battent pas. Le fanatisme ment quand il parle au nom du ciel ou de la raison : la philosophie et la religion le désavouent également; il les outrage et les dénature toutes les deux, et toutes les deux le détestent. Il prend de l'une des arguments dont il fait des sophismes, et de l'autre des dogmes dont il fait des hérésies; et de cet alliage impur sont sortis tous les maux qui ont désolé le monde, depuis l'arianisme qui ensanglanta les conciles, jusqu'au *philosophisme* [1] de ce siècle qui a fait de la France le théâtre de tous les crimes.

[1] On est obligé d'adopter ce mot, devenu nécessaire pour prévenir toute méprise, et qui signifie l'amour du sophisme,

A la tête de tous ceux qui, dans le dernier siècle, ont vraiment mérité le nom de *philosophes*, il faut sans doute placer Descartes. Sa *Dioptrique* et l'application de l'algèbre à la géométrie, découverte qui l'a mis au rang des inventeurs en mathématiques, n'appartiennent qu'aux sciences exactes, qui sont étrangères à notre objet. Mais personne n'ignore les obligations que nous lui avons sous des rapports bien plus étendus, puisque, par la révolution qu'il opéra dans la philosophie spéculative, il fut véritablement le réformateur de l'esprit humain. On doit à son heureuse hardiesse d'avoir pu briser enfin le lourd sceptre du pédantisme scolastique, qui avait produit depuis plusieurs siècles un très-mauvais effet, celui de n'éveiller la dispute qu'en assoupissant la raison. L'époque où l'on avait découvert les ouvrages d'Aristote étant celle de l'ignorance, il avait imprimé tant d'étonnement et de respect, que l'on crut avoir trouvé la science universelle et infaillible; et ce qu'on avait alors d'esprit étant plutôt tourné vers une finesse frivole que vers le jugement solide, la physique générale

l'amour du faux, comme *philosophie* veut dire amour de la sagesse, amour du vrai. Dans le génie de la langue grecque, les mots de *sophisme* et de *sophistes* suffisaient pour marquer l'abus ; dans la nôtre, ce n'est pas assez, parce que nos *sophistes* ne ressemblent point à ceux de l'antiquité. Ceux-ci n'ont jamais troublé la terre ; les autres ont voulu l'asservir, et ont été au moment de ramener le chaos. Il y a donc ici *amour du mal*, et, par conséquent, beaucoup plus qu'erreur ; c'est ce qui doit faire admettre le mot de *philosophisme*.

d'Aristote, toute composée d'hypothèses gratuites, mais substituant aux faits des définitions, des divisions et des subdivisions fort régulières, et sa métaphysique presque toute formée d'abstractions très-savamment chimériques, furent embrassées avec avidité par des hommes qui avaient assez d'esprit pour argumenter sur des mots, et pas assez pour chercher les choses. Ainsi, l'on n'avait pris d'abord que les erreurs d'un grand homme; et ce ne fut que long-temps après que l'on sut profiter de ce qu'il avait fait de beau et de bon, en régularisant les notions essentielles du raisonnement, de l'éloquence et de la poésie. Aristote avait pris dans toute l'Europe un tel ascendant, qu'il y était presque regardé comme un père de l'Église : sa philosophie était une religion; ses décisions étaient des oracles; et l'on n'oubliera jamais ce mot qui servait de réponse à tout, ce mot reçu constamment dans les écoles modernes, comme il l'avait été autrefois dans celle de Pythagore; ce mot qui est le sceau de l'esclavage des esprits : *Le maître l'a dit.* Descartes ne voulut de maître que l'évidence; il la chercha par son doute méthodique, aussi sensé que le doute des pyrrhoniens était extravagant. Il apprit aux hommes à n'affirmer sur chaque objet que ce qui était clairement renfermé dans l'idée même de cet objet. C'est ainsi qu'il trouva les meilleures preuves que l'on eût encore données de l'existence d'un premier être, de l'immatérialité des esprits et de l'immortalité de l'âme, et son excellent livre *de la Méthode* réduisit en démonstration des véri-

tés de sentiment. Il lui fallait, pour achever cette révolution, non-seulement le courage de l'esprit, mais celui de l'âme; car, quoiqu'il n'ait jamais été persécuté par le gouvernement, comme on l'a prétendu, il le fut par ceux qu'il contredisait, et qui trouvèrent des protecteurs de leurs thèses dans les magistrats qui condamnaient celles de Descartes. Le ministère lui offrit même des places et des pensions; mais il aima mieux philosopher en liberté chez l'étranger. Il eut de bonne heure des disciples et des admirateurs; il fit même des martyrs, puisque ceux qui osèrent les premiers enseigner sa philosophie dans les classes furent destitués de leurs places. Les tribunaux s'armèrent en faveur d'Aristote, et prohibèrent le cartésianisme, qui ensuite eut à son tour le sort du péripatétisme, car il domina dans les écoles, et y établit tout ensemble la vérité et l'erreur. On crut à la mauvaise physique de Descartes, parce qu'il était bon métaphysicien, comme on avait cru à celle d'Aristote, parce qu'il était bon dialecticien. Descartes, comme tant de grands esprits, n'avait pu se défendre de la tentation de faire un monde, et n'y avait pas mieux réussi. Mais on adopta ses éblouissantes chimères après avoir combattu ses vérités; et quand Newton, sans chercher comment le monde avait été formé, découvrit les lois mathématiques qui le gouvernent, cette nouvelle lumière fut long-temps repoussée. On ne se rendit qu'avec peine au calcul et à l'expérience, qui firent voir enfin que des principes dans lesquels se trouve renfermée la régularité nécessaire

du mouvement de tous les corps étaient incontestablement les meilleurs.

Un génie non moins élevé que Descartes dans la spéculation, et non moins vigoureux que Bossuet dans le style, Pascal employa l'une et l'autre force à combattre l'incrédulité qui était venue à la suite du calvinisme, et, quoique cachée et sans crédit, alarmait dès lors les zélateurs du christianisme. Il attaqua d'abord ces malheureux casuistes, qui paraissent, il est vrai, avoir déraisonné de bonne foi, mais qui n'en avaient pas moins compromis l'honneur de la religion, en la rendant, autant qu'il était en eux, complice de cette ridicule scolastique qui avait rempli leurs livres des plus pernicieuses erreurs. On peut donc mettre sur le compte de la bonne philosophie ces fameuses *Provinciales* qui leur portèrent un coup mortel. Si ce n'eût été qu'un livre de controverse, il aurait eu le sort de tant d'autres, et aurait passé comme eux. S'il n'avait eu que le mérite d'être écrit avec une pureté unique à cette époque, on ne s'en souviendrait que comme d'un service rendu à notre langue. Mais le talent de la plaisanterie, réuni à celui de l'éloquence, et le choix ingénieux d'un cadre dramatique, où il fait jouer à des personnages sérieux un rôle si comique et si plaisant, et naître le rire de la gaieté au milieu des matières les plus sèches et les plus graves, n'ont pas permis que cet excellent écrit polémique passât avec les intérêts particuliers qui lui promettaient d'abord une si grande fortune.

Mais une conception bien plus haute, ce fut celle

du grand ouvrage qu'il ne put que méditer et n'eut pas le temps de composer, ouvrage où il se proposait de prouver invinciblement la nécessité et la vérité de la révélation; ce qui ne veut pas dire, pour ceux qui connaissent leur langue et leur religion, qu'il eût jamais pensé à expliquer les mystères par une théorie purement humaine, ce qui serait détruire la foi pour élever la raison. Pascal n'était pas capable de cette inconséquence antichrétienne; il voulait seulement démontrer les motifs de crédibilité, fondés sur la certitude des faits et des conséquences, de manière que la raison n'ait rien à y opposer, et qu'elle soit forcée d'avouer qu'il suffit de ce que Dieu nous a voulu apprendre pour croire ce qu'il a voulu nous cacher. Ce plan est très-philosophique, très-exécutable, et personne ne pouvait l'exécuter mieux que Pascal, à en juger seulement par les fragments qui nous restent, tout informes qu'ils nous sont parvenus. La liaison des idées est nécessairement perdue : c'est une force principale qui manque pour le but de l'ouvrage; mais celle de pensée et d'expression suffirait pour l'immortaliser. *Ex ungue leonem :* on voit l'ongle du lion; c'est ce qu'on peut dire à chaque page de ce singulier recueil, qui ne parut qu'après sa mort, sous le titre de *Pensées*. Voltaire en a combattu quelques-unes avec une très-mauvaise logique et beaucoup de mauvaise foi. Le projet d'attaque n'était pas même convenable en bonne justice. Comment se permet-on d'argumenter contre un homme qui, ne parlant encore qu'à lui-même,

n'a souvent jeté sur des papiers détachés que des aperçus incomplets qu'il ne voulait que retrouver, pour les attacher à la chaîne de ses raisonnements? Voltaire est allé se heurter contre des pierres d'attente : combien il eût réussi encore moins contre l'édifice entier!

Malebranche s'avança sur les traces de Descartes dans les régions de la métaphysique : il y démêla très-bien la cause des illusions que nous font sans cesse nos sens et notre imagination, mais il ne se défia pas assez de la sienne; et quand il voulut savoir, ce qu'on ne saura jamais, comment nous pensons; quand il voulut comprendre dans l'homme cette incompréhensible union de la matière et de la pensée, et comment deux substances d'une nature si opposée peuvent concourir à une même action, alors il fit le roman de l'âme, comme Descartes avait fait celui de l'univers. Il prétendit, comme l'on sait, que l'homme voyait tout en Dieu; sur quoi l'on fit ce vers fort plaisant :

Lui qui voit tout en Dieu, n'y voit pas qu'il est fou.

C'était au moins un fou qui avait bien de l'esprit. On ne peut pas employer plus d'art à donner de la vraisemblance à un système qui ne peut pas soutenir l'examen. Malebranche se distingue d'ailleurs par un mérite particulier : son style est le meilleur modèle de celui qui convient aux recherches métaphysiques. Il est de la clarté la plus lumineuse; il est facile, agréable, coulant; il n'est

orné que de son élégance, et cette élégance ne va jamais jusqu'à la parure, encore moins jusqu'à la recherche. Aussi le lit-on toujours avec plaisir, parce que, s'il se fait illusion à lui-même, il ne veut jamais en faire au lecteur.

Mais il est un mérite plus rare et plus précieux, c'est de joindre naturellement, et par une sorte d'effusion spontanée, le sentiment à la pensée, même en traitant des sujets qui exigent toute la rigueur du raisonnement, et c'est l'attribut distinctif de la philosophie de Fénelon; c'est ce qui répand une éloquence si affectueuse et si persuasive dans son *Traité de l'existence de Dieu.* Il est divisé en deux parties : la première est un magnifique développement de cette grande et première preuve d'un être créateur, tirée de l'ordre et de l'harmonie de l'univers; preuve d'autant plus admirable, qu'elle est à la portée du commun des hommes, qui la conçoit par le plus simple bon sens, en même temps qu'elle épuise la méditation du philosophe. Cette preuve, saisie en elle-même par le sens intime, étonne et confond dans les détails la plus haute intelligence. Fénelon n'a fait qu'étendre et analyser ces paroles de l'Écriture, si souvent citées : *Cœli enarrant gloriam Dei. Les cieux racontent la gloire de l'Éternel.* Mais c'est en développant cette idée que l'on sent mieux combien elle est juste et féconde. Les plus savants scrutateurs des choses semblent n'avoir travaillé que pour remplir l'étendue de cette idée. C'est ce que faisait un Newton, dont Voltaire a dit qu'*il*

*démontrait Dieu aux sages ;* un Locke, lorsqu'il faisait pour ainsi dire l'anatomie de l'entendement humain ; un Winslow, celle du corps de l'homme ; et un Réaumur, celle des insectes. Mais aucun d'eux, ni aucun de ceux qui les ont devancés ou suivis, ni aucun de ceux qui les suivront, ni tous les hommes ensemble, s'ils pouvaient se réunir pour creuser cette idée immense, ne parviendraient à en trouver le terme. Les ouvrages de Dieu ne sont finis que pour lui, et seront toujours infinis pour nous, non pas seulement dans le vaste édifice des cieux, qui semble offrir à notre vue bornée une image de la toute-puissance, mais dans l'imperceptible structure de l'insecte qui touche au néant. Partout on rencontre également la main de l'auteur de la nature qui repousse notre faiblesse; partout il nous dit : Je t'ai permis de concevoir que je suis et que j'ai tout fait; je t'ai permis d'étudier et d'apercevoir quelques parties de mon ouvrage ; mais, quoique ce grand tout ne soit rien devant moi, tu n'es pas plus capable de le connaître que de me connaître moi-même.

A mesure que les sciences physiques ont fait plus de progrès, les merveilles sont devenues plus sensibles ; mais les sages de tous les temps ont employé cet invincible argument des causes finales, qui sera toujours le désespoir des athées. Dans l'impuissance d'y répondre, ils ont essayé de le tourner en ridicule, sous prétexte qu'il était aussi vieux que le monde : sans doute ; et il est vrai depuis que le monde existe. D'ailleurs, est-ce que

toutes les vérités métaphysiques, qui ne sont que les rapports intellectuels des choses, ne sont pas nécessairement aussi anciennes que les choses mêmes? Si l'esprit de l'homme, qui ne fait rien que graduellement, ne peut les apercevoir qu'à différents intervalles, n'existent-elles pas avant d'être découvertes? N'est-il pas vrai que tout effet supposait une cause avant que Cicéron, dans ses livres de philosophie, eût fait valoir cet argument avec cette éloquence que Fénelon a imitée dans les siens?

Il ne fait guère que le suivre dans la brillante esquisse où il a tracé l'économie du monde; mais il l'emporte sur lui dans la décomposition anatomique des différentes parties du corps humain, beaucoup mieux connues des modernes que des anciens. Fénelon sait revêtir de couleurs brillantes tous ces détails scientifiques par eux-mêmes, mais dont le résultat offre le plus merveilleux spectacle, et faisait dire avec raison à une anatomiste [1] qui venait de détailler aux yeux d'un des plus célèbres athées de nos jours cette continuelle correspondance de causes et d'effets qui compose et soutient notre organisation: *Eh bien! marchand de hasard, avez-vous assez d'esprit pour nous faire concevoir que le hasard en ait tant?* Je ne puis m'empêcher à ce sujet de citer aussi Montesquieu, qui n'était pas, ce me semble, un *petit esprit.* Voici ses paroles: « Ceux qui ont dit

[1] Mademoiselle Byron.

» qu'une fatalité aveugle a produit tous les effets
» que nous voyons dans le monde, ont dit *une*
» *grande absurdité*; car quelle plus *grande absur-*
» *dité* qu'une fatalité aveugle qui aurait produit
» des êtres intelligents? »

Cette ridicule hypothèse, inventée par Épicure et chantée par Lucrèce, a pourtant, de nos jours encore, été la ressource de la plupart des athées dogmatiques: et, pour le dire en passant, quand on renouvelle de si vieilles rêveries, on n'a pas trop bonne grâce à se moquer des vieilles vérités. Fénelon anéantit aisément ce système, qu'il examine dans tous ses points, et même un peu trop longuement, car sa métaphysique est aussi fertile que sa diction est abondante, et un peu de redondance est le défaut de toutes deux. Mais quelle sagacité dans l'une, et quelle richesse dans l'autre! Que d'élévation dans ce morceau sur l'union de l'âme et du corps! « Comme l'Écriture nous repré-
» sente Dieu, qui dit: *Que la lumière soit*, *et elle*
» *fut*; de même la seule parole intérieure de mon
» âme, sans effort et sans préparation, fait ce
» qu'elle dit. Je dis en moi-même, par cette parole
» si intérieure, si simple et si momentanée: Que
» mon corps se meuve, et il se meut. A cette sim-
» ple et intime volonté, toutes les parties de mon
» corps travaillent; déjà tous les nerfs sont tendus,
» tous les ressorts se hâtent de concourir ensem-
» ble, et toute la machine obéit, comme si chacun
» de ses organes les plus secrets entendait une voix
» souveraine et toute-puissante. Voilà sans doute la

» puissance la plus simple et la plus efficace que
» l'on puisse concevoir. Il n'y en a aucun exemple
» dans tous les êtres que nous connaissons ; c'est
» précisément celle que tous les hommes, persua-
» dés de la Divinité, lui attribuent dans tout l'uni-
» vers. L'attribuerai-je à mon faible esprit ou à la
» puissance qu'il a sur mon corps, qui est si dif-
» férent de lui? Croirai-je que ma volonté a cet
» empire suprême par son propre fonds, elle qui
» est si faible et si imparfaite? Mais d'où vient que,
» parmi tant de corps, elle n'a ce pouvoir que sur
» un seul? Nul autre corps ne se remue selon les
» désirs de ma volonté. Qui lui a donné sur un seul
» corps ce qu'elle n'a sur aucun autre? »

Cette question porte sur un fait de tous les moments, et la solution en est impossible : c'est un des mystères de la nature incompréhensibles pour l'homme. Quelqu'un disait à ce grand Newton qui avait calculé le mouvement de tous les corps : Pourquoi mon bras se meut-il quand je le veux, et quel rapport y a-t-il entre mon bras et ma pensée? Le philosophe regarda le ciel, et répondit : *Il n'y a que Dieu qui puisse le savoir.*

Si Fénelon a suivi Cicéron dans la première partie de son Traité, dans la seconde il suit Descartes. Il se sert du moyen de son doute méthodique pour parvenir à la connaissance d'une première vérité, et bientôt il arrive comme lui à cette proposition fondamentale, base de toute certitude : *Je pense*, *donc je suis.* Il s'élève ensuite comme lui, de conséquence en conséquence, jus-

qu'à l'idée de l'être nécessaire et nécessairement infini que nous appelons Dieu. Cette idée exalte son imagination sensible, naturellement portée à se répandre en spiritualité, et il commente éloquemment, quoique avec un peu de diffusion, ces paroles de Moïse : *Celui qui est m'a envoyé vers vous.* Il prouve très-bien que rien ne caractérise mieux la Divinité que ce mot vraiment sublime : *Celui qui est.* Il ne veut pas qu'on y ajoute rien, pas même le mot d'infini. « Quand je dis de » Dieu qu'il est l'être par excellence, sans rien ajou- » ter, j'ai tout dit..... C'est pour ainsi dire dégrader » l'être par excellence que de croire avoir besoin » d'ajouter quelque chose quand on a dit qu'il est. » Dieu est donc l'être : l'être est son nom essentiel, » glorieux, incommunicable. »

Fénelon réfute, en passant, ce qu'on nomme le spinosisme, mais en peu de mots : on voit qu'il dédaigne de s'occuper long-temps d'un système en général si obscur, et monstrueux dans ce qu'on en peut comprendre. C'est une peine bien perdue que de chercher à entendre un homme qui peut-être ne s'est pas entendu lui-même. Fénelon fait ce qu'il peut pour l'interpréter, et résume son inintelligible livre en quatre pages, qui contiennent en effet tout ce qu'il est possible d'y apercevoir. Il en fait toucher au doigt toute l'extravagance, et ressemble à Hercule combattant Cacus dans les ténèbres; mais ce combat était assez inutile. Il est vrai que l'obscurité même de Spinosa est ce qui a le plus contribué à sa réputation : on l'a cru profond, parce

qu'il fallait le deviner, et quelques gens se sont piqués d'en venir à bout. Mais si l'écrivain qu'il faut deviner exerce quelque curieux, il rebute la plupart des lecteurs ; et si la philosophie, comme on n'en peut douter, a l'évidence pour but, quoi de moins philosophique que l'obscurité? Comment peut-on établir un système quelconque, en ne définissant rien qu'en termes équivoques? Locke, Clarke, Condillac, sont assurément des métaphysiciens profonds; sont-ils jamais obscurs? Et quand on s'est accoutumé à marcher à leur lumière, a-t-on le courage de s'enfoncer dans la nuit de Spinosa? Au reste, si l'on pouvait soupçonner quelque prévention dans ce jugement, ou le croire uniquement dirigé sur celui des philosophes théistes ou chrétiens, qui n'ont vu dans Spinosa que l'ennemi de tout système religieux, je citerai ce qu'en a dit un homme connu par son indifférence sur cet article, Bayle, qui certainement ne voyait dans Spinosa que l'ennemi du bon sens : « Tout homme qui » cherchera sincèrement les vérités philosophiques » et qui verra qu'on ne saurait faire un pas dans » l'école de Spinosa sans rejeter comme fausses les » règles les plus certaines que la logique et la mé» taphysique nous puissent donner pour nous con» duire en fait de raisonnement, rejetera un pareil » système avec le dernier mépris. »

Il n'était pas possible, dans un livre où l'on traite de Dieu, de ne pas traiter de l'infini, puisque l'idée de l'infini est contenue dans celle de

l'être nécessaire. On peut penser avec quelle vivacité l'imagination de Fénelon s'élance dans cette haute sphère de pensées contemplatives, qui paraît être son élément, et combien il aime à s'y perdre. On est étonné de la fécondité de sentiments et d'expressions qu'il montre dans ces matières purement intellectuelles; mais ce qui peut étonner aussi d'un philosophe tel que lui, c'est qu'il lui arrive quelquefois d'aller jusqu'à la subtilité. J'ai cru en voir deux exemples dans ce traité, et c'est beaucoup pour Fénelon. Je n'en citerai qu'un, qui surprendra peut-être un peu ceux qui ne connaissent en lui que l'auteur du *Télémaque:* « L'idée que j'ai de l'infini n'est » ni confuse ni négative; car ce n'est point en excluant » indéfiniment toutes bornes que je me représente » l'infini. Qui dit borne dit une négation toute simple; » au contraire, qui nie cette négation affirme quel» que chose de très-positif: donc le terme d'infini, » quoiqu'il paraisse dans ma langue un terme néga» tif, et qu'il veuille dire non fini, est néanmoins très» positif. C'est le mot de fini dont le vrai sens est très» négatif: rien n'est si négatif qu'une borne; car qui » dit borne dit négation de toute étendue ultérieure. » Il faut donc que je m'accoutume à regarder tou» jours le terme de *fini* comme étant négatif: par » conséquent celui d'*infini* est très-positif. La né» gation redoublée vaut une affirmation: d'où il » s'ensuit que la négation absolue de toute négation » est l'expression la plus positive qu'on puisse rece» voir, et la suprême affirmation: donc le terme

» d'infini est infiniment affirmatif par sa signifi-
» cation, quoiqu'il paraisse négatif dans le tour
» grammatical. »

Au fond la question me paraît assez inutile; car il importe fort peu que l'infini soit pour nous une idée négative ou positive : il n'en peut rien résulter. Dans tous les cas, nous ne pourrons jamais rien concevoir de l'infini, si ce n'est qu'il ne peut appartenir qu'au seul être qui, existant par soi et nécessairement, ne peut ni avoir commencé ni finir. De plus, le raisonnement de Fénelon ne me paraît pas concluant, au moins pour l'idée de l'infini considéré en lui-même. Que l'on s'occupe un moment de l'infini en espace et en durée, on sentira que notre entendement ne peut faire autre chose que d'écarter toujours l'idée d'un terme quelconque et de la reculer aussi long-temps que nous pourrons y penser; voilà ce qu'on éprouve par le sens intime : d'où il suit que l'infini n'est pour nous que la négation de toute limite. On peut même le prouver encore par une raison très-sensible. Il est reconnu que nous ne pouvons rien embrasser par notre conception qui ne soit fini; et c'est pour cela que nous ne pouvons embrasser l'essence de Dieu qui est infini, quoique nous concevions très-bien la nécessité de son existence : donc l'idée de l'infini étant seule hors de l'ordre de toutes nos autres idées, nous ne pouvons la concevoir autrement que comme une négation du *fini*, de ce *fini* qui est tout ce que nous connaissons. J'en conclurais que l'infini est une idée positive pour

Dieu qui embrasse tout, et négative pour nous qui trouvons des bornes partout.

On ne trouve aucune trace de ces recherches un peu trop raffinées dans ses admirables *Lettres sur la religion*, faites pour plaire même à ceux qui ne l'aiment pas. Ce qui pourra surprendre ceux qui n'ont lu de Bossuet que ses Oraisons funèbres et ses Discours sur l'histoire, c'est que ses *Méditations sur l'Évangile* n'ont pas moins d'onction, d'enthousiasme et d'effusion de cœur que ces *Lettres* du tendre Fénelon : seulement Bossuet conserve toujours cette tendance au sublime, qui lui est naturelle. Mais j'ose dire que ceux qui n'ont pas lu ces *Méditations* ne connaissent pas tout Bossuet [1].

Pendant que les philosophes dont je viens de parler établissaient les fondements de la morale et de la religion sur la certitude d'un petit nombre

[1] J'espère que l'on me pardonnera d'égayer un peu le sérieux de cet article par une singularité du moment, qui parut fort plaisante. Parmi les annonces de ces innombrables almanachs qui naissent et meurent au commencement de chaque année, on en trouvait une conçue en ces termes : *La Matinée de Paphos, ou le Passe-Temps des Dames,* par Voltaire, Rousseau, Fénelon, etc. On imagine bien que ni Voltaire, ni Rousseau, ni Fénelon, ni ceux que l'on cite après eux, n'ont fait *la Matinée de Paphos,* ni *le Passe-Temps des Dames.* Cela veut dire seulement que l'almanach qui porte ce titre est composé de pièces de ces illustres écrivains, qui ont pu s'amuser, comme d'autres, à faire quelques chansons. Mais on demandera peut-être à quel titre Fénelon obtient les honneurs de l'almanach? C'est qu'il a plu à Voltaire de lui attribuer, de sa

de principes démontrés, un homme d'un génie tout différent travaillait de toute sa force à établir un septicisme presque général, qui fut la première atteinte portée à l'une et à l'autre. A ce trait caractéristique on reconnaît le fameux Bayle, qui, dans ses nombreux écrits, porta sur tous les objets la liberté de penser beaucoup plus loin qu'aucun écrivain n'avait encore osé le faire avant lui; mais pourtant avec un art et des précautions qui laissent encore douter si c'était en lui un fond d'incrédulité raisonnée, ou le jeu d'un esprit porté à la dispute et à la controverse. Ce qui est certain, c'est que, hors de ses excursions métaphysiques, où il se plaît à soutenir tour à tour tous les systèmes, il ne parle jamais des objets de la révélation qu'avec un respect qui paraît sincère, et même un ton d'affirmation qui, s'il était faux, supposerait une hypocrisie dont il paraît bien éloigné.

seule autorité, le couplet suivant, qu'il avait vu, dit-il, imprimé dans un exemplaire du *Télémaque :*

Jeune, j'étais trop sage,
Et voulais trop savoir.
Je ne veux en partage
Que badinage,
Et touche au dernier âge
Sans rien prévoir.

Il est un peu étrange de supposer que Fénelon, *touchant au dernier âge,* se soit permis une semblable légèreté. On a dit, avec beaucoup plus de vraisemblance, que ce couplet était de madame Guyon ; mais Fénelon l'eût-il fait, je crois qu'il ne se serait jamais attendu à se voir annoncé dans *le Passe-Temps des Dames*.

Peu de savants ont été aussi laborieux, peu ont été doués au même degré de cette étendue de mémoire qui est un si grand secours pour l'érudition, et qui en conserve les richesses comme dans un dépôt où l'on peut toujours puiser. Nul n'a eu une pénétration aussi prompte et aussi vive pour envisager sous toutes les faces les matières philosophiques, et une dialectique plus adroite et plus versatile pour se charger successivement de l'attaque et de la défense. Il avait acquis assez de réputation pour que les incrédules qui sont venus après lui se soient empressés de se l'associer. Mais je présumerais volontiers, qu'entouré d'écrivains dogmatiques qui tranchaient sur toutes les questions et de théologiens de toutes les sectes qui s'anathématisaient réciproquement, il s'amusait à leur faire voir combien la plupart des sujets de leurs querelles offraient de difficultés qu'ils n'avaient pas soupçonnées; et se faisant sans peine l'avocat de chaque cause, il évitait de se faire juge, de peur de se compromettre.

On lui doit d'ailleurs cette justice, que le modique profit qu'il retirait du prodigieux débit de ses ouvrages suffit, jusqu'à la fin de sa vie, à la modération de ses désirs et à la frugale simplicité de ses mœurs, et qu'il n'eut d'autre passion que l'étude, d'autre ambition que celle de vivre et d'écrire en homme libre. Mais il avoue lui-même son goût pour un certain pyrrhonisme dans une de ses lettres : « C'est la chose du monde la plus commode. » Vous pouvez impunément argumenter contre

» tout venant, et sans craindre ces arguments *ad*
» *hominem*, qui font quelquefois tant de peine.
» Vous ne craignez point la rétorsion, puisque, ne
» soutenant rien, vous abandonnez de bon cœur à
» tous les sophismes et à tous les raisonnements de
» la terre quelque opinion que ce soit. Vous n'êtes
» jamais obligé d'en venir à la défensive; en un mot,
» vous contestez, et vous *daubez* sur toute chose
» *tout votre soûl*, etc. »

Le style de Bayle est naturel, facile et agréable, mais souvent diffus, négligé et familier jusqu'à cette trivialité d'expressions qu'on a pu remarquer dans le passage ci-dessus, où cependant elle est moins répréhensible que dans les livres sérieux, qui n'admettent point la liberté épistolaire. On lui reproche avec raison un autre défaut, l'emploi de termes grossiers et obcènes : ce n'était pas que ses mœurs ne fussent pures; mais, accoutumé à vivre dans la retraite et avec ses livres, il oubliait ou ignorait les bienséances de la société. L'extrême vivacité de son esprit s'accommodait peu, et il en convient, de la méthode et de l'ordre. Il aimait à promener son imagination sur tous les objets, sans trop se soucier de leur liaison : un titre quelconque lui suffisait pour le conduire à parler de tout. C'est ainsi que, dans son premier ouvrage, à propos de la comète qui parut en 1680, il traite en quatre volumes de toutes les questions métaphysiques, morales, théologiques, historiques et politiques qu'il est possible d'imaginer; mais on le suit avec quelque plaisir dans ses digressions, parce qu'il pense

toujours et fait penser. Cette marche, ou plutôt ce défaut de marche, se remarque aussi dans son *Commentaire* sur ces mots de l'Évangile : *Compelle intrare*; « contrains-les d'entrer » : c'est là surtout qu'il établit le plus formellement celui de tous les principes qui lui était le plus cher, la tolérance civile, et dont alors on avait le plus de besoin, à commencer par ceux mêmes en faveur de qui Bayle la réclamait, et qui n'en eurent pas pour lui. On sait que c'est chez les protestants de Hollande qu'il trouva des persécuteurs acharnés : aussi a-t-il bien su leur dire qu'ils ne prêchaient la tolérance que là où ils n'étaient pas les plus forts.

Il fut plus à son aise que jamais dans son *Dictionnaire*, rien n'étant plus commode pour se passer de plan et de suite qu'une nomenclatnre alphabétique. Il est reconnu depuis long-temps, et par l'aveu de l'auteur lui-même, que ce Dictionnaire, qui contient, ainsi que les *Réponses à un Provincial*, beaucoup d'érudition frivole et de controverse superflue, pouvait être réduit à un seul volume. Il dit dans une de ses Lettres, qu'il est obligé de fournir au jour marqué *de la copie* à ses libraires, en même temps qu'il reçoit les épreuves. Ce n'est pas le moyen d'abréger, de corriger et de choisir; mais la quantité d'articles curieux qui sont dans ce Recueil lui donnera toujours une place dans la bibliothèque de tous ceux qui ont des livres pour s'instruire.

Quelque inclination qu'il eût pour le septicisme, on voit cependant, par ses écrits, qu'il n'était pas

capable de tomber dans le doute absolu de Pyrrhon, qui n'était qu'une folie complète. Il est vrai que, dans une de ses Lettres, il nous dit que les pyrrhoniens *se tiraient admirablement de la chicane de leurs adversaires, qui voulaient conclure de cette proposition*, on peut douter de tout, *qu'ils posaient donc affirmativement quelque chose; ils s'en tiraient*, dit-il, *en soutenant que leur proposition était aussi sujette à la loi générale du doute que les autres propositions.* J'en demande pardon à Bayle, mais probablement il n'eût pas soutenu dans une discussion réfléchie ce qu'il hasarde dans une lettre fort légèrement, et peut-être pour s'amuser. Quand on a fait l'honneur aux pyrrhoniens de leur répondre, on leur a opposé un raisonnement qui est sans réplique, c'est qu'en disant *je doute*, on énonce une action de la faculté pensante, qui suppose nécessairement l'existence de cette faculté, quelque nature qu'on lui attribue, puisque l'action suppose de toute nécessité un être agissant : donc, en énonçant le doute, quel qu'il soit, on affirme l'existence de l'être qui doute. Si quelqu'un essayait sérieusement de réfuter cette preuve, il ne faudrait pas plus l'écouter que s'il niait que deux et deux font quatre, ce qui nous rappelle encore, en passant, que les vérités mathématiques suffiraient seules pour démontrer l'extravagance du pyrrhonisme.

Sur l'existence de Dieu et sur l'immatérialité du principe pensant, Bayle est si loin du scepticisme, qu'il énonce une opinion affirmative : *Je ne crois*

*pas qu'il soit possible qu'aucun corps, aucun assemblage de divers corps, aucun atome, soit susceptible de la pensée.* Il parle contre l'athéisme dans les termes les plus forts : « Si l'on regarde les athées » dans le jugement qu'ils forment de la Divinité » dont ils nient l'existence, on y voit un excès horrible d'aveuglement, une ignorance prodigieuse » de la nature des choses, un esprit qui renverse » toutes les lois du bon sens, et qui se fait une » manière de raisonner fausse et déréglée, plus » qu'on ne saurait le dire... Si l'on regarde les athées » dans la disposition de leur cœur, on trouve que, » n'étant retenus ni par la crainte d'aucun châtiment divin, ni animés par l'espérance d'aucune » bénédiction céleste, ils doivent s'abandonner à » tout ce qui flatte leurs passions. » Un prédicateur chrétien parlerait-il autrement? Il faut que les athées de nos jours, qui se plaignent si haut du mépris que leur marquent les auteurs vivants, n'aient jamais lu les morts; ou, s'ils les ont lus, de quel nom appeler des hommes qui nous disent formellement qu'*il n'y a de philosophes que les athées?* en sorte que, depuis Socrate jusqu'à Bayle, et depuis Bayle jusqu'à Montesquieu, il faut rayer du nombre des philosophes tous les grands esprits qui n'ont parlé de l'athéisme qu'avec autant d'horreur que de dédain.

A l'égard des *Pensées sur la comète*, la plupart des vérités qu'elles contiennent sont devenues si communes, qu'aujourd'hui, soit qu'on les soutînt, soit qu'on les combattît, on ne se ferait guère écou-

ter. Il épuise sa logique à prouver que les comètes ne peuvent avoir aucune influence, ni morale, ni physique, sur notre globe. Il ne peut y avoir ici de difficulté que sur le physique : à l'égard du moral, la chose est hors de doute; et pourtant l'on croyait alors très-communément que cette espèce de phénomène présageait des événements sinistres, des révolutions dans les empires, des guerres, des désastres publics, la mort de quelque grand personnage; et de nos jours encore, un grand seigneur, qui apparemment savait gré à sa destinée d'avoir quelque rapport avec les comètes, disait à un particulier qui riait de ses terreurs puériles : *Vous en parlez bien à votre aise, vous autres que cela ne regarde jamais!* Et remarquez que cet homme, qui croyait aux comètes et à cent autres superstitions aussi plates, ne croyait pas à l'Évangile; et ce contraste est ce qu'il y a au monde de plus commun.

## SECTION II.

### Morale.

FÉNELON, NICOLE, DUGUET, LA ROCHEFOUCAULD, LA BRUYÈRE, SAINT-ÉVREMONT.

En passant de la métaphysique à la morale, nous retrouverons d'abord ce même Fénelon qui orna cette morale des grâces de son imagination, comme il avait animé la métaphysique de la douce chaleur du sentiment. Les leçons qu'il donnait à son royal

disciple sont celles que suivront tous les rois qui voudront être bons et aimés; et il les fondit toutes dans un ouvrage d'une espèce unique, et qui jusqu'ici est demeuré le seul de sa classe, le *Télémaque*. Il y a long-temps que tout est dit sur ce livre, et je ne répéterai point ce que j'ai écrit lorsque j'eus le bonheur de rendre à la mémoire de Fénelon un hommage solennel. J'oserai seulement remarquer que les critiques qu'on a faites de ce chef-d'œuvre sont, pour la plupart, outrées et injustes. Voltaire a dit :

J'admire fort votre style flatteur ,
Et votre prose , encor qu'*un peu traînante*.

Il me semble que cette prose ne l'est point, qu'elle est en général ce qu'elle doit être. Ce n'est pas la précision qui doit caractériser un ouvrage tel que le *Télémaque*, qui, sans être un véritable poëme, puisqu'il n'est pas écrit en vers, se rapproche pourtant des principaux caractères de l'épopée, par l'étendue, par les fictions, par le coloris poétique. Ce qui doit y dominer, c'est une abondance facile et pourtant sage, un style nombreux et liant plutôt que serré ou coupé; et c'est celui du *Télémaque*. Il est vrai que, dans la police de Salente, établie par Idoménée, l'auteur descend à des détails qui paraissent trop petits, parce qu'ils sont de nature à ne pouvoir être relevés que par l'élégance des vers et la grâce de la mesure, comme nous en voyons de fréquents exemples chez les anciens et chez les modernes qui ont su les imiter.

C'est un des avantages propres à la poésie, de pouvoir ennoblir certains objets que la meilleure prose ne peut faire valoir. Il s'ensuit que ces détails, qui d'ailleurs occupent peu de place, sont un défaut particulier dans l'ouvrage de Fénelon, et nullement un vice général de style. Il me paraît même qu'il a su, dans son *Télémaque*, se garantir de la diffusion qu'on peut lui reprocher ailleurs : c'est là qu'heureux émulateur des anciens, dont il était si rempli, il s'est rapproché en même temps de la richesse d'Homère et de la sagesse de Virgile.

D'autres critiques auraient voulu qu'il eût plus de profondeur dans ses idées morales et politiques : ils ne se sont pas souvenus que l'auteur du *Télémaque* ne devait pas écrire comme celui de *l'Esprit des Lois*. Je ne veux pas dire qu'il l'eût fait s'il l'eût voulu : je dis que, quand même il l'aurait pu, il ne l'aurait pas fait et n'aurait pas dû le faire. Chaque genre doit avoir un caractère de style analogue à son objet. Ce qui n'est que solide et fort dans un livre sur les lois, paraîtrait sec dans un ouvrage mêlé de morale et d'imagination. L'un doit donner à la raison toute sa force : il ne veut qu'instruire et faire penser; l'autre doit songer surtout à donner de l'agrément et du charme à ses instructions; il veut plaire afin de persuader. Des principes de droit public, de politique et de législation doivent avoir de la profondeur dans un traité didactique ; mais ces premiers principes de justice et de bienveillance universelle, qui sont la base de tout bon gouvernement, très-heureuse-

ment pour nous, ne demandent point de profondeur de pensée. La conscience les reconnaît, le sentiment les saisit; et ils n'ont de profond que leur racine, que la nature a mise dans tous les cœurs. Le devoir et le dessein de Fénelon étaient de les inspirer à un jeune prince né pour régner; et dans ce genre d'instruction, celui qui réussit le mieux est sans contredit celui qui la fait aimer. Quand tous les lecteurs ne rendraient pas ce témoignage à Fénelon, c'en serait un qui seul tiendrait lieu de tous les autres que le succès rare et presque unique de ses préceptes et de ses leçons. Pour apprécier le maître, il suffit de voir ce qu'il fit de son élève, d'où il le ramena, et jusqu'où il le conduisit. Il suffit de savoir (et de fidèles traditions nous l'apprennent) ce qu'était devenu le duc de Bourgogne, quel règne il promettait à la France, et quels regrets le suivirent lorsque tant d'espérances s'en allèrent avec lui dans le même tombeau.

Écartons toujours cette espèce de critique, qui demande à un écrivain le mérite qu'il n'a pas dû avoir. Je ne chercherai pas plus dans *Télémaque* la force et la profondeur de Montesquieu que dans *l'Esprit des Lois* les grâces et la douceur de Fénelon. Rendons hommage à la nature qui en sait plus que tous les critiques, et qui, déterminant toujours les hommes qu'elle a doués vers le genre de travail où elle les appelle, leur donne les qualités propres à y réussir.

Voltaire rapporte qu'après la mort du duc de Bourgogne, Louis XIV, qui n'aimait pas l'auteur

de *Télémaque*, brûla tous les manuscrits du précepteur, que l'élève avait conservés. Il cite au même endroit une lettre de Ramsay, ami de Fénelon, où il est dit que, si l'archevêque de Cambrai *eût vécu en Angleterre, il aurait donné l'essor à ses principes, que personne n'a connus.* Les manuscrits brûlés sont une perte sans doute : quoiqu'ils ne consistassent probablement que dans une correspondance suivie de l'instituteur et du prince, il serait curieux et intéressant de voir ce qu'écrivait Fénelon au duc de Bourgogne, qui le consultait sur tout ; mais d'ailleurs, je ne sais trop ce que peut entendre Ramsay par *ses principes, que personne n'a connus.* Je crois qu'ils le sont suffisamment par les *Dialogues des Morts*, et encore plus par le livre intitulé *Direction pour la conscience d'un roi.* Peut-être ni l'un ni l'autre n'était imprimé quand Ramsay écrivit sa lettre : le dernier n'a paru que de nos jours, longtemps après la mort de l'auteur. Quoi qu'il en soit, toute sa morale sur la manière de gouverner est très-clairement développée dans ces deux ouvrages. Elle est d'abord, par rapport aux républiques, comme résumée tout entière dans ce peu de mots qu'il met dans la bouche de Socrate : « Il faut qu'un » peuple ait des lois écrites, toujours constantes et » consacrées par toute la nation ; qu'elles soient au-» dessus de tout ; que ceux qui gouvernent n'aient » d'autorité que par elles ; qu'il puissent tout pour » le bien, suivant les lois ; qu'ils ne puissent rien » contre ces lois pour autoriser le mal. » Quand Fénelon aurait écrit en Angleterre, eût-il pu dire

mieux ? eût-il pu dire davantage ? Quant aux monarchies pures, qui, sans avoir positivement un premier code politique écrit, un contrat social formel, ont toutes cependant une constitution dans des lois traditionnelles et des coutumes fondamentales, Fénelon a tracé les devoirs de leurs souverains dans la *Direction pour la conscience d'un roi.*

« L'amour du peuple, le bien public, l'intérêt » général de la société est donc la loi immuable et » universelle des souverains. Cette loi est antérieure » à tout contrat : elle est fondée sur la nature même : » elle est la source et la règle sûre de toutes les au- » tres lois. Celui qui gouverne doit être le premier » et le plus obéissant à cette loi primitive : il peut » tout sur les peuples ; mais cette loi doit pouvoir » tout sur lui : le père commun de la grande fa- » mille ne lui a confié ses enfants que pour les » rendre heureux. Il veut qu'un seul homme serve » par sagesse à la félicité de tant d'hommes, et non » que tant d'hommes servent par leur misère à flatter » l'orgueil d'un seul. Ce n'est point pour lui-même » que Dieu l'a fait roi : il ne l'est que pour être » l'homme des peuples... « Le despotisme tyranni- » que des souverains est un attentat sur les droits » de la fraternité humaine ; c'est renverser la grande » et sage loi de la nature, loi dont ils ne doivent être » que les conservateurs.... Le pouvoir sans bornes » est une frénésie qui ruine leur propre autorité... » On peut, en conservant la subordination des » rangs, concilier la liberté du peuple avec l'obéis- » sance due aux souverains, et rendre les hommes

» tout ensemble bons citoyens et fidèles sujets, sou-
» mis sans être esclaves, et libres sans être effrénés.
» L'amour de l'ordre est la source de toutes les vertus
» politiques, aussi bien que de toutes les vertus di-
» vines. »

Fénelon ne se borne pas à ces vues générales : sa *Direction* est un examen sommaire de tous les devoirs du prince, et par conséquent de tous les droits des sujets. Rien n'y est oublié ; et dans ce moment où un monarque patriote veut entendre la nation, parce qu'il veut et peut seul la *régénérer* [1], vous reconnaîtriez dans ce livre de Fénelon les vœux qui se manifestent de tous côtés. Je ne m'arrêterai que sur deux articles principaux, l'emploi des revenus publics et le degré de confiance qu'il faut accorder aux ministres. « Le bien des peu-
» ples ne doit être employé qu'à la vraie utilité des
» peuples mêmes. Vous avez votre domaine qu'il
» faut retirer et liquider : il est destiné à la subsis-
» tance de votre maison. Vous devez modérer cette
» dépense, surtout quand vos revenus sont de do-
» maines engagés, et que les peuples sont épuisés.
» Les subventions des peuples doivent être em-
» ployées pour les vraies charges de l'état. Vous
» devez vous étudier à retrancher, dans les temps
» de pauvreté publique, toutes les charges qui ne
» sont pas d'une nécessité absolue. Avez-vous con-
» sulté les personnes les plus habiles et les mieux
» intentionnées qui peuvent vous instruire de l'état

[1] On voit que ceci a été écrit en 1788.

» des provinces, de la culture des terres, de la fer-
» tilité des années dernières, de l'état du com-
» merce, pour savoir ce que l'état peut payer sans
» souffrir? Avez-vous réglé là-dessus les impôts de
» chaque année ?.... Vous savez qu'autrefois le roi
» ne prenait jamais rien sur les peuples par sa
» seule autorité : c'était le *parlement*, c'est-à-dire
» l'assemblée de la nation, qui lui accordait les
» fonds nécessaires pour les besoins extraordinai-
» res de l'état : hors ce cas, il vivait de son do-
» maine. Qu'est-ce qui a changé cet ordre, sinon
» l'autorité absolue que les rois ont prise ? De nos
» jours on voyait encore les parlements, qui sont
» des compagnies infiniment inférieures aux an
» ciens *parlements* ou états de la nation, faire des
» remontrances pour n'enregistrer pas les édits
» bursaux. Du moins devez-vous n'en faire aucun
» sans avoir bien consulté des personnes incapables
» de vous flatter, et qui aient un véritable zèle
» pour le bien public. N'avez-vous point mis sur
» les peuples de nouvelles charges pour soutenir
» vos dépenses superflues, le luxe de votre table,
» de vos équipages et de vos meubles, l'embellisse-
» ment de vos jardins et de vos maisons, les grâces
» excessives prodiguées à vos favoris ? »

La publication de ce livre n'aurait sûrement pas été permise sous le règne de Louis XIV : c'eût été une censure trop directe et trop terrible de ces travaux de Maintenon et de Versailles, aussi meurtriers que dispendieux, qui dévoraient à la fois (selon le rapport des historiens), et la substance

des peuples qui les payaient, et la vie des soldats qu'on y employait. Il fut publié pour la première fois en 1748, dans les temps des prospérités de Louis XV, et il a été réimprimé en 1774, au commencement du règne actuel, et suivant les termes des éditeurs, *du consentement exprès du roi.*

L'autre morceau a pour but de faire voir combien il est dangereux pour un monarque de s'en rapporter uniquement à ceux qui sont en possession de sa confiance. « Il n'est point permis de » n'écouter et de ne croire qu'un certain nombre » de gens : ils sont certainement hommes, et » quand même ils seraient incorruptibles, du » moins ils ne sont pas infaillibles. Quelque con» fiance que vous ayez en leurs lumières et en » leurs vertus, vous êtes obligé d'examiner s'ils » ne sont point trompés par d'autres, et s'ils ne » s'entêtent point. Toutes les fois que vous vous » livrez à un certain nombre de personnes qui » sont liées ensemble par les mêmes intérêts ou » par les mêmes sentiments, vous vous exposez » volontairement à être trompé et à faire des in» justices. »

Je regarde comme un devoir de citer encore (quoiqu'on l'ait cité partout) ce qui regarde la liberté de conscience. « Sur toute chose, ne forcez » jamais vos sujets à changer de religion. Nulle » puissance humaine ne peût forcer le retranche» ment impénétrable de la liberté du cœur. La » force ne peut jamais persuader les hommes; elle » ne fait que des hypocrites. Quand les rois se mê-

» lent de religion, au lieu de la protéger, ils la mettent en servitude. Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, » mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu » souffre, et en tâchant de ramener les hommes » par une douce persuasion. »

Ces choses-là ne peuvent trop se répéter : elles ont bien une autre force dans un écrivain tel que Fénelon que dans ceux qui n'ont été que philosophes. Ce n'est pas que la vérité soit en elle-même susceptible de plus ou de moins; mais une vérité de cette nature a plus d'autorité auprès de ceux qui l'entendent, quand elle sort de la bouche d'un prélat de l'Église romaine. Il n'est que trop commun, quand on ne peut combattre les choses, de se rejeter sur la personne. Que Bayle fasse un livre exprès pour prouver que la tolérance civile est de droit naturel, bien des gens diront : C'est un philosophe, et croiront avoir répondu. Mais qui osera dire à Fénelon : Vous n'êtes pas un bon chrétien? Ce n'est pas la moindre partie de sa gloire d'avoir été l'apôtre de la tolérance sous un règne de persécution, et si nous avons été affligés de voir un Bossuet préconiser celle de Louis XIV, nous en aimerons davantage Fénelon qui a osé la condamner.

Les *Dialogues*, qu'il n'eût pas fallu intituler *Dialogues des Morts*, puisqu'il y en a beaucoup dont les interlocuteurs sont censés vivants, ne roulent pas en général sur un fonds d'idées aussi grave ni aussi sévère; ils sont proportionnés à l'âge du

prince pour lequel ils étaient faits. La plupart ont pour résultat un point de morale qui doit servir de leçon; mais quelquefois l'auteur, tout occupé de son dessein, sacrifie un peu la dignité du personnage pour établir le précepte; et quelques grands hommes de l'antiquité sont obligés de descendre pour instruire le petit-fils de Louis XIV. Les *Dialogues* entre les modernes sont d'une raison plus forte, parce que celle du prince devenait plus mûre. Les meilleurs, à mon gré, sont ceux de Louis XI et du cardinal La Balue, de Charles-Quint et de François Ier. Ces quatre personnages se disent des vérités fort dures, mais fort instructives, et leurs caractères sont bien conservés. Fénelon a tiré un autre dialogue très-court, mais très-bien conçu, de l'anecdote piquante de ce jeune moine de Saint-Just, que l'ennuyé Charles-Quint allait réveiller avant le jour, et qui lui dit avec une naïveté si plaisante : *Eh! n'êtes-vous pas content d'avoir si long-temps troublé le repos du monde? Faut-il donc que vous l'ôtiez à un pauvre novice qui ne demande qu'à dormir?* En total, quoique ces *Dialogues* soient quelquefois un peu négligés dans la diction, et d'une raison assez commune, je préférerais le naturel qu'on y sent toujours, et le bon esprit qu'on y aperçoit souvent, au babil si spirituellement raffiné qui fatigue dans ceux de Fontenelle. On a joint à ceux de Fénelon quelques historiettes morales à la portée de la première jeunesse; mais tout le monde peut lire avec grand plaisir le morceau qui a pour titre : *Aventures*

*d'Aristonoüs*; il est écrit comme le *Télémaque.*

Nicole, oublié comme controversiste, a conservé de la réputation par ses *Essais de morale;* quoiqu'on ne les lise guère plus que ses *Dissertations polémiques.* C'est un logicien fort exact, et un auteur d'un style pur et simple, comme tous ceux de Port-Royal; mais il est un peu froid et très-verbeux : il prouve plus la morale qu'il ne la persuade, et raisonne plus qu'il ne touche; ce qui n'empêche pas que la lecture de ses écrits ne soit utile : Voltaire lui-même en a loué plusieurs.

Duguet, autre écrivain de la même école, et qui soutint aussi pour elle de longs combats dont on ne parle plus, est digne de se reproduire aux regards de la postérité, par le mérite et l'importance du sujet qu'il a traité sous le titre d'*Institution d'un Prince*, livre composé pour le fils aîné du duc de Savoie, Victor-Amédée. Il est vrai que ce qui concerne la religion et le clergé occupe trop de place dans cet ouvrage : de quatre volumes, les deux derniers y sont entièrement consacrés; et Fénelon, dans une *Direction de conscience*, en dit cent fois moins sur les matières ecclésiastiques que Duguet dans un Traité de l'art de gouverner. C'est que le premier, comme tous les esprits supérieurs, se restreint à l'essentiel, s'oublie lui-même pour son sujet, et ne prétend pas qu'un souverain en sache autant qu'un évêque ou un docteur; l'autre, au contraire, abonde avec complaisance dans ce qui a été l'objet de ses études, et ne songe pas que, pour bien instruire, il ne faut pas dire tout ce qu'on sait,

mais seulement ce qui convient à ceux qu'on instruit. Cependant, en laissant de côté ces deux volumes, qui pour un prince auraient pu être réduits à dix pages, on trouve dans les deux premiers, quoiqu'ils soient encore trop diffus, beaucoup d'ordre et de clarté, un fonds d'instruction solide, des principes sages et des moyens très-judicieusement présentés pour garantir un souverain de tous les piéges qui l'environnent, pour trouver la vérité et des amis, écarter le mensonge et éviter l'injustice. Le plan de conduite et de gouvernement qu'il trace est certainement très-bon à suivre; mais aussi celui qu'il a suivi lui-même dans son livre lui ménageait de grands secours. Il en a fait une espèce de recueil des plus beaux préceptes de sagesse et des traits les plus heureux des anciens philosophes qui ont écrit pour former de bons princes, ou pour les louer, de Tacite, de Sénèque, de Pline, et des meilleurs historiens du siècle d'Auguste ou du moyen âge. Personne n'a mieux mis à contribution l'antiquité, mais personne n'a mis plus de bonne foi dans ses emprunts. Il cite régulièrement en note tout ce qu'il traduit dans son texte, et son érudition et sa candeur font un honneur égal aux bonnes études qu'il avait faites, et aux maîtres qui les avaient dirigées. Son style a plus de force et d'intérêt que celui de Nicole, quoiqu'on puisse désirer qu'au talent de fondre habilement l'esprit des anciens dans son ouvrage il eût joint celui de s'exprimer, comme eux, avec cette imagination qui anime tout. Il est du moins animé d'un sincère

amour de la vertu et du bien public : il déteste toute flatterie, et n'oublie rien pour mettre le prince en garde contre elle, et faire tomber toutes les sortes de masques dont elle se couvre. On pourra juger de la sévérité de ses maximes par ce morceau, qui aurait un peu embarrassé les prédicateurs qui se font panégyristes. « Un prince doit » défendre en public comme en secret tout ce qui » est excessif, et regarder comme excessif tout ce » qui blesse la vérité. Un discours flatteur, pro- » noncé dans une cérémonie, doit être interrompu » par lui, si celui qui le fait n'a pas profité des » avis qu'on lui a fait donner, de n'y rien mêler » que de sage et de raisonnable. Une action de cet » éclat est sue dans tout le royaume; elle ferme la » bouche à tous ceux qui croiraient avoir de l'es- » prit en disant de belles paroles, sans se mettre » en peine qu'elles fussent vraies; elle met en hon- » neur le prince, comme ennemi déclaré du men- » songe; elle apprend à tous ses sujets que le moyen » de lui plaire est d'aimer, comme lui, la vérité... » Et ailleurs : « Les inscriptions qu'on gravera sur » le marbre ou sur l'airain seront condamnées par » le prince, et changées par son ordre, si elles ne » sont simples et sincères. C'est un mal plus grand » de perpétuer la flatterie par des monuments dura- » bles que de la souffrir dans des discours qui ne » laissent point de vestiges. C'est rendre le scandale » comme éternel, et apprendre à la postérité à mé- » priser la vérité, que de lui laisser de si mauvais » exemples. Les hommes s'y accoutument, mais

» l'indignation de Dieu ne passe point, et une statue avec un titre insolent est une espèce d'idole qui lui rend odieux le lieu où elle est érigée, et le peuple qui n'en gémit pas. »

Jusqu'ici ce n'est que le langage d'une raison ferme et sévère, mais voici le rigorisme outré, qui tombe dans la petitesse et la puérilité. « Il aura » surtout une extrême indignation contre toutes » ces vaines fictions où les noms des anciennes divinités lui seront attribués aussi bien que leur » prétendu pouvoir sur la terre ou sur la mer, sur » la guerre ou sur la paix. Il n'y a rien, d'un côté, » de si froid que ces chimères, et de l'autre, de plus » impie ni de plus scandaleux. Je sais que les noms » de Mars, de Neptune et de Jupiter sont des » noms vides de sens, mais ce sont des noms qui » ont servi au démon pour tromper les hommes, » et pour se faire rendre par eux les honneurs divins. C'est donc faire injure au prince que de le » mettre à la place de cet usurpateur; et le prince » se déshonore en consentant à cette impiété. Cependant les théâtres en retentissent, la musique » s'exerce sur ces indignes fictions, les peuples s'infectent de cette espèce d'idolâtrie, et les châtiments pleuvent en foule du ciel sur une nation » qui s'est fait un jeu d'un si grand mal. »

Ce sont des passages dans ce goût qui ont contribué à décréditer de bons auteurs. Comment concevoir dans un auteur, qui d'ailleurs écrit en homme de sens, une si bizarre proscription et une colère si

déplacée ! Voltaire a pu dire des modernes en plaisantant :

> Ils sont chrétiens à la messe,
> Ils sont païens à l'opéra.

Mais, en bonne foi, Duguet a-t-il pu penser que l'on fût idolâtre pour donner le nom de Mars à un guerrier, ou de Vénus à une belle femme ? Comment n'a-t-il pas voulu voir que ces dénominations n'étaient que des figures de style, une sorte de métaphore, et que Mars signifiait la vaillance personnifiée, Jupiter la puissance, Minerve la sagesse, etc. ? A-t-il cru que quelqu'un fût assez sot pour se croire une de ces divinités antiques, que les plus raisonnables des païens ne regardaient eux-mêmes que comme des emblèmes et des symboles ? Et qu'est-ce que *le démon* a de commun avec ce langage figuré et de convention ? Boileau, qui était dévot, mais dévot sensé, s'est moqué, dans son *Art poétique*, des rigoristes de son temps, qui avaient manifesté le même scrupule que Duguet. Tout le monde sait ces vers, mais ce sont les vers que tout le monde sait qu'il faut toujours citer, parce qu'ils font toujours plaisir. Le morceau où il explique les avantages du système mythologique est un des chefs-d'œuvre de sa plume.

> ..... Chaque vertu devient une divinité ;
> Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.

Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre;
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible, aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse;
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le poëte s'égaie en mille inventions,
Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.
Qu'Énée et ses vaisseaux, par le vent écartés,
Soient aux bords africains par l'orage emportés,
Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune.
Mais que Junon, constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion;
Qu'Éole, en sa faveur les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Éolie;
Que Neptune en courroux, s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaisseaux, des sirtes les arrache,
C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
Sans tous ces ornements, le vers tombe en langueur;
La poésie est morte, ou rampe sans vigueur.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

De n'oser de la fable emprunter la figure,
De chasser les Tritons de l'empire des eaux,
D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux,
D'empêcher que Caron, dans sa fatale barque,
Ainsi que le berger, ne passe le monarque,
C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,
Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis ni bandeau ni balance,
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,
Et le Temps qui s'enfuit une horloge à la main.....

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Et partout des discours, comme *une idolâtrie*,
Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie.
Laissons-les s'applaudir de leur pieuse erreur.

Voilà bien la prétendue *idolâtrie* qui échauffe si mal à propos le zèle de Duguet. Ces vers, imprimés long-temps avant son livre, auraient bien dû l'avertir de sa bévue. Je le réfute d'ailleurs dans toutes les règles; car j'oppose à un docteur janséniste un poëte janséniste aussi, comme j'ai opposé tout à l'heure aux dévots intolérants un archevêque dévot et tolérant : c'est, ce me semble, faire bonne guerre et battre l'ennemi sur son terrain.

Peut-être, dans cette invective contre les prologues d'opéra, entrait-il un peu d'animosité contre Louis XIV, que les jansénistes n'aimaient pas plus qu'il ne les aimait. Mais, si ce monarque encourageait un peu trop les louanges, était-ce une raison pour traiter Quinault comme un païen? Et, pour citer encore Boileau,

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots.

Ne rendons pas moins de justice à ce que Duguet a dit de bon. Il parle fort sensément sur les inconvénients de cette multiplicité d'ordonnances successives, et souvent contradictoires, qui révoquent aujourd'hui et qui sont révoquées demain. « Il n'y » a point de plus grand mal dans l'état qu'une foule » de lois qui le chargent et l'embarrassent. Leur » multitude a toujours été regardée comme une

» preuve certaine d'une mauvaise administration, » parce qu'elle est un effet, ou de l'imprudence » qui ne sait pas choisir, ou de la faiblesse qui ne » sait pas exécuter, ou de l'inconstance qui ne sait » rien soutenir, ou du caprice qui convertit en lois » toutes les fantaisies. »

Il s'exprime sur la nature du pouvoir légal avec autant de justesse et de netteté que tous les philosophes que vous avez déjà entendus, et il importe de constater cette réunion de sentiments. « Le pre» mier caractère de la souveraine autorité, quand » elle est pure, et qu'elle n'a point dégénéré ni de » son origine ni de sa fin, est de gouverner par les » lois, de se régler sur elles, et de se croire interdit » tout ce qu'elles défendent. Ainsi le prince et les » lois commandent la même chose : l'autorité n'est » point partagée. L'exemple du prince n'affaiblit » pas les lois, et les lois ne condamnent pas le » prince. »

Il lui recommande spécialement de consulter la voix publique sur le choix de ses ministres. « Un » bon prince fait plus d'état d'une réputation bien » établie que des relations secrètes, qui sont quel» quefois l'effet des préjugés, et qui n'ont que l'au» torité des particuliers dont on les reçoit. Il est » plus facile de les tromper que le public, qui exa» mine tout, et qui est composé d'une infinité de » sortes d'esprits et de caractères qui ne s'unissent » guère dans l'estime d'une même personne, à moins » qu'elle ne le mérite. »

Tout ce qu'il prescrit sur les encouragements

que demande l'agriculture, sur le soulagement dû aux cultivateurs, sur la liberté nécessaire au commerce, sur les maux que lui font les droits de traite et de péage, est entièrement conforme aux documents de nos meilleurs économistes. Ils s'élève contre toute espèce d'abus. « Le prince doit examiner » si l'état n'est point chargé de doubles emplois; si » une province ne paie pas en même temps les » appointements du gouverneur et ceux du commandant qui en tient la place; s'il n'en est pas » ainsi de plusieurs villes et de plusieurs ports; s'il » n'en est pas ainsi de plusieurs emplois, dont l'un » a le titre et les revenus, et dont l'autre fait les » fonctions avec des gages peu différents de ceux » du titulaire. Le prince doit regarder ces doubles » emplois comme des abus, et il réduit tout à l'unité, » sans avoir égard aux raisons qui servent de pré» texte à la multiplication des officiers et au dou» blement de leurs gages. »

Mais rien n'est mieux pensé que ce qu'il dit sur les impôts, sur la manière de les promulguer, sur l'obligation de les motiver et d'en limiter la durée. « La manière la plus naturelle d'établir sur le peu» ple des taxes nouvelles est de les faire accepter par » les états assemblés... Il n'y a rien dont le peuple » ne soit capable quand on prend confiance en lui, » et qu'on paraît l'admettre dans les conseils publics. » Il s'anime lui-même alors à sa propre défense, et » il entre avec zèle dans tous les sentiments d'un » prince qui veut bien lui en prouver la justice. » Mais, si l'on paraît compter pour rien son appro-

» bation et ne vouloir que ses richesses, il se détache
» des intérêts du prince, comme s'ils étaient diffé-
» rents des siens ; il murmure contre toutes les im-
» positions nouvelles, et il est encore plus blessé
» des préfaces dont on tâche de colorer chaque édit...
» La condition la plus importante est d'être exacte-
» ment fidèle à la parole de les supprimer dès que
» le besoin sera cessé. On ne saurait croire com-
« bien le prince a d'intérêt à ne chercher sur cela
» ni détour ni prétexte. Il a toute la confiance de ses
» sujets, s'il est sincère ; mais il la perd, et avec elle
» sa réputation, s'il n'est exact jusqu'au scrupule.
» Il n'y a point de contribution que le peuple n'ac-
» cepte, si elle n'est que pour un temps limité, et
» s'il en est certain ; mais la plus légère taxe l'effraie
» avec raison, s'il la regarde comme éternelle. Il
» n'est pas assez injuste pour refuser un secours
» extraordinaire dans un pressant besoin, mais il
» s'afflige avec justice de ce que, le besoin étant
» passé, la charge extraordinaire devient un joug
» perpétuel. Il a donné à Louis XII, roi de France,
» le nom de *Père du peuple,* quoique ce prince ait
» eu presque toujours la guerre, et qu'il ait fait de
» grandes levées d'hommes et de deniers, parce
» que tous les tributs extraordinaires étaient abolis
» dès qu'il lui était permis de désarmer. Il en sera
» ainsi de tous les rois qui auront la même conduite.
» Ils trouveront dans leurs sujets un zèle pour leur
» service, et une préparation à tout entreprendre,
» à tout souffrir pour leurs intérêts, que rien ne
» sera capable de ralentir, s'ils observent religieu-

» sement leurs promesses, et s'ils prouvent, par
» leur fidélité à supprimer les nouveaux tributs,
» qu'ils ne les exigent que dans la nécessité, qu'ils
» consentent avec peine à les établir, et qu'ils les
» abolissent avec joie. Ils rendront cette preuve
» complète en prenant part eux-mêmes à la condi-
» tion du peuple, en se privant avec plus de sévé-
» rité des choses qui ne servent qu'au plaisir, en
» retranchant toute dépense qui ne sera pas inévi-
» table, en faisant suspendre tous les ouvrages
» commencés pour le bien public, mais qui peu-
» vent être suspendus; en témoignant qu'ils sen-
» tent et qu'ils partagent la peine de leurs sujets, et
» qu'ils sont eux-mêmes dans une situation vio-
» lente, jusqu'à ce qu'il leur soit permis de les sou-
» lager. Ils persuaderont ainsi le peuple qu'ils sont
» plus jaloux que lui-même de son repos, plus
» attentifs à son bien, plus occupés de son intérêt.
» Ils établiront en son affection la principale res-
» source de l'état. Ils mettront chez les étrangers
» leurs royaumes en réputation, comme gouvernés
» par des princes aimés uniquement, et comme
» pleins de sujets préparés à tout entreprendre et
» à tout souffrir pour leur querelle, et ils empê-
» cheront ainsi bien des guerres étrangères et bien
» des entreprises secrètes, dont le mécontentement
» public est souvent l'occasion et le prétexte. »

Ce ne sont pas là de vaines prédications : ce sont des vérités essentielles en politique comme en morale, fondées sur la nature des choses, prouvées par l'expérience, attestés par l'histoire de tous les

temps. Quoique la violence et l'artifice puissent donner aux souverains quelques avantages passagers, il est démontré par les faits qu'en total et en dernier résultat, la puissance la plus solide est celle qui est appuyée sur l'affection des peuples, et que, par conséquent, pour être puissant, il faut être juste. Le proverbe connu,

Si vous voulez la paix, soyez prêt à la guerre,

est d'une vérité éternelle; et quel meilleur moyen d'être prêt à la guerre, que d'établir l'ordre et l'abondance qui en est la suite pendant la paix? Quelle différence entre les ressources pénibles, incomplètes, incertaines que l'on peut tirer d'un peuple épuisé dès long-temps par des exactions habituelles, et celles qu'on peut attendre, quand il le faut, des tributs faciles, volontaires, empressés que vous offre la reconnaissance d'un peuple à qui l'on a laissé ses propriétés naturelles et légitimes jusqu'au moment du besoin? Croit-on que ce calcul échappe aux puissances ennemies; qu'elles ne sachent à peu près à quoi se bornent les secours extraordinaires que peut fournir malgré lui un peuple pauvre et mécontent; qu'elles ne comptent pas très-souvent sur l'impossibilité de faire la guerre dans cet état de détresse, et qu'elles ne sachent pas y proportionner les sacrifices qu'elles exigent avec un orgueil insultant? De là les humiliations qu'il faut dévorer, la perte d'une considération nationale, si importante sous tous les rapports: de là une foule de disgrâces dont le regard

sévère et perçant de l'histoire apercevra la cause dans le désordre des finances et dans le système funeste de porter les impositions jusqu'au dernier degré du possible. Mais aujourd'hui surtout que, la guerre étant si dispendieuse et si peu décisive, il ne s'agit presque plus que de savoir quel est celui qui pourra la payer le plus long-temps, on y regarderait à deux fois avant d'attaquer ou d'offenser un prince qu'on saurait avoir à sa disposition le cœur, le bras, la bourse de vingt-cinq millions de sujets heureux, dont on oserait troubler le bonheur. Toutes ces considérations sont renfermées implicitement dans le paragraphe que je viens de citer. L'auteur ne s'échauffe pas souvent, mais ordinairement il raisonne bien. Un des endroits (et il y en a peu) où il a quelque véhémence, encore en s'aidant de l'Écriture et des prophètes, c'est celui où il montre à quel revers s'expose un monarque qui a fait craindre aux autres son orgueil et son ambition. « Il excite la jalousie et la défiance » des princes voisins, qui s'unissent pour réprimer » son ambition, qui l'obligent à se défendre au lieu » de les attaquer, et qui tâchent de le réduire à un » tel état, qu'il ne puisse les intimider. Il est contraint d'acheter la paix qu'il avait lui-même troublée, de restituer pour cela des places usurpées, » et d'en raser d'autres qu'il avait fortifiées avec des » dépenses infinies. Il est forcé de passer les dernières années de sa vie dans la guerre, au lieu » du repos qu'il s'y était promis ; elle devient plus » générale et plus animée lorsqu'il en est las, et

« qu'on sait bien qu'il désire de la terminer, même » à des conditions honteuses. On commence à le » mépriser lorsqu'il n'est plus en état de mépriser » les autres ; on lui demande plus qu'il n'a pris. On » veut lui enlever son ancien héritage pour le faire » repentir de ses usurpations ; et il éprouve dans » une triste vieillesse la vérité des imprécations que » l'Écriture fait contre les princes qui s'imaginent » être grands parce qu'ils sont orgueilleux et in- » justes : *Malheur à vous*, dit-elle à l'un d'entre » eux, *qui ravissez ce qui n'est point à vous! Pen-* » *sez-vous donc que vous ne serez pas vous-même* » *la proie d'un autre*, *et qu'après avoir méprisé les* » *autres*, *vous ne tomberez pas vous-même dans* » *le mépris? Il viendra un temps où vous cesserez* » *d'usurper ce qui n'est point à vous*, *et où vous* » *serez la proie des autres*, *où vous serez las de* » *traiter les autres avec mépris*, *et où vous en serez* » *méprisé.* L'idée fastueuse qu'un prince s'était » efforcé de donner de lui-même disparaît alors. » On lui insulte dès qu'on ne le craint plus, et il est » contraint de souffrir qu'on dise hautement de lui » ce qui est marqué dans un prophète : Quoi! est-ce » donc là cet homme qui troublait toute la terre, » qui ébranlait les royaumes, qui désolait l'univers » et qui ruinait les villes? »

Quand on ne saurait pas que le livre de Duguet a été composé dans les dernières années de Louis XIV, et dans les temps de la malheureuse guerre de la succession d'Espagne et des conférences trop mémorables de Gertruydenberg, il

serait impossible de ne pas reconnaître dans ce tableau le prince que l'on y désigne si clairement. Le tableau n'est que trop fidèle dans tous les points; et il n'est pas étonnant que les écrivains jansénistes, dont la persécution aigrissait la sévérité naturelle, aient été si odieux à ce monarque, qui les haïssait comme sectaires, et les craignait comme censeurs; que les plus célèbres aient été forcés, sous son règne, de vivre et d'écrire dans les pays étrangers, et que plusieurs de leurs ouvrages, particulièrement celui-ci, n'aient été imprimés en France qu'après la mort du roi. L'on ne peut nier que la leçon ne fût vraie; mais il eût mieux valu, je pense, la laisser à la justice de l'histoire. Il était peu généreux et peu décent d'insulter à l'infortune d'un roi septuagénaire, qui d'ailleurs la soutenait avec tant de courage et de grandeur d'âme. Au reste, à cette leçon que donne Duguet on peut en ajouter une autre : c'est que ceux-mêmes qui voulaient punir un monarque long-temps victorieux, d'avoir abusé de sa prospérité, abusaient à leur tour de la leur à un excès capable de tourner contre eux l'indignation qu'ils avaient d'abord excitée contre lui, et qu'à leur tour encore ils furent bientôt punis de leur aveugle et imprudente animosité. Il n'y avait pas plus de politique que de noblesse à rejeter avec une dureté outrageante les conditions les plus avantageuses qu'ait pu jamais offrir aucun traité. Quelle petitesse et quelle erreur de l'esprit de vengeance, de rebuter les demandes d'un ennemi abattu, plutôt que de profiter des avantages

durables et solides qu'il vous assure! Quoi de plus heureux que de pouvoir se donner les honneurs de la modération en consultant ses propres intérêts! Au lieu de répéter avec une hauteur méprisante aux négociateurs français : *Eh bien! vous dites donc que le grand roi propose......* il eût mieux valu écouter avec attention, et accepter avec sagesse les énormes sacrifices que *le grand roi* proposait. L'éloquent Polignac, qui soutint avec tant de dignité un ministère humiliant, avait raison de leur dire : *On voit bien que vous n'êtes pas accoutumés à vaincre.* Et lorsque, trois ans après, l'ascendant de Villars, la journée de Denain, et la prudente neutralité de l'Angleterre, eurent rétabli l'équilibre ; quand l'Empire et la France traitèrent avec égalité, et qu'il ne fut plus question ni des offres demesurées de Louis XIV, ni de l'influence que les Hollandais auraient eue dans un traité dont ils avaient pu être les arbitres, ils durent se souvenir de ce que leur avait prédit quelque temps auparavant ce même Polignac : *Nous traiterons de vous, chez vous et sans vous.*

Le principal défaut de la plupart des écrivains dont je viens de parler, c'est une diction lâche et diffuse. Les deux hommes qui donnèrent le premier modèle de ce style précis qui fortifie la pensée en la resserrant, furent La Rochefoucauld et La Bruyère. Personne n'a porté ce mérite plus loin qu'eux ; mais il ne faut pas oublier que, pour y parvenir, ils adoptèrent une méthode qui exclut d'autres avantages et dispense de beaucoup de

difficultés. En écrivant par petits articles détachés, et faisant ainsi un livre d'un recueil de pensées isolées, ils s'épargnèrent, comme l'observait Boileau, le travail des transitions, qui est un art pour les bons écrivains, et un écueil pour les autres. Ils n'avaient besoin non plus ni de plan, ni de méthode, ni de proportions, ni de cet intérêt général dont il est si difficile et si beau d'animer l'ensemble d'un ouvrage qui joint l'unité d'objet à l'étendue des détails. Ils ne s'occupaient qu'à faire valoir une seule idée à la fois, à en tirer le meilleur parti possible, pour passer ensuite à une autre, sans aucune liaison qu'une étoile ou un alinéa. Mais en revanche ils se distinguèrent par les qualités propres à ce genre d'ouvrages; et la tournure réfléchie et les formes concises de leur style donnèrent à notre prose un caractère qui lui a été utile, et une sorte de beauté qu'il convenait de joindre à tous les titres qu'elle avait déjà.

Voltaire a dit que les *Maximes* de La Rochefoucauld étaient un des livres originaux du siècle de Louis XIV; et J.-J. Rousseau n'a pas dissimulé son éloignement pour *ce triste livre.* Voltaire ajoute qu'il n'y a presque qu'une seule vérité; c'est que l'amour-propre est le mobile de toutes nos actions: et tous ces divers jugements sont fondés. On peut même aller plus loin, et dire que, non-seulement cet ouvrage attriste et flétrit l'âme, mais qu'il a un grand défaut en morale: c'est de ne montrer le cœur humain que sous un jour défavorable. Jl

y aurait peut-être tout autant de sagacité, et sûrement beaucoup plus de justice à démêler aussi ce qu'il y a dans l'homme de noble et de vertueux. Croit-on que la vertu ne garde pas souvent son secret tout aussi bien que l'amour-propre, et qu'il n'y ait pas autant de mérite à l'apercevoir? Il y a de plus un avantage réel, celui de faire voir à l'homme tout ce qu'il porte en lui de principes du bien, de lui faire sentir tout ce dont il est capable, et de l'élever ainsi à ses propres yeux. Au contraire, en généralisant trop la satire, il semble que tout le monde la mérite, et que par conséquent personne n'en soit flétri : là où l'on inculpe tous les hommes, nul ne peut être noté.

Les *Maximes* de La Rochefoucault calomnient souvent la nature humaine, en supposant que ce qu'elle a de meilleur part d'un principe vicieux. « Cette clémence, *dont on fait une vertu*, se pra- » tique tantôt par vanité, quelquefois par paresse, » souvent par crainte, et presque toujours par tous » les trois ensemble. » D'abord que signifient ces mots *dont on fait une vertu?* Quoi donc! la clémence n'en est-elle pas une? Est-il sûr qu'elle n'ait jamais d'autre source que la *vanité*, la *paresse* ou la *crainte?* Pourquoi donc ne naîtrait-elle pas ou de la pitié, qui est si naturelle à tous les hommes, ou d'une bonté généreuse, naturelle aux grandes âmes? César était-il *timide*, était-il *paresseux?* et s'il sentit qu'il y avait quelque chose de plus noble à pardonner à tous les sénateurs prisonniers à Pharsale, qu'à les faire tous égorger; si ce sentiment lui fit

éprouver quelque satisfaction de lui-même, est-ce là ce que La Rochefoucauld appelle de la *vanité?* Ce terme serait très-impropre, la vanité est l'orgueil des petites choses : celui du vainqueur de Pharsale pardonnant aux Romains ne peut, dans aucun cas, s'appeler ainsi. Et puis est-il bien sûr que le plaisir de faire une bonne action soit nécessairement de l'orgueil? Si le contentement de la bonne conscience n'est pas autre chose, il ne faut donc plus croire au bonheur qu'elle procure, à ce bonheur regardé comme le plus pur de tous et le plus doux, car, certainement, l'orgueil n'est rien de tout cela, et Voltaire l'a caractérisé parfaitement par ce vers :

Il renfle l'âme, et ne la nourrit pas.

Ce que j'ai dit de la clémence de César, je le dis de celle de Titus, de Trajan, de Henri IV, de Louis XII. Pourquoi donc ne penserait-on pas qu'ils étaient cléments, tout simplement, parce qu'ils étaient bons? N'y a-t-il point de bonté dans l'homme? La Rochefoucauld voudrait-il nous défendre de croire à la bonté?

« La constance des sages n'est que l'art de renfermer leur agitation dans leur cœur. »

Où est la preuve de cette assertion générale? Restreignez-la, elle sera aussi vraie que commune; énoncée comme elle l'est, elle est démentie par cent exemples. Comment savons-nous que le calme apparent cache souvent *l'agitation* intérieure? parce que, dans ce cas, quelque effort que l'on fasse,

elle se trahit toujours par quelque indice; mais lorsqu'on n'en voit paraître aucun, de quel droit affirmer que cette agitation existe? Sera-ce en jugeant du cœur d'autrui par le nôtre? Mais qui aura le droit de dire : Nul n'a plus de force d'âme que je n'en ai? L'accusation est donc gratuite : c'est vouloir en deux lignes infirmer le témoignage de tous les siècles, et l'hommage qu'ils ont rendu aux âmes fortes qui ont fait honneur à la nature humaine par leur inébranlable fermeté. Qui a dit à l'auteur des *Maximes* que Soranus et Thraséas étaient agités à leurs derniers moments, quand un observateur tel que Tacite les représente tranquilles? Et cet électeur de Saxe, qui jouait aux échecs lorsqu'on vint lui annoncer qu'il fallait aller à l'échafaud, qui, pour toute réponse, demanda la permission d'achever la partie, la gagna, et alla mourir! Sommes-nous bien sûrs que sa *constance* ne fût qu'une agitation cachée? On dira peut-être qu'il n'est guère possible qu'un souverain quitte la vie avec une indifférence absolue, et qu'il aurait mieux aimé ne pas mourir. Je le crois, et c'est pour cela que j'admire sa *constance;* elle ne détruit pas la nature, elle la dompte, et si promptement, qu'on ne s'aperçoit pas du combat. Est-ce là de l'agitation? Non : c'est du vrai courage, qui n'est autre chose qu'une résignation tranquille à la nécessité.

« La modération est une crainte de *tomber* dans » l'envie et le mépris que méritent ceux qui s'enivrent de leur bonheur; c'est *une vaine ostentation* de la force de notre esprit; enfin la modé-

» ration des hommes, dans leur plus haute éléva-
» vation, est un désir de paraître plus grands que
» leur fortune. »

Toujours des généralités qui font croire que l'observateur n'a vu l'homme que d'un côté, et que la différence des caractères lui échappe. Qui peut ignorer qu'il y a des hommes naturellement modérés, comme d'autres sont incapables de l'être; des hommes qui par eux-mêmes ne sont susceptibles d'aucune espèce d'enivrement, tandis que d'autres ont la tête tournée pour très-peu de chose? Pour en bien juger, il n'y a qu'à les suivre dans leur conduite habituelle. Était-ce par une *vaine ostentation* que Catinat s'amusait à jouer aux quilles le lendemain d'une bataille gagnée? On pourrait le soupçonner, si d'ailleurs on avait vu son humeur dépendre de sa fortune; mais quand on le voit le même dans tous les moments, n'est-il pas très-présumable qu'il était dans son caractère d'être de sang-froid dans toutes les circonstances, et, qu'accoutumé à s'amuser à des petites choses, comme à s'occuper des grandes, il ne voyait aucune raison pour que la victoire de la veille l'empêchât de faire sa partie de quilles le lendemain.

« L'orgueil est égal dans tous les hommes, et il n'y
» a de différence qu'aux moyens et à la manière de
» le mettre au jour. »

Je ne crois point du tout cette proposition vraie, pas même en mettant l'amour de soi à la place de l'*orgueil*, ce qui pourtant se rapprocherait de la vérité, du moins en ce sens, que l'amour de soi est

commun à tous les hommes; et il leur est commun, parce qu'il leur est nécessaire. Il ne devient un vice que par l'excès, et alors il s'appelle *orgueil.* Dire que cet orgueil *est égal dans tous*, c'est anéantir une vertu qui lui est opposée, la modestie. Il n'est pas vrai qu'elle ne consiste que dans les formes extérieures. Prétendre que personne n'est véritablement plus modeste qu'un autre, c'est dire que nul homme n'a plus de bon sens qu'un autre homme; que nul n'est capable de restreindre par la réflexion l'idée trop avantageuse qu'il est tenté d'avoir de lui-même; que nul n'est assez raisonnable pour apprécier à leur juste valeur les avantages de la fortune, de la naissance et de la nature, et de compenser ce qu'il a par ce qui lui manque, ce qu'il sait par ce qu'il ignore. Or, cette assertion est démentie par l'expérience. Vous voyez de grands seigneurs estimer au juste le hasard de la naissance, et des bourgeois anoblis entêtés de leur noblesse d'un jour. Vous voyez des hommes instruits discuter avec réserve, et des ignorants qui tranchent sans discuter; des hommes d'un grand talent le révérer très-sincèrement dans les autres, et de plats écrivains se mettre de la meilleure foi du monde au-dessus des plus grands génies. Si la maxime de La Rochefoucauld était vraie, il faudrait mettre sur la même ligne Racine, qui disait à son fils: *Corneille fait des vers cent fois plus beaux que les miens;* et ce rimeur écervelé [1], qui de nos jours

[1] Gilbert.

disait publiquement : *Il n'y a pas dans Voltaire un seul vers que je voulusse avoir fait.*

« La force et la faiblesse de notre esprit sont mal » nommées; elles ne sont en effet que la bonne ou » mauvaise disposition des organes du corps. »

Si La Rochefoucauld était matérialiste, on croirait qu'il a voulu dire que tout est physique dans nous; mais dans tout son livre il se montre très-religieux. Il faut donc entendre sa pensée dans le sens de ce vers de Chaulieu :

Bonne ou mauvaise santé
Fait notre philosophie.

C'est une vérité poétique, c'est-à-dire du nombre de celles à qui l'on ne demande que de pouvoir être souvent appliquées avec fondement. Mais un moraliste doit écrire et penser avec une justesse plus sévère; et il est très-faux que la force d'esprit dépende toujours de la disposition du corps. Il est démontré par des faits sans nombre que cette force peut se trouver dans le corps le plus mal *disposé*. Quand le maréchal de Saxe, gonflé d'hydropisie. ne pouvant se mouvoir sans douleur, se faisait porter à Fontenoy dans une gondole d'osier, et disait en riant : *Il serait plaisant que ce fût une balle ou un boulet qui me fît la ponction*: la force de son âme était-elle *mal nommée?* n'était ce que *la bonne disposition des organes ?*

« L'amour de la justice n'est, en la plupart des » hommes, que la crainte de souffrir l'injustice. »

Je n'en crois rien du tout : c'est le cri de la conscience, c'est un sentiment qui précède toute réflexion. Il y a mille injustices que nous ne craignons pas de souffrir, et dont la seule idée nous révolte. En vérité, c'est un étrange projet que celui d'anéantir toutes les vertus, la bonté, la justice, la modération, la modestie, etc.

Il ne lui restait plus qu'à détruire l'amitié. Voici ce qu'il en dit : « L'amitié la plus désintéressée » n'est qu'un commerce où notre amour-propre se » propose toujours quelque chose à gagner. »

Ne prend-il pas ici l'amour de soi pour l'amour-propre ? on les confond souvent dans le langage philosophique; dans le langage usuel, on les distingue, et l'amour-propre ne se dit ordinairement que de l'amour de soi porté jusqu'à l'égoïsme, ou la présomption; c'est-à-dire jusqu'à tout rapporter à soi seul, ou présumer trop de ce que l'on vaut. Mais, en morale, l'amour de soi n'est point vicieux en lui-même, il ne le devient que par l'excès : aussi la saine philosophie et la religion se réunissent-elles pour nous avertir de nous en défier sans cesse et de le combattre sans relâche, parce qu'il est toujours près de cet excès qui en fait un vice.

Tout amour [1] vient du ciel : Dieu nous chérit ; il s'aime ;
Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
Dans nos concitoyens, surtout dans nos amis.

(Volt.)

Cette doctrine est parfaitement conforme à la

[1] Bien ordonné, s'entend.

raison, et c'est en ce sens que Dieu nous ordonne expressément d'*aimer notre prochain comme nous-mêmes.* En effet, l'amour de soi ou l'amour-propre bien réglé, soit qu'on les confonde ensemble, comme ont fait la plupart des moralistes, soit qu'on les considère séparément, sont des sentiments naturels et légitimes donnés à l'homme pour l'attacher au soin de sa conservation, et lui inspirer le désir de se rendre meilleur. Si La Rochefoucauld a voulu dire que cet amour de nous entre dans l'*amitié la plus désintéressée,* c'est une vérité, et non pas un reproche, car nul ne peut se séparer absolument de lui-même. Mais s'aimer ainsi dans un autre n'est point *un commerce d'amour-propre,* du moins dans l'acception vulgaire de ce mot, qui répond à celle d'intérêt personnel : c'est au contraire l'usage le plus noble de cette heureuse faculté d'étendre nos sentiments hors de nous, et de nous retrouver dans autrui. On sait combien cet attrait réciproque a produit d'actions héroïques, et cet héroïsme ne sera pas détruit par la sentence équivoque et vague de La Rochefoucauld :

« Quelque éclatante que soit une action, elle ne » doit pas passer pour *grande* lorsqu'elle n'est pas » l'effet d'un grand dessein. »

Oui, dans tout ce qui suppose de la réflexion; mais dans ce qui est instantané, dans ce qui est l'effet d'un sentiment prompt, dans tout ce qui tient à la pitié généreuse, dans ce qui est l'élan du courage, dans l'oubli de sa vie et de ses intérêts, n'y a-t-il point de *grandeur ?* Il semble que La Ro-

chefoucauld ne voit rien de grand qu'en politique : il avait toujours la Fronde devant les yeux.

« Les rois font des hommes comme des pièces » de monnaie ; ils les font valoir ce qu'ils veulent, » et l'on est forcé de les recevoir selon leur cours, » et non pas selon leur véritable prix. »

Comparaison plus ingénieuse que solide. Si cette pensée était vraie, tout homme vaudrait dans l'opinion, en raison de la place qu'il occupe dans le monde. Heureusement il n'en est pas ainsi ; et quand Louis XIV envoyait Villeroi commander à la place de Villars ou de Catinat, le dernier soldat de l'armée savait évaluer cette fausse *monnaie :* les chansons militaires du dernier siècle en sont la preuve.

« Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme » les fleuves se perdent dans la mer. »

Autre comparaison beaucoup plus fausse : tous les fleuves tendent à la mer, et la vertu ne tend point à l'*intérêt,* si ce n'est celui d'être bien avec soi et avec les autres, et ce n'est pas ce qu'on entend ordinairement par *intérêt.* Il serait plus vrai de dire que la vertu s'arrête souvent quand elle rencontre l'*intérêt* dans son chemin : c'est là sa véritable épreuve : si la vertu est faible, elle recule ; si elle est forte, l'intérêt se range devant elle et lui fait passage.

« La constance en amour est une *inconstance* » *perpétuelle*, qui fait que notre cœur s'attache *suc-* » *cessivement* à toutes les qualités de la personne » que nous aimons, donnant tantôt la préférence

» à l'une, tantôt à l'autre; de sorte que cette con-
» stance n'est qu'une inconstance arrêtée et renfer-
» mée dans un même objet. »

Ceci est bon pour une chanson ou un madrigal, et on l'y a vu vingt fois, mais n'est pas assez solide pour un livre de morale. C'est une subtilité frivole d'imaginer que l'on aime sa maîtresse, aujourd'hui pour son teint, demain pour sa taille, ensuite pour sa chevelure, et puis pour sa conversation, etc. La vérité est que toutes ces choses ensemble sont hors de comparaison dans la personne aimée, tant qu'elle est aimée; ce n'est pas que l'on ne convienne qu'elles peuvent être, absolument parlant, plus parfaites dans une autre; mais dans ce qu'on aime, elles ont toujours un charme qui n'est point ailleurs, et si l'on demande quel est ce charme, c'est l'amour.

Veut-on savoir ce que La Rochefoucauld pense de l'amour? Voici ce qu'il en dit : « Il est difficile
» de définir l'amour : ce qu'on *en peut dire* est que,
» dans l'âme, c'est une passion de régner; dans les
» esprits, c'est une sympathie; dans le corps, ce
» n'est qu'une envie cachée et délicate de posséder
» ce qu'on aime, après beaucoup de mystères. »

Je crois *qu'on en peut dire* tout autre chose, et je doute que beaucoup de gens goûtent cette définition. On est souvent tenté de dire aux moralistes qui parlent de l'amour comme à Burrhus :

Mais, croyez-moi, l'amour est une autre science.

D'abord, ce n'est point *une passion de régner;* car

celui des deux qui aime le plus est toujours le plus gouverné. Ce n'est pas toujours une sympathie; car il y a des amants qui n'ont entre eux aucune conformité de caractère, d'esprit ni d'humeur, et qui ne peuvent s'accorder sur rien, si ce n'est à s'aimer. Quant au désir de posséder, *après beaucoup de mystères*, je ne crois pas que ces *mystères-là* entrent dans les vues de celui qui aime; mais heureusement ils entrent dans l'amour, parce que l'attaque est d'un côté, et la défense de l'autre; et plus ces mystères-là durent, plus il y a à gagner pour l'amour. Au reste, je pense comme La Rochefoucauld, qu'il est *très-difficile à définir;* aussi ne le définirai-je point, d'abord parce qu'il me convient d'être plus réservé que lui, et puis parce que chacun ne définit que le sien.

« Nous ne pouvons rien aimer que par rapport » à nous, et nous ne faisons que suivre notre goût » et notre plaisir quand nous préférons nos amis à » nous-mêmes. »

Maxime qui rentre dans l'explication que j'ai donnée ci-dessus de l'amour de soi, explication dont un moraliste tel que La Rochefoucauld ne devait pas se dispenser. Il est vrai que, s'il l'eût donnée, il eût retranché la moitié de son livre, qui roule sur l'équivoque de l'amour de soi qui est légitime, et de l'amour-propre qui est vicieux, dans l'acception usuelle qui en a fait l'abus de l'amour de soi.

« Il y a des gens de qui l'on ne peut jamais croire

» du mal sans l'avoir vu ; mais il n'y en a point de
» qui il nous doive surprendre en le voyant. »

Exagération satirique : l'étonnement est proportionné au défaut de probabilité, et très-certainement il est des hommes en qui rien n'est plus improbable qu'un crime ou une bassesse.

« La folie nous suit dans tous les temps de la vie.
» Si quelqu'un paraît sage, c'est seulement parce
» que ses folies sont proportionnées à son âge et à
» sa fortune. »

Autre exagération qui ne peut passer que dans une satire. Il serait assez difficile de nous dire quelles étaient les folies de Sully ou du chancelier de l'Hôpital; et comment accorder cette maxime avec celle-ci? « Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il croit. » Il y a donc des gens qui n'ont point de *folie;* et de plus on n'est pas *très-sage* pour n'en pas avoir. Tout cela est-il bien clair et bien conçu? et, au lieu de chercher à se faire deviner, ne vaudrait-il pas mieux s'assurer de ce qu'on veut dire?

« *On a fait une vertu de la modération*, pour
» borner l'ambition des grands hommes, et pour
» consoler les gens médiocres de leur peu de for-
» tune et de leur peu de mérite. »

Autant de mots, autant d'erreurs. L'homme ne fait point de *vertu :* la modération en est une, parce qu'elle est opposée à tous les excès, qui sont des vices. Les *grands hommes* ne sont point tous des *ambitieux*, et le désir de paraître modéré n'ar-

rête point ceux qui ont de l'ambition ; et comment un moraliste peut-il faire entendre que la modération n'est le partage que des *gens médiocres ?* Cette maxime est incompréhensible dans tous les points.

« La bonne grâce est au corps ce que le bon sens » est à l'esprit. »

Cela ne serait-il pas plus vrai du goût que du bon sens ? Ce n'est pas que le premier ne suppose l'autre ; mais le bon sens tout seul ne donne point l'idée de la grâce, et le goût donne au bon sens une délicatesse d'expression qui est pour l'esprit ce qu'est pour le corps l'aisance et la justesse des mouvements.

« On s'est trompé lorsqu'on a cru que l'esprit et » le jugement étaient deux choses différentes : le » jugement n'est que *la grandeur de la lumière* de » l'esprit ; cette lumière pénètre le fond des choses ; » elle y remarque tout ce qu'il faut remarquer, et » aperçoit celles qui sont imperceptibles. Ainsi, il » faut demeurer d'accord que c'est l'étendue de la » lumière de l'esprit qui produit tous les effets qu'on » attribue au jugement. »

Toutes ces idées manquent de justesse et de clarté. Dans le langage philosophique, l'esprit n'est que l'entendement, la faculté pensante, et ce n'est pas de celui-là qu'il s'agit ici. Dans l'usage commun, le manque d'expressions nécessaires pour rendre chacune de nos idées a fait donner génériquement ce nom d'esprit à l'une de ses qualités, dont l'effet est le plus sensible dans la société, à

la vivacité des conceptions. C'est là ce qu'on nomme communément *esprit*, soit en parlant, soit en écrivant; et je crois qu'on a eu raison de le distinguer du *jugement*. Celui-ci désigne une autre qualité, la solidité des conceptions, et l'on sait combien l'une se rencontre souvent sans l'autre. *Le jugement* n'est pas non plus *la grandeur des lumières;* il n'en est que la netteté : *la grandeur des lumières* appartient à l'esprit étendu; le jugement appartient à l'esprit juste, et l'un ne suppose pas l'autre. Le premier embrasse beaucoup d'objets; le second juge bien ceux qu'il aperçoit. L'on pourrait ajouter, en poussant plus loin cette distinction des diverses sortes d'esprit, que la sagacité démêle dans les objets de nos idées les différences difficiles à saisir, que la profondeur en aperçoit les rapports les plus éloignés et les plus féconds; que la finesse y distingue des nuances délicates et imperceptibles; que l'élévation se porte vers ce qu'ils ont de plus noble et de plus haut; que la force les assemble en grand nombre pour en tirer des effets ou des conséquences; et toutes ces différences ne sont, en philosophie, que des modifications de la substance pensante, et, dans l'acception vulgaire, différents dons de la nature, qui constituent les différentes sortes de talents.

Ce ne sont pas là les seules maximes qui soient susceptibles de censure ou de discussion : beaucoup ne sont que des répétitions les unes des autres; plusieurs sont extrêmement communes; plusieurs, mais en petit nombre, sont de mauvais

goût. Il y en a qui pêchent par l'expression, comme d'autres par la pensée ; mais il en est un plus grand nombre encore où l'une et l'autre sont d'une égale perfection. Le défaut général de cet ouvrage, c'est que la morale n'y est presque jamais que de la satire. Malheureusement l'auteur avait vécu dans toute la corruption et toute la folie de la Fronde, guerre civile d'une espèce particulière, guerre d'humeur et de légèreté, essentiellement différente des autres guerres civiles, en ce que celles-ci, donnant à chacune toute l'énergie dont il est capable, tirent ordinairement de la foule quantité d'hommes inconnus à eux-mêmes et aux autres, et dont elles font de grands personnages : au lieu que la Fronde, n'étant qu'un vertige épidémique, rabaissa même les grands hommes au niveau de la multitude. On conçoit aisément que la philosophie d'un écrivain nourri à cette école n'ait guère été que de la misanthropie.

La Bruyère est meilleur moraliste, et surtout bien plus grand écrivain : il y a peu de livres en aucune langue où l'on trouve une aussi grande quantité de pensées justes, solides, et un choix d'expressions aussi heureux et aussi varié. La satire est chez lui bien mieux entendue que dans La Rochefoucauld : presque toujours elle est particularisée, et remplit le titre du livre : ce sont des *caractères* ; mais ils sont peints supérieurement. Ses portraits sont faits de manière que vous les voyez agir, parler, se mouvoir, tant son style a de vivacité et de mouvement. Dans l'espace de peu de

lignes, il met ses personnages en scène de vingt manières différentes; et en une page il épuise tous les ridicules d'un sot, ou tous les vices d'un méchant, ou toute l'histoire d'une passion, ou tous les traits d'une ressemblance morale. Nul prosateur n'a imaginé plus d'expressions nouvelles, n'a créé plus de tournures fortes ou piquantes. Sa concision est pittoresque et sa rapidité lumineuse. Quoiqu'il aille vite, vous le suivez sans peine : il a un art particulier pour laisser souvent dans sa pensée une espèce de réticence qui ne produit pas l'embarras de comprendre, mais le plaisir de deviner; en sorte qu'il fait, en écrivant, ce qu'un ancien prescrivait pour la conversation; il vous laisse encore plus content de votre esprit que du sien.

On citerait des exemples sans nombre du grand sens qu'il renferme dans son énergique brièveté.

« Il n'y a pour l'homme que trois événements, » naître, vivre et mourir : il ne se sent pas naître, » il souffre à mourir, et il oublie de vivre.

» L'esprit s'use comme toutes choses : les sciences » sont ses aliments; elles le nourrissent et le con» sument.

» Deux choses toutes contraires nous préviennent » également : l'habitude et la nouveauté.

» Le devoir des juges est de rendre la justice; » leur métier est de la différer : quelques-uns savent » leur devoir et font leur métier.

» L'on confie son secret à l'amitié; mais il échappe » dans l'amour.

» La cour ne rend pas content; elle empêche » qu'on le soit ailleurs.

» Il semble qu'estimer quelqu'un, c'est l'égaler » à soi. »

Je ne citerai aucun de ses portraits; ils sont plus étendus, et l'abondance des matières me force d'économiser le temps. On convient, d'ailleurs, qu'il excelle également comme observateur et comme peintre. Je conseillerai toujours à un poëte comique d'étudier La Bruyère : il y trouvera des sujets, des idées et des couleurs. Tant de mérites ne sont pas sans quelques défauts : j'essaierai de les indiquer en discutant quelques-unes de ses pensées.

« Il faut briguer la faveur de ceux à qui l'on veut » du bien, plutôt que de ceux de qui l'on espère » du bien. »

Cette maxime fait voir que La Bruyère n'est pas toujours exempt d'obscurité. On peut soupçonner ce qu'il a voulu dire ici : il faut se donner plus de soins pour se faire pardonner le bien qu'on fait que pour obtenir celui qu'on espère. Mais le dit-il?

« Après l'esprit de discernement, ce qu'il y a de » plus rare au monde, ce sont les diamants et les » perles. »

Quel rapprochement bizarre et frivole pour dire que le discernement est rare! et puis les diamants et les perles, sont-ce des choses si rares?

« Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls : » de là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les

» *femmes*, l'ignorance, la médisance, l'envie, l'oubli » de soi-même et de Dieu. »

Ce passage prouve une vérité humiliante, c'est que de grands esprits peuvent écrire des choses absolument dénuées de sens. Tout notre mal ne vient pas *de ne pouvoir être seuls*, car nul être n'est *mal* en suivant sa destination naturelle, et l'homme n'est point né pour être *seul*. Si les vices existent dans l'état de société, hors de cet état il n'y aurait non plus aucune vertu, et ni l'un ni l'autre n'a son principe dans l'état social, mais dans la nature de l'homme, susceptible de mal et de bien. C'est une vérité triviale que La Bruyère a oubliée, on ne sait comment, dans cet endroit de son livre.

« Les hommes n'ont point de caractère, ou s'ils » en ont, c'est celui de n'en avoir aucun qui soit » suivi, qui ne se démente point, et où ils soient » *reconnaissables*. »

Il est bien singulier de trouver ce principe dans un ouvrage qui a pour titre : *Des Caractères*. Outre qu'il est en contradiction avec l'objet de l'auteur, il est, d'ailleurs, faux en lui-même. Le caractère, dans ceux qui en ont un, est généralement *reconnaissable* dans tout le cours de leur vie ; et s'il n'est pas constamment suivi, s'il se dément quelquefois, il s'ensuit seulement qu'il n'y a rien dans l'homme de parfaitement régulier. Mais soutenir qu'il n'y a point de caractère, parce que tout caractère est sujet à quelque inégalité, c'est dire qu'il n'y a point de vertu, parce que la vertu la plus

pure a quelques taches; qu'il n'y a point de beauté, parce que la plus grande beauté a quelques défauts, etc.

« Si les hommes sont hommes plutôt qu'ours et » panthères, s'ils sont équitables, s'ils se font jus- » tice à eux-mêmes et qu'ils la rendent aux autres, » que deviennent les lois, leur texte et le prodigieux » *accablement* de leurs commentaires? que devient » le *pétitoire* et le *possessoire*, et tout ce qu'on ap- » pelle *jurisprudence?* Où se réduisent même ceux » qui doivent toute leur enflure à l'autorité *où ils* » *sont établis*, de faire valoir ces mêmes lois? Si ces » mêmes hommes ont de la droiture et de la sincé- » rité, s'ils sont guéris de la prévention, où sont » évanouies les disputes de l'école, la scolastique » et les controverses? S'il sont tempérants, chastes » et modérés, que leur sert le mystérieux jargon de » la médecine, qui est une mine d'or pour ceux » qui s'avisent de le parler? Légistes, docteurs, mé- » decins, quelle chute pour vous, si nous pouvions » tous nous donner le mot de devenir sages! »

Que résulte-t-il de ce long verbiage, si ce n'est que celui qui sait mettre tant de sens en deux lignes peut en écrire vingt qui n'en ont aucun? D'abord ce n'est point parce que les hommes sont *ours* et *panthères* qu'ils ont des lois, des juges et des médecins : c'est précisément parce qu'ils sont hommes; car les *ours* et les *panthères* n'ont rien de tout cela, et l'auteur se contredit dans les termes. Et si les hommes ont besoin de toutes ces choses, qui sont un mélange de bien et de mal,

c'est parce qu'ils sont eux-mêmes un composé de mal et de bien. N'est-ce pas une belle découverte que de nous apprendre que, si tous les hommes étaient sages, il ne leur faudrait point de lois, et que, s'ils n'étaient jamais malades, il ne leur faudrait point de médecins?

« L'honnêteté, les égards et la politesse des per-
» sonnes avancées en âge, de l'un et de l'autre sexe,
» me donnent bonne opinion de ce qu'on appelle
» le vieux temps. »

Pensée peu philosophique. On a dit la même chose dans tous les siècles ; ce qui prouve qu'un plus grand usage du monde dans les vieillards est seulement le fruit des années et de l'expérience, et que ce sont eux qui ont acquis, et non pas les autres qui ont perdu.

Non-seulement La Bruyère a, sur plusieurs points, des opinions outrées, mais même il n'est pas exempt de préjugés sur les matières politiques. Il se répand en invectives contre Guillaume, prince d'Orange et roi d'Angleterre. L'aversion que l'on avait généralement en France pour ce prince n'est point une excuse suffisante pour La Bruyère. Il était d'un philosophe, non pas de suivre la multitude, qui ne voyait dans Guillaume III qu'un ennemi de Louis XIV, mais de devancer la postérité qui l'a mis au rang des grands hommes. La Bruyère, en parlant de lui, descend jusqu'aux idées, et même jusqu'au langage du peuple.

« Vous avez surtout un homme *pâle et livide*,
» *qui n'a pas sur soi dix onces de chair*, et *que*

» *l'on croirait jeter à terre du moindre souffle; il* » *fait néanmoins plus de bruit que quatre autres,* » *et met tout en combustion. Il vient de pêcher en* » *eau trouble une île tout entière.* Ailleurs, à la » vérité, il est battu et poursuivi; mais il *se sauve* » *par les marais*, et ne veut *écouter ni paix ni* » *trève*. Il a montré de bonne heure ce qu'il savait » faire; il a *mordu le sein de sa nourrice; elle en* » *est morte, la pauvre femme! je m'entends* : il » suffit. En un mot, *il était né sujet*, et il ne l'est » plus; au contraire, il est maître..... Il s'agit, il » est vrai, *de prendre son père et sa mère par les* » *épaules, et de les jeter hors de leur maison* : » on l'aide dans une si honnête entreprise, *les* » *gens delà l'eau, et ceux en-deçà se cotisent*, et » mettent chacun du leur pour le rendre *à eux* » *tous* de jour en jour plus redoutable..... Des » princes, des souverains, viennent trouver cet » homme *dès qu'il a sifflé;* ils se découvrent dès » son antichambre, et ils ne parlent que quand il » les interroge, etc. »

Tout ceci n'est qu'une parodie grossière, dont l'auteur ne s'aperçoit pas que chaque trait de satire peut devenir, en examinant les faits, un sujet d'éloge. Son éditeur l'a si bien senti, qu'il s'est cru obligé de mettre en note que La Bruyère s'exprimait *plus en poëte qu'en historien*. Voilà une plaisante manière d'excuser un philosophe qui déraisonne, de dire qu'il *parle en poëte!* Il n'y a rien dans tout cela de *poétique;* il n'y a que du mauvais esprit. C'était sans doute une chose délicate de parler

d'un prince vivant, d'un prince qui faisait la guerre à Louis XIV; mais si La Bruyère voulait à toute force en parler quand rien ne l'y obligeait, il fallait songer aux bienséances et à la postérité. Il fallait se demander si la nation anglaise n'avait pas usé de ses droits constitutionnels en réprouvant un roi qui les violait, qui se déclarait l'ennemi de la liberté et d'une religion erronée sans doute, puisqu'elle est séparée de l'Église, mais que les Anglais regardent comme une des bases de cette liberté; si le prince d'Orange, appelé au trône par les Anglais, n'y montait pas avec le plus légitime de tous les titres, le vœu des peuples qui le voulaient pour roi. Il était le gendre du roi Jacques, je l'avoue; mais des intérêts de la plus haute importance dévaient-ils céder à des considérations de famille, qui ne doivent jamais être les premières pour un prince? Si le prince d'Orange, par son caractère, par ses talents, par son activité, était digne d'être à la tête des puissances protestantes, et de les défendre contre l'ennemi le plus puissant du protestantisme, s'il était assez habile pour réunir dans la cause commune l'Angleterre et la Hollande, que Louis XIV eut d'abord l'adresse de diviser; s'il était le lien de leur union avec l'Empereur et le duc de Savoie contre un monarque dont la puissance prépondérante menaçait d'asservir l'Europe, c'était jouer à la fois le rôle le plus imposant et le plus glorieux; et ce fut en effet celui de Guillaume jusqu'à son dernier moment. La Bruyère lui reproche son ascendant sur tous les princes alliés contre la

France, et il lui donne, sans y songer, la plus grande de toutes les louanges, en faisant voir qu'un stathouder de Hollande était l'âme de cette ligue puissante et politiquement nécessaire, qu'il la dirigeait par son génie, et l'échauffait par son courage. Et où a-t-il pris qu'un prince de la maison d'Orange, qu'un stathouder de la république hollandaise était *né sujet?* Quelle petitesse de plaisanter sur sa maigreur, sur ses *dix onces de chair!* On a honte qu'un écrivain de mérite ait imprimé ces platitudes. Est-ce qu'une âme forte dans un corps faible n'en est pas plus admirable? Cet homme, qu'il semblait que l'on dût *jeter à terre du moindre souffle*, ne put être renversé par tous les efforts de Louis XIV, et mérita d'être l'objet de sa haine en opposant une barrière inébranlable à son ambition. Il mérita d'être regardé par les Anglais comme le véritable fondateur de cette constitution que les autres peuples admirent, mais qu'ils auraient tort d'envier, parce qu'elle ne convient qu'à l'Angleterre : il le mérita, parce que ce fut lui qui l'affermit sur des bases plus assurées.

C'est à ce titre que l'époque de son règne est célébrée tous les ans par la reconnaissance du peuple anglais; et n'est-ce pas un honneur pour sa mémoire que le règne des lois date du sien?

N'oublions jamais que le zèle de la vraie religion, dans un écrivain catholique, ne doit jamais aller jusqu'à le rendre injuste envers les peuples et les rois qui ont le malheur d'être dans le schisme. La

piété doit en gémir sous les rapports d'un ordre à venir; mais le jugement de l'histoire est de l'ordre temporel, et nous savons de plus que les hérésies entrent dans celui de la Providence [1], dont nous ne pouvons ni juger ni pénétrer les décrets.

Si l'auteur, en injuriant avec tant d'indécence un roi d'Angleterre, ne voulait que flatter le roi de France, c'était encore un tort de plus. Qu'est-ce qu'un moraliste flatteur? Il est trop vrai que La Bruyère l'était: il dit quelque part: « *Les enfants des* » *dieux*, pour ainsi dire, *se tirent des règles de la* » *nature*, et en sont comme l'exception. Ils n'atten- » dent presque rien du temps et des années. Le » mérite chez eux devance l'âge : *ils naissent in-* » *struits*, *et ils sont plus tôt des hommes parfaits* » *que le commun des hommes ne sort de l'enfance.* »

En voilà, pour cette fois, des hyperboles *poétiques*, mais bien déplacées dans un livre de morale. Que veut dire cette expression : *Les enfants des dieux?* A qui l'auteur veut-il l'appliquer? Sans doute, comme l'éditeur nous en avertit en note, *aux fils, aux petits-fils de rois:* c'est eux en effet que les poëtes appellent souvent *les enfants des dieux;* mais ce qui est une figure en poésie est ici une adulation très-blâmable. Pourquoi le censeur amer de toutes les conditions cherche-t-il à corrompre celle de toutes qui est le plus près de la corruption? Comment un philosophe ose-t-il dire à ceux qui ont le plus besoin d'être instruits qu'ils *naissent*

[1] *Oportet hæreses esse.* (S. Paul.)

*instruits?* Si ces termes peuvent s'appliquer à quelques hommes privilégiés, c'est aux *enfants* de la nature qu'elle a le plus favorisés; et ceux-là se trouvent dans toutes les classes, aussi souvent pour le moins que parmi ceux que l'auteur appelle *enfants des dieux*.

C'est avec peine aussi qu'on voit un écrivain que son talent rend digne d'écrire pour la gloire avouer qu'il écrit pour le gain, et se plaindre crûment au public de n'être pas assez payé de ses ouvrages. « *Vous écrivez si bien!* continuez d'écrire... Suis-je » mieux nourri et plus *lourdement* vêtu? Suis-je » dans ma chambre à l'abri du nord? Ai-je un lit de » plume, après vingt ans entiers qu'on me débite » dans la place? *J'ai un grand nom*, dites-vous, et » beaucoup de gloire. Dites que j'ai beaucoup de » vent qui ne sert à rien. Ai-je un grain de ce mé» tal qui procure toutes choses, etc.? »

Ces sortes de saillies se pardonnent à un poëte : les poëtes, de temps immémorial, sont en possession de se louer de leur génie, et de se plaindre de leur fortune : un livre grave exige d'autres bienséances. Il y a trop d'amour-propre d'auteur à se faire dire : *Vous écrivez si bien! vous avez un grand nom et beaucoup de gloire...* et trop peu de la fierté d'un honnête homme, à dire : *Ai-je de l'or?* Quand on a pris le rôle de philosophe, il faut le soutenir : on est fondé à vous répondre : Vous devez connaître les hommes et les choses, puisque c'est l'objet de vos études; et quand vous avez pris le parti d'écrire, vous deviez savoir que ce n'était

pas le chemin de la fortune. « Il ne dépend pas de » nous (a dit très-judicieusement Voltaire) de n'être » pas pauvres, mais il dépend toujours de nous de » faire respecter notre pauvreté. »

Je passe sous silence quelques phrases mal écrites, quelques tournures forcées, défauts moins essentiels que ceux dont je viens de parler, et je me hâte, pour terminer cet article, d'arriver à un écrivain qui n'a rien de commun avec aucun de ceux dont j'ai fait mention, si ce n'est d'avoir écrit sur la morale : je veux dire Saint-Évremont.

Il eut, dans le dernier siècle, une réputation prodigieuse ; il en a perdu beaucoup, et peut-être trop dans celui-ci ; et l'on peut assigner les raisons de cette extrême disproportion. D'abord c'était véritablement un homme de beaucoup d'esprit, un écrivain agréable, délicat et ingénieux, du moins en prose (car il ne faut pas même parler de ses vers) ; c'était en même temps un homme de cour, un homme de très-bonne compagnie. Sa naissance, ses places et ses agréments, l'avaient mis dans la société des plus grands princes ; il jouit des mêmes distinctions en Angleterre, et la disgrâce même qui le relégua chez l'étranger, et les correspondances qu'il conservait en France, étaient de nature à donner un nouveau relief à sa célébrité. Il avait joué un rôle dans la Fronde, guerre de plume aussi bien que d'intrigue, et ses satires contre le cardinal Mazarin, ses plaisanteries sur le voyage du duc de Longueville en Normandie, ses différents écrits politiques, qui ne manquaient ni de finesse ni de gaieté,

et qui empruntaient un nouvel intérêt de celui des affaires publiques, le mirent à la mode, comme un des hommes qui possédaient le mieux la raillerie, l'une des armes alors le plus en usage. D'ailleurs, soit par insouciance, soit par une espèce de vanité que l'on sait avoir été dans son caractère, et qu'il ne cache pas dans ses écrits, il n'imprimait jamais rien, regardant comme au-dessous d'un homme de condition le titre d'auteur, en même temps qu'il désirait la réputation du talent. Ses ouvrages, circulant d'abord dans les sociétés qui donnaient le ton aux autres, y acquéraient cette sorte de renommée, la plus facile et la moins dangereuse, qui s'augmente par la curiosité d'avoir ce que tout le monde n'a pas, par l'indulgence que l'on a toujours pour les manuscrits, et par la disposition à juger ce qu'on appelle un homme du monde d'autant plus favorablement, qu'on lui suppose moins de prétentions, et qu'on exige moins de lui. De plus, rien de ce qu'il faisait n'avait la forme et l'importance d'un ouvrage : c'étaient des morceaux détachés qui paraissaient de temps en temps par l'officieuse infidélité de quelques amis; on se les arrachait de toutes parts. Ce qu'ils avaient de mérite excitait moins de jalousie, soit parce que l'auteur était éloigné, soit parce que lui-même avait l'air d'abandonner tout ce qu'il écrivait à ceux qui voudraient s'en emparer. Les fautes n'étaient pas mises sur son compte; on supposait de la négligence dans les copistes. Nous avons vu depuis beaucoup d'exemples de cette existence mixte de bel-esprit

et d'homme du monde, et nous avons toujours vu que l'un de ces deux titres adoucissait extrêmement la sévérité que l'on a d'ordinaire pour l'autre.

Enfin, il est juste d'avouer que plusieurs de ces morceaux avaient de quoi plaire, malgré leurs défauts, et peuvent encore aujourd'hui être lus avec quelque plaisir. Saint-Évremont sut éviter dans sa prose l'enflure de Balzac et l'affectation de Voiture. Il avait réellement un caractère de style qui était à lui, et qui tenait à celui de son esprit. Sa philosophie était douce et mesurée : c'était un épicurisme bien entendu; sa raison n'avait point l'austérité chagrine des moralistes de Port-Royal; son érudition était exempte du pédantisme dont les savants n'étaient pas encore entièrement défaits. Son goût pour le plaisir est du moins celui de ce qu'on appelle honnêtes gens; il rejette tout excès. Son style, quoique inégal, trop peu correct et trop peu soigné, prouve généralement le talent d'écrire, celui de rendre souvent sa pensée avec une facilité assez élégante. Les expressions ne lui manquent point, et quelquefois elles sont heureuses; il saisit sur plusieurs objets des rapprochements d'idées qui, sans être rigoureusement justes, ont un fond de vérité ingénieusement aperçu, comme dans cet endroit : « Le plus dévot ne peut venir à bout » de croire toujours, ni le plus impie de ne croire » jamais. » Et celui-ci : « La sagesse nous a été » donnée principalement pour ménager nos plai- » sirs. » On trouve beaucoup de choses bien pen- » sées et bien dites dans ses *Considérations sur les*

*Romains*, dans ses *Dissertations morales, historiques et politiques;* et l'on conçoit que cette liberté de penser sur toutes sortes de matières, qui alors était rare, et sa manière d'écrire aisée et spirituelle, sa facilité à discourir de tout agréablement, quoiqu'il n'approfondît rien, aient pu avoir assez d'attrait pour faire dire aux libraires, qui ne jugent que sur la vogue et le débit : *Faites-nous du Saint-Évremont.*

Mais lorsque après sa mort, et dans un temps où les personnes et les choses qui l'avaient fait valoir n'étaient plus, on rassembla dans une volumineuse collection tous ces fragments épars qui, séparément, avaient fait tant de fortune; ce recueil, qui montrait Saint-Évremont tout entier, le réduisit à sa juste valeur. Les grands modèles qui avaient paru en tout genre de poésie firent sentir le peu que valait la sienne, qui même n'en mérite pas le nom. Ses prétendues comédies, dénuées de toute apparence de comique; ses froides galanteries, que ne soutenait plus le nom de la fameuse Hortense Mancini; ses dialogues, ses madrigaux, ses épîtres, ses sonnets, cette foule de vers de toute espèce, qui ne sont que de la prose rimée, tout ce fatras fut mis au rang des vieilleries du temps passé, et dans sa prose même, le mélange du bon et du mauvais, inconvénient ordinaire des recueils, et surtout des recueils posthumes, rendit les lecteurs d'autant plus sévères, que les éditeurs l'avaient été moins. Saint-Évremont, que tous les critiques avaient respecté,

et que Bayle avait appelé un *auteur incomparable*, tomba peu à peu dans la classe des écrivains médiocres. Il fut peu lu, et pourtant il mérite de l'être, du moins par ceux qui ne se font pas une peine de chercher et de démêler quelques morceaux estimables parmi beaucoup d'autres qui ne sont d'aucune valeur.

Il me semble qu'il y a beaucoup de sens dans ce qu'il dit de la vieillesse : « Quand nous sommes » jeunes, l'opinion du monde nous gouverne, et » nous nous étudions plus à être bien avec les autres » qu'avec nous. Arrivés à la vieillesse, nous trou» vons moins précieux ce qui nous est étranger. » Rien ne nous occupe tant que nous-mêmes, qui » sommes sur le point de nous manquer. Il en est » de la vie comme de nos autres biens : tout se » dissipe quand on pense en avoir un grand fonds; » l'économie ne devient exacte que pour ménager » le peu qui nous reste. C'est par là qu'on voit faire » aux jeunes gens comme une profusion de leur » être, quand ils croient avoir long-temps à le pos» séder. Nous nous devenons plus chers à mesure » que nous sommes plus près de nous perdre. Au» trefois mon imagination errante et vagabonde se » portait à toutes les choses étrangères; aujourd'hui » mon esprit se ramène au corps, et s'y réunit da» vantage. A la vérité, ce n'est point pour le plaisir » d'une douce liaison; c'est par la nécessité des se» cours et de l'appui mutuel qu'ils cherchent à se » donner l'un à l'autre. »

Saint-Évremont me paraît avoir démêlé avec assez de justesse cette vérité d'observation, que les jeunes gens, quoique naturellement portés aux voluptés de leur âge, sont pourtant très-vifs et très-empressés pour les jouissances de l'esprit, et en font grand cas; que les vieillards, au contraire, se refroidissent sur les choses d'esprit, et sont principalement occupés de tout ce qui tient aux facultés corporelles; et la raison en est simple, c'est que les uns courent après ce qu'ils veulent acquérir, et que les autres s'attachent à ce qu'ils craignent de perdre.

Il y a dans ce morceau de Saint-Évremont quelque chose de la vérité de Montaigne, quoique son imagination n'y soit pas; mais on croit retrouver l'une et l'autre dans celui-ci, où l'on reconnaît le vieux soupirant de la belle Hortense. « Vous vous » étonnez mal à propos que les vieilles gens aiment » encore, car leur ridicule n'est pas à se laisser » toucher; c'est à prétendre imbécillement *de* pou- » voir plaire. Pour moi, j'aime le commerce des » belles personnes autant que jamais; mais je les » trouve aimables, sans dessein de m'en faire aimer. » Je ne compte que sur mes sentiments, et cherche » moins avec elles la tendresse de leur cœur que » celle du mien... Le plus grand plaisir qui reste » aux vieillards, c'est de vivre, et rien ne les assure » si bien de leur vie que leur amour. *Je pense*, » *donc je suis*, sur quoi roule la philosophie de Des- » cartes, est une conclusion pour eux bien froide » et bien languissante. *J'aime*, *donc je suis*, est une

» conséquence toute vive, tout animée, par où l'on » rappelle les désirs de la jeunesse, jusqu'à s'imagi- » ner quelquefois être jeune encore. Vous me direz » que c'est une double erreur de ne croire pas être » ce qu'on est, et de s'imaginer être ce qu'on n'est » pas. Mais quelles vérités peuvent être si avanta- » geuses que ces bonnes erreurs qui nous ôtent le » sentiment des maux que nous avons, et nous ren- » dent celui des biens que nous n'avons pas? »

Les Anacréon, les Saint-Aulaire, n'ont rien dit de plus spirituel et de plus aimable pour justifier le culte de la beauté, pratiqué jusqu'au dernier moment. Cette morale ne saurait déplaire à un sexe flatté de faire sentir son pouvoir à tous les âges, et surtout quand cela ne l'engage à rien.

On voit que Saint-Évremont l'avait assez bien connu, ne fût-ce que par ce passage sur la manière de converser avec les femmes. « Le premier mé- » rite auprès des dames, c'est d'aimer; le second » est d'entrer dans la confidence de leurs inclina- » tions; le troisième, de faire valoir ingénieusement » tout ce qu'elles ont d'aimable. Si rien ne vous » mène au secret du cœur, il faut gagner au moins » leur esprit par des louanges; car, au défaut des » amants à qui tout cède, celui-là plaît le mieux » qui donne aux femmes les moyens de plaire da- » vantage. Dans leur conversation, songez bien à » ne les tenir jamais indifférentes; leur âme est en- » nemie de cette langueur : ou faites-vous aimer, » ou flattez-les sur ce qu'elles aiment, ou faites-leur

» trouver en elles de quoi s'aimer mieux; car enfin » il leur faut de l'amour, de quelque nature qu'il » puisse être. »

Il est clair que Saint-Évremont était un homme de fort bonne compagnie. Il ne s'exprime pas moins agréablement sur la dévotion dans le déclin de l'âge, c'est-à-dire sur les erreurs dont elle est susceptible, et qui sont le contraire de la véritable dévotion. « La pénitence ordinaire des femmes, à ce que j'ai » pu observer, est moins un repentir de leurs pé» chés qu'un regret de leurs plaisirs; en quoi elles » sont trompées elles-mêmes, pleurant amoureuse» ment ce qu'elles n'ont plus, quand elles croient » pleurer saintement ce qu'elles ont fait..... Quand » elles étaient jeunes, elles sacrifiaient des amants; » n'en ayant plus, elles se sacrifient elles-mêmes. » La nouvelle convertie fait un sacrifice à Dieu de » l'ancienne voluptueuse... Quelquefois elles veulent » s'élever au ciel de bonne foi, et leur faiblesse les » fait reposer en chemin avec les directeurs qui les » conduisent. La dévotion a quelque chose de ten» dre pour Dieu qui peut retourner aisément à » quelque chose d'amoureux pour les hommes. »

Je ne citerai rien de plus sur ce chapitre des dévotes, qui devient un peu satirique. Ce qu'il y a de mieux, c'est le titre : *La dévotion est le dernier de nos amours*. On en ferait une maxime digne de La Rochefoucauld, qui, en sa qualité de chrétien, aurait pu ajouter que cet amour-là sert à faire sentir le vide de tous les autres.

Voltaire, qui a tiré parti de tout, s'empare quelquefois des idées de Saint-Évremont, jusqu'à mettre sa prose en vers; témoin cet endroit : « César profita des travaux de tous les Romains; les Scipions, » les Émiles, Marcellus, Marius, Sylla et Pompée, » ses propres ennemis, avaient combattu pour lui : » tout ce qui s'était fait en six cents années fut le » fruit d'une heure de combat. »

Et dans *la Mort de César :*

Nos imprudents aïeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépouilles des rois, ce sceptre de la terre,
Six cents ans de vertus, de travaux et de guerre,
César jouit de tout, et dévore le fruit
Que six siècles de gloire à peine avaient produit.

Il y aurait beaucoup à observer dans ce que Saint-Évremont écrit sur l'histoire. Quoique le jugement ne manque point chez lui, en général, il n'est ni assez sûr ni assez étendu; et nous verrons ailleurs qu'il en est de même de sa critique en littérature [1]. Il n'a guère, sur tous les sujets qu'il traite, qu'un premier aperçu, quelquefois assez vivement saisi par un goût naturel, mais qui s'arrête ou s'égare là où il faudrait que la réflexion vînt diriger ou étendre ses vues. Quant à sa diction, quoique peu soutenue, quelquefois elle n'est pas au-dessous de sa matière. Il dit, en parlant d'Alexandre : « Il n'était proprement dans son naturel

[1] Dans le nouveau Commentaire de Racine.

» que dans les choses extraordinaires; s'il fallait » courir, il voulait que ce fût contre des rois; » s'il aimait la chasse, c'était celle des lions. Il » avait peine à faire un présent qui ne fût digne » de lui; jamais si résolu, jamais si gai que dans » l'abattement des troupes, jamais si constant, si » assuré que dans leur désespoir; en un mot, il » commençait à se posséder pleinement où les hom- » mes ordinaires, soit par crainte, soit par quelque » autre faiblesse, ont accoutumé de ne se posséder » plus. »

Ce qu'on appelle les *OEuvres de Saint-Évremont* est en grande partie composé de Lettres. Il était alors à la mode de les écrire comme des ouvrages; et c'était le plus souvent un moyen pour qu'elles ne fussent bonnes, ni comme ouvrages, ni comme lettres. Les siennes sont, pour la plupart, très-médiocres. On y a joint jusqu'aux billets les plus insignifiants, tant on était avide de tout ce qui sortait de sa plume. Mais heureusement il s'y rencontre aussi quelques lettres de la célèbre Ninon de Lenclos: celles-là n'étaient pas écrites pour le public, on le voit bien, et on les lit avec d'autant plus de plaisir qu'elle y montre, avec la même franchise, et son caractère et son esprit, et que tous deux la font aimer. C'est pour elle que Saint-Évremont fit ces quatre vers, à peu près les seuls qu'on ait retenus de lui :

L'indulgente et sage nature
A formé l'âme de Ninon

De la volupté d'Épicure
Et de la vertu de Caton.

On peut cependant y joindre ceux-ci, qu'il adresse à cette même Ninon :

Je vis éloigné de la France,
Sans besoin et sans abondance,
Content d'un vulgaire destin.
J'aime la vertu sans rudesse ;
J'aime le plaisir sans mollesse ;
J'aime la vie, et n'en crains pas la fin.

Si les Mémoires pour la duchesse de Mazarin, imprimés dans les *OEuvres de Saint-Évremont*, étaient de lui, il y aurait de quoi s'étonner que cet homme, qui professait la galanterie, écrivît mieux comme avocat que comme galant. Mais il est avéré qu'ils sont d'Érard, célèbre avocat de ce temps, et qui méritait sa réputation, à n'en juger que par ces Mémoires. On les crut long-temps de Saint-Évremont, parce qu'ils étaient d'un style piquant et d'une tournure légère; ce qui prouvait seulement que l'avocat, homme d'esprit, avait quitté le style du barreau pour prendre celui de son sujet.

Il serait superflu de s'étendre sur les autres bagatelles de ce recueil ; elles prouvent à tout moment l'incertitude de son goût. Cependant les pièces réunies à ses œuvres, comme lui ayant été attribuées, prouvent aussi son mérite ; et quand un

abbé Picque et un La Valterie veulent *faire du Saint-Évremont*, ils sont encore fort loin de lui. Mais il n'en est pas de même de la conversation si connue du *père Canaye et du maréchal d'Hocquincourt*. Ce morceau, qui est de Charleval, est connu comme un modèle de finesse, de gaieté et de bonne plaisanterie, et je ne serais pas surpris qu'on aimât mieux l'avoir fait que tous les ouvrages de Saint-Évremont.

---

# CHAPITRE IV.

*Littérature mêlée.*

## SECTION PREMIÈRE.

### Romans.

Les bons romans sont l'histoire du cœur humain, et ce n'est pas ce qu'ils furent d'abord parmi nous. Les plus anciens, tels que *le Roman de la Rose*, ont pu n'être pas inutiles à notre langue naissante, dans un temps où on ne la croyait pas encore digne des ouvrages sérieux. J'avoue franchement que jamais je n'ai pu les lire, non plus que *l'Astrée*, quoique beaucoup plus moderne, et malgré la vogue prodigieuse qu'elle avait encore au commencement du dernier siècle. Quelques traits de naïveté, quelques images pastorales que l'on pouvait rechercher dans un temps où l'on manquait de meilleurs modèles, ne peuvent aujourd'hui faire supporter le verbiage et le galimatias, si ce n'est aux philologues de profession, aux érudits, aux étymologistes, qui se font un plaisir d'habiter dans les ténébreuses antiquités de notre langue, de deviner notre vieux jargon, et qui se croient assez payés de leur patience quand

ils ont déterré quelques origines, ou qu'ils peuvent citer un mot heureux. Chacun se nourrit de ce qu'il aime : on s'est même avisé de faire revivre ce vieil idiôme dans des productions modernes, et d'écrire au dix-huitième siècle comme on parlait au douzième. On a employé dans des romans de nos jours le style de *la belle Maguelone* et de *Pierre de Provence*. Il y a des gens qui trouvent dans cette sorte de pastiche une invention merveilleuse : moi, qui n'y entends pas finesse, je n'y vois qu'un moyen facile de se passer de style et d'esprit.

Je n'ai pas lu non plus, du moins jusqu'au bout, la *Clélie* ni le *Cyrus*, dont Boileau s'est tant moqué et avec tant de raison, ni l'*Ariane* de Desmarets, qui vaut encore moins, et qui n'eut pas moins de réputation : ce n'est pas faute de bonne volonté ; mais il m'est impossible de lire ce qui m'ennuie.

Il faut toujours en revenir à ce que disait Voltaire : *Oh! qu'il fait bon venir à propos!* Mademoiselle de Scudéry, avec ses grands romans, se fit une grande renommée, du moins jusqu'au moment où Despréaux les eut réduits à leur valeur. On avait alors la manie des portraits, et cette demoiselle ne manquait pas de faire celui de tous les personnages célèbres de son temps sous des noms anciens. On était flatté de se voir encadré dans cette galerie. Mademoiselle de Rambouillet y parut sous le nom d'*Artenice*, qu'elle conserva toujours, jusque dans l'oraison funèbre que l'on fit

en son honneur ; et la modestie des solitaires de Port-Royal ne put résister à la petite vanité de se voir désignés avec éloge dans ces productions mensongères, que d'ailleurs leur goût rejetait, et que réprouvait le rigorisme janséniste. On fit venir au Désert ces livres que l'on traitait de poison, quoiqu'en vérité il n'y eût d'autre poison que l'ennui; et il est sûr au moins que l'amour-propre était assez puissant pour mêler un peu de son miel à ce qu'ils appelaient du venin.

Le chef-d'œuvre de ces sortes de romans (si l'on peut se servir de ce terme dans un si mauvais genre) est sans contredit *Cléopâtre*, malgré son énorme longueur, ses conversations éternelles et ses descriptions qu'il faut sauter à pieds joints; la complication de vingt différentes intrigues qui n'ont entre elles aucun rapport sensible, et qui échappent à la plus forte mémoire ; ses grands coups d'épée qui ne font jamais peur, et que madame de Sévigné ne haïssait pas; ses résurrections qui font rire, et ses princesses qui ne font pas pleurer. Avec tous ses défauts que l'on retrouve dans *Cassandre* et dans *Pharamond*, La Calprenède a de l'imagination : ses héros ont le front élevé ; il offre des caractères fièrement dessinés, et celui d'Artaban a fait une espèce de fortune, car il a passé en proverbe. Il est vrai que ce proverbe même prouve le ridicule de l'exagération ; mais enfin les ouvrages de cet auteur respirent l'héroïsme, quoique le plus souvent ce soit un héroïsme outré ; et il peut y avoir à profiter pour ceux qui s'exercent dans la

tragédie, pourvu que l'on se garantisse de l'excès où tombe Crébillon, qui, passionné pour la lecture de ces sortes de livres, transporta dans ses pièces le goût et le style romanesque.

Il y a long-temps que l'on a pris le parti de rire des héroïnes de tous ces romans, pour qui la déclaration la plus respectueuse est un outrage si grand, qu'il ne se pardonne qu'après des années d'expiation. Mais rien n'approche en ce genre d'un *Polexandre, du sieur de Gomberville*, en cinq gros volumes ou billots de mille à douze cents pages chacun, qui sont d'un excès de folie si curieux, qu'il donne le courage de les lire, à la vérité un peu légèrement. La princesse héroïne de ce terrible ouvrage est une certaine Alcidiane, qui est bien la plus extraordinaire créature que l'on ait jamais imaginée. Elle est aimée de tous les monarques du monde, et il lui vient des ambassadeurs de tous les coins de l'univers pour la demander en mariage. Ceux qui ne peuvent pas y prétendre se contentent de se déclarer ses chevaliers à cinq ou six cents lieues d'elle, rompent des lances en son honneur, et s'abstiennent de regarder aucune femme au monde, après avoir vu le portrait d'Alcidiane. Il semble d'abord que cette espèce d'hommage ne doive pas tirer beaucoup à conséquence, et il faut avoir de l'humeur pour s'en formaliser. Cependant la princesse en est très-offensée : elle trouve très-mauvais que le grand kan des Tartares, et le roi de Cachemire, et les sultans des Indes, aient la hardiesse d'être amoureux d'elle, quoique d'un peu loin.

Enfin, aimer Alcidiane, même à mille lieues, est un crime digne de mort, excepté pour Polexandre, le héros du roman, à qui seul elle a permis de l'aimer, parce qu'après tout il faut bien faire grâce à quelqu'un. En qualité de son chevalier, elle le dépêche dans toutes les cours pour châtier les insolents qui osent se déclarer ses soupirants sans sa permission. Polexandre fait ainsi le tour du monde, défiant tout ce qu'il rencontre; et quand il a tué l'un, blessé l'autre, détrôné celui-ci, fait celui-là prisonnier, et tiré parole de tous qu'ils n'oseront plus se dire amoureux d'Alcidiane, il revient auprès de sa belle, qui daigne l'honorer d'un regard, mais qui ne peut encore s'accoutumer que long-temps après à l'idée d'épouser un homme après en avoir tant fait tuer. Lui-même ne le conçoit pas plus qu'elle; et lorsque enfin il est marié, il a toutes les peines du monde à se persuader qu'un mortel puisse être l'époux d'Alcidiane, et que cet époux, ce soit lui. La tête lui tourne lorsqu'il faut monter à l'appartement de sa femme; il faut que deux écuyers le soutiennent dans l'escalier; il est près de tomber à chaque marche, et le roman est fini, que l'on n'est pas encore bien assuré de sa vie.

Nous avons été imitateurs en tout, il faut l'avouer, dans nos défauts comme dans nos beautés. C'est à l'imagination ardente et déréglée des peuples du Midi et de l'Orient, qui ont été lettrés avant nous, que nous empruntâmes ce caractère si follement outré qui régna d'abord dans nos grands

romans. Nous imitions les Espagnols, qui avaient imité les Arabes : c'est dans les écrits de ces derniers que l'on retrouve originairement ces princes amoureux d'un portrait dont l'original est au bout du monde, et quelquefois même n'existe pas, comme on le voit par l'aventure d'un prince qui, dans *les Mille et un Jours*, court le monde pour chercher l'objet d'une passion qu'a fait naître la vue d'un portrait, et qui, au bout de je ne sais combien d'années, apprend d'un sage que la princesse dont il est épris était une des maîtresses de Salomon. La galanterie enthousiaste des Castillans et des Arabes, ces passions exaltées, ces paladins invincibles qui disposent de la destinée des rois et des empires, toutes ces idées hors de nature et de vraisemblance, dominèrent dans notre littérature, en même temps que la puissance espagnole donnait le ton dans l'Europe, et nous faisait adopter ses habillements, ses fêtes et ses tournois; et c'est ainsi que l'histoire du goût est liée partout à celle des mœurs. Il faut dire plus : il en était de ces inventions extravagantes comme de toutes les erreurs qui sont originairement fondées sur un peu de vérité. La passion de l'amour avait eu effectivement chez les peuples asiatiques et méridionaux un degré d'enthousiasme que la chevalerie des nations occidentales avait imité sans l'égaler, et que l'imagination ambitieuse de nos romanciers se piqua de surpasser, dussent-ils aller jusqu'à la folie complète. A l'égard des héros, ce qu'avaient fait Duguesclin en Espagne, et Warwick en Angleterre, qui tous deux

avaient renversé et relevé des trônes dans un temps où les rois, n'ayant point de grandes armées à leur solde, ni de grands trains d'artillerie, dépendaient plus de l'ascendant d'un homme et des coups de la fortune; ces exemples fameux semblaient donner quelque fondement à la supposition de ces aventuriers, que nos romans représentaient faisant et défaisant des rois, mais avec des circonstances trop dénuées de toute apparence de raison.

L'esprit de la cour de Louis XIV, pendant la jeunesse de ce prince, qui lui-même avait alors la tête un peu romanesque, favorisa d'abord ce goût pour les fictions outrées; et les rôles qu'avaient joués les femmes dans nos guerres civiles, l'influence toute-puissante qu'elles y avaient portée, accoutumaient les romanciers à faire valoir cet empire d'un sexe qui commande partout où il n'est pas esclave. On passait la mesure sans doute; c'est toujours par là que l'on commence : de bons esprits ramènent à la nature. Le ridicule fit passer de mode tous ces fatras héroïques dont l'Espagne nous avait inondés. Nous avions payé long-temps le tribut de l'imitation aux écrivains de cette contrée : ils étaient devenus nos maîtres, comme les Italiens l'avaient été lorsque nous composions nos historiettes sur leurs *nouvelles*, et que nos poésies galantes, à quelques morceaux près, respiraient l'affectation de Pétrarque, sans avoir son harmonie ni son élégance. Enfin, Boileau et Racine nous apprirent à n'imiter que la nature et les anciens, et à sentir que l'amour était mieux peint dans vingt vers du qua-

trième livre de *l'Énéide*, que dans les romans de l'Europe moderne.

Le premier qui offrit des aventures raisonnables écrites avec intérêt et élégance, fut celui de *Zaïde*, et ce fut l'ouvrage d'une femme. Il était juste que l'on dût ce premier modèle au tact naturel et prompt qui distingue les femmes dont l'esprit a été cultivé. Rien n'est plus attachant ni plus original que la situation de Gonzalve et de Zaïde s'aimant tous les deux dans un désert, ignorant la langue l'un de l'autre, et craignant tous les deux de s'être vus trop tard. Les incidents que cette situation fait naître sont une peinture heureuse et vraie des mouvements de la passion. Quoique le reste de l'ouvrage ne soit pas tout-à-fait aussi intéressant que le commencement, quoique le caractère d'Alphonse, jaloux d'un homme mort au point de se brouiller avec sa maîtresse, soit peut-être trop bizarre, cependant la marche de ce roman est soutenue jusqu'au bout, et on le lira toujours avec plaisir. *La princesse de Clèves* est une autre production de madame de La Fayette, encore plus aimable et plus touchante. Jamais l'amour, combattu par le devoir, n'a été peint avec plus de délicatesse : il n'a été donné qu'à une autre femme de peindre, un siècle après, avec un succès égal, l'amour luttant contre les obstacles et la vertu. *Le comte de Comminges*, de madame de Tencin, peut être regardé comme le pendant de *la Princesse de Clèves*.

Passer de madame de La Fayette à Scarron, et

de *Zaïde* au *Roman comique*, c'est aller de la bonne compagnie à la taverne. Mais les honnêtes gens ne sont pas sans indulgence pour la gaieté : c'est une si bonne chose! il y en a dans ce livre, et même de la bonne. Le caractère de la Rancune est piquant, vrai et bien tracé; et plusieurs chapitres, entre autres celui des bottes, sont traités fort plaisamment. Le style a du naturel et de la verve : il est même assez pur, et beaucoup plus que celui de tous les autres écrits du même auteur. Il faut passer presque toutes les *Nouvelles*, qu'il a tirées des Espagnols, ou qu'il composa dans leur goût. J'aime cent fois mieux Ragotin que toutes ces fadeurs amoureuses et ces froides intrigues. Ragotin est de la farce, mais il fait rire. *Le Virgile travesti* est d'un genre de turlupinade insupportable au bout de deux pages. *Jodelet* et *D. Japhet* sont deux pièces dégoûtantes, indignes de la scène française. *Le Roman comique* vaut infiniment mieux : c'est, à proprement parler, tout ce qui reste de Scarron; et voilà aussi ce qui nous reste de meilleur des romans du dernier siècle; car *Gil Blas* est du nôtre; et mademoiselle de La Force, auteur de l'*Histoire secrète de Bourgogne*, et madame d'Aulnoy, auteur d'*Hippolyte, comte de Douglas* (roman où il y a pourtant de l'imagination), ne sont que des imitatrices de madame de La Fayette, fort inférieures à leur modèle pour l'art d'inventer et d'écrire.

## SECTION II.

### Contes.

Le merveilleux de la féerie, les *peris* des Persans, les *gines* des Arabes, le pouvoir des génies et des talismans, toutes ces fictions de la théologie des Orientaux, fondées sur la croyance d'êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme, qui a été commune à toutes les nations, quoique avec différents caractères, sont le fond de ces contes, dont les traductions qui parurent dans le dernier siècle étaient la suite et la preuve de l'encouragement donné à l'étude des langues orientales par Louis XIV, qui encourageait tout. On peut les rapprocher de la classe des romans, comme appartenant à l'imagination. Il est vrai que ce genre de merveilleux en est l'abus; mais l'agrément fait tout pardonner. On sait que l'Orient fut le berceau de l'apologue et la source de ces contes qui ont rempli le monde. Ces peuples, amollis par le climat et intimidés par le despotisme, ne se sont point élevés jusqu'à la vraie philosophie, et n'ont fait qu'effleurer les sciences. Mais ils ont habillé la morale en paraboles, et inventé des fables amusantes que les autres peuples ont adoptées à l'envi. Quelle prodigieuse fécondité dans ce genre! quelle variété, quel fond d'intérêt! Ce n'est pas que, dans la mythologie des Arabes, il y ait autant d'esprit, d'art et de goût que dans celle des Grecs : les fables de ces derniers semblent faites pour des

hommes : ici l'imagination connaît des bornes et des règles, là elle n'en a point, et ses inventions semblent faites pour des enfants. Mais ne sommes-nous pas tous un peu enfants dès qu'il s'agit de contes? Y a-t-il une histoire plus agréable que celle d'Aboulcasem, une histoire plus touchante que celle de Ganem? D'ailleurs, l'amusement que ces livres procurent n'est pas leur seul mérite : ils servent à donner une idée très-fidèle du caractère et des mœurs de l'Orient, et surtout de ces Arabes qui autrefois y régnaient. On y reconnaît cette générosité qui a toujours été une de leurs vertus favorites, et sur laquelle l'âme et la verve de leurs poëtes et de leurs romanciers semblent toujours exaltées. Les plus beaux traits en ce genre nous viennent d'eux; et, ce qui rend cette nation remarquable, c'est la seule chez qui le despotime n'eût point avili les âmes ni étouffé le génie. Il n'y eut point de despote plus absolu, plus redoutable que ce fameux Aaron, dont le nom revient à tout moment dans leurs contes, et dont le règne fut l'époque la plus brillante du califat et de la grandeur des Arabes. On est toujours étonné de ces mœurs et de ces opinions singulières qu'inspirent à une nation ingénieuse et magnanime, d'un côté l'habitude de l'esclavage, et de l'autre l'abus du pouvoir; cette disposition, dans des princes d'ailleurs éclairés, à compter pour rien la vie des hommes, et dans ces mêmes hommes la facilité à se persuader qu'ils ne valent pas plus qu'on ne les apprécie, et à faire de la servitude politique un dévouement religieux,

voilà ce qu'on voit sans cesse dans leurs livres, et peut-être ce mépris d'eux-mêmes tient en partie à ce dogme de la fatalité, de tout temps enraciné dans les têtes orientales. Il revient dans toutes leurs fables, dont le fond est presque toujours un passage rapide de l'excès du malheur au faîte des prospérités, de l'abjection la plus basse au plus haut point d'élévation, et de l'ivresse de la joie au comble de l'infortune. Il semble qu'ils n'aient eu pour objet que de nous faire comprendre à quel point nous sommes assujettis à cette destinée éternelle écrite sur *la table de lumière;* et il faut encore observer que ces révolutions extrêmes ont toujours été beaucoup plus fréquentes chez eux que parmi nous, parce que la volonté d'un seul homme, dans les gouvernements asiatiques, peut en un moment tout renverser et tout confondre, et que ce même homme, par la même raison, peut passer de la grandeur au néant aussi facilement qu'il y précipite les autres. Les états despotiques sont nécessairement le théâtre le plus mobile de tous les jeux de la fortune.

*Les Mille et une Nuits* sont une sorte de peinture dramatique des peuples qui ont dominé dans l'Orient. L'audace et les artifices de leurs femmes, qui osent et risquent d'autant plus qu'elles sont plus rigoureusement captives, l'hypocrisie de leurs religieux, la corruption des gens de loi, les friponneries des esclaves, tout y est fidèlement représenté, et beaucoup mieux que ne pourrait faire le voyageur le plus exact. On y retrouve aussi de

ces traditions antiques que plusieurs nations ont rapportées à leur manière. L'histoire de Phèdre et celle de Circé y sont très-aisées à reconnaître. Plusieurs endroits ressemblent à des traits historiques des livres juifs. Cette aventure de Joseph, la plus touchante peut-être que l'antiquité nous ait transmise, cet emblème de l'envie qui anime des frères contre un frère, se retrouve aussi en partie dans les *Contes arabes*, mais d'une manière bien inférieure à celle de l'ouvrage hébreu. Quant à la manière dont ces contes sont amenés, on ne saurait en faire cas. L'on sait que l'aventure de Joconde sert de fondement aux *Mille et une Nuits*, et que le sultan Schak-Riar, irrité de l'infidélité d'une sultane, prend le parti de faire étrangler tous les matins la nouvelle épouse de la veille, pour éviter les accidents du lendemain. Si le moyen est sûr, il est violent; mais enfin la fille de son vizir parvient à faire cesser ces noces meurtrières, et à sauver sa propre vie en amusant le sultan par des contes. On peut en conclure que Schak-Riar aimait mieux les contes que les femmes, et qu'il était à peu près aussi raisonnable dans sa clémence que dans sa cruauté. Il faut pourtant avouer que toutes les histoires du premier volume sont arrangées de manière à exciter tellement la curiosité dès le commencement, qu'en effet il est bien difficile de n'avoir pas envie de savoir le reste, surtout lorsqu'on peut dire ce que le sultan disait de sa femme en se levant : *Je la ferai toujours bien mourir demain.*

Les contes persans qu'on appelle *Mille et un Jours* ont un fondement plus raisonnable. Il s'agit de persuader à une jeune princesse, trop prévenue contre les hommes, qu'ils peuvent être fidèles en amour; et en effet, la plupart des contes persans sont des exemples de fidélité. Plusieurs sont du plus grand intérêt; mais il y a moins de variété, moins d'invention que dans *les Mille et une Nuits.* On s'aperçoit d'ailleurs qu'ils sont l'ouvrage d'un religieux, à la multitude de traditions tirées de la théologie musulmane, et à la haine fanatique qu'ils respirent contre la religion des mages, détruite par les successeurs de Mahomet.

C'est à Galland et Pétis de La Croix que nous avons l'obligation (et c'en est une véritable) de nous avoir fait connaître les contes arabes et persans. Le premier a écrit avec une grande négligence; le second, avec plus de correction, et tous deux avec du naturel. Au reste, il n'y a peut-être personne qui n'ait entendu raconter ce qui arriva au traducteur des *Mille et une Nuits*, quelque temps après la publication de son premier volume, où il répétait si souvent : *Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, contez-moi un de ces contes*, etc. Quelques jeunes gens, que cette répétition continuelle avait impatientés ( et ils n'étaient pas les seuls ), imaginèrent d'aller réveiller ce pauvre Galland au milieu d'une nuit d'hiver, en criant de toute leur force sous sa fenêtre : *M. Galland! M. Galland!* Il ouvre enfin la fenêtre, et demande

ce qu'on lui veut. *M. Galland, n'est-ce pas vous qui nous avez donné ces beaux contes arabes?* — *Oui, messieurs, c'est moi.* — *Eh bien! M. Galland, si vous ne dormez pas, contez-nous un de ces contes*, etc.

Il faut bien, à propos de contes, descendre à ceux qu'on appelle particulièrement *Contes de Fées*, ne fût-ce que pour observer le tort qu'on a eu de les croire bons pour des enfants, sous prétexte de la moralité qu'on y joint. Cette espèce d'instruction, que l'on peut leur donner beaucoup mieux de toute autre manière, ne balance pas, à beaucoup près, l'inconvénient de remplir leur faible cerveau d'ogres, de loups-garoux, de sorciers, en un mot, de tout ce qui est propre à entretenir la peur et la crédulité, deux faiblesses dangereuses, qui de l'imagination passent quelquefois dans le caractère, tant les premières impressions ont de force, surtout quand les enfants ont l'esprit naturellement borné, et que leur condition ne les met pas à portée d'acquérir des lumières! Il n'est jamais bon à rien de tromper l'enfance; au contraire, c'est l'âge dont il importe le plus de soigner les premières idées, parce qu'il en reçoit plus facilement l'empreinte. On ne saurait croire combien les premières erreurs, gravées dans une imagination tendre, ont produit souvent de très-mauvais effets. La raison, qui vient ensuite, ne détruit pas toujours radicalement ce qu'ont fait la nourrice et la gouvernante. Il est bien étrange que l'on ait cru la tête d'un enfant plus faite pour le mensonge que pour la vé-

rité : elle est également ouverte à l'un et à l'autre; il ne s'agit que de mettre la dernière à sa portée. C'est un principe sûr, que tout ce qui peut former le jugement et affermir le courage ne saurait être trop tôt mis en œuvre dans l'éducation des enfants: les abuser et les effrayer est toujours un mal. L'imagination, que Montaigne appelle si bien *la folle de la maison*, n'a que trop de facilité pour s'en rendre la maîtresse; et, au lieu de lui ouvrir toutes les portes, on ne saurait de trop bonne heure mettre la raison en sentinelle pour écarter *la folle.*

Plusieurs collections récemment publiées font voir combien l'on a été fécond dans ces bagatelles, et que quelquefois des personnes d'esprit et de mérite n'ont pas dédaigné de s'y exercer. On peut mettre de l'art et du goût jusque dans ces frivolités puériles. Madame d'Aulnoy est celle qui paraît y avoir le mieux réussi; elle y a mis l'espèce d'intérêt dont ce genre est susceptible, et qui dépend, comme dans toute fiction, d'un degré de vraisemblance conservé dans le merveilleux, et d'une simplicité de style convenable à la petitesse du sujet.

Mais il convient de mettre à part Hamilton, esprit original, qui, pressé par des dames de la cour, de faire des contes dans le goût des *Mille et une Nuits*, qui étaient en grande faveur, prit le parti d'en faire, comme Cervantes avait fait un livre de chevalerie, mais pour s'en moquer. Il affecta d'enchérir sur la bizarrerie des fictions, et de la pousser jusqu'à la folie; mais cette folie est si gaie, si piquante, si bien assaisonnée de plai-

santeries, relevée par des saillies si heureuses et si imprévues, que l'on y reconnaît à tout moment un homme très-supérieur aux bagatelles dont il s'amuse. Il va plus loin dans *Fleur-d'Épine :* il y a des traits d'une vérité charmante, et de l'intérêt dans les caractères et les situations. L'objet en est moral, et très-agréablement rempli; c'est de faire voir qu'avec beaucoup d'esprit, de courage et d'amour, un homme sans figure et sans fortune peut vaincre les plus grands obstacles, et que dans les femmes la grâce l'emporte sur la beauté. Hamilton devait en effet vanter la grâce : son style en est plein. Il suffirait, pour le prouver, de se rappeler le tableau de Tarare, emmenant avec lui, sur la jument Sonnante, la jeune Fleur-d'Épine, qu'il a tirée des mains de la fée Dentue, et qui ne le connaît encore que pour son libérateur, mais qui, à ce titre, commence déjà à sentir de l'inclination pour lui. On ne trouve point ici de ces conversations de roman, mille fois répétées dans des situations pareilles. Hamilton sait s'y prendre autrement pour nous faire lire dans le cœur de Fleur-d'Épine. Tarare lui raconte, chemin faisant, comme il a été choisi pour peindre la belle Luisante, dont les yeux faisaient mourir tant de monde. « Vous l'avez » donc souvent regardée! dit Fleur-d'Épine. — Oui, » dit-il, tout autant que j'ai voulu, et sans aucun » danger, comme je viens de vous le dire. — L'avez-» vous trouvée si merveilleusement belle qu'on vous » l'avait dit ? — Plus belle mille fois, répondit-il — » On n'a que faire de vous demander, ajouta-t-elle,

» si vous en êtes d'abord devenu passionnément » amoureux; mais dites-m'en la vérité. Tarare ne » lui cacha rien de ce qui s'était passé entre lui et la » princesse, pas même l'assurance qu'elle lui avait » donnée de l'épouser en cas qu'il réussît dans son » entreprise. Fleur-d'Épine ne l'eut pas plus tôt ap- » pris, que, repoussant les mains dont il la tenait » embrassée, elle se redressa, au lieu d'être pen- » chée sur lui comme auparavant. Tarare crut en- » tendre ce que cela voulait dire; et continuant son » discours sans faire semblant de rien : Je ne sais, » dit-il, quelle heureuse influence avait disposé le » premier penchant de la princesse en ma faveur; » mais je sentis bientôt que je n'en étais pas digne » par les agréments de ma personne, et que je le » méritais encore moins par les sentiments de mon » cœur; car je ne me suis que trop aperçu depuis » que l'amour que je croyais avoir pour elle n'était » tout au plus que de l'admiration. Chaque instant » qui m'en éloignait effaçait insensiblement son » idée de mon souvenir, et dès les premiers mo- » ments que je vous ai vue, je ne m'en suis plus » souvenu du tout. Il se tut, et la belle Fleur- » d'Épine, au lieu de parler, se laissa doucement » aller vers lui comme auparavant, et appuya ses » mains sur celles qu'il remit autour d'elle pour la » soutenir. »

Dans la foule des peintures que l'amour a fournies (et il en fournira jusqu'à la fin du monde), je ne crois pas qu'il en y ait une plus vraie, plus douce et plus gracieuse. Elle remplit le cœur de

l'idée d'un de ces moments délicieux qui sont faits pour lui, et qui sont d'un prix d'autant plus grand, qu'il semble que tout ce que l'amour promet soit encore au-dessus de tout ce qu'il peut donner.

Il n'y a personne qui n'ait lu et relu les *Mémoires de Grammont* : c'est de tous les livres frivoles le plus agréable et le plus ingénieux; c'est l'ouvrage d'un esprit léger et fin, accoutumé, dans la corruption des cours, à ne connaître d'autre vice que le ridicule, à couvrir les plus mauvaises mœurs d'un vernis d'élégance, à rapporter tout au plaisir et à la gaieté. Il y a quelque chose du ton de Voiture, mais infiniment perfectionné. L'art de raconter les petites choses de manière à les faire valoir beaucoup y est dans sa perfection. L'histoire de l'habit volé par Termes est en ce genre un modèle unique. Ce livre est le premier où l'on ait montré souvent cette sorte d'esprit qu'on a depuis appelé *persiflage*, que Voiture avait mis quelquefois en usage avant qu'il fût connu sous ce nom, et qui consiste à dire plaisamment les choses sérieuses, et sérieusement les choses frivoles. Lorsque le comte de Grammont dit, en parlant de son valet de chambre Termes : *Je l'aurais infailliblement tué, si je n'avais craint de faire attendre mademoiselle d'Hamilton*, il dit une chose très-folle du ton le plus sérieux, et n'en est que plus gai. Mais cet esprit demande beaucoup de mesure et de choix, et n'a rien de commun avec ce langage décousu, néologique, vague et burlesque, que de nos jours on a

qualifié du nom de *persiflage*, et qui n'est qu'une absence totale de sens et de goût, une espèce de badinage d'autant plus éloigné du bon ton, qu'il semble plus y prétendre.

Un autre mérite d'Hamilton, et qui n'est pas commun, c'est que, dans la partie de ses contes qu'il a versifiée, il a particulièrement saisi la manière de narrer en vers. Voltaire citait surtout le commencement du *Bélier* comme un morceau charmant en ce genre. Celui des *quatre Facardins* ne l'est guère moins, mais il est plus négligé. Rien n'est plus connu que sa jolie lettre au comte de Grammont, mêlée de prose et de vers.

Honneur des rives éloignées, etc.

Mais voilà aussi tout ce qu'il a fait de bon en poésie. Ses pièces de société, ses chansons, dont on a fait un volume, ne sont pas au-dessus de celles de Voiture.

Il en est de même de Chapelle. On ne sait pas ce qui lui appartient en propre dans ce *Voyage* qu'il fit en commun avec Bachaumont, et qui est de tout point un petit chef-d'œuvre. C'est encore un de ces morceaux qui prouvent que le dernier siècle eut, jusque dans les petites choses, une originalité et une richesse de talent qui lui sont propres; car, quoique nous ayons plusieurs *Voyages* où des auteurs de beaucoup de mérite, Desmahis, Lefranc, M. de Parny, ont essayé de rivaliser avec celui de Chapelle, aucun n'a pu en approcher. Mais c'est là tout Chapelle. Ses autres poésies,

qu'on a jointes à celles du chevalier d'Aceilly, ne les valent même pas, quoique celles-ci soient extrêmement faibles. Chapelle devait pourtant se tirer assez bien de l'impromptu (qui d'ailleurs est assez ami du vin), si l'on en juge par les deux suivants, que je ne me souviens pas d'avoir vus imprimés nulle part, et qui sont en effet de ces bagatelles qui ne méritent que les honneurs de la tradition, après avoir eu ceux de la table. Le premier est adressé à Boileau, qui venait aussi de s'égayer jusqu'à faire, entre deux vins, un petit quatrain contre Chapelle.

Qu'avec plaisir de ton haut style
Je te vois descendre au quatrain !
Bon Dieu ! que j'épargnai de bile
Et d'injures au genre humain,
Quand, renversant ta cruche à l'huile,
Je te mis le verre à la main !

L'autre est sur le fameux gourmand Broussin, celui à qui le *Voyage* fut adressé.

Broussin, dès l'âge le plus tendre,
Inventa la sauce-robert ;
Mais jamais il ne put apprendre
Ni son *Credo* ni son *Pater*.

## SECTION III.

### Lettres, Traductions, Critiques.

Le genre épistolaire eut dans le dernier siècle une assez grande importance : il avait fait la répu-

tation de Balzac et de Voiture, suivis par cette foule d'imitateurs qui marche toujours à la suite des succès. Si les modèles ne sont plus guère lus, les copistes sont entièrement oubliés. Les gens plus curieux que difficiles vont encore chercher des anecdotes dans les lettres de Guy-Patin, dans celles de madame Dunoyer, dans celles de Marana, connues sous le nom d'*Espion turc*, etc. Tous ces livres, décriés auprès des gens instruits, ne sont guère que des recueils de satires grossières, ou d'historiettes romanesques et de contes populaires, aliments passagers de la malignité d'une génération, rebutés par la suivante. Un seul recueil de lettres a mérité de passer jusqu'à nous, et de vivre dans la postérité; et c'est celui dont l'auteur ne songeait à faire, ni un roman, ni une satire, ni un ouvrage quelconque. Tout le monde me prévient, et nomme madame de Sévigné.

C'est avec justice qu'on lui a dit dans un poëme dont le sujet, ébauché dans un temps plus heureux, n'est guère de nature à être achevé dans le nôtre :

Charmante Sévigné, quels honneurs te sont dus!
Tu les as mérités, et non pas attendus.
Tu ne te flattais pas d'avoir pour confidente
Cette postérité pour qui l'on se tourmente.
Dans le cœur de Grignan tu répandais le tien :
Tes lettres font ta gloire, et sont notre entretien.
Ce qu'on cherche sans fruit, tu le trouves sans peine.
Que tu m'as fait pleurer le trépas de Turenne!
Qui te surpassera dans l'art de raconter?
Ces portraits d'une cour qu'on se plaît à citer

Se retracent chez toi bien mieux que dans l'histoire :
Ces héros, dont ailleurs je n'appris que la gloire,
Je les vois, les entends, et converse avec eux, etc.

Si le plus grand éloge d'un livre est d'être beaucoup relu, qui a été plus loué que ces *Lettres?* Elles sont de toutes les heures : à la ville, à la campagne, en voyage, on lit madame de Sévigné. N'est-ce pas un livre précieux, que celui qui vous amuse, vous intéresse et vous instruit presque sans vous demander d'attention? C'est l'entretien d'une femme très-aimable, dans lequel on n'est point obligé de mettre du sien; ce qui est un grand attrait pour les esprits paresseux, et presque tous les hommes le sont, au moins la moitié de la journée.

Je sais bien que les détails historiques d'un siècle et d'une cour qui ont laissé une grande renommée font une partie de l'intérêt qu'on prend à cette lecture. Mais la cour d'Anne d'Autriche et la Fronde sont aussi des objets piquants pour la curiosité, et madame de Motteville est un peu moins lue que madame de Sévigné. Il y a donc ici un avantage personnel; et qui pourrait l'ignorer ou le méconnaître? C'est le mélange heureux du naturel, de la sensibilité et du goût; c'est une manière de narrer qui lui est propre. Rien n'est égal à la vivacité de ses tournures et au bonheur de ses expressions. Elle est toujours affectée de ce qu'elle dit et de ce qu'elle raconte : elle peint comme si elle voyait, et l'on croit voir ce qu'elle peint. Une imagination active et mobile, comme

l'est ordinairement celle des femmes, l'attache successivement à tous les objets : dès qu'elle s'en occupe, ils prennent un grand pouvoir sur elle. Voyez dans ses *Lettres* la mort de Turenne : personne ne l'a pleuré de si bonne foi ; mais aussi personne ne l'a tant fait pleurer. C'est la plus attendrissante des oraisons funèbres de ce grand homme; mais ce n'est pas seulement, il faut l'avouer, parce que tout est vrai et senti, c'est qu'on ne se méfie pas d'une lettre comme d'un panégyrique. C'est une terrible tâche que de dire : Écoutez-moi; je vais louer : écoutez-moi, et vous allez pleurer. Alors précisément on pleure et on admire le moins qu'on peut; et lorsque l'orateur nous y a forcés, il a fait son métier, et l'on peut mettre sur le compte de son art une partie de la gloire de son héros. Madame de Sévigné probablement n'aurait pas fait le beau discours de Fléchier; et si elle produit plus d'impression, c'est qu'elle s'entretient familièrement avec nous, qu'elle n'a point de mission à remplir, que son âme parle à la nôtre sans annoncer le dessein de lui parler, et qu'elle nous communique tout ce qu'elle sent.

Ceux qui aiment à réfléchir et à tirer instruction de leur plaisir même peuvent trouver dans ces *Lettres* un autre avantage; c'est d'y voir sans nuage l'esprit de son temps, les opinions qui régnaient, ce qu'était le nom de Louis XIV, ce qu'était la cour, ce qu'était la dévotion, ce qu'était un prédicateur de Versailles, ce qu'était le confesseur du roi, le jésuite La Chaise, chez qui Luxembourg

accusé allait faire une retraite ; cet assemblage de faiblesse, de religion et d'agrément qui caractérisait les femmes les plus célèbres ; cette délicatesse d'esprit qui dans les courtisans se mêlait à l'adulation ; ce ton qui était encore un peu celui de la chevalerie et de l'héroïsme, et qui n'excluait pas le talent de l'intrigue. Il est peu de livres qui donnent plus à penser à ceux qui lisent pour réfléchir, et non pas seulement pour s'amuser.

Une autre remarque à faire sur madame de Sévigné, c'est qu'on peut montrer beaucoup de goût dans son style et fort peu dans ses jugements, parce que notre style est notre esprit, et que nos jugements sont souvent l'esprit des autres, surtout dans ce qu'on appelle le monde. Les gens de lettres sont sujets à mal juger, par un intérêt qui va jusqu'à la passion : les gens du monde, d'abord par une indifférence qui leur fait adopter légèrement l'avis qu'on leur donne, ensuite par un entêtement qui leur fait soutenir le parti qu'ils ont embrassé. Voilà ce qui fait durer plus ou moins les préventions de société, source de tant d'injustices : de là celle de madame de Sévigné envers Racine, dont elle a dit qu'*il passera comme le café*. Elle se défendait de l'admirer, pour ne pas avoir l'air de revenir sur Corneille. On croirait pourtant qu'il n'y a rien de plus simple et de plus aisé que d'admirer à la fois deux grands écrivains ; mais il n'en est pas ainsi de la plupart des hommes. Il semble qu'ils n'aient tout au plus que ce qu'il faut pour en goûter un, qu'ils soient jaloux dans leur opi-

nion comme on l'est dans l'amour, et qu'ils ne puissent pas souffrir que l'on compare rien à l'objet de leur choix ; et puis ne faut-il pas se dédommager sur l'un de la justice que l'on rend à l'autre, et faire la part de la malignité? On ne loue presque que pour rabaisser ; et, sans sortir de notre temps, j'ai vu, depuis vingt années, sept ou huit écrivains dont chacun a été à son tour *le seul poëte, le seul génie*, *le seul talent* que nous eussions. Il est vrai que le temps a mis tout le monde d'accord en les faisant tous oublier, et il est bien juste de faire place à d'autres.

On a fait à madame de Sévigné un reproche plus grave, mais qui n'est nullement fondé : on a prétendu qu'elle faisait parade, dans ses *Lettres*, d'un sentiment qui n'était point dans son âme ; qu'en un mot, elle n'aimait point sa fille. Cette accusation est non-seulement dénuée de preuve, mais de probabilité ; on n'affecte pas de ce ton là ; et si madame de Sévigné ne sentait rien, qui donc l'obligeait à cette effusion de tendresse? A quoi bon cette pénible hypocrisie? Heureusement elle est impossible. On contrefait plutôt le ton d'un amant que le cœur d'une mère ; et madame de Sévigné ne pouvait puiser que dans le sien cette prodigieuse abondance d'expressions qui ne pouvait se sauver d'une ennuyeuse monotonie qu'à force de vérité.

Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant ;
Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent.

C'est Boileau qui l'a dit ; et si ce n'était pas ce serait la raison.

Les traductions tiennent une grande place dans l'histoire littéraire du siècle passé, et n'en ont conservé aucune dans le nôtre. De celles qui sont en vers, rien n'est resté que l'exorde du premier livre de Lucrèce, par Hénaut, quoique généralement assez médiocre. De celles qui sont en prose, les plus renommées dans leur temps, et les plus passables, sont celles de Vaugelas, de d'Ablancourt et de Tourreil. Le mérite qui les fit justement estimer était une attention à la pureté et à l'exactitude du langage, fort utile aux progrès dont il était alors susceptible. Mais il eût fallu joindre à ce travail le talent de se pénétrer de l'esprit de l'auteur, et de le faire parler en français comme dans son idiome naturel. Ils sont tous bien loin de cette force : aucun ne peut soutenir la comparaison avec les originaux, aux yeux de ceux qui les connaissent. La traduction d'un grand écrivain est une lutte de style et une rivalité de génie. Ceux qui en avaient alors ne s'y sont pas engagés ; ce n'est que dans ce siècle que, les ressources de la langue étant plus généralement reconnues, et les genres commençant à s'épuiser, quelques hommes supérieurs ce sont aperçus qu'il pouvait y avoir de la gloire à faire revivre un ancien ; et ce n'est aussi que de nos jours que les traductions ont été des ouvrages de talent et des titres durables de célébrité.

La critique, dont il me reste à parler, est géné-

rale ou particulière; la première examine la théorie de l'art; la seconde, l'application bonne ou mauvaise des principes dans les ouvrages des artistes. Il était naturel qu'à l'époque où tous les genres de littérature étaient cultivés à l'envi, avec plus ou moins de succès, on en discutât les règles. Mais, comme je l'ai fait observer ailleurs, le talent va plus vite que le goût, et celui-ci ne se forme que long-temps après, par la comparaison du bon et du mauvais, et par l'étude des modèles. Corneille avait donné tous ses chefs-d'œuvre, et il n'y avait pas encore en français une poétique supportable. *La Pratique des Théâtres*, de l'abbé d'Aubignac, est un lourd et ennuyeux commentaire d'Aristote, fait par un pédant sans esprit et sans jugement, qui entend mal ce qu'il a lu, et qui croit connaître le théâtre, parce qu'il sait le grec. Redisons, à la louange de la poésie, que c'est à elle que l'on doit le premier ouvrage qui offrît les éléments du bon goût, et cet ouvrage, c'est l'*Art poétique* de Despréaux. Il y a mille fois plus à profiter dans ce qu'il a dit de la tragédie et des autres genres de poésie, en un petit nombre de vers, que dans tous les Traités que l'on faisait de son temps. Celui du P. Le Bossu, sur la poésie épique, n'apprendra jamais rien à un poëte. On confondait alors l'érudition avec le jugement, et l'on ne songeait pas que tout le monde peut devenir érudit, et que la nature seule peut donner un bon esprit que l'étude perfectionne. Sans cette lumière naturelle, toutes les connaissances acquises

ne peuvent que conduire, par une route laborieuse, à l'erreur et aux chimères. Le traité du P. Le Bossu en est rempli.

C'est à un Fénelon qu'il convenait de donner des préceptes sur l'art d'écrire : aussi ses *Dialogues sur l'éloquence de la chaire* et sa *Lettre à l'Académie française* respirent le bon goût, quoique jetés sur le papier avec la facilité rapide de cet illustre écrivain, qui, occupé d'autres objets, et mettant peu d'importance à ces compositions, dont il faisait une sorte de délassement, ne se croyait pas obligé de les approfondir.

A l'égard de la critique particulière, le livre du jésuite Bouhours, intitulé *la Manière de bien penser sur les ouvrages d'esprit*, eut dans son temps beaucoup plus de réputation qu'il n'en méritait. Le titre n'est pas modeste, et l'ouvrage l'est encore moins. L'auteur y donne des leçons sous le nom d'Eudoxe (mot grec qui signifie *celui qui pense bien*), à Philanthe (autre mot grec, qui veut dire *amateur des fleurs*); et dans ces dialogues, Eudoxe Bouhours se fait à lui-même, par la bouche de Philanthe, de petits compliments assez flatteurs, tels que celui-ci : « Je ne vous admire guère moins » que Pline admirait les ouvrages de la nature, tant » je trouve que vous raisonnez juste sur une matière » si abstraite. » Remarquez que cette *matière si abstraite* n'est point *la nature*, mais la délicatesse de pensées et de style, et qu'Eudoxe vient de débiter sur ce sujet un véritable galimatias, si bien qu'il a fini par dire : « Je ne sais si vous m'entendez. Je ne

» m'entends pas moi-même, et je crains à tous mo-
» ments de me perdre dans mes réflexions. » Il faut croire que l'admirateur Philanthe entend Eudoxe mieux que cet Eudoxe ne s'entend lui-même, ou que Philanthe est comme bien des gens, qui admirent d'autant plus qu'ils comprennent moins.

On aperçoit trop dans la vanité d'Eudoxe celle d'un régent de collége accoutumé à parler à des écoliers, et qui se croit un grand homme parce qu'il est écouté par des enfants. Cependant une des prétentions de Bouhours les plus marquées, est celle d'avoir le ton d'un homme du monde. Il y vivait en effet comme beaucoup de jésuites; mais il prouve que cela ne suffit pas toujours pour dépouiller l'écorce du pédantisme. Son adversaire, Barbier d'Aucour, qui voyait beaucoup moins de monde, connaît infiniment mieux les convenances délicates qui échappent souvent au P. Bouhours. C'est que le bon esprit devine tout : celui du jésuite était fort superficiel ; c'était un homme lettré, qui savait l'italien et l'espagnol ; mais son goût est fort peu sûr : il est vétilleux sur les mots, et se trompe souvent sur les choses. Voiture est son héros, et il le loue souvent de ses sottises. Il met Rapin à côté de Virgile, et cela est un peu fort, même pour un jésuite parlant d'un jésuite. Il était de la destinée de Port-Royal de les combattre avec les armes du bon gûot. Barbier d'Aucour traita leurs beaux-esprits comme Pascal et Arnauld avaient traité leurs casuistes et leurs théologiens. *Les sentiments de Cléanthe* sont, je crois, après *les Pro-*

*vinciales*, qu'il suffit de nommer, le seul livre polémique qui ait assuré à son auteur une réputation qui a duré jusqu'à nous, et l'ouvrage en est digne : c'est, à très-peu de chose près, ce que la critique littéraire a produit de meilleur dans le dernier siècle. Barbier d'Aucour me dispense d'en dire davantage sur le P. Bouhours, dont il a relevé les défauts de manière à ne rien laisser à désirer; et ce n'est pas un de ces critiques, comme il y en a tant, qui, ne sachant que reprendre des fautes faciles à apercevoir, montrent eux-mêmes fort peu d'esprit en attaquant celui d'autrui. Il a de la méthode, du sens et des principes. En indiquant l'erreur, il y substitue la vérité; il met le bon goût à la place du mauvais. En blâmant ce qu'on a fait, il montre ce qu'il faut faire; il pense juste, et il écrit bien; il varie son ton en proportion des objets, et sa plaisanterie est fine et décente, autant que sa raison est solide et lumineuse.

Il eût été à souhaiter que la critique eût toutes ces qualités, lorsqu'elle devint périodique dans l'espèce d'ouvrage que l'on appela *Journaux*. On sait qu'ils doivent leur origine à celui *des Savants*, commencé en 1665 par Denys Sallo, qui, ayant l'habitude de faire pour son usage particulier des extraits de ses lectures, imagina, non sans fondement, que cette méthode pourrait être de quelque utilité pour le public. Il s'associa plusieurs gens de lettres pour l'aider dans ce travail, dont Bayle prouva depuis l'utilité. Des savants très-connus, tels que Basnage, Bernard, Leclerc et autres, s'exercèrent

dans le même genre, et furent imités par toutes les nations lettrées. Ces journaux ne traitaient le plus souvent que des sciences et des objets d'érudition ; les ouvrages d'imagination et de goût, et de littérature agréable, y tenaient fort peu de place. On laissait au public à les juger, aux artistes à les discuter, et au temps à fixer leur rang. Les journaux alors n'étaient guère que des dissertations sérieuses sur des écrits sérieux, et l'on songeait plus à l'instruction qu'à l'amusement. Le seul Bayle eut assez de talent pour réunir l'un et l'autre ; mais la plupart des matières qu'il traitait ayant été depuis mieux connues et plus approfondies, ses *Lettres sur la république des lettres*, qui le mirent au-dessus de tous les journalistes de son temps, ont dû perdre beaucoup de leur intérêt et de leur utilité dans le nôtre. D'ailleurs, il n'y travailla que peu d'années, et quelque circonspection qu'il apportât dans la critique, il en sentit bien vite le danger, et y renonça.

Les querelles des savants avaient déjà éclaté dans ces journaux, et en remplissaient une partie; mais, par la nature même des objets, elles avaient peu de juges, et n'intéressaient pas la multitude comme celles de Scudéri et de d'Aubignac avec Corneille, qui avaient occupé tout Paris,

C'est dans le *Mercure galant*, dont Visé fut le fondateur en 1672, que l'ignorance et l'envie eurent bientôt un bureau d'adresses fait pour tout le monde, parce qu'on y parlait des ouvrages que tout le monde lit : c'est là que Molière et Racine

étaient dénigrés. Mais le ton aigre des censures de Visé, d'autant plus mauvais critique qu'il était mauvais auteur, était encore de la modération, si on le compare au scandale de nos jours.

C'en était un d'une autre espèce que le livre de Perrault sur le *Parallèle des Anciens et des Modernes,* qui fit tant de bruit; mais comme l'examen de ce livre et des réponses qu'on y a faites est une occasion toute naturelle de réduire à ses termes cette question souvent agitée, sur laquelle cent ans écoulés depuis Perrault ont pu donner de nouveaux aperçus, je remets à en parler à la fin de ce *Cours,* lorsque les anciens et les modernes, ayant passé sous nos yeux dans tous les genres, il sera plus facile d'établir la comparaison.

FIN DU TOME SEPTIÈME,

ET DE LA SECONDE PARTIE.

# TABLE
# DES MATIÈRES.

## SECONDE PARTIE.

## SIÈCLE DE LOUIS XIV.

SUITE DU LIVRE PREMIER. POÉSIE. Page 1

CHAPITRE XI. De la Fable et du Conte. *ib.*

SECTION PREMIÈRE. De La Fontaine. *ib.*

SECT. II. Vergier et Senecé. 54

CHAP. XII. De la Poésie pastorale, et des différents genres de Poésie légère. 63

LIVRE II. ÉLOQUENCE, HISTOIRE, PHILOSOPHIE, LITTÉRATURE, etc. 97

CHAPITRE PREMIER. Éloquence. *ib.*

SECTION PREMIÈRE. De l'Éloquence du barreau. *ib.*

SECT. II. Du genre démonstratif, ou des panégyriques, discours d'apparat, etc. Du genre délibératif et des assemblées nationales. 113

SECT. III. Éloquence de la Chaire. 119

L'Oraison funèbre. *ib.*

SECT. IV. Le Sermon. 189

CHAP. II. SECTION PREMIÈRE. Histoire. 223

SECT. II. Les Mémoires. 242

Chap. III. Philosophie. 260

Section première. Métaphysique. *ib.*

Descartes, Pascal, Fénelon, Malebranche, Bayle. *ib.*

Sect. II. Morale. 285

Fénelon, Nicole, Duguet, La Rochefoucauld, La Bruyère, Saint-Évremont. *ib.*

Chap. IV. Littérature mêlée. 350

Section première. Romans. *ib.*

Sect. II. Contes. 359

Sect. III. Lettres, Traductions, Critiques. 370

FIN DE LA TABLE.